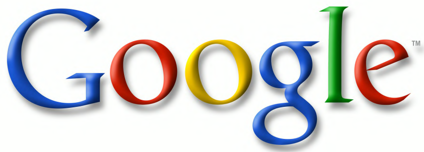
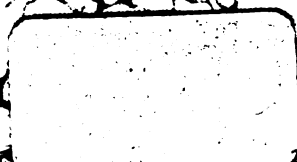
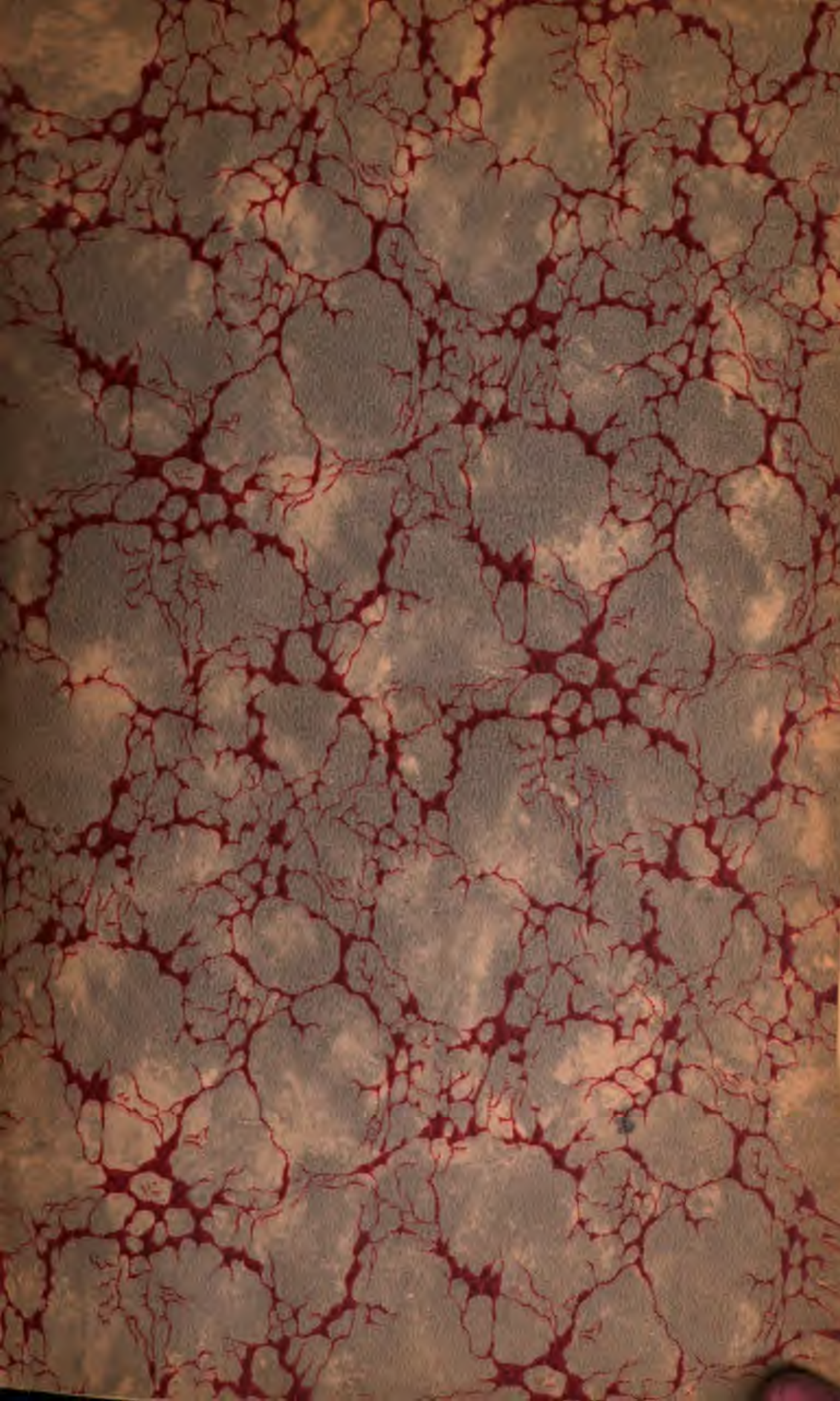



NEDL TRANSFER
HN 2X69 4





LE JOURNAL

DE

MARIE-EDMÉE

INTRODUCTION DE M. ANTOINE DE LATOUR

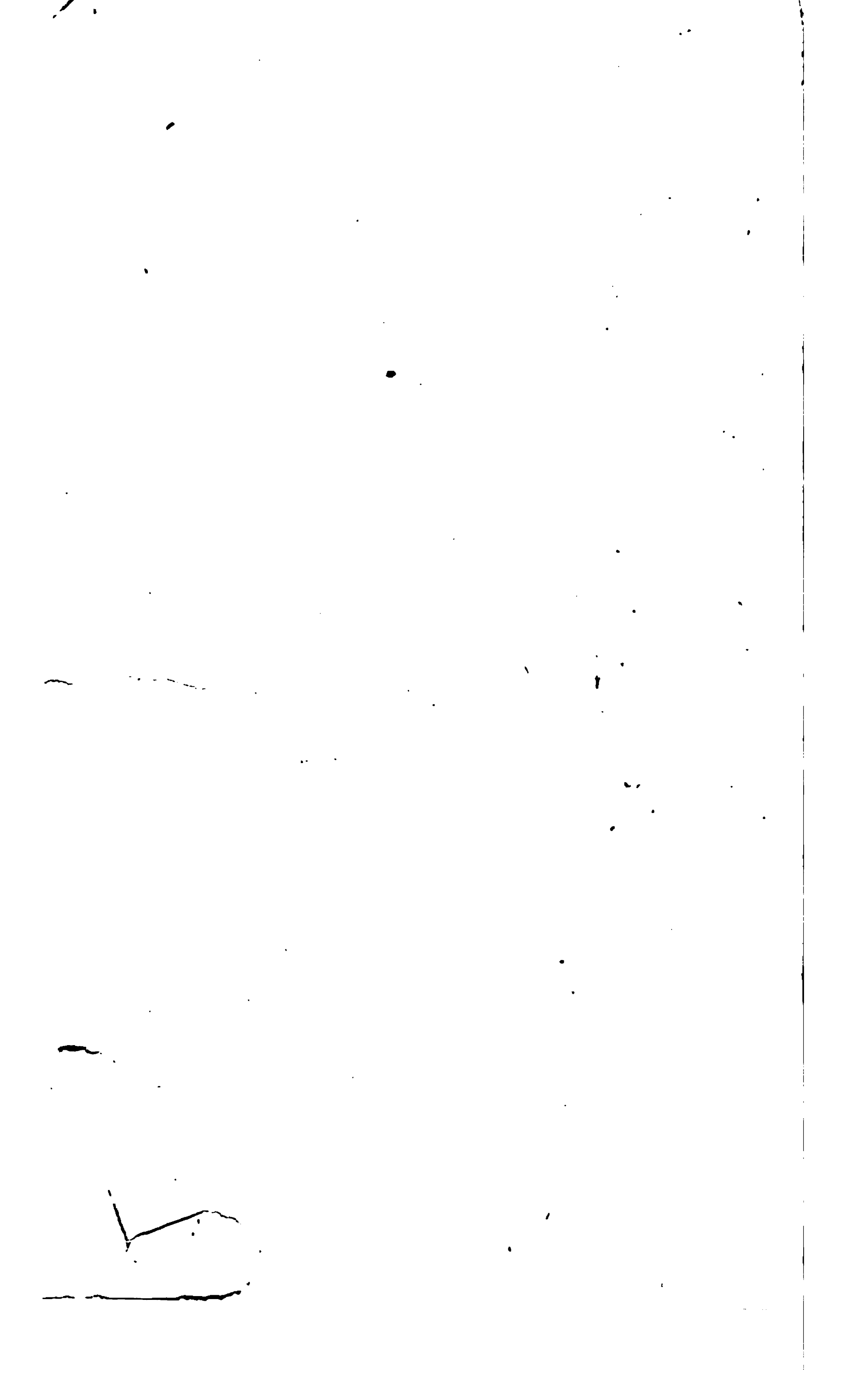


PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876



LE JOURNAL

DE

MARIE-EDMÉE

Paris. — Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.



LE JOURNAL

DE

MARIE-EDMÉE

INTRODUCTION DE M. ANTOINE DE LATOUR

Portrait gravé à l'eau-forte par Flameng

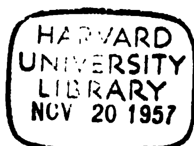


PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 20 1957

INTRODUCTION

Encore une voix bénie qui sort du tombeau pour protester contre le rôle bruyant et prétentieux que, de nos jours, quelques rêveurs ont réclamé pour la femme. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, Marie-Edmée n'est point de celles qui voudraient voir la femme ensevelie dans l'ombre du foyer antique. Elle aussi aurait eu la légitime ambition de grandir et d'élargir son influence, mais en se bornant à accepter pour son sexe toute la part d'action que lui permet, disons mieux, que lui commande la charité chrétienne. Le journal qu'elle écrivait pour elle seule et que nous avons le rare bonheur de pouvoir offrir au public, au nom de la mère de cette admirable jeune fille, ainsi que l'appelle l'évêque d'Orléans, fera bien comprendre ce que, sans rien compromettre des délicates pudeurs de la femme, Marie-Edmée eût aspiré à être dans ce monde. Et c'est parce que sa parole et sa pensée n'ont pas cessé une seule fois d'être la pensée et la parole de la fille, de l'épouse, de la mère chrétienne, que madame Pau a permis que le lecteur fût admis à la confidence de cette vaillante créature qui, si elle eût vécu, eût été à la hauteur de toutes les positions, mais qui, dans toutes, fût restée une sincère

enfant de l'Évangile, et qui, morte à vingt-cinq ans, avait déjà donné toute la mesure de son âme.

C'est cette âme, c'est ce caractère, c'est cet ensemble de rares aptitudes et des plus heureux dons de la nature, que met en vive lumière le journal qu'on va lire.

Le nom de Marie-Edmée Pau est resté attaché à cette vie de Jeanne d'Arc enfant, qui, sous ce titre : *Histoire de notre petite sœur de Lorraine,* œuvre d'art et de littérature à la fois, obtenait, l'année dernière, un si beau succès. L'Académie française le consacra par une de ses couronnes, laurier tardif, hélas! et qui ne put être remis, pour être déposé sur une tombe, qu'à la mère et au jeune frère de l'auteur.

Nous avons essayé de raconter ailleurs la vie de Marie-Edmée, et de montrer par quelle mort héroïque elle justifia les regrets qui éclatèrent à Nancy, et formèrent comme une légende nationale autour de sa douce mémoire. Plus tard, nous avons recherché et nous nous sommes efforcé de faire voir, par quelques fragments du Journal même de Marie-Edmée, comment était née dans cette âme si française cette passion pour Jeanne d'Arc, inspiration première de son livre, ou plutôt comment le génie même de Jeanne d'Arc s'était, dès l'enfance, communiqué peu à peu à cette autre Lorraine, en qui l'héroïque bergère semblait avoir reconnu, avec la parenté du sang, quelque chose de celle de l'âme.

Aujourd'hui c'est Marie Edmée qui va nous parler d'elle-même, et qui, avec la permission de sa mère, — vivante, elle ne faisait rien sans la demander, — nous laissera pénétrer dans les plus secrets replis de son cœur, de son intelligence et de son caractère.

La première ligne de son Journal est celle-ci : « J'ai quatorze ans aujourd'hui (le 10 février 1859). » Elle était

née le 16 novembre 1845; mais, baptisée seulement le 8 février de l'année suivante, elle aimait à dater sa vie du jour où, comme le dit une de ses lettres, « elle était entrée dans le pays des âmes ».

Ainsi, dès sa quatorzième année, et même avant, elle aimait à compter avec elle-même et à garder mémoire non-seulement de ses actes, mais de ses pensées.

« Un journal, disait-elle gaiement, n'est pas pour montrer à l'Académie », et elle ajoutait plus sérieusement : « Voyant mes défauts écrits, je pourrai mieux m'en corriger. » Dans cette apparente préoccupation de soi-même, rien qui ressemble à de l'orgueil, encore moins à de la vanité. Le sentiment de l'humilité chrétienne avait été, de très-bonne heure, introduit dans ce jeune cœur par le culte de la Vierge, qui se confondait avec ses premières pensées. Si, un peu plus tard, le nom de Jeanne d'Arc vint se joindre à celui de Marie et en devint inséparable, c'est que, de très-bonne heure aussi, Marie-Edmée éprouva le besoin d'agir, de faire le bien par le sacrifice, et qu'il parut tout naturel à cette fille de la Lorraine de fortifier par l'invocation de ce grand souvenir sa passion innée de l'action bienfaisante.

Dès l'âge de douze ans, cette légende de la libératrice qui, depuis un certain nombre d'années, va s'emparant de beaucoup d'âmes en France, et semble vouloir exercer sur Rome une pression pieuse et irrésistible, était devenue, chez Marie-Edmée, une des formes familières de ses croyances enfantines.

« Sur un morceau de papier indépendant de mon album, a-t-elle écrit quelque part, je dessinais une Jeanne d'Arc, à douze ans. Entre moi et cette feuille, je voyais une créature ineffable que mon crayon défigurait, en essayant de la reproduire. l'histoire de ma sainte et bien-aimée bergère se chantait en moi!... »

Jugez de ce que cette religion de la patrie, personnifiée dans la réalité de l'héroïne martyre, devint avec les années, et étonnez-vous qu'avant d'aboutir au livre charmant dont nous parlions tout à l'heure, elle en ait préparé jour à jour, et à l'insu même du poëte et de l'artiste, l'attrayante éclosion. Pendant que le livre se formait au cœur même de Marie-Edmée, et avant qu'il s'écrivît par la plume, par le crayon et par le burin, toute pensée prenait cette couleur et s'animait du nom et du souvenir de Jeanne d'Arc dans l'imagination de la jeune fille. Elle lisait toutes les histoires de Jeanne, entretenait avec une statue d'elle, qu'elle avait découverte dans un jardin voisin, un commerce familier; prenait pieusement note de tous les anniversaires de sa vie, pour s'y associer par la prière et par les larmes; témoignait parmi ses jeunes compagnes une préférence marquée à celles en qui elle croyait sentir plus de sympathie pour sa sainte.

Une fois, au milieu de leurs jeux, elle leur dit gravement: « Moi, je serai Jeanne d'Arc »; et aucune d'elles n'osa rire. Quand celles-ci voulaient lui faire quelque présent, elles savaient d'avance comment elles étaient sûres d'arriver à son cœur, et un jour elle trouva chez elle une effigie en plâtre de la tour de Rouen. Elle prenait volontiers la devise écrite sur la façade de la chaumière de Domremy : *Vive labeur!* Domremy ! ce doux nom, ce nom sacré hantait ses rêves, et la première fois où il lui fut permis d'espérer qu'elle serait menée à la chaumière de Jeanne, elle crut voir le ciel s'ouvrir sur sa tête. Elle avait cru que Domremy était à un millier de lieues, dans le pays des songes, dans ces régions lointaines où le pied de l'homme ne pénètre jamais.

Mais cet amour pour Jeanne d'Arc avait ici sa signification particulière. Jeanne n'était pas seulement pour

Marie-Edmée le type du dévouement et du patriotisme; Marie-Edmée demandait surtout à son sublime modèle le secret d'ennoblir, par le sacrifice sous toutes ses formes, les liens qui retiennent la femme dans la sphère étroite des devoirs ordinaires. Oui, elle eût aimé à répandre au dehors le feu intérieur qui la dévorait. Mais demandez à sa mère si elle se sent jamais inquiète de cette flamme généreuse, et si parmi les rôles plus ou moins éclatants que rêvait sa fille, il y en eut jamais un dont pût s'alarmer la prudence de l'une ou l'instinct virginal de l'autre; s'il y eut jamais, dans ce noble entraînement, rien qui ressemblât à cette liberté sans mesure que de nos jours on a revendiquée pour la femme. Souvenons-nous ici que Jeanne d'Arc elle-même, lorsque, attentive à la voix qui lui commandait d'aller sauver la France, elle méditait son étrange dessein, allait rarement avec ses compagnes danser sous l'arbre des fées; elle cherchait plutôt la solitude dans l'église ou dans les deux chapelles entre lesquelles s'élevait Domremy. Marie-Edmée pouvait éprouver quelque impatience de sentir son aile se heurter aux entraves nécessaires de son humble vie; mais eût-elle été libre, sa foi guidait trop bien son imagination, pour qu'il y eût rien à redouter des écarts de celle-ci. Elle se sentait gardée par la sainte Vierge et savait au besoin où s'appuyer, quand elle se sentait chanceler; écoutez-la plutôt : elle sort d'une de ces crises dont nous venons de parler, et ce passage, nous le prenons entre vingt autres non moins expressifs :

« Je suis légère et plus forte : je prends bravement la vie et ses charges, le jour et ses ennuis, mon âme et ses faiblesses. C'est lourd, mais c'est la croix présente, et peut-être est-elle de paille, comparée à ce qu'elle doit devenir.

» A qui dois-je ce miracle? Au plus consolant des sacrements. »

Ou plus simplement ailleurs :

« J'ai communié, je suis donc heureuse; il fait bon s'adoucir, se redresser, espérer encore, ou plutôt sentir une puissance surnaturelle, un amour divin vous rendre la paix, cette paix que le monde, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas Jésus-Christ, ne donnera jamais. »

Et savez-vous pourquoi cette foi, si simplement professée, nous charme et nous rassure, nous ravit et nous pénètre d'une admiration tranquille, même quand le rêve s'y mêle encore? c'est que c'est pour nous le cri d'une victoire remportée. Marie-Edmée rentre en elle-même, épuisée parfois, mais consolée, fortifiée, convaincue.

Ah! ce n'est pas nous qui voudrions détacher le plus humble fleuron de la couronne virginale d'Eugénie de Guérin, cette âme forte qui a été profitable à tant d'autres. Nous l'admirons, nous la bénissons d'avoir, dans le milieu austère et souvent rude où elle a vécu, travaillé à resserrer encore et à rapprocher son horizon, sans rapetisser son âme, et d'avoir fait la vertu facile sans lui rien ôter de sa simplicité. Mais cette solitude où elle vivait, elle l'aimait, n'ayant pas besoin d'en sortir pour trouver le secret du dévouement. Elle ne la quitta même qu'une fois et pour suivre un moment, au dehors, le sacrifice qui avait nom Maurice. Marie-Edmée, au contraire, craignait que le sacrifice, qui pour elle s'appelait de tous les beaux noms de ce monde, ne vînt pas la chercher dans l'ombre où se cachait sa vie, et elle eût voulu courir au-devant.

Elle mettra quelque temps à s'apercevoir que l'action peut se déployer et non sans grandeur dans la plus étroite sphère, et d'elle-même elle y reviendra noblement et sans effort. Mais si, dans l'intervalle, se dresse devant elle, comme devant l'Europe, cette déchirante et éternelle question de la Pologne, elle gémira non pas tout haut,

son journal seul le saura, de ne pouvoir saisir l'épée de Jeanne, et, comme une autre Emilia Plater, se jeter dans la mêlée. Soyez tranquille, une voix sainte l'avertira bientôt que l'épée de Jeanne n'appartient qu'à la France, et qu'à elle-même Dieu lui réserve d'autres aventures.

Une autre fois, ce sera le nom de Charlotte Corday qui viendra tenter son imagination, et pour saluer cette figure généreuse, mais plus romaine que française, elle trouvera au bout de sa plume des accents élevés. Cette flamme s'apaisera d'elle-même sans s'éteindre, ou elle passera, épurée, dans quelque beau dessin, qu'on enverra vendre au profit des Polonais, ou dans quelque mélancolique portrait de Charlotte, auquel l'artiste donnera pour pendant la figure qui lui a paru s'en rapprocher davantage dans la Bible, l'héroïque veuve de Béthulie.

Enfin, loin de s'abandonner à l'inspiration malsaine des idées socialistes, quand elle se sentira prise pour le pauvre, pour le faible, pour l'opprimé en général, de quelque sympathie irrésistible, l'idée chrétienne se retrouvera sous la passion même ; voyez la grâce touchante que revêt chez elle la chimère elle-même :

« Ah! qu'une immense société de pauvres, qu'un État de pauvres, un empire de pauvres, serait une admirable et bonne terre pour le christianisme! Par cette pauvreté, j'entends la grande simplicité de l'âge d'or, le travail de tous selon les forces physiques ou les facultés morales et intellectuelles, mais non l'exploitation de la paresse des masses. »

Elle fait mieux que de formuler de tels rêves, elle cherche à les réaliser à sa manière, et chaque dimanche elle s'entoure de petits enfants pauvres auxquels elle fait l'aumône de l'enseignement. Elle s'apprend à elle-même qu'elle a seize ans, et que ce n'est pas l'âge où il faut

gaspiller les heures; et la meilleure façon de les employer, n'est-ce pas de les donner aux autres?

Oh! ne soyez nullement en peine de la manière dont elle va s'en tirer. Déjà, la première résolution de ses quatorze ans avait été de ne plus lire de ces petits livres enfantins dont le moindre inconvénient était de lui prendre la moitié de son temps. Cette pensée l'avait amenée à s'étonner de ce que les parents profitent si peu de ce besoin de croire, naturel aux enfants, pour leur donner à lire, au lieu de ces contes vains qui troublent les imaginations, de véritables histoires. Étrange remarque, on en conviendra, chez une jeune fille de quatorze ans, et qui était née dans son esprit du charme qu'elle avait éprouvé à lire dans Gœrres la vie de Jeanne d'Arc. Elle se demandait pourquoi on ne faisait pas lire aux enfants la vie des saints, puisqu'il faut à cet âge des récits merveilleux; et comme chez elle tout la ramenait à sa passion familière, elle s'émerveillait de ce que Rome n'avait pas encore fait de son héroïne une sainte. Ce n'est pas elle qui pouvait hésiter à accepter le caractère surnaturel de la magnifique légende. « Dans ses victoires, dit-elle, ne reconnaît-on pas le doigt de Dieu, et si l'on veut absolument des miracles pour la canoniser, Jeanne n'en est-elle pas un vivant? » Ne serait-on pas tenté de s'écrier ici, en pensant à plus d'un historien moderne de Jeanne d'Arc : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous avez caché ces choses aux superbes et de ce que vous les avez révélées aux petits enfants! »

De la part d'une intelligence si bien préparée, il n'y a pas à s'étonner du regard pénétrant qu'elle jette dans ces jeunes âmes, et de la voir, profondément imbue du sentiment du vrai, trouver des accents si justes pour y ramener ces pauvres enfants et les disputer aux tristes préjugés de la famille.

Ce qui étonnerait plutôt, c'est la première conclusion qu'elle tire elle-même de son enseignement; c'est qu'elle aussi elle a besoin de s'asseoir sur les bancs. Son père, un brave officier, revenu paralysé du siége de Rome, avait donné à son jeune esprit les premières leçons, et le souvenir de ces leçons, reçues au pied d'un lit de souffrance, ajoutait je ne sais quoi de grave à la mémoire pieusement gardée de celui qui si tôt avait laissé l'enfant orpheline. Les premiers éléments de dessin, elle les avait dus à sa mère; plus tard elle avait suivi les cours d'un maître excellent, M. Leborne. Le jour où elle s'apercevra que l'art est sa vraie vocation, elle sentira tout ce qui lui manque, et se disant que pour être artiste il faut le devenir, elle reprendra d'elle-même les cours, quelque temps quittés, de son maître.

Mais pourquoi devenir artiste? d'où lui était venue cette révélation de ce qui, au fond, était sa vraie vocation? De la piété filiale.

L'enfant jouit avec un adorable égoïsme des tendres soins dont il est l'objet. Il ne s'aperçoit que bien tard des sacrifices qui lui font la vie si douce. Mais qu'une circonstance inattendue lui fasse comprendre que la source peut se tarir tout à coup, il sentira que ceux de qui lui est venu le pain du corps pourraient eux-mêmes avoir besoin du dévouement dont il a vécu. L'âme de Marie-Edmée n'était pas de celles qui ont besoin d'être avertie deux fois. Elle comprit de bonne heure que, si humbles et si retirées que fussent sa vie et celle de sa mère, l'une des deux se sacrifiait pour l'autre, et que ce n'était pas elle; ce fut pour elle une douce révélation de sentir que son tour viendrait un jour d'être la mère. Dès que cette pensée fut entrée dans son cœur, elle l'envahit tout entier, et la noble enfant n'eut plus de repos qu'elle n'eût découvert en elle le

don par lequel elle pouvait contribuer à assurer la sérénité du foyer commun. Elle avait écrit un jour : « Je comprends mon devoir de petite fille qui doit gagner son pain quotidien. » La pensée de celle qui ne vivait que pour elle faisait de ce devoir la plus douce des vocations.

Mais ce don précieux auquel Marie avait demandé à la fois et l'expression de sa pensée et la sécurité d'une double existence, quel serait-il? Un regard jeté au dedans de soi-même allait résoudre le problème. Elle arrivait à cet âge d'épanouissement où l'âme s'ouvre à tous les instincts élevés de l'art et de la poésie.

La poésie, elle prit possession de son âme par le nom et les vers de madame Tastu. On trouvera cité plus d'une fois, dans la foule des poëtes illustres de ce siècle, Casimir Delavigne, Lamartine, madame Desbordes-Valmore, et les autres; mais il y avait entre Marie-Edmée et la chaste muse que l'histoire de la poésie moderne nous montre sur le seuil du cénacle, je ne sais quelle étroite parenté de cœur et de talent qui fait que plus tard, quand les circonstances rapprochèrent Marie-Edmée et madame Voïart, dès le premier jour, elle se sentit comme en famille.

Marie-Edmée fut tentée plus d'une fois de cultiver l'art sous la forme du vers, et ceux qui auront lu sa prose s'étonneront peut-être qu'elle n'ait pas persisté dans cette voie; elle y eût sans doute réussi. Il y a dans le petit nombre de vers qu'il nous a été accordé de lire d'elle, le mouvement, le sentiment et l'image; l'étude lui eût aisément donné le reste. Mais serait-elle jamais arrivée à la véritable originalité? On nous pardonnera d'en douter. Il eût été peut-être à craindre que la contrainte de la mesure et de la rime enlevât quelque chose à sa facile et heureuse personnalité.

Cette nature prime-sautière ne perdra rien de son charme

dans le dessin. Marie comprit de bonne heure que là était sa vraie voie, que c'était à l'art proprement dit qu'elle devait consacrer son labeur quotidien.

Ici se place dans sa vie un épisode qui veut être raconté, car il met une fois de plus en relief un côté de ce noble et fier caractère. Elle faillit avoir l'honneur, ou courir le danger, comme on voudra, d'être nommée lectrice de l'Impératrice. Il y avait dans sa famille et parmi ses amis quelques personnes qui, ayant foi aux destinées de l'Empire, et ayant accès auprès des maîtres du jour, crurent rendre service à une jeune fille si bien douée, en la produisant dans un monde où ses rares qualités de cœur et d'esprit pouvaient, croyaient-ils, et avec une apparence de raison, trouver un emploi utile à elle-même et aux autres. Toutefois, ces personnes bienveillantes savaient si bien à quelle âme haute elles avaient affaire, que tout le temps que dura cette délicate négociation, on lui en fit mystère, ne lui laissant entrevoir que le côté par lequel elle devait se sentir attirée, celui de l'heureuse influence qu'en se dévouant à une seule personne, elle pouvait exercer sur beaucoup d'autres. Un nom, celui d'Odette, était jeté en avant pour la séduire. Elle ne comprit pas encore, et son imagination s'égara sur plus d'un nom honorable, mais qui restait encore dans des régions relativement moyennes. Ce fut à peine si la vérité lui apparut, lorsqu'on l'invita à rester à Nancy, où de grandes fêtes allaient avoir lieu pour le passage de l'Impératrice. Quelques lignes du journal vont nous apprendre dans quelle mesure elle se sentait attirée : « Si la solution de l'affaire tient à la moindre avance de ma part pour être présentée à Sa Majesté, mère et moi déclarons d'avance que tout ce que nous pouvons faire est de ne pas accomplir notre si doux et si cher pèlerinage et de rester ici. » Ce pèlerinage dont le sacrifice semblait tant lui coûter,

c'était un second voyage à Domremy qu'elle allait entreprendre avec sa mère.

Sur une question si délicate, c'est Marie-Edmée surtout qu'il faut entendre; il faut surprendre son témoignage, au moment même où la négociation vient d'échouer, par suite sans doute de la fière attitude qu'elle a cru devoir garder et dans laquelle on lui reprochait d'avoir attendu une décision qu'il semblait convenable qu'elle hâtât de ses démarches.

« J'ai failli être élevée plus haut que je n'avais souhaité l'être dans mes rêves présomptueux d'enfant de huit ans. Je pouvais cependant tirer de cette position des résultats en rapport avec ces rêves, revenant, je ne dis pas à la gloire, mais à l'utilité par la faveur; rencontrant des obstacles et des œuvres faits, à ce qu'il semble, pour raviver en moi cette audace de caractère que j'avais à quinze ans, et qui s'anéantit tous les jours dans la tranquillité de ma vie et la perfection de mon bonheur. Le grand et fatigant problème de notre vie était résolu. Il est vrai que j'achetais tout cela de ma liberté; mais était-ce pour toujours? Et si je puis me rendre utile à d'autres, si enfin je puis réaliser le bien, n'importe sous quelle forme, en ne sacrifiant que mes goûts indépendants et ma chère vie d'ermite, n'est-ce pas ici un devoir pour moi de faire ce sacrifice? Voilà comme je m'étais posé cette question importante. Était-ce faillir à mes idées que de m'être répondu : oui ? »

On ne sait vraiment lequel admirer le plus de la noblesse de cette âme ou de la simplicité avec laquelle elle apprend qu'une autre a été désignée.

Mais que serait-il advenu de celle qui ne fut pas choisie, si, en effet, la destinée d'Odette lui eût été faite ? Nous la connaissons assez désormais pour être convaincu qu'elle

n'en eût point été diminuée, et même qu'elle eût grandi dans l'épreuve. Mais peut-être vaut-il mieux que l'épreuve lui ait été épargnée, et qu'elle n'ait eu à triompher que de celles qui allaient lui être communes avec la France même.

Cette épreuve finale était loin encore. Pourtant Marie-Edmée en eut longtemps d'avance le pressentiment; car à l'époque où l'insurrection de la Pologne menaçait de mettre l'Europe en feu, elle partageait pour la France les sombres pressentiments de M. de Montalembert.

En attendant, il fallait vivre et se décider; Marie-Edmée, à qui cet échec rendait plus pressant le soin de se créer une position, se tourna avec plus d'ardeur que jamais du côté de l'art. S'il lui en avait coûté, on vient de le voir, de renoncer à son voyage de Domremy pour attendre chez elle l'audience d'où son sort allait dépendre, combien lui eût-il été autrement pénible de se détourner des sentiers sacrés de l'art qui l'attiraient par tant de voix bénies, pour entrer dans les détours du monde inconnu qui avait failli lui être ouvert!

Cette vie austère et laborieuse dans laquelle elle allait désormais marcher d'un pas si ferme et si résolu, elle l'avait inaugurée depuis quelque temps déjà par la prise de possession d'un logis nouveau qui était devenu comme le cadre de son existence définitive. Marie-Edmée, en y entrant, sentait vivement et non sans une sorte d'angoisse qu'elle allait se séparer de ces calmes années et de ces douces pensées de l'enfance et de l'adolescence qui avaient été pour elle mêlées d'émotions si tendres. Elle regrettait amèrement tout ce qui allait rester d'elle dans le logis abandonné. On sent ce secret déchirement dans ce passage du Journal :

« Adieu, grandes chambres où j'ai compté les plus

fraîches années de ma vie! adieu, souvenirs que vous encadriez si bien! » Parmi ces derniers, elle comptait pour beaucoup la mémoire sacrée de son père et de son aïeul.

Mais à la joie qu'elle éprouve et qu'elle exprime si vivement, en s'éveillant le lendemain dans la maison nouvelle, celle, hélas! où elle devait mourir, on sent que le meilleur d'elle-même l'y a suivie et qu'elle vient d'aborder ces désirés rivages vers lesquels elle se sentait poussée par des souffles inconnus. Si grandes que fussent les chambres quittées, elle commençait à s'y trouver à l'étroit. D'ailleurs, ne semble-t-il pas que c'est Jeanne elle-même qui l'attire? En laissant de sa fenêtre ses regards errer sur le jardin voisin, elle y aperçut une belle copie en bronze de la Jeanne d'Arc de la princesse Marie. Dès le premier jour, elle fit amitié avec la chère image, et il est naturel de se demander si ce n'est pas de ce jour que la pensée d'écrire la vie de Jeanne d'Arc enfant prit dans son imagination des lignes plus arrêtées.

Toutefois, avant d'oser aborder ce beau sujet, même réduit à de modestes proportions, elle avait essayé sur d'autres sa main et son crayon. Ainsi s'étaient produites successivement une foule de compositions charmantes dont l'idée ravissait les âmes, même avant que l'exécution eût gagné les suffrages, un *Canon d'autel*, un *Ave, Maria*, une traduction touchante de *l'Ange et l'Enfant* de Reboul, de la *Vie de la femme*, par madame Desbordes-Valmore, etc. — La liste est longue des essais de cette époque, et nous choisissons. — Marie-Edmée, qui se sentait à tant de titres la sœur des poëtes, leur empruntait volontiers ses inspirations. Ces premières études, exposées à Nancy, attirèrent à l'artiste un commencement de popularité, source future des souscriptions nombreuses qui devaient accueillir le

livre auquel elle travaillait dans l'ombre, comme à une bonne œuvre.

Dès qu'un talent se produit en province, il ne manque pas d'amis pressés de l'avertir que c'est à Paris qu'il faut chercher l'inspiration et le vrai succès. Marie-Edmée ne se laissa pas séduire par ces attrayants conseils. Voici quelques lignes qui ne se trouvent pas dans son Journal, mais qui marquent bien le sentiment élevé qu'elle opposait à ces insinuations :

« Oh! ma province, mon air pur, ma liberté! que jamais je ne vous quitte pour Paris. J'ai une terreur de ce pandémonium. Il me semble que j'irais y mourir comme Élisa Mercœur. Ce serait lâcher la proie pour l'ombre, quitter le sentier pour le labyrinthe, perdre mon talent et trouver un métier, me couper les ailes et m'ajouter des pattes. Décidément, j'aime mieux rester Marie-Edmée. »

Elle ne dit pas tout, la sainte enfant. Elle avait peur surtout de laisser dans cette foule de Paris cette piété sincère qui lui faisait rapporter au christianisme toutes ses pensées, tous ses rêves, toute sa vie, et qui nous fait souvenir nous-même de cette grande artiste de Séville, la Roldana, qui, avant de prendre son ciseau, se mettait en prière, quand elle ne pouvait aller se confesser et communier dans l'église voisine. Pour Marie-Edmée comme pour la Roldana, l'art était une inspiration de la foi; et il faut voir avec quelle délicatesse dans l'expression, mais avec quelle indignation contenue, elle répond, un jour, à un honnête artiste à qui elle était allé naïvement demander le secret de gagner sa vie en travaillant, et qui lui dit avec un regret touchant, mais qui ne désarme pas Marie-Edmée, que pour plaire au public, la première condition est de mettre l'art de côté. Aussi, l'art, voici comment elle le définit. Écoutez; vous ne trouverez pas cela dans le Journal :

« Pour moi, l'art est la manifestation d'une pensée par une forme aussi pure, aussi parfaite que possible, qui ait un but moral, religieux, surnaturel, qui puisse attirer nos cœurs vers l'autre monde, sur les ailes de la poésie et de la prière. »

Allez donc lui dire maintenant, comme ce pauvre père de famille qui, en prenant son pinceau, songe d'abord à sa femme et à ses quatre enfants, qu'il faut avant tout amuser le public!

Elle se décidera cependant à se rendre à Paris, la pauvre Marie-Edmée; mais son talent n'y perdra rien de son originalité première, de sa pureté exquise. Cachée dans quelque couvent modeste, elle n'en sortira que pour aller s'asseoir sur les bancs de l'atelier de Léon Cogniet, pour aller étudier les maîtres pendant des heures et des heures au Luxembourg et au Louvre. Et quand elle voudra se délasser, en respirant l'air du dehors, elle ira au Père-Lachaise réciter sur la tombe de Casimir ses belles *Messéniennes* de Jeanne d'Arc, ou au cimetière du Mont-Parnasse chercher la pierre alors encore sans nom de l'abbé Perreyve, et en esquisser les lignes qu'elle s'enhardira ensuite à porter au Père Gratry, lequel, lisant l'avenir sur le front de l'énergique jeune fille, lui remettra un de ses beaux ouvages, en lui disant :

« J'écris : Courage! mon enfant; me comprenez-vous? La vie de la femme est ordinairement passive; il n'en sera pas ainsi de la vôtre, il vous faudra beaucoup de persévérance et d'énergie. »

Ah! si elle le comprenait! N'est-ce pas elle à qui, dès l'enfance, la pensée de la mort est si familière, et qui trouve pour en parler des paroles d'un accent à la fois si naturel et si grave ?

Une des espérances qui l'avaient amenée à Paris, c'est

qu'elle se flattait d'y trouver un éditeur qui voulût bien utiliser son crayon et son burin dans quelqu'un de ces livres illustrés, moins communs alors qu'aujourd'hui, mais qui dès lors cependant faisaient déjà la fortune de plus d'un ouvrage médiocre. Marie-Edmée eut le bonheur d'ajouter le charme de ses dessins à un livre qui, par d'autres qualités morales, a mérité de survivre au grand nombre : le *Journal de Marguerite*. M. Hetzel aussi lui demanda quelques pages qui firent apprécier son talent, mais qui eurent surtout l'heureux avantage de l'initier aux difficultés qui l'attendaient dans son histoire de Jeanne d'Arc enfant.

Ce n'était pas à Paris qu'elle eût pu entreprendre une œuvre qui demandait à la fois les études les plus diverses et le recueillement de la solitude; là même, quelque passion qu'elle apportât à son pieux labeur, elle sentait encore que quelque chose lui manquait. Quoi donc? Un dernier pèlerinage à Domremy, qui seul pouvait lui donner le cadre vrai de son récit, l'aspect actuel des lieux sacrés et les jeunes visages qui devaient faire cortége à Jeanne. Le voyage entrepris dans cette pensée, elle le fit seule cette fois, et revint, ses cartons pleins de vivantes études, le cœur ému de sentiments nouveaux, les yeux remplis d'images.

Mais avant de se remettre au travail, elle fit un autre pèlerinage auquel elle n'attachait pas moins d'importance. Elle avait été assaillie tout à coup d'un de ces doutes auxquels n'échappent pas toujours les âmes les plus fermes. L'œuvre à moitié faite, en partie même dessinée, gravée, imprimée, elle s'était demandé tout à coup si elle était dans la bonne voie et si elle était vraiment digne d'aller au bout. Elle s'en fit un cas de conscience, et le porta vaillamment à celui qui, à ses yeux, avait plus que personne qualité pour le résoudre, à celui que, dans son Journal, elle appelle l'évêque de Jeanne d'Arc, si ce n'est

Mgr Dupanloup lui-même qui s'est donné ce surnom mérité par lui à tant de titres.

Voilà donc Marie-Edmée qui ramasse tous ses cartons, les livraisons déjà publiées, les feuilles inachevées, les dessins ébauchés, et qui va jeter le tout, avec elle-même, aux pieds de l'évêque d'Orléans. C'est dans le Journal qu'il faut lire les intéressants détails de ce voyage et les nobles scènes devant lesquelles on se croirait revenu aux beaux moments du christianisme primitif. Ce fut une lutte grandiose où, pendant deux jours, le génie, la piété, l'inspiration, la passion se virent aux prises, où il finit par n'y avoir ni vainqueur ni vaincu, et où Jeanne d'Arc vint en aide, contre les nobles scrupules de son évêque, aux généreuses résistances de son poëte.

Marie-Edmée, rassurée et encouragée, retourne à Nancy, où, le cœur tranquille, content, elle se remet à sa chère besogne. Mais pour quels autres travaux il faut souvent l'interrompre ! L'histoire de Jeanne d'Arc n'était, après tout, que le travail des heures bénies et dérobées aux labeurs quotidiens. Les années de 1868 à 1870 furent les plus remplies dans cette vie. On se levait avec le jour, on allait à la messe, où souvent on communiait; on rentrait faire le ménage, pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? balayer la maison, et en ouvrir gaiement les fenêtres à l'air frais du matin; ou, quand on se sentait fatigué, on prenait un livre, on allait à la Faculté des lettres entendre quelque belle et saine leçon de M. de Margerie ou de M. Benoist qui, plus hardis ou plus libres alors que les maîtres de notre Sorbonne, parlaient, à cœur ouvert, de madame de Staël, de M. de Chateaubriand, de M. de Maistre. Puis, l'imagination rafraîchie et renouvelée par l'émotion même, on tenait école à son tour, ou l'on s'asseyait soi-même devant une table pour écrire, pour dessiner, pour graver. Quand on lit

cette liste, dont nous parlions tout à l'heure, de tout ce qui est sorti de l'imagination et du crayon ou du pinceau de Marie-Edmée, on est confondu et l'on imagine avoir affaire à l'une de ces longues vies des artistes du moyen âge dont chaque heure a laissé sa trace dans une page.

Déjà, avant même que Marie-Edmée cherchât en elle-même l'inspiration de son labeur, et choisît le sujet de ses études, on sentait que, tôt ou tard, l'art serait la forme dernière que revêtirait sa pensée. Dans ces pages sincères et écrites pour elle seule, où elle parle des jeunes amies qui se groupent autour d'elle, chez sa mère ou dans le monde, elle décrit chacune d'elles avec une finesse de contours, avec une pureté de lignes, avec une délicatesse de nuances, où il ne manque, pour que le portrait soit achevé, que le dernier coup du pinceau. Si elle accompagne sa mère à l'une des fêtes de l'Église, quelque piété qu'elle y apporte, elle se surprend à décrire l'effet des costumes, l'expression des visages et des attitudes, et mêle avec tant d'art le côté matériel de la scène à l'impression morale qui en résulte, que le tableau est tout fait, et qu'il semble qu'au premier appel de l'occasion, il va éclore et prendre forme. Suivez-la enfin dans les champs où elle s'égare avec tant de bonheur, et elle n'aura pas fait cent pas qu'un autre tableau naîtra dans sa pensée ou sous sa plume de l'éclat et du parfum des fleurs, du murmure du vent dans les feuilles, de l'azur du ciel; tant elle porte dans ses promenades le sentiment exquis et toujours ému des harmonies de la nature et de son pénétrant langage! Mais le côté matériel des éléments divers dont elle forme ces portraits, ces scènes, ces paysages, est ce qui tient le moins de place dans l'ensemble de l'œuvre et dans l'impression qui en émane. Ce qui surtout y domine, c'est le besoin élevé de parler au cœur, d'être utile, de communiquer aux autres un sentiment religieux, une

émotion salutaire. Servir l'humanité par l'art, à défaut de la parole ou de l'épée, tel fut, dès l'enfance, le rêve de cette noble existence; se dévouer à ses semblables, tel fut le besoin, la passion de cette âme, chez qui l'on ne surprend jamais un retour égoïste sur elle-même.

Le coup de tonnerre de 1870 tira brusquement Marie-Edmée de son rêve, ou, pour parler plus juste, lui apprit qu'il allait peut-être se réaliser. Dévorée, en effet, comme elle l'était, de cette soif de se dévouer, les six derniers mois de sa vie n'allaient-ils pas lui donner, dès ce monde, la haute récompense de cette aspiration de sa vie entière au dévouement et au sacrifice?

Mais peut-on dire que ce besoin de se dévouer était sans retour sur elle-même? Son frère, c'était encore elle, et dans ses alarmes passionnées pour la France, ce frère, que la bonne fortune du soldat avait jeté sur l'un des premiers champs de bataille de la guerre, comptait sans doute pour beaucoup. Car, ainsi qu'Eugénie de Guérin, Marie-Edmée avait un frère qui, avant d'être devenu le suprême intérêt de sa vie, avait été le doux et constant souci de son enfance et de sa jeunesse. C'est par Gérald, après la mort de son père, qu'elle avait été initiée aux émouvantes sollicitudes de la maternité du cœur. Pendant que Gérald était élève de la Flèche, elle lui envoyait ses pieux conseils et ses souvenirs par des dessins qui lui rendaient le foyer présent et qui passaient quelquefois du pupitre de l'écolier dans l'album de ce brave général Lecomte à qui la Commune devait faire la destinée d'un martyr. De la Flèche Gérald avait passé à Saint-Cyr, et il était sous-lieutenant, quand il fut mis à la grande épreuve d'une guerre nationale. Aussi, lorsque sonna l'heure des batailles, la mère et la sœur se virent-elles en proie à une grande anxiété, qui n'était, hélas! qu'un pressentiment; on en verra dans le Journal

les poignantes émotions. Mieux valait encore la certitude d'une blessure, même grave, que ce silence lugubre qui pouvait cacher un irréparable malheur. On apprit enfin, par un soldat du régiment de Gérald, qu'après avoir reçu une blessure à la jambe, il avait aussi perdu la main droite et qu'il était prisonnier, aux environs de Reichshoffen. Mais une parole du soldat mêlait à ces tristes nouvelles une consolation sublime : « Nous l'avons tous entouré en criant, avait-il raconté; mais le lieutenant Pau nous a dit : — Bah! ce n'est rien. Ah! c'est qu'il est courageux autant qu'il est bon pour le soldat. »

La gravité de la blessure avait cela d'un peu rassurant que l'officier hors de combat ne pouvait être envoyé en Allemagne, et que, resté sur le territoire français, il y avait quelque chance de le retrouver et de le ramener au milieu des siens. Savoir où il est et prendre la résolution d'aller le chercher, ce ne fut qu'un pour Marie-Edmée. Elle trouva en elle-même et dans son amour fraternel tout le sang-froid qu'il fallait pour aller, jeune et belle comme elle était, à travers une armée ennemie et des périls de tous genres, frapper à la porte des braves gens qui soignaient le pauvre blessé. La grande difficulté fut d'obtenir de M. de Bismarck la permission de l'enlever. Elle revint trois fois à la charge, la vaillante fille; mais à la grâce qu'elle demandait on mettait pour condition que le blessé ne reprendrait pas les armes. Il semble qu'avec ce bras mutilé l'engagement devait peu coûter; mais ce fils et petit-fils de soldat était trop persuadé qu'avec un seul bras on peut encore servir son pays pour donner une parole qu'il se sentait incapable de tenir. A défaut d'une promesse qu'il s'obstinait à refuser, on se contenta de la blessure, et Marie-Edmée put emporter sa chère proie.

Quand elle eut ramené son frère au foyer maternel, ce

ne fut plus pour la sœur, rassurée sur cette vie précieuse, qu'un blessé de plus à soigner. Dès l'origine de la guerre et devant le spectacle navrant des premiers malheurs, elle avait, avec ses élèves et ses amies, organisé une association qui, sous le nom de compagnie de Jeanne d'Arc (comme ce nom venait bien là !), joignant ses efforts à ceux de l'Internationale, se donnait tout entière aux blessés. Nous possédons une des croix qui servaient de signe de ralliement à ces généreuses jeunes filles : c'est la croix de Lorraine avec cette inscription : « Vive labeur ! Compagnie de Jeanne d'Arc », — et plus bas ce cri de la mission céleste de l'héroïne, jeté par elle dans le procès de Rouen : « *Ego sum missa ex parte Dei.* » Comme elle, cette compagnie d'infirmières venait de Dieu.

Marie-Edmée déployait pour panser son cher blessé une fermeté dont une mère n'aurait pas été capable et que madame Pau était heureuse de trouver dans sa fille. Celle-ci, à son tour, comme si elle se fût reproché de donner aux siens ce qu'elle regardait comme appartenant à tous, se multipliait pour faire généreusement leur part à ceux que l'ambulance lui confiait, pour distribuer des vivres et des vêtements à ceux qui passaient, pour écrire aux mères de ceux qui, ne sachant pas écrire, s'inquiétaient des alarmes de leurs familles. Elle poussa la miséricorde à ce degré sublime que, faisant de son crayon l'instrument d'une charité adorable et nouvelle, elle s'en servait pour prendre la ressemblance des blessés et même des morts, afin d'envoyer à de pauvres mères une consolation dernière. Dieu l'en récompensait, en la faisant assister à la convalescence de Gérald. Mais dans la joie qu'elle éprouvait à voir son frère revenir à la vie, perçait une terreur secrète dont Marie-Edmée ne voulait pas être délivrée. Ceux qui entouraient le lit du mutilé craignaient d'interroger Gérald sur

ses futurs desseins, et lui-même s'en taisait. Au bout de deux mois, quand la plaie parut guérie ou à peu près, sans être encore fermée, Gérald annonça comme une chose toute simple que, le surlendemain, il irait à la recherche de son régiment; il quitta, en effet, Nancy, le 19 octobre 1870.

Dans cette famille, les choses se faisaient de la sorte. On tenait cela des ancêtres, de l'amour de la patrie et de la foi chrétienne. Gérald, qui déjà avait reçu sur le champ de bataille le grade de lieutenant, trouva en arrivant au régiment le brevet de capitaine, et sous les ordres de Bourbaki combattit à Montbéliard et à Villersexel, où il gagna la croix d'honneur. « C'est alors que je fis sa connaissance, dit un vaillant homme qui, venu du Danemark s'établir en Suisse, avait pris chaudement, en face du malheur, la cause de la France; et lorsque nous rentrions en Suisse, ignorant comme tout le monde si, oui ou non, l'armistice comprenait la pauvre armée de l'Est délaissée, il voulut continuer à tenir la campagne. Pas un des hommes valides de sa compagnie ne le quitta, et quand toute illusion eut disparu, ce valeureux capitaine, désespéré, s'ensevelit dans une folle obstination et dit à son monde, après avoir obtenu la liberté de mouvement du petit corps qu'il commandait : « Pour moi qui ai été pri» sonnier une fois, je ne me rendrai pas même aux Suisses, » nos amis. Essayons de descendre sur Lyon. » Il passa en sept nuits, avec cent vingt fantassins français (d'autres soldats s'étaient joints à lui), à travers l'armée du général Manteuffel, au prix de dangers constants, et gagna Saint-Julien en Savoie. »

Pardonnez-nous, Gérald, d'avoir fait ici violence à votre modestie, et d'avoir parlé de vous comme on ne parle que de ceux qui ne sont plus, comme nous avons parlé de votre admirable sœur. Mais votre place était mar-

quée dans le tableau. Allez maintenant reprendre, dans le régiment qui vous a adopté, cette épée dont la France peut encore avoir besoin, et que vous tenez si bien de la main gauche !

Que faisait, cependant, cette sœur qui n'avait pu obtenir de son frère la permission de l'accompagner jusqu'à Besançon, pour continuer à le panser en route ? Tout en se faisant l'illusion qu'en soigner d'autres c'était encore le soigner lui-même, et en se flattant que d'autres lui rendraient à lui ce qu'elle faisait pour des inconnus, elle souffrait dans l'âme du silence qui s'était fait tout à coup autour du cher absent. Un jour même il arriva que, ne pouvant plus y tenir, elle pria sa mère de lui permettre d'aller encore aux nouvelles. On comprend ce que ce mot voulait dire; on sent aussi ce qu'il en devait coûter à la pauvre mère pour y consentir et si, inquiète à ce point du sort de l'un de ses enfants, elle s'exposa de gaieté de cœur à perdre l'autre. Mais on ne résistait pas longtemps à Marie-Edmée, et celle qui avait eu raison de M. de Bismarck devait avoir moins de peine à persuader une mère dont le cœur plaidait secrètement la même cause. Elle partit donc de Nancy le 9 février 1871, et d'ambulance en ambulance, de village en village, d'auberge en auberge, de cabaret en cabaret, arrêtant tous les traînards sur les routes, interrogeant les blessés, les sœurs de charité, les aumôniers, elle passa ainsi la frontière et arriva en Suisse dans la famille du généreux étranger que nous avons déjà cité, et à qui elle avait été recommandée. « Un soir que, revenant de France au Locle, dit encore M. Jurgensen, en compagnie d'un commandant d'artillerie et d'un sous-lieutenant de zouaves, j'avais réussi à franchir sans arrêt les postes fédéraux de la frontière, je trouvai au logis une jeune fille en costume de voyage foncé, un en-tout-cas à

la main, ceinture de cuir, à la figure intelligente, noble, mais pâle et les traits fatigués. Elle me présenta deux lettres de recommandation. Cette voyageuse inconnue était mademoiselle Marie-Edmée Pau. »

Son apparition en Suisse, à cette époque, et la courageuse mission qui l'y amenait avaient laissé dans ce pays et en Franche-Comté une impression si vive que, deux ans après, son hôte du Locle lisait, en séance publique, à Besançon, dans une société d'émulation, une notice sur ce voyage, vivement applaudie, et à laquelle nous avons emprunté les précieux détails que l'on vient de lire.

L'auteur de la notice s'associa avec un dévouement sans bornes aux recherches de Marie-Edmée, et il fut assez heureux, à force de courses, de démarches, de lettres, de télégrammes, pour la mettre enfin sur les traces de son frère. Mais elle n'eut pas plutôt la certitude que celui-ci était à peine à quelques lieues d'elle, qu'au lieu d'aller se jeter dans ses bras, elle n'eut qu'une pensée, celle d'épargner à sa mère quelques heures de douloureuse attente ; attestant par cette généreuse résolution que c'était bien de son âme que sortaient toutes les nobles pensées que chaque jour, depuis tant d'années, elle versait dans son Journal.

Ceux qui l'aimaient devaient payer cher, hélas ! ce suprême témoignage de son amour filial. Elle avait gardé juste assez de forces pour retourner à Nancy ; mais en y arrivant, le 25 février, on s'aperçut avec terreur qu'elle rapportait des hôpitaux, dont elle avait respiré l'air bien plus que celui des montagnes de la Suisse, le germe d'une maladie terrible. N'était-ce pas assez de ses fatigues inouïes et de ses émotions de sœur et de Française pour épuiser les restes de sa vie ? Elle accepta la mort comme une épreuve qui, en couronnant toutes les autres, allait devenir une récompense. Mourir en effet pour les siens,

et en de telles circonstances, n'était-ce pas mourir pour la France ? Toute sa vie, enfant et jeune fille, elle n'avait fait qu'un rêve : se dévouer, et elle mourait pour s'être dévouée. Elle eût voulu être Jeanne d'Arc, et Dieu sait combien de fois elle s'enivra de ce rêve pendant la guerre; elle eût voulu aller soigner et consoler, sur les champs de bataille du Nord, les blessés de la Pologne; Dieu lui réservait mieux, l'honneur de panser de ses mains les blessures de son pays, et de saluer dans un frère adoré la figure de la patrie même. Elle dut trouver que, même au prix d'une mort douloureuse et prématurée, c'était mieux qu'elle n'avait espéré, plus qu'elle n'avait rêvé.

Ce fut le 7 mai que le sacrifice s'accomplit. Deux ou trois heures auparavant, on avait remarqué que quelques gouttes de sang, se mêlant à la sueur de l'agonie, formaient autour de ce pâle visage comme une couronne mystique; elle eut un sourire ineffable, quand on lui dit qu'elle avait alors avec son divin Maître je ne sais quelle ressemblance auguste. Tout à coup les sueurs cessèrent, le sang ne coula plus, la douleur parut s'apaiser, la douce patiente s'endormit dans une sorte d'évanouissement, et pendant ce sommeil, précurseur de la mort, elle prit l'aspect d'un bel adolescent. Ceux qui la virent ainsi remarquèrent combien de fois elle avait exprimé le regret de n'être pas un homme, pour avoir non l'éclat et la gloire, mais plus d'autorité pour faire le bien et se dévouer à ses semblables.

Pendant ces heures suprêmes, sa mère avait passé dans une chambre voisine pour se reposer de ce spectacle qui mêlait à son désespoir même je ne sais quelle émotion dont son cœur ne pouvait supporter la pénétrante douceur. Marie-Edmée, ouvrant à demi les yeux, s'aperçut que sa mère n'était plus auprès d'elle, et comme elle ne voyait pas non plus la religieuse qui la veillait, par un der-

nier effort où elle mit tout ce qui lui restait de vie, elle se dressa sur son séant, puis, s'élançant à travers la chambre, elle alla tomber dans les bras de sa mère qui accourait, et elle s'affaissa sur le plancher, en s'écriant : « Ma mère ! » On se souvint alors que son dernier vœu avait été de mourir debout. Dieu devait encore lui faire cette grâce, et mettre dans son dernier élan ce *sursum* qui se retrouve si souvent sur ses lèvres et sous sa plume.

Toute la ville de Nancy, qui avait été témoin de son dévouement aux blessés et aux prisonniers, qui l'avait suivie de son admiration et de ses vœux dans son double voyage à la recherche de Gérald, voulut prendre part à ses funérailles. Dans le cortége immense qui accompagnait l'humble cercueil, on voyait tout ce qui restait à Nancy de soldats impuissants désormais à défendre la ville. « Quand les Prussiens virent sortir de la cathédrale le cercueil de notre amie, c'est toujours M. Jurgensen qui parle, suivi par des officiers et des soldats blessés, en retraite dans la capitale de la Lorraine, et par une foule de peuple :

« Pourquoi ces fleurs et cette multitude si affligée ? demandèrent-ils. Est-ce une princesse que vous pleurez ? — Non, dit une enfant, c'est une sœur de Jeanne d'Arc. »

Arrêtons-nous sur cette parole. Elle résume admirablement la vie et la mort et toute l'œuvre de Marie-Edmée. Les plus belles oraisons funèbres sortent souvent de la bouche du peuple. Marie-Edmée avait bien mérité que la sienne fût prononcée par une petite compatriote de Jeanne d'Arc et de celle qui l'avait tant aimée et si bien comprise. En lisant l'*Histoire de notre petite sœur de Lorraine*, l'enfant avait pénétré dans l'âme de son poëte.

ANTOINE DE LATOUR.

JOURNAL

DE

MARIE-EDMÉE

ANNÉE 1859

J'ai quatorze ans aujourd'hui, et je ne veux pas laisser passer cette journée sans noter ici les réflexions que j'ai faites et les résolutions que j'ai prises. D'abord, je ne veux plus lire ces petits livres enfantins qui prennent la moitié de mon temps, et je compte bien les remplacer par quelque chose d'instructif, de sérieux; au moins ma fureur de lecture me sera utile... Je vais aussi aider mère dans les soins du ménage. Je suis grande, à présent! et cependant que de choses me manquent pour être un peu aimable! La moindre contrariété m'assombrit, et j'attribue la négligence que j'apporte à toute chose à cette instabilité d'humeur que maman me reproche si souvent, et qui me fait abandonner un mois l'ouvrage auquel j'aurai travaillé avec ardeur durant huit jours.

Pauvre journal! tu t'es bien souvent ressenti de mon inconstance, mais te voilà compris désormais dans mon travail quotidien, et je ne t'oublierai plus. Je découvre tant de défauts en moi, que je crains bien d'avoir de l'orgueil, si je parviens un jour à les amoindrir ou à m'en corriger, Dieu aidant; mais il ne permettra mon amélioration ou mon changement complet qu'en m'accordant aussi l'humilité. Donc, je puis être tranquille et me mettre bravement à l'œuvre; entends-tu, Marie-Edmée?

29 novembre.

J'aide mère, j'écris, je travaille, enchantée de pouvoir employer mes journées, et surtout de me rendre utile.

Chartres, 30 décembre (1).

Enfin, nous sommes en route, et le bon oncle nous conduit visiter en premier les églises, Saint-Aignan d'abord; puis ici, dans la ville basse, j'aperçois Saint-Pierre. Entrons! Les vitraux du chœur et les cryptes placées sous ces vitraux sont surtout ce que l'on y re-

(1) Madame Pau, en allant conduire son fils Gérald à la Flèche, s'était arrêtée deux jours avec sa fille à Chartres, où ces dames avaient fait connaissance avec un bon et saint vieillard, leur oncle et grand-oncle, chanoine titulaire de la cathédrale.

marque, ainsi que les émaux de la chapelle de la Vierge. Le jour qui y parvient, douteux et coloré, répand dans cette vieille église tout un parfum de ravissant mystère qui élève l'âme et lui évite ces distractions qu'une éblouissante lumière occasionne quelquefois.

« Voici la grande butte, promenade favorite de ma bonne maman », dit l'excellent oncle en nous conduisant sur un grand plateau entouré de gros arbres. Puis, rentrés dans la ville : « Voici la maison de notre oncle et de notre tante, dans laquelle mes frères et moi nous allions, tout petits, chercher notre nouvel an, que nous dépensions ensuite chez ce pâtissier en face, etc..., etc... »

De rue en rue, de place en place, nous finîmes par rentrer chez l'oncle, après avoir visité l'intérieur de *sa* cathédrale... Et voici ce que je pensai en marchant à son côté :

Que de générations ont passé successivement sous ces voûtes! que d'âmes saintes ont prié Dieu à l'endroit où je m'agenouille, où je passe!... Hélas! ces milliers d'âmes sont oubliées... Dans cent ans, que restera-t-il de moi, de mon nom, de mon souvenir? Rien. Ainsi va le monde, tout passe et tout meurt. Vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes immuable et éternel, et votre nom subsistera toujours!...

En puisant dans les souvenirs de ce bon vieillard, je trouve un trait d'amour fraternel si touchant que je

l'inscris dans la relation de mon voyage comme un échantillon de ces douces causeries qui remplirent les soirées de Chartres, et dont je me souviendrai toujours.

C'est l'oncle qui parle :

« Mon professeur, dit-il, avait été un peu sévère. N'ayant pas trouvé près de ma mère les consolations que l'enfant aime à recevoir dans ses petits chagrins, je me crus bien malheureux, et prenant mon *Télémaque* sous le bras, je résolus de quitter la maison paternelle, et je m'enfuis à la tombée de la nuit.

« Je comptais sur l'hospitalité de quelque bonne paysanne, et, par un grand bonheur, mon attente ne fut pas déçue. Après avoir soupé d'un gros morceau de pain, ma nuit fut passée tant bien que mal entre quelques bottes de foin. Il ne faisait pas encore jour quand je quittai la ferme, et je pris un petit chemin de traverse sans trop savoir où il me conduirait. Tout en devisant dans mon imagination, et ne voyant de mon escapade que le beau côté, sans penser au revers de la médaille, j'aperçus non loin de moi un beau petit garçon blond, frais et rose, dont la jolie figure fit à l'instant tomber l'échafaudage si doré de liberté, d'aventureux voyage, et de résolutions que je croyais prises pour toujours! Et pourquoi?... Pourquoi? — Parce que ce bel ange me rappelait le bien-aimé petit frère qui n'avait pas été

compris dans les adieux si brusques que j'avais faits au foyer.....

« Ce fut donc pour lui, pour le revoir et l'embrasser encore, que je repris tout penaud le chemin que j'avais parcouru la veille joyeux et triomphant, cette fois le cœur troublé par un remords qui me ramenait bien humble et bien contrit.

« Cher petit frère, il s'attachait sans cesse à mes pas depuis ce jour, craignant que le goût des voyages ne vînt à me reprendre; mais il pouvait vivre désormais sans crainte, j'étais guéri à jamais de la tentation de recommencer..... »

Que de choses à raconter encore, si j'en avais le temps, et surtout si je possédais l'art du bon vieillard pour donner de l'intérêt et du charme à toute chose contée par lui!.....

Les souvenirs amènent bien plus souvent les larmes que le sourire; je sais bien cela, moi qui n'ai pas soixante ans!... Quand je *me souviens,* c'est toujours une amie de cinq ans que je vois blanche et froide, étendue sur son petit lit mortuaire; c'est la douce Mathilde, premier ange envolé, que mes yeux d'enfant ont vue comme apprentissage de la mort; mes souvenirs me montrent tour à tour les parents, les oncles, les tantes, les amis qui me caressaient, participant à mes jeux. Et quand au milieu de ce cercle de la famille, qui chaque année se resserre, on voit vide la place

occupée par un père, les souvenirs d'une enfant de mon âge se trouvent voilés et assombris par un crêpe de deuil. Ah! je comprends le don des larmes!

Melun.

..... Je me revois à l'heure où, faisant les petits paquets des enfants, nous ne les possédions que peu d'instants encore... les mamans garnissaient les mouchoirs et les poches de gâteaux et de bonbons, légères provisions de contrebande. Un petit livre se trouva glissé dans la poche de frère... C'était un volume de Charles Sainte-Foi, intitulé *les Heures sérieuses du jeune âge*. Nous avions déjà parcouru ensemble ces pages remplies de bons conseils et mises à la portée d'un petit collégien. Gérald le lit et sait l'apprécier. D'une heure passée sérieusement on garde toujours profit pour la conduite à venir.....

Tous les enfants, conservés par leurs parents jusqu'au dernier jour, se trouvaient là, les uns pleurant, les autres silencieux, tous écoutant les recommandations d'un père ou d'une mère, ou bien encore d'une sœur ou d'un vieux serviteur de la famille. Il en arrivait toujours, et bientôt la grande porte se trouva envahie. On causait dans tous les coins, malgré la pluie qui, fine et serrée, tombait sans relâche. Il y avait encore des retardataires, et ceux-là nos compagnons de l'hôtel et les nouveaux amis de Gérald.

— Arriveront-ils à temps? me demandais-je en cherchant par cette préoccupation à éloigner la tristesse qui m'envahissait, car moi aussi j'étais bien près de pleurer et d'imiter ma pauvre bonne mère, qui, malgré ses larmes, trouvait cependant assez de force dans son cœur pour donner de bons conseils à *notre enfant;* lui aussi était tout triste, et ne lui répondait qu'à voix basse de peur de sangloter. — « Écoute, maman, dit-il au moment de se quitter tout à fait, ne m'embrasse pas comme cela trois fois, parce qu'à la troisième je pleurerais, et je ne veux pas pleurer, vois-tu, mère? » . . .

Lundi nous reçûmes la première lettre de Gérald. Cette petite causerie toute gaie et aussi toute philosophique nous rassura sur le compte de notre cher Fléchois, et elle enchanta le colonel (1), sans doute parce qu'elle lui rappelait ses premières impressions, dans cette même école et au même âge. Bienheureuse lettre! tu fus pour nous le rayon de soleil après l'orage... Quelle bonne invention que la poste et les chemins de fer! . . . .

Les jours où le mauvais temps nous interdisait toute promenade soit à pied, soit en voiture, je m'installais dans le salon et derrière le fauteuil de ma tante. Là, se trouve, devant une fenêtre, un mignon bureau devant

(1) Un autre oncle chez lequel on s'était, au retour, arrêté à Melun.

lequel je me plaçais pour y dessiner à mon aise..... c'était de ce petit observatoire que j'examinais et que je jugeais mes gens.

Tour à tour que de personnes aimables ou insipides, timides ou hardies se sont offertes à mes yeux! Que de bons types à copier, de banalités de toutes sortes à inscrire, si je me sentais quelque malice dans l'esprit! Et si j'avais une plume gracieuse et fine, comme je m'étendrais longuement aussi sur les rares exceptions, doux et poétiques visages entrevus çà et là! Tantôt c'est un bon et beau regard qui me révélait toute une âme; tantôt un mot parti du cœur qui répondait à l'accueil bienveillant et sympathique de ma chère petite tante, et qui prouvait combien elle sait se faire aimer là comme partout ailleurs. Et par-dessus tout, comme je te traduirais, mon cher journal, l'impression qui me reste de l'amabilité, de l'adorable caractère de celle qui me combla, moi aussi, de tant de délicates attentions, de celle enfin qui possède au suprême degré toutes les qualités nécessaires et désirables de sa position!.....

ANNÉE 1860

Nancy, mardi 14 août.

Hélas! oui, il est mort, ce bon grand-père (1) qui nous chérissait tant!... Sa place est vide désormais dans le cercle de la famille, et la tombe l'a ravi à nos caresses... Jamais plus nous ne le verrons ni ne l'entendrons; il aimait tant à nous conter les batailles de sa jeunesse, et il nous montrait avec un pieux orgueil les décorations qui ornaient sa poitrine, nous parlant de ses rois, de son culte chéri auquel il sacrifia son avenir militaire. Il est mort regretté surtout des petits et des humbles... Pauvre grand-père! en quittant ce monde, tu ne nous as pas quittés pour toujours, je le sens bien. La vie est si courte, et le temps si rapide qu'il comblera bientôt l'espace qui nous sépare de toi. Nul ne sait le jour et l'heure. L'heure qui sonne peut être le signal de notre mort, car la mort frappe, et elle atteint toujours.....

Oui, tu es le terme de toute vie, ô mort! c'est toi qui es la porte d'entrée de l'éternité; c'est toi qui nous

(1) Son grand-père maternel. Il avait servi dans les gardes du corps et avait quitté le service en 1830.

égalises sous le gazon du cimetière ; c'est toi, justice de Dieu, toi qui frappes le génie; c'est toi qui éteins cette flamme que l'on nomme enthousiasme ou amour, toi qui fanes la beauté et brises les liens de l'amitié! .....

Oui, mais n'est-ce pas aussi toi qui ouvres au juste la porte du ciel, toi qui couronnes la vie des saints et nous convies aux noces éternelles? Voilà pourquoi l'on te craint ou l'on t'espère. Voilà le secret de la terreur que tu fais éprouver à tous, et de la consolation que l'âme pure ressent à ton approche. Toi qui es pour mon âme un mystère incompréhensible, ô mort! qui tant de fois déjà as brisé mon cœur, puisses-tu m'apporter une sentence de pardon et d'amour, le jour où tu me frapperas!

Gérald nous est arrivé dimanche. Il a passé par tous les grades, et les galons de sergent-major brillent sur les manches de son uniforme. Pauvre grand-père, que ne le voit-il ainsi!

Mercredi 10 octobre, onze heures et demie du soir.

Il est tard, bien tard. Les deux enfants (1) lisent à côté de moi, en attendant la voiture qui doit les con-

(1) L'autre était un camarade de Gérald que sa mère avait confié à la mère de Marie-Edmée, et qui devait retourner avec lui à la Flèche.

duire à la gare, et mère est encore en prière, car elle a prolongé les siennes, aujourd'hui, plus que de coutume. Pauvre bonne mère! encore une douleur, encore une séparation à offrir à Dieu! La demie sonne; plus que vingt minutes..., pauvre petit frère! passer dix mois sans le revoir! Oh! les départs, les départs! on devrait bien les mettre au nombre des plus cruelles misères humaines, car ils sont chaque fois l'image de la dernière séparation. Et puis, ce temps si sombre, cette pluie continuelle... Notre départ pour Paris, le lendemain de Noël, s'effectua par un temps semblable... Mon Dieu, l'heure approche, la voiture va arriver... Protégez mon Gérald et son petit compagnon. Il faut espérer qu'ils arriveront sans accident sous cette garde de Dieu et protégés aussi par la Sainte Vierge, que mère a choisie pour la gardienne de son fils.

Jeudi 11 octobre.

J'éprouve plus fortement que jamais le vide affreux qu'une séparation fait à l'âme; on n'apprécie bien ceux qu'on aime qu'en les quittant, triste expérience!... O mon Dieu, en notre cœur tout se greffe si facilement, le plaisir comme la douleur, fleurs sombres ou couleur de rose. Et puis, le temps vient, il passe sur tout cela, il égalise tout, ce temps que l'on voudrait

retenir aux beaux jours et qu'on trouve si long parfois à nous apporter le bonheur.

Hier encore, il était là près de nous, à la même heure, et qu'il en est loin à présent, ô mon Dieu!

Mère et moi, nous restons seules toutes deux. Voilà l'hiver, les longues veillées vont recommencer, et chaque semaine, comme consolation, nous arrivera la lettre si impatiemment attendue de la Flèche... Et puis, dans dix mois, le revoir!

Il va reprendre, en attendant, son apprentissage de la vie militaire; mon Dieu, faites que ses bonnes résolutions ne l'abandonnent pas; que la force de caractère qu'il a montrée jusqu'à ce jour soit employée tout entière à persévérer dans la voie du bien, et qu'il nous revienne encore, le bon et franc Gérald, si chéri par ses parents, si aimé de ses amis!

Samedi 20 octobre.

Encore un souvenir de ces bonnes vacances passées avec mon Gérald. Il y a de cela quinze jours. A quatre heures, après avoir embrassé tout notre cher monde qui retournait à ses pénates, nous grimpâmes lestement sur la banquette du char-à-bancs arrêté devant la porte de notre bonne tante, et nous voilà partis pour huit grands jours.

Dans les récits de mère, qu'il faisait si bon écouter autrefois, près du lit de souffrance de notre pauvre

père, qui, pour nous égayer, riait et jouait avec nous, et de la cheminée où un bon feu pétillant ajoutait encore son charme à ceux qu'une histoire *vraie* nous faisait éprouver, le nom de Romémont revenait sans cesse, et c'était toujours avec les saules creux où notre mère, notre tante, notre oncle et les petits cousins et cousines, qui maintenant sont grands, établissaient leur domicile. Et puis, les dînettes près du bois, les feux dans les champs, les champignons qu'on allait chercher en troupe dans le pré Notre-Dame, les ermitages, les grottes, les veillées au coin du feu de la grande cuisine de la ferme. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire de Romémont un paradis terrestre à nos yeux d'enfants.....

Plus tard, quand j'eus six ans, grand-père m'emmena seulette dans sa voiture comme une grande personne, et pour la première fois je vis, pour m'en ressouvenir, son rosier du Bois-le-Comte. Sa charmante petite campagne était encore alors dans l'éclat de sa fraîcheur, et pourtant les noisettes étaient mûres et les raisins pas faits pour des goujats. Je me souviens de la vraie dînette que l'excellent vieillard me prépara avec sa bonté ordinaire, de tous les soins qu'il prit de ma petite personne, et des bonnes et touchantes histoires qu'il me raconta au retour, en me prenant sur ses genoux.

Chaque fois que depuis j'ai passé près du Bois-le-

Comte, maintenant si dégradé, cette scène de ma toute petite enfance m'est revenue, et cette année, une bonne prière et un regret se sont attachés à ce cher souvenir du toit et des tourelles de Romémont.....

Vendredi 16 novembre.

Suis-je bien vraiment la petite fille qui, il y a cinq ans, était à la fois triste et joyeuse d'avoir atteint l'âge à deux chiffres? — Mon Dieu, oui; à part quelques centimètres de plus, je suis toujours la même, quoique mon extérieur ait changé en grandissant.

Ce qui, en dépit du temps, est resté *moi,* c'est mon âme; elle est toujours ce qu'elle était, avec ses faiblesses et ses misères.

Quand un printemps, un été et un automne nous ramènent l'hiver; quand les jours, succédant aux jours, viennent ajouter un an à mon âge, je pousse un soupir de regret et je m'arrête, et après avoir jeté un regard en arrière, bien souvent une larme s'échappe de mes yeux.

Aujourd'hui, plus que jamais, je me sens le cœur triste, et les quinze années que Dieu m'a permis de passer sur la terre m'ont paru si courtes que je me prends à les regretter.

A quinze ans, on secoue pour toujours la fraîche couronne de l'enfance, on la voit s'effeuiller. C'est une

première halte dans la vie; le chemin s'élargit peut-être, mais en est-il plus beau, plus souriant? L'esprit gagne-t-il à ce changement? La pensée s'élèvera-t-elle, ainsi qu'on le dit? Et le cœur, le cœur, cette partie si aimante de l'homme, y gagnera-t-il? Et. l'expérience, cette fleur que l'on ne possède qu'au prix de tant de défloraisons et de douleurs, mérite-t-elle sérieusement la perte de nos brillantes, douces et suaves illusions d'enfant?

Enfin, la vie est bien courte, puisqu'elle se compose de ces anniversaires si prompts à se succéder. Il me semble qu'à peine six mois ont passé depuis le moment où ma plume et mon cœur traduisaient si incorrectement sur ce journal l'impression de mes quatorze ans et les beaux projets d'amélioration morale qui, hélas! ont duré ce que durent les roses.

O instabilité de l'âme, tu me fais douter de moi-même! Je me trouve si lâche, et je n'ai pas la force de retenir sans cesse ma volonté rebelle, qui veut aujourd'hui ce qu'elle ne voudra plus demain. Ce serait une bien utile chose pour moi si je me rendais esclave de ma parole; car, enfin, je fais souvent de si beaux rêves, et je me fais une telle idée de la perfection, que, la pratique s'en mêlant, je serais presque une petite sainte.

La belle vertu que la persévérance! je comprends qu'elle ne peut descendre du ciel que soutenue par la

grâce de Dieu; sans cela, elle est boiteuse, et alors, gare à la pauvre âme éprise de philosophie qui espérerait la retenir! la persévérance ouvre ses ailes et se sauve en Paradis rejoindre sa chère compagne, sans laquelle elle ne peut rien.

Quand j'étais petite, je regardais comme de grands personnages ceux ou celles qui avaient quinze ans; je les entourais de la triple auréole de la sagesse, de la raison, de la grandeur, et sans jamais désirer cet heureux âge, je pensais ne jamais l'atteindre; mais je comptais sans le temps, qui vient de me conduire jusqu'à ma quinzième année, et qui va reprendre son rôle de guide jusqu'au seuil de l'éternité.

Je ne veux pas terminer ces réflexions sans rendre une action de grâces au Seigneur. Qu'avais-je fait de plus que toute autre pour qu'il me laissât sur la terre, tandis qu'autour de moi des amies, des enfants de mon âge me quittaient sur la route que nous suivions ensemble, pour se coucher sous la froide pierre du tombeau? Hélas! mon Dieu, je n'ai rien fait pour vous remercier de la grâce de la vie. A mon âge, tant de saints avaient déjà mérité votre amour! je vous en demande pardon. Mais à cette grâce de la vie, vous avez ajouté celle de me faire naître au sein d'une famille sincèrement catholique, et tant d'autres en sont privés! Encore une fois, merci, mon Dieu! mais ajoutez encore une faveur nouvelle, celle de la persévérance à

toutes ces grâces reçues, de la persévérance pour accomplir mes bonnes résolutions, car sans vous, Seigneur, je ne suis que faiblesse et misère. Avec votre grâce, je me relève et la force devient mon partage.

17 novembre.

Les deux petites G... sont venues vers quatre heures; je leur ai fait réciter un peu de catéchisme avec quelques explications. Ces pauvres enfants n'entendent parler religion que chez nous. C'est pourquoi mère et moi nous essayons de rassembler dans leur ingrate mémoire les quelques lambeaux de catéchisme qu'elles ont gardés de leur première communion. Je demandais à Marceline pourquoi nous étions sur la terre? Elle a cherché quelque temps, et puis elle m'a répondu triomphante :

— « Oh! mademoiselle, c'est pour travailler, boire, manger, dormir et dire des prières. »

La pauvre petite ne se doutait pas qu'en faisant la part de l'âme, elle me donnait là une réponse qui eût déconcerté des savants ou des esprits forts, qui font descendre au plus bas l'âme de l'homme, en ne supposant d'autre but à la vie que les simples satisfactions matérielles. La fille du peuple, l'ignorante enfant trouvait, elle, nécessaires le travail et la prière.

Jeudi 22 novembre.

Enfin, j'ai pris le magnanime parti de me lever à cinq heures et demie, et j'ai été aujourd'hui à la première messe avec mère. Il faut ajouter bien vite que je n'ai pas grand mérite à cela, car l'avance que ce lever matinal me procure est tout profit pour moi. Et puis, ce qui m'a décidée, c'est que vraiment je trouve mes journées trop courtes et la vie si fugitive, et cela depuis quelque temps me faisait faire des réflexions philosophiques tout à fait hors de saison. Je suis ravie, enchantée de ce prolongement de mes jours, qui ne me coûte qu'un léger sacrifice.

Nos bons parents sont arrivés un peu tard, et nous avons été les voir ce soir, chez notre tante, où ils avaient dîné. Quel bonheur de reprendre avec ma chère petite Marie-Émile nos causeries et nos études musicales, entreprises avec tant de succès de son côté et une si magnifique nonchalance du mien! et notre ouvroir à la maison qui va aussi recommencer.....

Dernièrement, tout en causant avec ma plus ancienne ouvrière, mon amie Céline, nous nous sommes laissé entraîner par les souvenirs de sept années, et nous éprouvions un vrai bonheur à nous retrouver ainsi aux jours de notre petite enfance, lisant sur le toit de zinc, exposées toutes deux aux ardeurs d'un soleil de juillet, lieu de prédilection où nous passions une partie de nos

journées, étendues sur un fin paillasson que nous avions installé (toujours sur le fameux toit); nous venions y passer aussi quelques heures lorsqu'une belle nuit d'été nous le permettait, à examiner, à admirer les astres, parmi lesquels nous avions choisi *notre étoile*... Et puis, et puis, que de rêves fleuris, que de belles choses nous voyions dans ces extases enfantines, et combien nous nous aimions!... Puis, remontant le cours de toutes ces années passées, si rapides, nous redisions à tout instant cette phrase que l'on croirait l'unique partage de la vieillesse, ce : « T'en souviens-tu? » dernier reflet des joies naïves de l'enfance, parfum suave qu'exhale toujours la fleur du souvenir.

26 novembre.

La lettre de notre cher Gé vient d'arriver, renfermant un mot de son répétiteur; il nous donne d'excellents témoignages de satisfaction pour notre sergent-major. Que je suis heureuse de le sentir ainsi apprécié de ses maîtres et surtout de les voir constater sa persévérance!

Quel excellent modèle à suivre, n'est-ce pas, Marie-Edmée?

Dimanche 2 décembre.

Encore un mois de moins pour moi sur la terre, un pas de plus vers la tombe!... C'est aujourd'hui le pre-

mier dimanche de l'Avent, de ce temps figuratif dont chaque semaine représente mille ans d'attente et d'espoir. Captifs délivrés de la prison éternelle, nous avons vu luire, le beau jour de la Rédemption, et plus heureux que les Juifs, que les saints patriarches, nous trouvons la route du salut lumineuse et tracée par le sang d'un Dieu; nous avons une nouvelle loi à suivre, et cette loi est toute de miséricorde et d'amour.

Sursum corda! nous dit la voix de l'Église. En haut vos cœurs, vos espérances et votre amour! Exilé, lève tes yeux voilés par les larmes. La patrie! oh! quel écho puissant ce mot a dans le cœur de l'homme, la patrie! c'est là que sont tous nos souvenirs et toutes nos espérances. Notre famille, le cœur, la pensée, tout est là... Et si la patrie de ce monde a tant d'attraits, que sera-ce donc, Seigneur, que sera-ce du ciel où est placé votre trône, où s'envolent l'une après l'autre les plus pures, les plus saintes affections d'ici-bas? de ce séjour de paix, de félicité éternelle que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a pas entendu et que son cœur n'a pas pressenti?....

Le ciel, c'est Dieu, disait aujourd'hui le prédicateur. Je m'arrête ici... Ces seuls mots ont une grande profondeur; ils en disent plus que la plume n'en pourrait écrire, plus que la parole n'en saurait exprimer.

Hier, aucune de mes ouvrières n'est venue, et cependant nous avons un vêtement complet à confectionner.

Mais ce qui est différé n'est pas perdu, et notre petite protégée n'y perdra rien pour attendre.

Mercredi 5 décembre.

Ma bonne mère, en allant changer les livres à la bibliothèque, a eu l'attention de me choisir la vie de Jeanne d'Arc de Gœrres, traduction de Léon Boré. Je suis enchantée de lire enfin la vie un peu détaillée de cette héroïne française, mon génie de prédilection.

Les premières pages de ce livre (car je n'en ai encore lu que quelques pages) sont celles de la vie d'une sainte. Cette humble bergère pratiquait les vertus de la jeune fille au plus haut degré; elle faisait l'aumône à la façon des Vincent de Paul et des Geneviève Cousin, donnant son nécessaire à de plus pauvres qu'elle. La vue des anges gardiens lui était familière dès son enfance. Plus tard, les archanges et les saints vinrent la visiter et lui donner le courage nécessaire pour accomplir sa mission. Y a-t-il quelque chose de plus touchant, de plus surnaturel dans la vie de sainte Geneviève et des autres vierges martyres que l'Église a placées sur ses autels? Dans ses victoires ne reconnaît-on pas le doigt de Dieu, et si l'on veut absolument des miracles pour la canoniser, Jeanne, n'en est-elle pas un vivant? Une pauvre paysanne comme elle délivrant un pays qu'un Dunois, un Lahire, un Xaintrailles, et tant

d'autres, n'ont pu sauver avec toute leur bravoure et leur science militaire! Enfin, le procès de Jeanne vient mettre le sceau à son caractère de sainte. Il en fait une martyre.

« Vous serez persécutés à cause de moi, » a dit Jésus.

Qui le fut plus qu'elle? — Enfin, cette vie miraculeuse se termina sur un bûcher allumé par des mains anglaises, et Jeanne alla rejoindre au ciel les *saintes*, compagnes de sa vie, qui l'y appelaient.

Le bûcher de Rouen demande une réparation plus éclatante encore que l'acte de réhabilitation obtenu par la mère de Jeanne. Que ce soit notre siècle qui ait la gloire de la proclamer sainte, c'est là, Seigneur, mon plus ardent désir, et j'appelle ce jour de toutes mes prières et de tous mes vœux.

Vendredi 7 décembre.

Les assiettes et les souliers avec leur contenu ont fait bien des heureux. Oh! oui, heureux âge que celui-là, où les bonbons du 6 décembre ont une saveur qu'eux seuls tiennent du ciel, où la foi est si naïve et si douce! On dirait que ces âmes dépaysées sur la terre, se ressouvenant des splendeurs des cieux, ne se plaisent que dans le merveilleux. Ces petits cœurs si expansifs et si tendres l'acceptent; ils voient sans étonnement la majesté des saints descendre jusqu'à eux.

« Bienheureux les cœurs purs, a dit Jésus, car ils verront Dieu. »

Il faudrait que tous ceux qui approchent ces petits anges fussent bien persuadés de cette parole divine. Il faudrait qu'au lieu de profiter de la foi charmante qu'ont les enfants en la parole des grandes personnes, pour leur faire ces contes absurdes de *Barbe-bleue*, etc., on dirigeât leur imagination, ainsi que mère le fit pour nous, vers la légende sublime des Saints. Le merveilleux s'y trouve assez, je pense. Perrault a-t-il mis des épisodes plus touchants, plus extraordinaires dans ses contes du temps passé, que les miracles des disciples de la croix n'en fournissent à chaque page de leur vie? Mais on préfère enchanter ou frapper l'imagination, en contant l'Ogre du *Petit Poucet* ou la *Belle au bois dormant*, et *Riquet à la houppe*, et l'innocent *Petit Chaperon rouge*. Il y a une haute morale, je le sais, cachée dans ces histoires; mais l'enfant est-il capable d'en saisir la portée? Prend-on même la peine de la leur faire comprendre? et ne vaut-il pas mieux leur conter une histoire vraie d'où le merveilleux n'est pas exclu, et qui les charmerait tout autant, j'en réponds?

Lundi 10 décembre.

Samedi matin, jour de l'Immaculée Conception, il y a eu messe à six heures, à la chapelle de la Sainte-

Vierge. C'est toujours avec émotion que j'assiste à ces messes matinales. Il y a, dans l'obscurité qui règne dans l'église, un je ne sais quoi qui ramène la pensée à ces jours de deuil et de persécution, où les premiers chrétiens, réfugiés dans les catacombes, célébraient leurs mystères. Quelle ferveur dans l'âme de ces généreux disciples du Christ qui venaient à la table sainte recevoir le pain des forts, le gage d'une éternelle vie, ignorant si le jour qui se levait sur leur tête ne serait pas le dernier! Il n'est pas encore bien éloigné de nous, cet autre temps de persécution, où les chrétiens furent obligés de se cacher pour célébrer leur culte. Oui, Jésus de Nazareth, au temps de la Terreur, avait encore de fidèles adorateurs sur la terre de France, et le souvenir de tant d'apôtres martyrs ranime ma ferveur. J'aime à prier dans nos églises aux pâles et vacillantes lueurs des cierges, au milieu des ténèbres, et de mon cœur s'échappent mes meilleures prières.

Samedi 15 décembre.

Ce matin, j'ai été porter avec mère la robe de deuil confectionnée pour notre petite orpheline Maria Saint-P***. Sa pauvre mère nous a beaucoup remerciées, et nous l'avons quittée, en recommandant à l'enfant de venir, la veille de Noël, chercher le cadeau du petit Jésus. Jamais je n'ai monté de si étroits escaliers.

Quand on pense que le pauvre M. Saint-P*** les descendait et les montait encore, quelques jours avant sa mort, perclus comme il l'était! Je ne sais comment cela lui fut possible, moi qui ai failli tomber plusieurs fois.

17 décembre.

Aujourd'hui, par un froid de Russie, nous nous acheminâmes tant bien que mal vers le Sacré-Cœur, poursuivies par les lamentations d'un plus frileux que nous qui maugréait aussi contre les visites faites en semblable saison. Nous trouvâmes madame Clotilde toujours bonne et charmante, selon son habitude, et aussi heureuse qu'il est possible de l'être ici-bas. Malgré le froid, j'ai voulu bien activement terminer cette journée commencée avec un brin de paresse, et, grâce à Dieu, qui a pris en considération ma bonne volonté, j'y ai réussi, et je me couche ayant la conscience en paix.

Samedi 22 décembre.

La pensée de la mort se présente si souvent à mon esprit!... Je la trouve partout et toujours, dans la fleur qui s'effeuille aussi bien que dans l'édifice qui croule, dans le présent comme dans le passé. Tantôt elle se généralise à mes yeux, lorsque l'histoire déroule devant eux des générations sans nombre; tantôt je la découvre

ou la devine dans les plus petites créations de la nature, et quand je vois l'insecte mourir. Il y a quelques jours, son froid me saisit au cœur comme un vague pressentiment.

Nous allions chez Mathilde; il était tard, et la neige tombait abondante et pressée, couvrant de ses blancs flocons les branches dépouillées de feuilles et les sentiers délaissés par les promeneurs. Tout était calme et silencieux; seul, le vent gémissait dans les grands arbres de la Pépinière... Où étiez-vous, groupes élégants, fleurs charmantes, fraîcheur du printemps, parure de l'été, musique enchanteresse, enfants rieurs qui preniez vos ébats dans l'herbe émaillée? Où étiez-vous, petits oiseaux dont les douces mélodies me faisaient rêver? Beau soleil qui éclairais ces scènes de joie et d'amour, où étais-tu? Tout s'est enfui devant l'hiver, cette mort de la nature, et les plaisirs du printemps étaient ensevelis sous le linceul que la neige avait étendu partout. Je m'arrêtai quelques minutes dans l'allée du jardin à la vue de cette triste métamorphose; une larme se glissa sous ma paupière, et tout naturellement je priai pour les morts.

Mardi 26 décembre.

Notre journée tout entière du lundi s'est passée à visiter les boutiques et à arranger mon arbre de Noël. Henriette est venue m'aider; elle a apporté sa quote-part

de friandises et de gâteries à suspendre aux branches du beau sapin que père Étienne, son jardinier, avait apporté le matin... Quand les papillotes de toutes couleurs, les noix dorées furent placées, les bougies allumées, les jouets, poupées, tabliers, bonnets, jaquettes, etc., furent étalés sur la table autour du grand arbre, le tout était vraiment merveilleux et féerique.

A sept heures, nos chères petites filles entraient accompagnées de tous les bambins et bambines de leur famille, en tout dix-huit, et leurs bons visages étonnés, leurs cris de joie témoignaient assez de leur admiration; mais la joie fut bien autrement grande, lorsque toutes ces belles choses passèrent des branches de sapin dans la poche de leurs tabliers, qu'il leur fut permis de dégarnir la table. Et combien ce fut bon et attendrissant pour nous de les voir tous ensuite agenouillés devant ma chapelle et remerciant l'Enfant Jésus!

31 décembre.

Je termine ici l'année 1860... Puisse le Seigneur me pardonner les fautes dont je me suis rendue coupable pendant ces douze mois, et bénir l'année que je vais commencer et que je puis ne pas finir sur la terre!

Qu'il bénisse ma bonne mère, mon cher et bien-

aimé Gérald! qu'il nous préserve de tous les maux, du mal moral surtout!

Mais si le bras de votre justice doit s'appesantir sur nos têtes, donnez-nous, ô mon Dieu, la résignation pour supporter l'épreuve! Dans la joie comme dans l'affliction, que votre volonté se fasse et non pas la nôtre, Seigneur Jésus!

ANNÉE 1861

Samedi 5 janvier.

En ce jour de la semaine consacré à la sainte Vierge, je veux commencer mon premier journal de l'année sous les auspices de cette bonne mère.

Agréable surprise du jour de l'an! La lettre de notre Gé nous arrive chargée de souhaits, de baisers, de caresses, signée d'une main de *caporal*.....

Cher petit, quelle bonne nouvelle ce succès est pour nous! N'est-ce pas toujours l'assurance de son application soutenue, de cet amour du devoir dont il nous a donné tant de preuves l'an dernier? Ce premier grade de l'année a fait verser des larmes de joie à l'heureuse mère du petit caporal, et moi, sa *grande sœur*, j'en suis toute fière, et je ne prononce le nom de mon Gérald qu'avec une orgueilleuse satisfaction.

Oh! oui, mon Dieu, je l'aime ce bon frère que vous m'avez donné, je l'aime avec une force d'âme dont je ne me croyais pas capable, et mon cœur, qui semble peut-être froid, est tout feu et tout ardeur, quand il s'agit de Gérald.

Au commencement de l'année, il est d'usage de souhaiter mille joies à ceux que nous connaissons, à ceux

que nous aimons. Mon âme, mon cœur, mon esprit se réunissent pour former des souhaits, sinon aussi chaleureusement exprimés, du moins profondément sentis, pour le bonheur de ma mère et pour celui de mon frère.

Le bonheur de ma mère! ô mon Dieu, vous avez nommé ses enfants les premiers ouvriers appelés à cet édifice. Gérald remplit consciencieusement sa tâche; mais moi! moi qui parle si bien du bonheur de ma mère, plus je réfléchis et plus je me trouve, je ne puis dire mauvaise, mais imparfaite. Est-ce que mon caractère inégal n'assombrit pas quelquefois ce foyer domestique, qui doit être égayé et embelli par une jeune fille bonne et pieuse? Puisse cette nouvelle année qui se présente voilée à nos curieux regards m'apporter à moi, dans ses cadeaux qu'elle prodigue à tous indistinctement, une petite vertu, bien humble, n'importe laquelle! oh! comme elle sera la bienvenue dans ma pauvre âme si vide et si misérable!

Pour mon frère, que de beaux rêves ma vagabonde imagination brode en lettres d'or sur ce voile qui me cache son avenir! Je lui donne la bravoure d'un César, d'un Roland sur le champ de bataille, la piété d'un Turenne, le génie d'un Napoléon, rien ne m'arrête, et pour lui je monte, je vole toujours, toujours plus haut!... Rien!... Je me trompe... Mon Dieu! à la pensée que mon Gérald pourrait vous oublier complétement

au milieu des grandeurs de ce monde, ma main, si habile à lui élever cet échafaudage de lauriers, détruit tout son ouvrage, et je détourne les yeux de la fumée qui s'échappe de cette gloire humaine. Je n'aspire plus pour mon frère qu'à l'unique nécessaire, à la grande affaire du salut.

Mercredi 9 janvier.

Je suis d'une paresse dont rien n'approche; je me sens lâche pour m'habiller, pour enfiler une aiguille, pour saisir une plume, pour moins que cela encore, et cela constitue un fort mauvais caractère que je mets sur le dos du temps dont nous subissons l'influence glaciale, nous qui ne sommes pas des Lapons... Est-ce bien le temps qu'il faut accuser, dis, Marie-Edmée? — J'interroge ma conscience, et elle me répond avec son impitoyable franchise un *non* qui me fait trembler. Je serai donc toujours la même?

Vendredi 11 janvier.

« Le grand malheur de notre siècle, a dit le R. Père G***, c'est la substitution des lois et maximes du monde aux lois et aux maximes de Dieu. »

Cette première réflexion m'a frappée d'autant plus qu'en elle je trouvais traduite et exprimée une pensée vague, indécise qui souvent me poursuit. Il n'est pas besoin d'être parfait catholique ou profond philosophe

pour voir où tendent les efforts, le travail, les désirs et les espérances de la multitude. La science, les arts, l'industrie semblent ne vouloir se réunir que dans ce but unique de rétablir ici-bas le paradis terrestre, cet Éden perdu par Adam en même temps que l'innocence. La jouissance matérielle, voilà l'idéal. L'humanité tout entière (sauf de rares, belles et consolantes exceptions) se prépare une transformation semblable à celle de Nabuchodonosor. Si, du moins, l'œil effrayé pouvait se reposer sur le nombre considérable de ces âmes qui passent pour pieuses, sur ces femmes mondaines qui se croient telles parce qu'elles assistent régulièrement aux offices divins, parce qu'elles reçoivent les sacrements avec une certaine ferveur, parce qu'elles font encore assez facilement l'aumône aux pauvres, en un mot, parce qu'elles ont la pratique! Elles pratiquent, oui! mais le véritable esprit de la religion du Christ, l'ont-elles? le comprennent-elles, cet esprit? Voyez quel prestige le nom, la richesse, les honneurs possèdent encore à leurs yeux, et le dédain ou la froideur glaciale qu'elles affectent envers le malheureux! Voyez si pour elles les bienheureux sont les pauvres, si la vraie charité, le noble et grand amour de Dieu est dans leur cœur. N'est-ce pas plutôt l'esprit du monde qui règne là, toujours en maître, là où devrait régner l'esprit de Dieu? Et voilà principalement ce qui scandalise les faibles, et voilà ce qui éloigne de Dieu ceux à qui

nous devons tous, tant que nous sommes, catholiques petits et grands, le bon exemple.

Je m'aperçois que j'entreprends un vrai sermon. En voilà bien assez pour me rappeler ces pensées si vraies et si fortement exprimées par le saint prêtre qui nous exhorta ainsi durant une semaine. Nous avons communié, mère et moi, le lendemain qui termina cette retraite.

Mon Dieu, puissent les résolutions que j'y ai prises avoir d'heureux résultats; puissé-je mener une vie véritablement pieuse, une vie charitable qui fasse aimer par moi la religion à ceux qui m'entourent, et puisque vous avez fait luire la lumière de votre Esprit de vérité dans mon âme, accordez-moi la grâce de mettre en pratique les saintes maximes de l'Évangile!

Hier, en faisant ma classe du dimanche, je demandai, au beau milieu d'une dictée que je faisais à mes savantes de huit ans, ce que c'était que la campagne. A cette demande, vingt-cinq petites têtes se levèrent, et bouche béante sans rien pouvoir articuler, attendirent la réponse que me fit une de leurs compagnes, après quelques instants de réflexion. C'était un de ces intelligents diablotins que je rencontre partout où il se fait du tapage. Elle se leva et me répondit avec une expression indéfinissable de mépris et d'étonnement pour ma demande, que toutes semblaient trouver étrange :

— « Mademoiselle, c'est un endroit *ous qui g'nia des paysans, quoi!* »

Le mot paysan était pour elle synonyme d'ours, de poulet, de dindon. Naturellement, je partis de là pour faire une courte, mais sérieuse explication de la vie des champs, des services que les laboureurs nous rendent. En un mot, je tâchai de réhabiliter à leurs yeux les paysans, mais je crains bien d'avoir fait de l'éloquence et de la charité pour le roi de Prusse.

Que d'ignorance, que de préjugés dans ce peuple des villes! Que de véritable amour il faudrait pour s'approcher d'eux, afin d'éclairer leur intelligence, de disposer leur cœur et de leur faire mieux comprendre les maximes chrétiennes! Que je les envie, ceux qui ont le pouvoir de changer ainsi les âmes! car ce sont les saints.

Samedi 19 janvier.

Que de choses à conter sur cette journée si remplie de jeudi dernier! Un goûter chez madame X... et un dîner chez une autre madame. C'était beaucoup, c'est trop peut-être pour un jour; mais que faire à cela? Je me résignai à cette double invitation et je me dirigeai chez Henriette, au sortir de la réunion Saint-Joseph.

Ce qui me charme et m'intéresse le plus dans une assemblée quelconque, c'est l'observation des caractères,

des physionomies, des manières des jeunes filles avec lesquelles je me trouve.

Ce n'est pas une revue critique, car je ne trahis jamais les défauts que je remarque, tandis que les qualités naturelles ou acquises de mes compagnes trouvent en moi une admiratrice assurée; mais j'éprouve un besoin intime d'étudier et d'approfondir certaines natures qui me frappent au premier abord, soit par leurs contrastes apparents, soit par leur unité, tantôt pour ne pas les choquer, et tantôt pour trouver l'occasion de leur être serviable ou de leur faire plaisir.

J'aime enfin à connaître mes gens.

Je fus reçue par la bande joyeuse avec une gaieté tout aimable. Henriette m'embrassa, dès qu'elle me vit entrer, Émilie me sauta au cou avec une effusion qui me fit un vrai plaisir... Je me costumai à la hâte, et j'entrai en scène, car j'arrivais au beau milieu d'une charade... Quelle était cette charade et ce que nous y fîmes? ce sont là des détails bien insignifiants, mais ce qui ne sera pas insignifiant pour moi plus tard, ce sont les noms et les traits distinctifs de celles avec lesquelles je me trouvais.

Nous jouons à la sellette. Nous sommes toutes assises, dans la chambre de travail; c'est le moment le plus favorable pour mon examen, puisque c'est le seul où nous nous trouvons au repos.

Une gracieuse jeune fille de quatorze à quinze ans

3.

est assise sur le fauteuil de l'accusé. A son air un peu nonchalant et à l'éclat singulier de ses yeux noirs, on dirait une créole de la Martinique. Je repose avec plaisir mon regard sur cette charmante enfant et sur le pur ovale de son visage; le charme répandu sur toute sa personne me fait penser aux filles de l'Orient; cependant Gabrielle est bien Française. Elle a la vivacité et l'esprit du pays; c'est une gentille pensionnaire et une bonne enfant.

Celle qui parcourt nos rangs et recueille les voix est aussi blonde que Gabrielle est brune; son regard pur et limpide a je ne sais quoi de triste et de doux qui attire; sa taille est frêle et élancée. C'est Léonie, la fille d'un réfugié polonais.

Ensuite, je vois non loin de la sellette, une grande et forte fillette, qui nous dépasse de la tête, et que l'on prendrait facilement pour la mère des plus petites d'entre nous.

Auprès de moi est un groupe de trois mignonnes espiègles. Clotilde vient de lancer un bon mot, car Henriette, la fille du colonel, éclate de rire, de ce bon rire d'enfant gâté qui lui va si bien. Il faut que le trait ait été bien vif, puisque un léger sourire éclaircit le visage si grave et si sévère de Louise, la petite orpheline.

Pour Émilie, on dirait aussi sa gaieté éteinte pour le moment, mais attendez, et dans quelques secondes, un

feu roulant d'observations spirituelles va s'échapper de ses lèvres, qui sourient si finement en regardant la belle Gabrielle. Sans nul doute elle va être prise, car ses accusations ont un caractère si original qu'on les distingue entre toutes.

Pour compléter le tableau, les enfants du censeur jouent dans un coin de la chambre avec l'aimable et bonne Henriette qui essaye de les distraire.

Moi, je suis assise auprès du piano. Là, je crains d'avoir un air trop mélancolique, résultat immanquable de ces réflexions philosophiques auquelles tout examen me conduit inévitablement.

Lundi 21 janvier.

J'ai utilisé mon crayon samedi dernier, et voici comment :

Mademoiselle J..., fille d'un riche fabricant de broderies, ayant appris, par la *renommée du quartier,* qui n'est autre que la petite Joséphine, l'enfant de notre débarrasseuse (1) et l'une de mes écolières, que je dessinais et reproduisais les yeux, le nez et la bouche de mes modèles, voire même ma propre personne, ce qui est une pure imagination de sa part (car jamais encore je n'ai eu cette audace), mademoiselle J... elle-même est

(1) La femme de ménage.

venue réclamer de mon obligeance quelques traits de crayon sur une feuille de papier... Laquelle était la plus contente du modèle ou de l'artiste? Je ne sais pour ce qui est d'elle, mais moi, j'étais enchantée de faire poser mon rêve, car j'ai souvent rêvé de la dessiner.

Il faut dire que cette jeune fille est ma voisine, que sa fenêtre est en face de la mienne, et qu'il n'est pas de jour que je ne l'admire et que je ne la contemple appuyée au balcon, seule ou babillant avec une amie de son âge. Rien de si ravissant que cette jeune fille : Elle a seize ans au plus; ses yeux, d'un brun clair, ont une transparence et une limpidité suaves; de grands cils d'un noir bleu les ombragent et donnent à sa physionomie une remarquable douceur; un nez à la courbe fine et gracieuse, une bouche fraîche et mignonne, tout cela placé dans un ovale parfait, encadré de petites boucles à la Sévigné, espèce de nuage d'or autour de ce jeune et rayonnant visage. Voilà la jolie *Rose* (c'est là son nom) que mon inhabile pinceau a rendue bien imparfaitement.

Mercredi 23 janvier.

C'était l'heure qui sert de transition entre le jour qui s'en va et la nuit qui s'avance, l'heure inspiratrice du poëte, l'heure chérie du paresseux. J'avais abandonné l'ouvrage, et, assise sur les genoux de ma bonne mère emmigrainée, j'essayais de calmer son mal avec quel-

ques bonnes caresses, lorsque... oh! inspiration céleste! je me retourne du côté de la cheminée. La queue de ma robe couvrait entièrement le feu et flambait mieux qu'une bûche de Noël. Me précipiter au milieu de la chambre, étouffer de mon mieux l'enveloppe brûlante, ce fut l'affaire d'un instant, car ma bonne mère, au risque de se brûler affreusement, eut bien vite comprimé le reste de la flamme, et je dus m'estimer bien heureuse de n'avoir pas fini mes jours à la façon du bon roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar... Le soir, mère n'avait plus sa migraine, et nous allâmes remercier Dieu à l'heure de la bénédiction de l'octave de saint Sébastien.

Deux de mes petites écolières viennent de prendre leur leçon. Je suis fort contente d'elles. Ce sont de si bonnes enfants qu'il m'en coûte bien peu de leur faire du bien. Élevées par une pieuse et bonne mère, Célestine et Marie comprennent facilement l'instruction qu'elles reçoivent à la maison. Quoique très-pauvres, elles sont toujours d'une propreté exemplaire. Les moindres choses qu'on leur donne sont mises à profit par les mains laborieuses et habiles de la mère; aussi, je trouve qu'elles cousent déjà très-bien. Je ne puis, en les voyant, m'empêcher de les comparer aux enfants qui étaient là, avant-hier, à leur place et qui nous donnent tant de mal sans aucun résultat à attendre. Qui sait? je me trompe peut-être. Essayer de leur faire du bien,

n'est-ce pas aussi nous faire la charité à nous-mêmes? et je considère ces pauvres chères enfants comme nous étant très-utiles.

Samedi 2 février.

Encore un triste souvenir à ajouter à tous ceux qui assiégent mon âme, lorsque je soulève par la pensée le linceul qui recouvre les restes d'un mort chéri.

C'est aujourd'hui le cinquième anniversaire du jour qui nous rendit orphelins. Pauvre père! je te vois encore, je te verrai toujours étendu sur ce lit de souffrance qui pour toi se changea en lit mortuaire. Je vois ta pâle et belle figure, et il me semble sentir le froid glacial de ton front de marbre, lorsque j'y déposai mon dernier baiser.

Une jeune fille, je pourrais dire une sainte, morte dans tout l'éclat de sa jeunesse, et déjà mûre pour le ciel, écrivait dans un livre que je lisais ces jours derniers : « Il faut avoir vu mourir un être aimé pour comprendre ce que c'est que la mort! » Hélas! à présent, je la connais, *moi,* en attendant le jour où je l'expérimenterai. Je suis jeune, et pourtant quels vides affreux elle a faits autour de moi! Les saints et les poëtes ont comparé la vie à bien des choses, ce n'est en réalité qu'un court pèlerinage et une halte au milieu des tombeaux. A mesure qu'on avance, ceux qui s'étaient mis en marche avec vous s'arrêtent et se couchent dans

une de ces fosses ouvertes. Quelquefois, vieux et courbés par les fatigues et les aspérités du chemin, on arrive au bout d'une longue carrière, mais on est seul! .....

Mercredi 6 février.

J'ai commencé un canon d'autel samedi dernier. Je puise, pour l'orner, quelques inspirations dans mon livre de la *Vie des Saints,* si parfaitement illustré. Le premier de mes désirs fut de le posséder, il m'en souvient, et ma bonne mère ne tarda pas à me satisfaire. Cette première composition artistique me plaît beaucoup. Je suis si heureuse d'utiliser les dispositions qui me viennent de Dieu, pour embellir ses autels! J'agis certainement en intéressée, car là tout est charme pour moi et m'aide à progresser et à persévérer; mais je prévois d'avance qu'il me faudra non-seulement du talent, mais du temps et de la patience pour en venir à bout.

Vendredi 15 février.

Voici le Carême. Adieu au vilain temps de carnaval qui nous fait voir la presque totalité du genre humain sous un terrible masque de passions *démasquées;* adieu aux extravagances et aux folies de la populace démuselée. Voici venir quarante jours de pénitence. Puissent-ils faire contre-poids, dans la balance de la justice éternelle,

à ces trois jours d'étourdissement ! vous êtes plein de miséricorde, et j'espère en vous, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font.....

Vendredi 22 février.

En général, lorsque je prends l'héroïque détermination d'ouvrir mon journal, ce que je considère comme un devoir, je redeviens l'indolente enfant qui, autrefois, perdait toute idée en face d'une composition de style ou d'une lettre de nouvel an. Petit à petit, je secoue cette apathie naturelle, ma volonté prend le dessus, et à force d'interroger le plafond de ma chambre ou le coin du ciel gris que j'entrevois à travers les vitres de ma fenêtre, la folle du logis quitte son domaine nuageux et vient aider ma plume griffonneuse.

Donc, je me retrouvais aujourd'hui dans cette disposition de *quasi-paresse* que je viens de décrire, et de velléité d'action, lorsque le jour, en illuminant ma chambrette, m'apporta une vague espérance, et un rayon de soleil me fit l'effet d'un avant-coureur du printemps. Cependant la pluie, l'insipide pluie tombe toujours, les branches sont encore bien dépouillées, la race humaine ne quitte pas plus les moelleux manchons que les affreux cache-nez, et moi-même je rêve fleurs et promenades auprès d'un feu brillant qui chante l'hiver et renvoie le printemps au beau mois de mai, encore si loin de nous.

Où vais-je chercher la saison des roses? — En fait de verdure, les oignons de tulipes qui fleurissent seuls la chambre de tante essayent de récréer mes pauvres yeux... Oui, mais il y a dans l'air ce je ne sais quoi qui vous épanouit et vous enchante; l'atmosphère est plus douce, on pressent le réveil de la nature, et, pour ma part, je saisis avec bonheur cette perspective de soleil, de joies et de fleurs, que me donne la simple vue de cet éphémère rayon du matin.

Je recommence la composition de mon canon... C'est toute une quinzaine perdue pour cet important travail. J'ai abandonné le style fantaisie, et je me décide pour les arabesques, que je tire de mon cerveau, comme les autres formes que j'abandonne; mais j'espère cette fois être plus satisfaite de mon œuvre, et ne pas me laisser décourager par une première déception. Courage donc, Marie-Edmée, et vive labeur! .....

Samedi 23 février.

Ce matin est mort un pauvre poitrinaire dont maman s'occupait beaucoup depuis une semaine. Ce malheureux étant hostile à toute pratique religieuse et dans un état désespéré, une bonne femme de son quartier eut l'idée de venir en parler à mère, qui n'hésita pas à aller visiter cet homme qu'on lui dépeignait sous les couleurs les plus effrayantes, car le mal ou l'irréligion

l'avait rendu presque furieux. Vendredi dernier, il ne voulait pas entendre parler de prêtre, mais il accueillit mère avec calme et même avec joie. Le lendemain il consentait à laisser approcher le jeune vicaire de la paroisse, qui est un saint; il y a de cela huit jours. Toute sa colère était passée, et mère eut la consolation, le soir même, de trouver un agneau bien résigné à la place du malheureux dont elle m'avait dépeint si douloureusement le triste état.

Cette conversion subite est encore un bienfait de la Sainte Vierge, en laquelle ce pauvre malade eut toujours une grande confiance. Ce serait une fleur de plus à ajouter à cette guirlande d'*ex-voto* que la souffrante humanité tresse depuis deux mille ans au Refuge des pécheurs, au Salut des infirmes. Cet homme le comprenait si bien, qu'il serrait avec une joie inexprimable la médaille que mère lui avait donnée, et sa reconnaissance était sans bornes. Il est mort aujourd'hui... un samedi. Ne dirait-on pas qu'il attendait ce jour, pour araître devant son Juge?

On célèbre demain une des fêtes du Saint-Sacrement. J'irai me confesser tout à l'heure, afin de pouvoir gagner l'indulgence que les associés reçoivent en ce jour. Quel trésor que ces indulgences dont nous pouvons donner une part à nos chers défunts!

Samedi 2 mars.

Malgré le bon accueil qui nous attend toujours à X..., chaque fois qu'il s'agit de visites à faire, à recevoir ou à rendre, mes sourcils se froncent, mon caractère se rembrunit, et je ne me décide qu'après avoir récité un chapelet interminable de doléances et de récriminations contre les exigences de la politesse, le soleil, la pluie ou le vent. Toute la veille et la matinée du jeudi, je m'insurgeai contre le projet qui m'enlevait à la fois une bonne après-midi passée avec Marie-Émile et un long jour de peinture et de tranquille travail, ce qui retarde de beaucoup mon canon. Malgré les raisonnements logiques et tout à fait chrétiens de ma bonne mère, ma pauvre tête ne tournait plus dans le bon sens. Heureusement, mon habitude d'examen prit le dessus; je cherchai le bon côté de la chose, je me grondai en moi-même de cette nouvelle faiblesse, et je pris bravement mon parti de sacrifier au savoir-vivre.

Tout en marchant à la façon du maladroit astrologue de la Fontaine, j'arrivai enfin devant la porte de la propriété de ma cousine. Que de fois n'en ai-je pas passé le seuil! Tantôt suivant le joyeux cortége d'un baptême, nous souriions au nouveau-né; tantôt graves et émus, nous suivions à l'église une première communiante, radieuse de bonheur sous ses longs voiles blancs. Hélas! nous le franchîmes aussi avec des vêtements de

deuil... Quoi d'étonnant à cela? La mort n'est-elle pas le dernier mot de l'histoire d'une vie, quelque heureuse ou quelque éprouvée qu'elle ait été? Ainsi, toujours le fond d'une pensée qui me ramène inévitablement à la mort. C'est l'écho terrible de toute parole qui sort de ma bouche, la réponse impitoyable que le passé envoie aux questions que je lui adresse sans me lasser jamais.

L'adoration perpétuelle se célébrait hier dans la petite église du village. On l'avait parée de ses plus beaux ornements, et les fleurs et l'encens étaient prodigués sur l'autel, les cœurs s'élevaient vers Dieu et les fronts s'inclinaient sur la terre. Oh! oui, je vous aime, fêtes consolantes de ma religion, et je bénis Dieu de cette bonne journée!

Dimanche 10 mars.

La classe étant fermée aujourd'hui, mère, pour employer saintement notre dimanche, m'emmena visiter deux de ses familles. Madame C***, la pauvre poitrinaire, que je crois toujours à toute extrémité, était assise sur le petit balcon de bois, donnant sur la cour de la maison qu'elle habite. Un rayon de soleil y brillait, et j'admirais en moi-même la disposition de ce logement de pauvres artisans. Que n'ont-ils tous ainsi un peu d'espace libre entre les murs noircis qui les entourent! que n'ont-ils la vue d'un coin du ciel bleu,

pour reposer leur regard sans cesse attaché à la terre, afin de ranimer en eux l'espérance d'une vie meilleure où la misère et la douleur n'existent pas!

Dans l'autre ménage, pas d'air, pas d'horizon; la fenêtre donnait sur la rue, et Dieu sait quelle rue!... La chambre, dénudée et misérable, n'avait même pas l'ornement que Dieu envoie dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche, le folâtre rayon qui, se jouant sur un front attristé, ramène parfois le sourire sur les lèvres et un élan de reconnaissance vers Dieu. Une pauvre mère y berçait un enfant chétif et pâle, tandis que le père fumait silencieusement sa pipe, assis dans le coin le plus sombre. Après le récit des douleurs (récit intarissable comme la source d'où il découle), la mère nous montra son petit enfant. Quelle est la mère, pauvre ou riche, qui ne veuille faire admirer, voir, aimer cet être chéri sur lequel se concentrent son admiration et son amour?... Nous avions apporté quelques objets de layette, mais tout était trop grand pour ce pauvre *bébé;* aussi je compte faire confectionner par mes gentilles ouvrières ou fabriquer moi-même un nouvel habillement que je porterai dimanche prochain. Néanmoins, je ne suis pas sortie triste de cette chambre, mais édifiée et heureuse, car si la résignation et la confiance en la Providence sont toujours un bon et beau spectacle à contempler, ces vertus sont sublimes chez le malheureux. Notre sainte

religion possède seule le secret de ce baume divin pour les blessures du cœur que rien de terrestre ne saurait cicatriser.

Mardi 12 mars.

C'est dimanche prochain la première communion de Marguerite. Notre projet d'y assister s'est évanoui sous les impitoyables réflexions que dame Raison nous a suggérées. Il faut avouer que c'est pour moi un vrai sacrifice; j'aurais tant aimé à voir ma pieuse et charmante petite fleur sous son voile de communiante! Les sapins des Vosges ont en outre tant d'attraits pour moi, et le mot voyage tant de fascination pour ma vagabonde imagination! Quelle belle occasion de mériter, et de m'écrier en même temps avec le sage : Vanité des projets de l'homme! Encore une déception, un autre rêve déçu!

Eh bien, je suis incorrigible, et sur ces débris j'en élève d'autres qui peut-être ne résisteront pas plus au souffle destructeur de la réalité.

Dimanche 17 mars.

Visite à nos chères cousines du Sacré-Cœur, puis pèlerinage à Bon-Secours, d'où nous revenons à l'instant par le plus beau temps, le temps le plus réjouissant, le plus radieux que l'on puisse espérer au mois de

mars pour une première communion. Chère petite Marguerite, que ne puis-je t'embrasser aujourd'hui!...

Dimanche des Rameaux.

Oh! comme il manquait à la fête de ce jour, notre bon et vénéré pasteur! Il y a un an, il s'avançait, toujours noble et plein de majesté, à la suite de la procession, la palme bénite à la main. Il est impossible d'apporter dans les cérémonies de notre culte plus de grandeur, de pénétration, de sainteté et de dignité qu'il ne faisait. Sa présence était le complément des fêtes qui nous réunissaient au pied de l'autel... Que de souvenirs me sont venus aujourd'hui! que de réminiscences de cette autre fête des Rameaux! L'an dernier, j'allais suspendre au chevet de mon pauvre grand-père le buis qui, deux jours plus tard, devait protéger son cercueil.

Dieu seul sait tous les événements que ces branches fleuries consacreront cette année, les unes suspendues au berceau de l'enfant comme un gage d'espérance pour la vie terrestre; les autres, semblables au rameau de la colombe, en bénissant une tombe, donneront au juste le signal de la délivrance.

Mercredi saint, 27 mars.

C'était vers six heures du soir. Mère et moi, pour clore notre dimanche, nous nous acheminions vers Bon-Secours. Après y avoir terminé nos prières, nous revînmes en ville, non pas en longeant le faubourg, mais en suivant les petits sentiers qui conduisent au Sacré-Cœur.

La plume de l'homme ne saura jamais assez bien décrire ce beau spectacle de la nature; son pinceau même ne nous en donne qu'une image effacée, et moi j'oserais tenter dans cet humble récit de mes jours de jeune fille ce à quoi les plus grands génies n'ont pu atteindre! Non, je ne veux rien décrire, je veux seulement me souvenir de cette longue promenade solitaire, troublée à peine par le bruit vague et lointain qui s'échappait de la ville.

Pas de femmes en toilette, ainsi qu'on en rencontre sur nos places publiques; pas d'oisifs fumant leur cigare, mais, de temps à autre, un paysan ou une pauvre femme qui nous souhaitait un cordial bonsoir. Je réfléchissais avec mère sur la douceur d'une pareille soirée et d'un calme semblable, et j'enviais les anachorètes, les bergers qui vivent toujours en face de la nature, loin des hommes et de leurs misères... Mais je ne suis pas exclusive pour cela. Que deviendrait la société si tous ses membres, à l'imitation des oiseaux nocturnes,

fuyaient les lieux habités et s'enfonçaient dans les profondeurs des forêts ou dans les plaines arides du désert?... Semblable chose ne peut même être supposée... Les hommes voyageront dans les airs, feront des choses reconnues impossibles par leurs aïeux; mais jamais la folie de tout abandonner ne leur viendra en masse. Le sublime détachement ne sera jamais universel. L'homme est fait pour vivre en société; aussi je puis sans inquiétude admirer les ermites et les bergers... Ce sont d'heureuses mais rares exceptions.

Mes pas, dirigés en sens contraire de celui que nous suivions dimanche, firent rétrograder ma mémoire, au lieu de m'arrêter au présent. Nous longions les rues étroites de la ville vieille; nous venions de franchir la porte de la vieille citadelle, et je regardais tristement les anciennes fortifications, les bastions dont il reste à peine quelques vestiges, les vieux hôtels des nobles familles, blanchis ou enluminés de jaune, et je pensais.....

Quel est celui qui ne pense pas, à la vue de ce qui reste du vieux temps? Alors, dans ces intimes conversations de l'âme avec les souvenirs, notre imagination va fouiller dans ces ruines parlantes, et les pierres noircies ont un langage plein d'éloquence qui nous parle de Dieu, aussi bien que celui des oiseaux qui gazouillent. Elles nous disent le néant de l'homme et la

vanité des grandeurs, la fragilité des souvenirs. En les voyant, nous pensons à ceux pour qui elles furent des tours et des murailles, à ceux pour qui elles devinrent des palais, et les mœurs religieuses et chevaleresques de nos pères nous reviennent à la mémoire. Nous nous demandons si la religion a vraiment progressé avec notre civilisation; si le pas que nous avons fait est aussi grand qu'on veut bien le dire; si le bien, le beau et le vrai sont plus pratiqués, plus admirés, plus généralisés, au dix-neuvième siècle, qu'au moyen âge ou aux premiers siècles de notre ère.

Ces boîtes blanches, alignées et confortables, ces belles maisons neuves, lorsqu'on leur demande une parole, un quelque chose qui parle au cœur, à défaut de charmer les yeux, que nous disent-elles?

« Nous sommes nées d'hier, ne nous demandez rien du passé; nous sommes aujourd'hui la demeure de l'industriel dont les sacs d'écus ont aidé à nous bâtir. Aussi fragiles que la fortune dont nous sommes les temples, attendez quelques années encore, et nous ne serons plus, et nul souvenir bienfaisant au cœur, salutaire pour l'âme, ne témoignera de nous. »

Voilà ce que me disent, à moi, ces *coffres* si bien clos. Que diront-ils de plus aux siècles futurs si le temps, par extraordinaire, en laisse un debout?

Je dessine et je peins toujours. Mon canon avance, et je me réjouis de le voir placé sur le petit autel go-

thique de l'église qui se bâtit à Buissoncourt. Pour l'ornement de ce temple de Dieu, je fais déjà bien d'autres rêves. J'aperçois de mes yeux de prophétesse un tableau dont je serai l'auteur, qui rappellera ma sainte patronne aux paysans de ce village qu'habite encore la bonne vieille nourrice de mère. Quelle présomption que cet *ex-voto!* car je lui en dois un, n'est-ce pas?

Que de projets qui sentent les quinze ans!

Jour de Pâques, 21 mars.

Enfin l'*Angelus* de midi vient de réveiller le soleil, ce beau dormeur qui semblait vouloir rester en bonnet de nuit tout le jour et ne prendre pas sa part à la fête de la Résurrection.

Tout en saisissant mon journal, je lui jette un regard de satisfaction et plein de reconnaissance aussi, car il est en train de me réchauffer, moi et toute la nature. Il va sécher la boue des rues et des chemins, et les allées du cimetière qui étaient en si piteux état durant la semaine sainte.

Le jour d'hier était triste, plus triste encore pour mère et pour moi, qui suivions le convoi d'un pauvre jeune poitrinaire, mort à l'hôpital, et que mère allait visiter.

Mourir si jeune! que c'est triste, ô mon Dieu! Mou-

rir, quand on laisse une pauvre mère désolée, dont on était la seule consolation, l'unique soutien! Mourir, descendre dans la fosse, quand l'Église et la nature s'unissent pour chanter la Résurrection!

Et pourtant, qu'est-ce donc que la vie pour que l'on en vienne à la regretter ainsi? Pourquoi, lorsqu'il faut l'abandonner, ne se souvient-on que de la faible part de joie mêlée si étrangement aux épreuves qui nous ont abattus et laissés meurtris sur la route?

Oui, je crois qu'après les déchirements du cœur, qui se sépare de tout ce qu'il aime sur cette terre, il y a encore des compensations à une mort prématurée. On vous plaint, on vous regrette presque toujours, et votre souvenir reste consolant dans la mémoire de ceux qui vous ont connu... Que de nobles et bons vieillards, plus respectables encore par leurs souffrances que par leurs cheveux blancs, sans attendre la mort, se voient déjà oubliés de leur vivant!

Oh! oui, si une longue vie était un bonheur, il ne se distinguerait des autres que par une plus large part de larmes destinées à la racheter.

Dire que ce printemps qui m'enchante, donne le coup de la mort à tant de jeunes poitrinaires! Ils s'éteignent, au premier rayon bienfaisant du soleil, comme la lampe des malades, aux premières lueurs de l'aube; et comme la veilleuse est un souvenir de la nuit lorsque le jour paraît, de même la vue ou la mort d'un

poitrinaire nous serre le cœur et contraste avec notre âme, en ce jour de la Résurrection.....

24 mars.

Que cette fête de Pâques est heureusement placée à l'entrée du printemps, au moment où tout revit et s'épanouit sur la terre! La religion sanctifie la joie de nos cœurs, et c'est vraiment notre âme, notre esprit, tout notre être enfin qui tressaille et célèbre le bonheur qui nous inonde de toutes parts, dans cet élan de joie sublime traduit par l'*Alleluia* dont les voûtes de la cathédrale retentissaient ce matin. Que nous sommes donc heureux d'être chrétiens! Les Juifs aussi ont leur Pàque, c'est vrai; mais que leur fête est pâle et triste en comparaison de la nôtre! Cette fête de leur délivrance me fait l'effet de n'éclairer que les ténèbres, ainsi que l'astre des nuits; elle ne les dissipe pas entièrement. Une belle nuit, c'est toujours une nuit; tandis que notre fête de Pâques, ainsi que le soleil, luit en plein jour; elle nous échauffe et nous éclaire d'un rayon plus brillant qui vivifie et réjouit nos cœurs.

Jeudi 11 avril.

C'était hier un triste jour, un de ces jours dont se sème la vie, à mesure qu'on avance, ainsi que les feuilles mortes, à la saison d'automne. Les anniversaires se

succèdent, mais ils amènent plus souvent une larme qu'un sourire. Pourquoi? Je l'ignore... Il y a tant de pourquoi que je ne puis résoudre! et, d'ailleurs, est-ce à quinze ans que l'on peut trouver la solution des douleurs humaines? Je pleure souvent, en pensant à mon grand-père; mais lorsque arrive le jour qui me rappelle celui de sa mort, je comprends de plus en plus ce qu'est cette suprême séparation. Il y a déjà un an qu'il nous a quittés. Ce mot *déjà* dit bien des choses. Nous trouvons les années trop courtes; mais quand la mort viendra me chercher, que me semblera donc la vie? — Quand à mon tour je franchirai le seuil de ce lieu inconnu, région du mystère qui m'attend par delà la vie, que me semblera celle-ci, en face de l'éternité?

Quand je pense à ces choses, mon esprit se perd, et je comprends les fous, à cause du trouble étrange qu'elles opèrent dans mon intelligence, je comprends surtout la sublime folie des Saints, en sentant le mépris dont mon âme se sent pénétrée pour tout ce qui n'est pas éternel.

Que du moins je prie avec ferveur pour l'âme de mon pauvre grand-père! Que je prie pour lui, puisque la prière est la seule chose qui puisse lui être profitable, lui prouver que je l'ai aimé et que je pense toujours à lui!

Lundi 15 avril.

« Réformez vos mauvaises habitudes, car ce sont des tyrans domestiques », nous disait le sermon d'hier. J'espère que ce conseil ne sera pas perdu pour moi.

Il est onze heures du matin, et pour preuve de ma conversion, je me suis levée avec le jour, et je viens causer avec mon journal, après une autre causerie épistolaire, si j'en ai encore le temps. Je sors du cours de dessin pour lequel ma cousine était venue me chercher.

J'ai retrouvé là quelques anciennes élèves. Mademoiselle *** a entrepris la peinture à l'huile; Mademoiselle *** a passé de l'étude de l'estompe à celle du pastel, et la belle Mademoiselle D*** a toujours sa pose mélancolique, en face d'un dessin qui n'avance jamais. Puis des places vides, et d'autres occupées par de nouvelles jeunes filles. Seuls, M. Leborne et son atelier n'ont pas changé.

Ma réinstallation s'est faite en face d'un beau plâtre qui, malgré ses yeux sans prunelles, possède un regard qui fait trembler. Il me semblait connaître de longue date ce front vaste où la pensée pourrait se lire, ces sourcils froncés, cette bouche fine et dédaigneuse, la courbe de ce nez aquilin, cette expression mélancolique et majestueuse, ce je ne sais quoi qui semble être le sceau du génie... et pourtant j'hésitais à lui donner un nom. Les Apollon, les Achille, les dieux, les demi-

dieux et les héros se ressemblent tant sous ce moule uniforme qui nivelle toutes les grandeurs anciennes et modernes au rang de modèles de dessin.

Heureusement pour l'avancement de mon esquisse ai-je trouvé le nom de ce buste inconnu. Quel autre que Napoléon Ier possède un pareil regard?.....

Dimanche 28 avril.

Combien de fois mère ne m'a-t-elle pas dit en parlant d'hier :

— Quel beau jour!... quelle joie du ciel!... et si je n'ai pas répété ces exclamations aussi souvent qu'elle, c'est que je pensais, c'est que je comptais écrire mon journal. J'avais aussi cherché un écho pour mes paroles, mais j'ai bientôt lassé ceux qui m'écoutaient. Ne vaut-il pas mieux confier mes impressions aux feuilles d'un mémorial que de les sentir incomprises ou accusées d'exaltation?

C'était le dernier jour de la retraite. La chapelle du Sacré-Cœur était éblouissante de lumières et de fleurs; les bancs se remplissaient de femmes élégantes, et l'orgue faisait entendre une mélodie suave comme tout ce qui nous entourait. Enfin Monseigneur (1) entra.

(1) Mgr Darboy, le futur archevêque de Paris.

Sa voix grave et sonore, avec ce style concis et énergique qui lui est propre, résuma tous les conseils de la retraite.

Jusque-là, tout nous avait été commun avec le reste de l'assistance; mais après avoir causé quelque temps dans le vestibule, après la bénédiction, nous vîmes toutes ces dames se diriger de nouveau vers la chapelle. Le mot procession était répété autour de nous, mais croyant que, seules, les Enfants de Marie devaient en faire partie, ma tante, Violette, mère et moi, en personnes discrètes, nous allions nous retirer, lorsque Clotilde nous aperçut et vint nous engager à suivre la procession qui se mettait en marche, ce que nous fîmes bien simplement.

Des voix célestes se faisaient entendre non loin de moi; bientôt leurs accents s'affaiblirent et devinrent à peine distincts. C'est que la procession que nous ne pouvions plus apercevoir pénétrait dans les jardins, tandis que nous passions seulement le seuil du vestibule. Bientôt les dalles de pierre firent place aux allées du parc, les bosquets succédaient aux bosquets et quelques branches de lilas en venaient couper la verdure monotone. Tout était calme au ciel et sur ce coin de terre, le soleil s'était voilé de beaux nuages blancs, mais on le sentait là; il n'y avait de vent que ce qu'il en fallait pour agiter les rubans des bannières et soulever le

voile de la vierge que les Enfants de Marie avaient semé de roses.....

Nous étions de retour au couvent, et la procession marchait toujours; elle gravissait un étage, puis deux... puis trois... et rien ne semblait l'arrêter. Déjà, je me demandais où cette marche indéfinissable allait nous conduire, lorsqu'un parfum d'encens se fit sentir. Nous franchîmes une porte ouverte, et dans une antichambre nous aperçûmes les bannières... Je fis encore un pas et je m'arrêtai stupéfaite ou plutôt en extase...

Ce n'était plus la terre, mais un coin du ciel qui s'offrait à mes yeux... La chapelle des Enfants de Marie, qui m'était tout à fait inconnue, était ornée de branches de lis; des milliers de lumières, des fleurs naturelles ravissantes, de riches draperies lui donnaient un air de fête inaccoutumé. Quelques petits enfants habillés de blanc et groupés dans un coin... les voix des jeunes filles qui me semblaient encore plus suaves, il y avait dans tout cela une surprise indicible, un scintillement que je suis impuissante à définir.

Le Père J*** voulut couronner sa retraite, en recommandant à la Sainte Vierge toutes les personnes qui l'avaient suivie, puis fit l'acte de consécration. Après quoi, la foule se retira pieusement pour aller mettre en pratique, au milieu du monde, les préceptes du divin modèle médités dans la retraite du Sacré-Cœur.

Jeudi 9 mai.

La mélancolie est une triste chose, et rien ne se gagne si facilement. Un souffle dans l'air, une feuille qui tombe, un rayon de soleil qui pâlit, en voilà assez pour me jeter du noir dans l'âme. Quel enfantillage, n'est-ce pas? Tout à l'heure je lisais la vie de Fra Angelico, ce moine angélique, j'ai levé les yeux et je me suis aperçue que la fin du jour arrivait.....

Déjà l'Ascension! me disais-je aujourd'hui, en contemplant d'un œil effrayé notre calendrier, qui, avec l'horloge, est pour moi la personnification du temps, et je regardais la place vide du cierge pascal avec un sentiment de regret.

On me trouverait ridicule si je faisais toutes mes réflexions à haute voix. Pourtant, c'est là une pensée qui me poursuit constamment. Je regarde chaque jour qui s'éteint comme un ami que je ne verrai plus... Cette année, je n'ai que quinze ans, mais l'année prochaine, j'en aurai seize... Une fois ces jours passés, la vie marchera vite pour moi, et la mort ne se fera pas attendre...

Je lis ou plutôt je dévore la vie de madame Swetchine. Quelle intelligence d'élite, quel trésor de science et quelle âme de sainte se cachent sous ce nom vénéré!

Dimanche 19 mai (jour de la Pentecôte.)

Il est dit dans l'évangile de ce jour qu'au moment de la descente du Saint-Esprit, il se fit un grand bruit dans le ciel, et la terre n'est pas silencieuse, au jour de cet anniversaire. Depuis ce matin, le son joyeux des cloches ne cesse de se faire entendre. Je suis vraiment aux premières places pour en bien jouir, et je ne me lasse pas de les écouter. Pour moi, il n'y a aucune harmonie qui vaille celle-là, et qui réponde mieux aux sentiments divers de l'âme.

C'est un *Sursum corda* dans les jours de fête, pour remercier le Seigneur et le louer; c'est un *De profundis* dans les jours de pénitence et de deuil; c'est la voix du repentir ou de la consolation, et toujours leur vibration élève mon cœur vers Dieu.

Oui, sonnez, cloches bénies, appelez les brebis, réunissez les fidèles... Que nos prières s'élèvent et parviennent jusqu'à l'Esprit-Saint! Que les dons reçus par les Apôtres nous trouvent préparés comme eux à les recevoir dignement!

La force, la douce et sublime force chrétienne, nous est si nécessaire pour résister au courant du monde! La science nous est si utile pour apprendre à vous connaître, ô mon Dieu! et pour pénétrer aussi cet abîme insondable de nous-mêmes! Salomon vous demanda la sagesse. En nous l'accordant, ne la séparez pas de la

persévérance. Que les sept dons reçus à la confirmation s'emparent de notre esprit, si disposé, hélas! à borner ses idées aux joies extérieures! Mon Dieu, je lisais encore, il y a peu de jours, que la vie doit être regardée comme un pèlerinage; mais que de distractions sur cette route, que d'épreuves aussi! que d'obstacles, que de chutes, si votre Esprit ne nous éclaire et ne nous soutient!

Vendredi 24 mai.

Je préfère de beaucoup écrire mon journal à la tombée de la nuit. Si cette disposition nuit à mes pauvres yeux, autre chose y gagne en moi; j'ai l'esprit moins préoccupé de l'avenir.

Avec le soleil, toutes mes espérances se sont endormies : le crépuscule contient à lui seul pour moi plus de présent que toutes les heures de la journée. Ce moment indécis, que je devine sans voir, laisse aux reflets du soleil couchant le soin de colorer nos illusions, et à la majesté calme et triste du soir celui de réveiller le souvenir. Ainsi, je vois avec les yeux de mon imagination ce ravissant chalet de Sainte-Thérèse, dans sa toilette printanière, oasis placée au milieu des sapins et au pied d'une montagne par l'esprit poétique de mon oncle, et tout embaumé par les fleurs et par les plantes grimpantes que ma tante sème avec tant de profusion autour de ses balcons. J'ai reçu ce matin une lettre de

Violette, qui vient de s'y installer... Habitants et habitation de Sainte-Thérèse réalisent pour moi un véritable paradis terrestre, plus enviable mille fois que le féerique château de Versailles.

Jeudi 6 juin.

Il est presque décidé que nous n'irons pas dans les Vosges cette année. Si ce voyage était remplacé par un autre dont le but serait le cher village de Domremy, quel bonheur j'en éprouverais! .....

Voir la patrie de Jeanne d'Arc a toujours été un de mes plus doux rêves. La réalité serait un de mes plus beaux jours! ....

Lundi 10 juin.

Depuis jeudi toutes mes occupations ordinaires ont été suspendues. J'avais consacré mon temps et toutes mes aptitudes à la confection de notre reposoir. Pauvre reposoir! ....

Après avoir travaillé constamment avec Louise, Élise, nos bonnes voisines, et un grand nombre d'autres personnes, le devant d'autel, les gradins, les guirlandes et les colonnes de mousse et de lierre étaient heureusement terminés, quelques heures avant la procession... Nous revêtons à la hâte nos toilettes blanches, nous quittons l'église après les vêpres, et nous voilà en marche.....

Malgré le soleil et notre ferme espérance, un vent léger commença à se faire sentir; il soulevait les voiles que nous portions baissés, les franges de la bannière s'agitaient doucement, et la procession s'avançait toujours... Tout à coup, un roulement de tonnerre se fit entendre, un autre lui succéda rapidement, et en quelques minutes l'orage fit des progrès effrayants. De gros nuages sombres répandaient un demi-jour sur la place, et le vent augmentait de violence, et cependant nous avancions toujours dans un ordre parfait.

La musique du collége accueillit par un admirable morceau la sortie du Saint-Sacrement et les voix de nos congréganistes lui répondaient, entrecoupées de temps à autre par un formidable coup de tonnerre.

Louise, qui se trouvait placée devant moi, se retourna de mon côté :

— « Voilà la pluie, Marie, » me dit-elle. Je relevai mon voile et j'aperçus quelques parapluies ouverts.

— « Ne nous inquiétons pas, lui répondis-je, ce sont des poltrons. » A peine avais-je terminé ma phrase, qu'une pluie torrentielle inondait la place et la rue.

En un clin d'œil, la procession se débanda et ce fut une déroute complète. La bannière et la personne qui la portait disparurent dans une allée. Seules, mes deux compagnes et moi, nous restâmes isolées au milieu de la rue, ne sachant s'il fallait imiter un exemple aussi

peu français. Nous étions là, dans nos *fraîches* toilettes, comme trois pauvres oiselets, lorsque Élise nous propose d'entrer chez une personne de sa connaissance, dont elle ne se rappelle plus au juste la demeure, et bien nous en prit, car on nous a dit depuis que cette personne était à la campagne.

Un obligeant coiffeur, voyant notre embarras, nous offrit un abri, et nous voilà pénétrant dans le magasin, puis, cédant à la prière de sa femme et de sa fille, montant à l'étage supérieur, où elles nous reçurent bien aimablement dans une ravissante petite chambre. Ce fut là que nous passâmes un bon quart d'heure d'attente, car l'orage, au lieu de diminuer, augmentait toujours. Les éclairs se succédaient d'une manière inquiétante. C'était une véritable scène de déluge. Enfin, nous profitâmes d'un moment d'éclaircie pour remercier du plus profond de l'âme nos hôtes généreux, et pour nous aventurer dans la rue, où nous rencontrâmes bientôt ma bonne mère et la femme de chambre d'Élise, qui nous cherchaient avec une inquiétude sans égale.....

Depuis hier, je ne cesse, en pensant à notre déroute, de répéter qu'on aurait dû, aux premières gouttes de pluie, retourner à l'église en bon ordre.

En effet, lorsqu'on passe un régiment en revue et que la pluie survient, je voudrais bien savoir si les soldats se sauvent à droite et à gauche. Et nous aurions

moins de courage, nous chrétiens, lorsqu'il s'agit d'une cérémonie religieuse? La pensée toilette viendrait changer un triomphe en fuite ridicule?... Pourquoi donc le pas de course est-il fait, si ce n'est pour ces circonstances? Qu'il remplace le sauve-qui-peut et qu'il s'exécute en bon ordre, voilà tout ce qu'il faudrait, d'autant plus que l'on est mouillé d'une façon aussi bien que de l'autre.

Vendredi 14 juin.

J'ai envie de constater ici l'achèvement sur mon album du portrait de Henri de la Rochejaquelein, d'après une gravure donnée à mon grand-père par le maréchal d'Elbée.

Ce n'est pas à la légère que je choisis mes modèles, et quiconque examinerait attentivement mon album pourrait deviner par là mon caractère et ses tendances.....

Il faut d'abord que la gravure soit bonne; puis que le sujet me plaise, ensuite que le héros me soit sympathique; et si fantaisie il y a, il faut encore que la fantaisie soit de mon goût.

Ai-je besoin maintenant de faire l'apologie de Henri de la Rochejaquelein? D'abord, je ne m'y entendrais pas; ce que je puis seulement dire, c'est que le mot Vendéen a toujours trouvé un écho dans mon cœur; il est pour moi le synonyme de héros et de martyr... Celui qui se connaissait en hommes les a nommés des

géans, et moi, la petite fille d'un des leurs, c'est toujours avec enthousiasme que je prononce ou que j'entends prononcer leurs noms.

Il fait une chaleur étouffante; en été, je ne crois pas à l'hiver, car je vis du présent, et me contente d'espérer que le temps, cet invisible chemin de fer qui effleure les mois et les jours, voudra bien ne pas ralentir sa course et me conduire d'un bond au mois d'août, qui ramène l'oiseau Gérald au nid.

Dimanche 16 juin.

Est-ce la chaleur? est-ce l'effet d'un commencement de saison? mais depuis quelques jours je me sens taciturne au possible. Lorsque j'ai pu rassembler mes idées (chose très-difficile, attendu qu'elles voyagent aux quatre points cardinaux), je les vois au travers d'une masse de nuages. Tout se brouille et tout m'échappe; c'est une sorte de maladie noire dont je veux sortir; mais rien ne parvient à me distraire, et moins encore à m'égayer. Lorsque je jouis du soleil, c'est toujours au moment où il se voile; la fleur que j'admire, je la vois se flétrir au bout de quelques minutes... Du sérieux au grave, du grave au triste, j'égrène en un instant le chapelet de la rêverie.

Vendredi 21 juin.

J'ai communié aujourd'hui pour mon bon petit frère. Je suis sûre qu'il sera bien gardé, tant que l'angélique bienheureux lui continuera sa protection; aussi mes prières ont été bien ferventes, et j'ai senti avec plus de force que jamais l'utilité de ce dogme si doux au cœur et rejeté par le protestantisme : le culte des saints.

Lundi 26 juin.

Si les quelques vides laissés dans ma journée d'hier par les offices n'avaient été occupés à trier une foule de paperasses, je me serais décidée généreusement à bavarder avec mon journal; mais hélas! puis-je résister à l'attrait qu'un retour vers le passé ne m'offre jamais impunément?

Or, dans tous ces vieux papiers, j'ai retrouvé quelques lettres de ma grand'mère, de petites missives griffonnées par la main encore inhabile de mon oncle Henri. Les confidences enfantines de mère, après son mariage, *sa première garnison,* et sa transformation subite de Benjamine ignorante en femme de ménage accomplie.

Parmi les feuilles jaunies de toutes ces correspondances, j'ai découvert la lettre que mon bon père, caserné au fort Saint-Irénée, à Lyon, écrivait à maman

le 3 ou 4 mars 1848. Pauvre père, avec quels élans de joie et de confiance il annonce la fin de ces premiers troubles, dans lesquels le repos de la France et de tant d'honnêtes gens se trouve compromis! Combien ces quelques lignes témoignent de son bonheur d'embrasser enfin sa femme et sa fille qu'il eût pu ne pas revoir!

Ensuite, j'allai fureter dans les papiers de grand-père, qui n'étaient pas encore classés. Dans un vieux portefeuille, j'ai réuni, il y a quatre ans, tous ses brevets, tous ses souvenirs militaires, et Dieu sait s'il y en a! Là-dedans sont aussi rassemblés ses papiers de garde du corps, l'itinéraire de son voyage en Espagne, des proclamations de Louis XVIII dans cette année de 1815, qui vit le dernier triomphe et la chute de Napoléon, et ce qui amena de bien tristes réflexions dans mon esprit, ces autres proclamations des alliés, pleines de phrases emphatiques et mensongères, cherchant à voiler par l'abondance des paroles, la gêne, l'inquiétude et l'indécis de leurs idées.

Ces souvenirs historiques mêlés à ceux de la famille, cet amas de parchemins et de feuilles poudreuses me donnaient pour ainsi dire l'ivresse du passé. Quel beau thème au service de mon imagination que toutes ces lignes tracées par des mains bien chères et que la mort a glacées! C'était avec un demi-serrement de cœur que je voyais mère séparer et déchirer tous les papiers inutiles. N'avaient-ils pas pris du temps à une existence

fixée désormais dans l'éternité, à une âme qui, mieux que nous, en comprenait l'importance ou la valeur?

La mort fauche toujours. Cette infatigable moissonneuse, qui ne connaît pas de saisons, m'empêche de la perdre de vue, à force d'agir autour de moi. D'abord, deux personnes de notre famille, cette année; puis mère revient chaque jour de l'hôpital, m'annonçant une mort de plus; elle est encore en ce moment près d'une de nos cousines, qui est très-mal. Mon excellente mère passe de malade en malade, de cercueil en cercueil, sans rien perdre de sa sérénité. J'ai connu une personne qui passait sa vie à ne pas vouloir mourir; maman profite de la sienne pour apprendre à mourir. Je ne voudrais pourtant pas être comme la première; mais j'ai peur de l'apprentissage, et l'expérience terrible, comme tout ce qui est vrai, me dit, par la voix du souvenir, que l'on meurt à quinze ans comme à soixante.

Que de bonnes causeries avec Célinette et ma grande Élise! que de joies d'une minute et de tristesses d'une heure j'aurais inscrites sur ce mémorial sans mon espèce de paresse! J'ai reçu une lettre de Violette, bien d'autres de mon cher petit frère, et une longue missive, timbrée d'Afrique. On ne m'oublie pas, et je pense toujours.

J'ai enrichi mon cahier mosaïque d'un trésor de plus. Je rends grâce à madame Tastu pour la façon dont elle a interprété le temps. Dans ces quelques

stances, j'ai retrouvé une pensée que je ne puis traduire. J'y retrouve cette trinité mystérieuse qui compose ma vie, et qui me fait jouir à la fois aussi délicieusement que possible du Passé, du Présent et de l'Avenir (1).

Je n'ai pas besoin de crépuscule aujourd'hui pour ouvrir mon journal. Mon âme est heureuse en ce moment; la tristesse me fuit à tire-d'aile. Il y a en moi comme une harmonie de pensées qui se fondent dans une satisfaction réelle que je ne puis définir.

Mardi 23 juillet.

A part un grain de nonchalance que je mets sur le compte de l'été, une impatience bien compréhensible, puisque j'attends les vacances de mon Gérald, ma vie s'écoule *piano*, *pianissimo*. Je peins, je dessine, je travaille un peu, je lis beaucoup, et je médite passablement sur les choses visibles et invisibles, toujours in-

(1) Oh! pourquoi de ce temps, l'étoffe de la vie,
Ne pouvons-nous, dis-moi, jouir à notre envie,
Sans la déchirer par lambeau?
Des trois formes qu'emprunte une essence commune,
Passé, présent, futur, l'homme n'en connaît qu'une
Du sein maternel au tombeau. Etc....
(*Poésies nouvelles.*)

variable dans le fond de moi-même, puisque le fer ne devient jamais or.

L'excellente mademoiselle E*** va quitter Nancy. Le peu de temps que je l'ai connue a suffi pour me la faire apprécier. C'est une de ces âmes ardentes et affectueuses qui épuisent leur enveloppe mortelle et la consument à force de chaleur. J'ai causé bien longtemps aujourd'hui avec elle. Dans cette conversation, ainsi que dans bien d'autres, j'ai reconnu entre nos pensées une certaine analogie qui s'arrête pour moi sur les limites de certaines choses que je traite de scrupules. Il y a autant de différences parmi les esprits que parmi les vues. Les vues basses ne regardent le monde qu'à travers un lorgnon; d'autres vues le contemplent par le petit côté de la lorgnette. Ainsi, j'ai rencontré des personnes qui agissent de même pour la religion. Les unes n'en voient surtout que les détails; les autres, plus coupables ou moins éclairées, en regardent l'ensemble de loin. Parfois je crois trouver, dans les réflexions de cette jeune fille, une minutie que je n'aime pas quand il s'agit des choses religieuses; après cela, elle est si pieuse, que peut-être est-ce mon orgueil et non mon impartialité qui juge en ce moment.

Tout ce qui ne pense pas comme moi me choque, comme si j'étais la sagesse incarnée. O Jésus! rendez-moi douce et humble!

Samedi 27 juillet.

L'heure que je choisis pour rêver et écrire à mon aise est aussi celle où mère et moi allons promener nos personnes au delà des rues alignées de Nancy, dans les champs ou dans les faubourgs. Mon âme est aussi légère, aussi heureuse que l'est mon corps, lorsque les limites élevées par les hommes disparaissent à mes yeux.

Il me faut de l'air, de l'espace, un vaste horizon, et le ciel et la liberté!

Hier, après le coucher du soleil, nous avons parcouru la ville vieille pour gagner les anciens remparts. La grande rue bruyante et populeuse était aussi animée que bien des quartiers de Paris. Les ouvrières étaient assises sur le pas de leur porte, jasant en véritables commères, tandis que leurs enfants se querellaient au milieu de la rue. Peu à peu l'aspect de ce quartier devint pour nous plus calme. Des passants glissaient en silence; de hautes et sombres maisons aux balcons de fer, les hôtels grandiosement tristes de la rue du Haut-Bourgeois se montraient à nos yeux. Les rumeurs et la gaieté triviale du plébéien ne se faisaient plus entendre qu'à de rares intervalles; elles venaient se briser contre la morne tristesse des nobles murailles qui nous entouraient.

Puis je passai le seuil de la citadelle. Tout en con-

sultant les souvenirs historiques restés dans ma mémoire, je regardais cette voûte noircie par le temps et qui avait vu passer les ducs de Lorraine, rayonnant d'orgueil après une victoire, bouillonnant d'ardeur avant la bataille, calmes et dignes au moment du triomphe.

C'est toujours avec une pénible émotion que je contemple les débris de nos remparts, où les ronces et les herbes sauvages croissent sur les ruines de nos bastions, tandis que des potagers immenses s'étendent le long des fossés et sur cette terre couverte autrefois par une armée lorraine et baignée aussi de sang humain.

Une vision belle et gracieuse me montre Henriette de Lorraine, héroïne dont je ne sais presque que le nom; elle anime et rajeunit pour moi ces navrants souvenirs du passé. J'ai lu sa dernière histoire, il y a cinq ans, dans un livre de madame Voïard, et, depuis ce temps, je la vois partout, au milieu des ruines de nos anciens remparts.

Nous avons terminé cette longue promenade, en disant nos prières à la chapelle ronde. Pendant nos pérégrinations, la nuit était tout à fait venue. Neuf heures allaient sonner. Le cierge qui brûle toujours au pied de Notre-Dame de Pitié jetait quelques mourants reflets sur la tombe de Callot. Perçant de profondes ténèbres, l'œil se reposait avec plaisir sur la vacillante lueur de la lampe du sanctuaire qu'on entrevoyait au loin. Il ré-

gnait dans la chapelle une fraîcheur de tombe et un silence de mort que les pas des fidèles ne troublaient pas. Bientôt je ne vis plus que des places vides autour de moi. Je me crus seule avec mère, au milieu des mausolées et des pierres tombales, et j'eus peur. La statue de Philippe de Gueldre, éclairée faiblement, me laissait entrevoir la majestueuse abbesse drapée dans son voile de marbre, et cette vue n'était pas faite pour me rassurer... Bientôt un groupe de personnes, à la marche grave et mesurée, se détacha sur le fond noir du chœur; c'était plus qu'il n'en fallait pour me sembler étrange, et nous sortîmes de la chapelle.

Il ne me reste plus à faire que la miniature du lavabo, et j'aurai terminé mon canon. J'avoue qu'il me faut du courage pour l'achever; j'ai besoin de me répéter que, l'ayant commencé pour Dieu, c'est pour lui que je dois le finir.

Vendredi 2 août.

Il est enfin terminé, ce bienheureux canon, que je croyais ne voir jamais fini, j'y ai donné hier le dernier coup de pinceau. Aujourd'hui il se trouve chez le sculpteur qui doit en ciseler les cadres, et dans un mois tout au plus, je le verrai placé sur l'autel de Buissoncourt. En face de ces trois feuilles, qui témoignent de ma patience et surtout de ma persévérance, je ne m'en reconnais plus l'auteur. Je mets toute mon in-

crédulité dans ce doute et toute ma joie dans cette exclamation que je répète : Il est fini !

13 août.

Si je t'ouvre aujourd'hui, cher journal, c'est pour te faire part de mon bonheur.

Voici notre Gérald de retour, sergent-major, ainsi que l'an dernier; il a obtenu dix premiers prix, plusieurs accessits et une mention d'honneur, succès bien fait pour me rendre fière de lui. Le cher petit est encore plus affectueux qu'autrefois (si c'est possible). Quant à sa modestie, elle pourrait devenir proverbiale, et je suis certaine maintenant de ne pas me faire d'illusion, en donnant à mon Gérald une nature d'élite. Il y a bien peu d'enfants qui réunissent à la raison l'intelligence et le cœur comme celui-là.

Nous reprenons nos anciennes causeries; de nouveau nous fouillons ensemble nos souvenirs littéraires et historiques; nous sommes deux pour admirer Racine, Corneille, voire même Boileau; deux aussi pour nous enthousiasmer, au récit des grandes actions de nos capitaines, des Roland, des du Guesclin, des Turenne, etc. Je ne dis pas que nos esprits se rencontrent toujours dans un salut réciproque; mais alors on évite les discussions, mon frère les déteste, et chacun passe de son côté, laissant le champ libre, lorsqu'il pourrait devenir un champ de bataille.

Après les *sérieuses* conversations, nous ouvrons le livre des projets, et alors... vraiment nous sommes des enfants en vacances... Mère nous promet le voyage de Nancy à Saint-Dié, peut-être aussi celui de Vaucouleurs, une huitaine de jours à Romémont, au cher Romémont, ce paradis de mon enfance; et sur toutes les blanches pages que ces noms propres déroulent, nous voyons de beaux jours semés de plaisirs, auxquels Renée, Marguerite et Marie-Émile viennent ajouter leurs rêves de treize ans.

Mercredi 21 août.

Nous partons vendredi pour Domremy. Les apprêts du voyage me forcent à abandonner le projet que j'avais formé d'écrire notre visite à Saint-Nicolas. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé ma petite cousine Jeanne charmante de toutes façons, et que ses parents nous ont fait un bien bon accueil.

Je vais commencer la première page réelle de mes vacances. Je ne puis croire que c'est bien moi, moi Marie-Edmée, qui vais contempler autrement que par l'imagination la chaumière de Jeanne d'Arc; heureusement, car je serais folle de joie, si j'en étais fermement persuadée. Le voyage de Suisse n'est rien auprès de celui-là... Aucune autre partie de plaisir ne peut lui être comparée.

Domremy est pour moi un idéal; jamais je n'ai osé

m'arrêter à la pensée que je le verrais un jour. Voilà ce qui fait qu'à force de me réjouir aujourd'hui, je doute si réellement j'arriverai au but.

MES VACANCES

1861

Écrit dans la salle d'attente de première classe de Pagny-Vaucouleurs, le samedi 24 août, à huit heures du matin.

Partis hier matin de Nancy, nous avons passé la journée entière à Toul, où nous avons été reçus (cela va sans dire) avec la plus grande affabilité.

Je ne sais si j'aurai ici le temps de décrire mon jour et ma nuit; j'attends la voiture qui doit nous conduire à Vaucouleurs, ce qui fait que je suis sur un qui-vive perpétuel. Avant de m'engager dans ce labyrinthe des *passés définis,* qui sont toujours fort difficiles à *définir,* je jette les yeux autour de moi afin d'inventorier le mobilier inamovible de la salle où je me trouve, et les voyageurs en très-petit nombre qui circulent indifféremment autour de mon originalité.

En arrivant ici, il y a dix minutes, le personnage qui doit nous conduire à Vaucouleurs nous a gracieusement désigné une auberge pour y attendre, durant

une heure ou deux, le bon plaisir du train venant de Paris.

A l'auberge, allons donc! En voyageurs bien élevés, nous préférons nous installer dans la salle d'attente de première classe. Cette salle est assez confortable : banquettes de velours, cheminée de marbre noir, rosace au plafond, parquet ciré à l'époque de sa naissance, voilà pour l'intérieur. A travers les vitres ombragées par un rideau de perse, j'aperçois en face de moi une espèce de pan de muraille que Gérald dit avoir été élevée par des mains romaines. Dans la crainte de perdre le souvenir de cette curiosité, maman en fait une mignonne esquisse sur son calepin. En fait de voyageurs, je ne vois qu'une jeune fille ayant mal aux yeux et ne disant mot, qui est assise à côté de nous; cependant elle consent à rompre son mutisme pour me renseigner sur la date du jour (je tiens à constater ce service). Un prêtre, qui doit être un simple séminariste, si j'en juge par son extrême jeunesse, se promène pas loin de là. Puis je vois encore deux autres personnes dont j'entends les pas lourds résonner à mon oreille; elles ressemblent à ce que l'on rencontre partout, et dont le type n'est jamais nouveau.

Une sonnette en état d'agitation perpétuelle et qui doit remplacer ici les orgues de barbarie avec lesquels elle partage la spécialité de m'agacer horriblement, me sert de mélodie; aussi est-ce sur son compte que je

rejette mes fautes de style, d'orthographe, la variété de mes lettres et l'irrégularité pittoresque de mon écriture. C'est bien là le système de *causalité,* comme le dit si bien madame Swetchine : « On met à toutes ses bévues une cause étrangère à soi-même, lorsqu'en réalité il n'y a que soi de fautif. »

J'entends une bonne religieuse qui nous prédit que notre départ ne s'effectuera qu'à dix heures. Mais c'est encore un siècle à attendre! J'étais campée à la hâte; je viens de m'installer parfaitement, afin d'entreprendre la narration de ma journée d'hier. Ce sont deux pages au moins à remplir de ce que je fis. J'allai, je passai, je revins, autant de verbes plus ou moins bien liés entre eux par des noms, des particules, des adverbes et des adjectifs à profusion. Mes impressions de voyage ressemblent assez aux pièces qui composent un habit d'arlequin, cousues avec de la ficelle. Cet ouvrage baroque est fait d'idées que moi seule peux comprendre... avec une écriture que seule je puis déchiffrer.....

La sonnette va toujours son train. La voiture n'arrive pas. Il faut prendre mon parti de l'un et de l'autre, et commencer un sérieux gribouillage.

Ne possédant pas le puéril et contagieux défaut de la superstition, nous avons quitté Nancy hier matin, un vendredi, emportant juste ce qu'il faut de sacs et de parapluies pour ne pas être embarrassés, et possédant

une forte dose de confiance dans le soleil qui nous favorisait de ses plus doux rayons. Hélas! aujourd'hui, où donc est-il ce doux soleil? Le ciel est gris, le vent est frais, tout est sombre autour de moi, et ma confiance s'est envolée. Quel temps pour un pareil voyage!... Voici le train et la voiture. Au revoir! à Vaucouleurs!

Vaucouleurs, le même jour, une heure après midi.

Après avoir bien déjeuné, m'être promenée pendant une demi-heure, je saisis mon journal, ma plume et je débouche mon encrier, en attendant la voiture qui doit nous mener à Domremy.

Cependant, comme je ne veux pas avoir à parler de notre séjour à Toul, en revenant du *pays de mes rêves,* je me hâte d'écrire en quelques mots, car j'ai peu de temps pour les détails, que nous avons trouvé Berthe chez sa mère, et qu'avec cette affectueuse enfant nous nous sommes promenées sur les remparts, que nous avons gravi les trois cent soixante marches de la tour, et que, finalement, j'ai terminé ma journée en couchant avec elle. Et dire que, pour conter cela, il m'a fallu trois pages de préambule!

Le ciel est toujours aussi sombre, l'air aussi frais, ce matin. Je renonce à voir les collines de Domremy dorées par le soleil, et je me contente, à défaut de

mieux, de la triste figure que nous fait le temps et que je lui renvoie de bon cœur.

Vaucouleurs, dimanche 25 août, neuf heures du matin.

Je puis dire aujourd'hui, avec l'abeille de madame Desbordes Valmore :

J'ai vu l'aurore enfin, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.

J'ai la mémoire pleine de souvenirs. Les trois heures passées sous le toit qui a vu naître Jeanne d'Arc m'ont paru si courtes hier, et me semblent aujourd'hui si longues à analyser !

Dire avec quelle joie j'ai quitté la plume hier pour monter en voiture, cela serait aussi difficile qu'inutile en ce moment. Seulement les nuages du ciel se reflétaient sur mon front. Il me semblait que la campagne serait plus attrayante sous un rayon de soleil, et mon cœur plus heureux... Quelques minutes après, j'en avais pris mon parti, et je reconnais que l'astre généreux ne m'avait enlevé que la gaieté, chose plus que secondaire sur la route de Domremy.

Nancy, mardi 27 août.

A Vaucouleurs, le dernier coup de la grand'messe a suspendu la marche de ma plume. Aujourd'hui, réin-

6.

stallée dans ma chambrette, je viens continuer la relation de mon voyage. J'en étais au moment où, quittant Vaucouleurs dans le cabriolet qui devait nous conduire à Domremy, nous avions pour compagnon de voyage M. le curé de Goussaincourt, lequel avait fait le matin une partie de la route avec nous. Donc, une fois le bon prêtre installé sur la banquette, à côté du conducteur, un vigoureux coup de fouet, accompagné d'une exclamation formidable, lança voiture et cheval au grandissime galop.....

Il me semble y être encore, dans cette voiture; il me semble que j'entends le bruit de ses roues sur la grande route, que je sens le vent frais se jouer dans mon voile, que je vois encore avec la même inquiétude au cœur (Arriverons-nous? N'arriverons-nous pas?) les mêmes nuages grisâtres qui obscurcissaient le ciel.

Nous suivions une grande route solitaire, mais une riche végétation se montrait devant nous. La Meuse embellissait le paysage par ses sinuosités capricieuses; tantôt elle se déroulait au milieu des prairies, tantôt elle se cachait sous des bouquets de saules. Devant nous se trouvait un gracieux assemblage des plaines fertiles de la Meurthe et des collines boisées des Vosges, qu'on entrevoyait au loin comme des lignes nuageuses.

Il y avait bientôt deux heures que nous voyagions ainsi, lorsqu'un village se détacha d'un groupe d'arbres : c'était Greux. Je me souvenais de ce nom comme

étant celui d'un village voisin du hameau de Jeanne. Encore quelques pas, et le but de mon pèlerinage était atteint.

Notre voiture roula entre quelques maisons, et vint s'arrêter devant l'auberge du Cheval-Blanc. Je sautai lestement à terre, sans oublier mon album et mon sac de voyage; puis, sur une indication du cocher, nous prîmes la direction de l'église, sachant bien que tous les souvenirs de la sainte bergère se groupaient autour de ce lieu béni.

Devant le seuil, la première chose qui me frappa, ce fut la statue de Jeanne représentée à genoux, et protégeant son hameau, en étendant la main sur lui. C'est encore la fille de Jacques et d'Isabelle, puisqu'elle n'a pas abandonné ses vêtements de paysanne et sa quenouille de bergère. L'inspiration se lit dans sa pose et dans son geste. L'artiste a compris l'héroïne, mais il est à regretter qu'il n'ait pu mieux traduire sa pensée. Une prairie terminée par la rivière s'étend le long de l'église. Une barrière protége un monument placé au milieu : c'est un buste de Jeanne, qui n'est pas aussi beau que je l'eusse désiré. Du reste, je comprends cette impuissance des hommes, lorsqu'il s'agit de revêtir d'une forme quelconque un être surnaturel par ses actes ou par sa vie. On ferait, en sculptant la Sainte Vierge, un chef-d'œuvre beau entre tous, qu'il ne me satisferait pas. L'idée que nous nous faisons de

ce qui est sublime dépasse la réalisation humaine de toute la distance qui existe entre le ciel et la terre.

Enfin, je me retournai du côté où je pressentais que devait être la chaumière, et j'aperçus devant moi, au delà d'une grille qui reliait ensemble deux bâtiments de construction nouvelle, un mur noirci et lézardé qu'obscurcissaient encore les grands arbres qui l'entouraient. Une petite porte surmontée de trois écussons, une niche protégeant une statue mutilée; à gauche, deux fenêtres aux vitraux plombés et ternes, voilà tout ce que présentait la façade.

Il régnait dans l'atmosphère un parfum de tristesse qui me serra le cœur et fit monter des larmes dans mes yeux. Pas un rayon de soleil sur toute cette vaste plaine, et, sans la verdeur des feuilles, on eût pu se croire en automne. La maison de Jeanne se dressait devant moi, dans son aspect séculaire, comme un témoin de ces jours de malheur, où les campagnes ravagées par les Bourguignons n'offraient aux yeux que la désolation et la mort. Un vent frais circulait entre les branches, et tout était si calme qu'on l'entendait se glisser sur l'herbe; il me semblait que le ciel et la terre de ce pays avaient conservé le deuil des jours passés.

J'étais là, silencieuse comme tout ce qui m'entourait, lorsqu'une bonne religieuse, que le timbre de la sonnette avait prévenue de notre arrivée, entr'ouvrit la grille et nous fit signe d'entrer. Au moment de péné-

trer dans la chaumière, mon regard tomba sur le seuil de la porte, creusé par les pas de tant d'hommes qui ne sont plus. Que de fois Jeanne enfant et jeune fille l'avait franchi pour se rendre à l'église ou aux champs, et quel serrement de cœur ne dut-elle pas éprouver, en le passant pour la dernière fois !

La première pièce dans laquelle nous entrâmes était assez vaste, mais basse et faiblement éclairée; une grande cheminée se trouvait à gauche, et une plaque fleurdelisée en occupait le fond. Au milieu de cette chambre, j'aperçus une copie en bronze de la chaste et pensive statue de Jeanne, due au ciseau de la princesse Marie; une autre statue de l'héroïne, donnée par Louis XI, se trouvait à côté de la fenêtre. Quelques vases de fleurs ornaient comme un sanctuaire ce lieu béni dans lequel vint au monde, en 1411, la libératrice de la France.

Une porte basse et étroite conduisait à la chambre de Jeanne. Je suivis Gérald qui voulait y pénétrer le premier. Un jour douteux y jetait à peine quelques rayons de lumière, mais elle suffisait à faire entrer dans l'âme un sentiment mêlé de respect, de douleur et d'amour. Les murs noircis, les dalles humides, ces poutres vermoulues qui nous entouraient avaient abrité l'enfance de Jeanne d'Arc; c'était là que les anges et les saints visitaient celle qui devait les rejoindre au ciel par la voie du martyre. Là se préparait en silence, loin des bruits de la terre, la délivrance de la patrie.

Y a-t-il, en France, un palais, ayant abrité n'importe quelle grandeur et quel génie, qui parle à la mémoire et fasse battre le cœur, autant que ce réduit ignoré au fond de la Lorraine?

Je ne pourrai jamais écrire tout ce que j'ai éprouvé d'émotions dans la chambre de Jeanne d'Arc. Il y a des impressions qui échappent à l'analyse.

Après avoir inscrit notre nom sur le registre des voyageurs, visité la salle de réception dans laquelle la bonne sœur Gertrude a réuni tout ce qui peut rappeler les efforts de quatre siècles pour perpétuer la mémoire de la bergère de Domremy; après avoir écouté le murmure du petit ruisseau qui sépare la Champagne de la Lorraine, nous allâmes nous agenouiller sur les dalles de la petite église, où le souvenir de Jeanne se retrouve encore plus que partout ailleurs. Depuis la Vierge qui, après une suite de translations par toute l'église, fut placée sur un autel sculpté par ordre des frères de Jeanne, et en qui la jeune fille avait mis toute sa confiance, jusqu'aux statues de sainte Catherine et de sainte Marguerite, devant lesquelles elle faisait brûler des cierges, tout parle de Jeanne, et Jeanne parle de Dieu.

Que j'aurais voulu pouvoir assister à la sainte messe dans cette chapelle dont la voûte basse et cintrée me rappelait l'idée que je me suis faite des Catacombes! Il me semblait que ma prière serait meilleure et mieux

accueillie dans ce lieu où les anges en recueillirent de si pures pour les porter à Dieu.

Tandis que mère dessinait la statue miraculeuse sur une des feuilles de mon journal, j'allai prendre un aperçu de la maison de Jeanne depuis le pont. Une demi-douzaine de petits paysans, dont l'aîné n'avait pas sept ans, tournaient curieusement autour de moi. Un brave laboureur qui revenait des champs, m'ayant vu dessiner, s'approcha de moi et se mit à me parler. J'écoutais ce brave homme, et je lui répondais avec plaisir, car je sentais qu'il aimait Jeanne sa compatriote, et qu'il respectait sa mémoire, rien qu'à la manière dont il prononçait son nom.

Je rentrai dans le petit jardin pour dessiner les trois écussons. La bonne sœur Ursule m'apporta une chaise, me combla d'autres attentions. Puis j'allai me chauffer dans la cuisine où brillait un bon feu, car, malgré mon enthousiasme, la fraîcheur de ce jour m'avait vraiment glacée.

Et la nuit approchait! Il y avait trois heures que nous étions à Domremy, et déjà il fallait partir!

Les larmes aux yeux, le cœur plein de regret, de joie, de tristesse, car tous ces sentiments se combattaient en moi, nous dîmes adieu à la bonne sœur Gertrude Millon et à sœur Ursule, deux saintes femmes qui, depuis trente-cinq ans, élèvent les enfants à Domremy et gardent le dépôt précieux que la France leur a

confié. Sœur Gertrude a tous les sentiments de l'artiste et de la Française. Le petit jardin, la maison, l'église de Domremy lui doivent le soin avec lequel ils sont entretenus, et aussi d'avoir échappé à bon nombre de réparations modernes qui leur eussent enlevé leur principal attrait. Partout où il y a un souvenir à conserver, placez-y une femme de cœur, une religieuse, dirai-je, une religieuse comme celle de Domremy.

Oui, lorsque ce premier pèlerinage me reviendra à la mémoire, je verrai toujours sœur Gertrude dans la maison de Jeanne, triste et me disant avec son doux sourire et les larmes aux yeux : « Lorsque j'ai de la peine, je me console en venant prier ici ma sainte, car c'est une sainte, une martyre », ajoutait-elle avec force et en s'animant. Je me souviendrai aussi de l'accent plein de confiance qu'elle prenait, en nous contant dans l'église, près de la statue de la Vierge, la guérison miraculeuse de sœur Ursule, due à l'intercession de *sa* Jeanne; et, plus tard, l'indignation qui faisait briller son regard, en nous parlant des visiteurs anglais auxquels elle refusait toujours du bois de la maison de Jeanne, parce que l'Angleterre conservait, disait-elle, l'armure de Jeanne, seule relique appartenant de droit à la France.

Je regardai encore la maison, l'église, la sainte religieuse; j'embrassai d'un coup d'œil l'horizon qui s'étendait devant moi; j'aurais voulu tout emporter dans

mon cœur, comme dans mon souvenir. Il me semblait que je quittais un pays où j'aurais passé les quinze ans de ma vie, et ce fut le cœur bien gros que je rentrai à l'auberge, pour y boire une tasse de lait avant de partir.

Le cheval était attelé, le conducteur s'impatientait; nous montâmes précipitamment dans la voiture, et je murmurai en moi-même un dernier adieu à la patrie de Jeanne d'Arc. Bientôt le ciel gris, la terre qui se voilait et se perdait dans les brouillards, le chant du soir que gazouillaient les oiseaux, tout cela me berça de son bruit monotone, et, fatiguée de tant d'émotions diverses, je m'endormis dans la carriole pour ne me réveiller qu'à neuf heures et demie du soir, devant l'hôtel de Vaucouleurs.

Je n'ai plus que bien peu de temps pour aider mère à la terminaison de nos caisses; je ferme mon journal, emportant avec moi la satisfaction de l'avoir terminé et le regret de ne l'avoir pas mieux fait.

DANS LES VOSGES

Au chalet de Sainte-Thérèse, vendredi 6 septembre.

J'ai revu Saint-Dié avec plaisir, et Sainte-Thérèse avec bonheur. La campagne est si belle ici, le ciel d'un

bleu si pur! Le soleil, malgré sa chaleur tant soit peu africaine, dore si admirablement les sapins et les prairies, qu'on lui pardonne son émigration. Tout est si beau autour de moi, si bon dans les âmes qui m'entourent, que je répète depuis ce matin un refrain du cœur qui n'appartient ni à la prose, ni à la poésie, ce murmure du bonheur traduit par l'affection : Qu'il fait bon en famille!

Dans Sainte-Thérèse, tout me charme, tout m'épanouit, et je n'ai pas besoin de chercher si les habitants, la situation, l'intérieur de ce petit Éden sont plus ou moins la cause de mon admiration pour ce séjour enchanteur.

Mon oncle, ma tante et Violette sont tellement bons qu'il est impossible de se déplaire en leur compagnie.

Mon entourage et moi-même nous nous ressentons cependant un peu de l'heure avancée (dix heures et demie du soir). On prend le pique pour le trèfle, le cœur pour le carreau, parmi les joueurs; là on s'endort au milieu de la savante préface, et la plume de la glaneuse repose au milieu de la gerbe abandonnée. Quant à moi, regardez mon écriture et cherchez, ainsi que je le fais, à retrouver le fil de mes idées; mais soyez indulgents si vous y rencontrez des absurdités, et bonsoir! car il faut parfois s'arrêter sur la pente du griffonnage, comme sur celle des descriptions, lorsque l'on tombe de sommeil.

Lundi 23 septembre, le soir.

Il y a des moments de bonheur que l'on voudrait éterniser... Ainsi, à l'heure qu'il est, je désirerais entendre encore et toujours le charmant air des *Hirondelles* que Violette me joue, et voir l'aiguille s'arrêter sur l'horloge, afin de pouvoir causer un peu de Michel Siouffi, ce charmant petit Syrien, échappé au massacre de Syrie et amené en France par Mgr Lavigerie. Il est à Saint-Dié depuis vendredi, et j'ai passé avec lui toute cette journée qui va finir. C'est aussi le compagnon de jeux de Gérald. Voilà dix heures qui sonnent, la porte de la salle à manger est ouverte, et j'entends, avec le tic-tac du cadran, le bruissement des feuilles agitées par le vent du soir. C'est une belle nuit d'automne que celle d'aujourd'hui. Le ciel est voilé; la lune se cache dans les nuages, qui la quittent pour envelopper de leur idéale vapeur quelques montagnes, ou obscurcir un coin resté bleu du firmament. Les étoiles scintillent comme des diamants. En face de cette admirable nature, et me sentant pour ainsi dire entraînée dans un monde invisible, je murmurais tout à l'heure, en montant au chalet, les simples et poétiques paroles que Michel venait de nous dire et que je m'appliquais : — « En écoutant le vent gémir dans les arbres et le tonnerre gronder au ciel, je suis heureuse et me sens vivre. Tout prend une voix et me parle de la grandeur de Dieu ! »

A ROMÉMONT

Mercredi 9 octobre.

Hier, journée de cérémonie, s'il en fut : feux de joie et d'artifice, procession aux flambeaux, bénédictions et sermons de Mgr Darboy. Il y a eu trois offices dans le jour, et nous avons assisté à tous. Marie de R***, Marie-Émile, Violette et moi, nous sommes encore restées à Buissoncourt pour la procession du soir.

Le cher village, si paisible ordinairement, était rempli de curieux et de paysans des environs. C'était une abondance de bonnets enrubannés, à n'en plus finir. On remarquait, à tous les offices, voire même à la procession, un jeune polytechnicien qui, d'après ce que l'on m'a raconté, aurait fait son entrée au village, donnant le bras à sa bonne vieille tante, la servante du curé.

Nous sommes à une époque où cette preuve du respect humain mis de côté est assez rare pour qu'on en tienne compte à celui qui s'est ainsi montré digne de l'estime et de l'admiration de tous.

A NANCY

Vendredi 5 octobre, cinq heures du soir.

Comme la nuit vient vite à la fin de l'automne!

Au commencement de cette semaine, je venais d'examiner les branches de vigne vierge qui recouvrent à moitié le grand mur de la cour, et tout naturellement je laissais aller ma pensée aux jours où ces branches se couvraient de feuilles (maintenant rouges ou flétries, alors vertes et fraîches), lorsque mère vint m'annoncer, les larmes aux yeux, la mort d'une de nos chères malades de l'hôpital, pauvre poitrinaire de seize ans. Jeune fille, elle avait vu comme moi les premières feuilles de l'année couvrir les arbres, sans se douter, hélas! que leur chute serait son arrêt de mort.

Le lendemain, je suivais avec mère, et en vêtements de deuil, ce triste convoi de la jeune enfant. Elle était congréganiste comme moi. Sur ce corbillard du pauvre, tendu de draperies d'un noir sale, notre pieuse Association avait recouvert le cercueil d'un drap bleu et blanc, auquel était attachée la couronne virginale, et, derrière le corbillard, on portait une image de la Sainte Vierge protégeant ainsi son enfant jusqu'à la tombe.....

Fuir la pensée de la mort est une chose impossible

pour celui qui écoute les voix de la nature, de l'histoire, et l'accent plus grave encore du souvenir... Mais y réfléchir sérieusement, se dire avec calme dans le silence de son âme : « Je mourrai, cela est certain. » Que c'est triste, ô mon Dieu!

Ce but effrayant de toute existence ne m'apparaît pas toujours sous le même aspect. Il y a des jours où, creusant cette idée pendant de longues heures, je ne retire de ma méditation qu'un effroi plus raisonné et une tristesse plus grande. Alors tout me paraît si bon et si beau sur la terre, que je tremble à la pensée de la quitter. La vie me semble exubérante de bonheur, et je répète en moi-même : Nous n'étions pas faits pour mourir!... D'autres fois, dans des instants semblables à celui d'aujourd'hui, car j'écris le jour des morts 1861, je ne réfléchis pas à la mort, j'en rêve. Et lorsque tout, autour de moi, murmure une prière pour les trépassés, je laisse mes terreurs s'endormir, aux sons graves et doux qui s'échappent de l'orgue; la nef s'agrandit, à mes yeux, pour contenir les défunts avec les vivants. Sur ses murs blancs se reflète l'ombre du catafalque qui s'illumine. La mort revêt pour moi une forme moins terrible. C'est le point de séparation avec la terre, mais n'est-ce pas celui où nous retrouvons le ciel?

16 novembre.

O toi, ma chère quinzième année! toi qui fuis d'une aile si rapide le temps présent pour te plonger dans l'abîme du souvenir, qu'emportes-tu dans ces régions éternelles où la vie de notre âme entasse tous ses trésors?

Il est midi; le soleil se lève, sans doute pour te dire adieu. Vas-tu faire passer devant moi, sous les rayons dônt il te dore, de sombres images comme celles que j'entrevois quelquefois dans mes rêves? Oui, si je te demande le bien que j'aurais dû faire et me faire; oui, si je compare mes défauts présents avec mes résolutions passées... Non, si j'évoque le cours habituel des choses, ces nombreux jours pleins de bonheur et de tendresse, de causeries avec ma bonne mère et avec Violette, de ces riens qui amènent une bonne pensée dans notre âme et laissent un doux souvenir au cœur.

Dimanche, 24 novembre.

Lorsque je suis lasse de lire ou de penser, lorsqu'un vague sentiment d'ennui pénétrant par cette brèche ouverte par la paresse essaye de glacer en moi toute jouissance, je feuillette mes cahiers de copies, et dans cette mosaïque de pensées et de rêves je remets d'aplomb ma pauvre nature ébranlée. Il m'arrive parfois aussi de te relire, mon cher journal; mais alors je

sors de cette lecture, non pas distraite, mais péniblement impressionnée par mon style qui traduit si imparfaitement ma personne et ma pensée. Mes idées se délayent et se perdent dans un océan de mots inutiles, et lorsque je parcours les pages écrites de 1859 à 1861, il me semble que mon imagination ne s'attache qu'à une ou deux pensées principales et tourne sans cesse dans le cercle que ces pensées lui offrent. C'est ainsi que je me juge.

Se fatiguer de soi-même, se méfier de son imagination, se blaser sur ses œuvres, c'est un supplice que je ressens parfois en relisant mon journal... Je dis *parfois* pour être sincère, car il en est de cette impression comme de tous mes sentiments. Ils sont variables à l'infini, et rappellent l'heure présente et la disposition du moment. Or, si je l'ai subie, c'est que je viens de me nourrir l'esprit de chefs-d'œuvre. C'est qu'en approfondissant la Bible avec M. l'abbé Vuillaumé dans ses *Études littéraires*, je m'extasiais devant Moïse et les Prophètes qui, dans un style d'une concision si extraordinaire, renferment des pensées d'une grandeur et d'une profondeur infinies. Puis ouvrant la bibliothèque de ma mémoire, je lui ordonnais de conserver l'admirable satire de Boileau, dédiée à son esprit. Enfin, je pâlissais sur les considérations de l'histoire de France d'Aug. Thierry, tout en essayant de faire remonter ma généalogie aux Gallo-Romains.

Je reviens de l'hôpital, où j'ai été faire ma visite avec mère... Mon Dieu! que de douleurs il y a sur la terre! . . .

Mardi 26 novembre.

Le Père Lacordaire est mort! . . .

Encore une étoile de moins au firmament des gloires de notre temps! encore une belle âme qui a quitté la terre!... encore un martyr de la vérité au ciel! J'admirais son génie, et me sentais heureuse de vivre à la même époque que cette grande célébrité chrétienne.

Lundi 16 décembre.

Les jours glissent, l'année s'envole, les âmes tombent dans l'éternité. On dirait que la mort est contagieuse. Depuis huit jours, trois enterrements dans notre rue... Et si j'écarte en ce moment le rideau de ma fenêtre, mon regard plonge dans une chambre où, il y a peu de jours, je voyais s'agiter une bonne vieille entre un pot de fleurs et une cage de canaris. Qu'y a-t-il, à présent? Un cercueil posé sur deux simples tréteaux, couvert d'un long drap noir, un cierge à la pâle et tremblante lueur, puis le calme et le silence que laisse après lui le trépas. Du matin au soir les cloches s'ébranlent; on heurte le convoi d'une personne que l'on croyait en pleine santé; nous tombons d'étonne-

ments en étonnements, à la nouvelle de ces décès qui se succèdent, comme si mourir n'était pas la chose, hélas! la plus naturelle du monde.....

Mardi 31 décembre.

Depuis huit jours, je ne fais que me lamenter sur la stérilité de ma vie et sur la brièveté du temps. En effet, je me lève, et jusqu'à midi je m'occupe avec mère des soins du ménage, après avoir été à la messe et visité nos chers malades. Voilà une demi-journée employée. Les autres *deux quarts*, je rentre, je sors, je sors et je rentre, deux coups de crayon, une visite de cinq minutes au coffret arabe qui contient mes chers papyrus, le souper, puis le sommeil. Hélas! et pendant ces mille secondes qui fuyaient sans que je les eusse vues passer, l'année s'éteignait, et elle va mourir!....

Il est bien près de minuit... J'écoute, et la montre bat régulièrement son tic-tac éternel. J'ai le cœur gros; il me semble que mon âme va s'échapper avec cette portion de ma vie. Adieu, beau printemps de ma quinzième année! Adieu, roses de mai! Mon œil qui regarde en arrière voit vos pétales se flétrir aux rayons du soleil de juin. Adieu, loisirs de nos vacances, beau ciel étincelant d'automne! Vous tombez dans l'abîme du souvenir; faites place à d'autres printemps, à

d'autres étés!... Présent de ma vie, tu vas devenir mon passé; fais place à l'avenir!...

Il faut pourtant cesser ma longue méditation. Je vais terminer dans une prière l'année que Dieu m'a faite si belle; en la prolongeant un peu, je pourrai commencer 1862, à genoux devant ma chapelle.

Qui me dit que je finirai sur la terre l'année que je termine dans cette chambre, et presque la plume à la main? Que de bouches closes pour toujours, et qui se souhaitèrent une heureuse année, l'an dernier, à pareil anniversaire! Combien, parmi celles-là, ont pensé ce que je pense à cette heure!

Bientôt minuit... Mon corps s'affaisse et demande sa part de repos dans le silence qui m'environne; mais mon âme veille, et j'espère qu'elle sera la maîtresse encore pour un quart d'heure... *Sursum corda!...*

ANNÉE 1862

Jour de l'an, un quart d'heure après minuit.

Encore un an de ma vie; merci, mon Dieu!

10 février.

Il y a aujourd'hui seize ans que j'ai été baptisée... Seize années inscrites sur le livre de la vie de mon âme! Si je pouvais y lire aussi clairement que Dieu le fait, qu'y verrais-je?

Les anniversaires se succèdent dans mon existence, et lorsque, dans un de ces jours qui m'en rappelle un autre, mon œil essaye de sonder l'abîme de réflexions qui s'ouvre dans mon esprit, j'ai le vertige et je laisse la réponse en chemin. J'use aujourd'hui de ce droit d'habitude pour concilier franchise et amour-propre.

. . . .

Faire mieux et encore mieux, c'est le refrain de mon âme en toutes choses.

21 avril, lundi de Pâques.

Hier, la nature chantait avec l'Église le joyeux *Alleluia*.

Après les offices du jour, alors que la chaleur était moins forte, nous avons pris le chemin de Bon-Secours.

Une large avenue bordée par de hautes et blanches maisons relie cet ancien pèlerinage à la ville de Nancy, et compose le faubourg Saint-Pierre. Je l'ai toujours parcourue lentement en été, car le soleil y tombe en plein, et les petits arbres qui y sont plantés depuis peu d'années ne nous offrent (et si Dieu leur prête vie) qu'un futur ombrage. Aussi a-t-on le temps de penser à bien des choses, et pour une personne plus sainte que moi, ce n'est pas un chapelet, mais bien un rosaire indulgencié que l'on pourrait égrener consciencieusement. Ce jour-là, mon simple chapelet étant dit, ce sont les rideaux qui m'ont fait réfléchir. Au rez-de-chaussée des blanches maisons, toutes les fenêtres sont hautes, les carreaux larges et les rideaux brodés. Derrière ces rideaux, ouvrages de mains patientes et minutieuses, on voit des pots de fleurs; par delà ces pots de fleurs, si la mousseline se soulève, on aperçoit une corbeille contenant tapisseries, soies, laines et dentelles, le tout couronné par un journal et une paire de lunettes.

Cet aperçu me fait présumer l'alpha et l'oméga des habitants du faubourg.

Tous ceux qui vivent là, plus heureux que bien d'autres, ont atteint le but de toute une vie de commerce ou de labeur pénible. Ils ont le calme et la sta-

bilité de la jouissance acquise, la vue des toilettes le dimanche et de quelques magasins en semaine, un peu de la ville, un peu de la campagne, l'amitié, le bruit et le silence, et ils occupent leurs jours à embellir cet Éden auquel on se garde bien d'assigner un terme, puisqu'il est le but, car je ne puis me figurer que la pensée de la mort existe, même à l'état latent, dans la personne qui brode ces rideaux, qui arrose ces fleurs, qui fait cirer ce parquet. Dans cette conclusion, je me trompe : on peut attendre paisiblement la mort; peut-être est-ce moi qui ne puis la voir troubler cette quiétude et ce calme.

C'est là leur paradis! ai-je dit à mère en lui désignant une de ces confortables demeures; pour moi, ce serait le purgatoire, car autant je comprends chez les autres l'amour de cette paix terrestre, autant je me sens de l'antipathie pour elle.

Mademoiselle M*** me dirait, avec son bon sourire : « Attendez, petite, attendez la vieillesse! » Et l'avenir lui donnerait sans doute raison.

Lundi 28 avril.

C'est mon dernier soir de séjour dans la rue Notre-Dame.

Adieu, grandes chambres où j'ai compté les plus fraîches années de ma vie! Adieu, souvenirs que vous

encadriez si bien! Voici venir la dernière nuit où vous m'appartenez encore.

Je n'ai déjà plus la naïve insouciance de mes premières années; les lieux habités par moi me deviennent chers; sans que je m'en aperçoive, et bien décidée à ne pas le vouloir, je m'attache *à tout, presque à tous!*

Mercredi 30 avril, six heures du soir. — Écrit ceci dans notre nouveau logement, rue de la Pépinière, 7.

Le soleil levant m'a réveillée ce matin dans notre mignonne et jolie chambre à coucher.

A travers les fentes des persiennes, il jetait sur mon lit quelques-uns de ces rayons jaunes chantés si mélancoliquement par Sainte-Beuve. Cette visite matinale effaça de mon esprit la triste impression qu'y fit hier soir la vue de notre pauvre grand logement, triste et nu comme un sépulcre. Je me rappelai quelques strophes du soleil de Lamartine; le nom de Dieu *luisait* vraiment dans ces filets d'or et de lumière qui m'annonçaient le jour.

Nous commençons à bien nous installer. Les quatre pièces qui composent, avec cabinets et antichambre, le contenu de notre ermitage ne demandent plus qu'à être cirées et voilées par de blancs rideaux.

J'aimerais notre appartement sans arrière-pensée, s'il n'y avait pas de bail fait; mais trois ans ici! ne quitter cette maisonnette où j'entre à seize ans qu'à

l'âge de vingt ans ou à peu près!... Vingt ans! Est-il vrai que je sois si proche de cet âge? Et pourtant l'atteindrai-je jamais?

Samedi 3 mai.

Deux heures sonnent, les oiseaux gazouillent, les papillons voltigent alentour des lilas, et le jet d'eau lance vers le soleil quelques-unes de ses perles que celui-ci transforme en diamants. Nous entrons dans le mois des fleurs, de la poésie, de l'amour, et dès les premières heures de ce printemps, il me semble que tout ce qui m'entoure admire avec moi, loue à mon exemple, et me sert d'écho lorsque je murmure, en face du ciel bleu, des pelouses vertes et des fleurs en boutons, ce salut de l'ange :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous! »

Oui, nous vous saluons reine, ô Marie! puisque le Dieu créateur et le souverain de toutes choses est avec vous. Je comprends les rois qui vous consacrent leur royaume, les armées victorieuses à l'abri de votre étendard, et ce *géant des batailles* qui, en ne voulant d'autre fête que la vôtre, fit du jour de votre assomption une réjouissance nationale pour le peuple français.

Tout à l'heure j'étais au jardin avec mère, qui y est restée; je lui lisais quelques pages de l'*Allumeur de réverbères*, et je m'identifiais tellement avec la petite

Gerty et sa passion pour les étoiles, que j'en oubliais mes vagabondes tortues dont maman m'avait instituée bergère.

En vérité, que d'axiomes menteurs roulent de par le monde!

Marcher comme une tortue avait été pour moi, jusqu'à ce jour, le synonyme d'une lenteur désespérante; or, ces petites bêtes non-seulement ne sont pas lentes comme on le croit, mais elles m'échappent très-rapidement. Que de fois déjà depuis ce matin, me fiant au proverbe, j'ai été obligé de parcourir le jardin en tous sens pour retrouver mes coureuses! Moi, dorénavant, je serai leste à m'échapper comme une tortue. . . . .

Lundi 12 mai.

Il y a de la pluie dans l'air et des nuages sous le ciel; l'herbe de la pelouse et les feuilles des arbres sont agitées par un vent frais; la première des roses fleurie avant-hier laisse tomber un de ses pétales alourdi par la rosée.

Ainsi qu'il m'est impossible de rendre à notre coin fleuri le soleil qui le vivifiait, il y a huit jours, à la rose qui s'effeuille la fraîcheur du bouton, ainsi je ne puis faire revivre les heures de la semaine écoulée; je ne puis même écrire ce beau discours de M. Benoist sur Joseph de Maistre; il ne me revient plus à la mémoire

assez coloré par la chaleur de l'impression première, pour que j'essaye d'en résumer quelques passages.

J'ai cependant à causer avec toi, mon journal.

Hier, j'ai vu Bon-Secours pour la cent-unième fois peut-être; mais, cette fois, nous prîmes le chemin le plus long, celui où l'on ne côtoie que des haies, où l'on ne rencontre personne. C'est le meilleur moyen, selon moi, de rapporter un bon souvenir de cette promenade qui me fortifie l'âme plus encore que le corps.

Entre le Sacré-Cœur et la chapelle des Oblats, nous avons remarqué sur notre route une petite maisonnette dont une des fenêtres du rez-de-chaussée était au large ouverte. Sans craindre de commettre une indiscrétion, la simplicité de cette chambre ayant attiré notre attention, nous l'examinâmes. Ce que j'y vis acheva de m'intéresser à cette espèce de cellule, et, le dirai-je? aussi à son habitant, absent pour le quart d'heure. Un lit de bois blanc, sans rideaux; une seule et unique chaise, espèce d'escabeau; une table rustique couverte de quelques livres, d'une ou deux feuilles de papier, ce me semblait tout l'attirail d'un moine ou d'un écrivain; deux restes de bougie ou de chandelle (je n'ai pas approfondi la substance) indiquaient une veille prolongée; une carte d'Europe clouée au mur : voilà tout l'ameublement.

Évidemment, celui qui vit là entre ces quatre murs doit être un esprit studieux, ferme et droit. Il y a dans

cette simplicité d'anachorète comme un mépris du confortable, et il existe certaines choses en ce monde qui témoignent en faveur de celui qui les dédaigne.

Je songeai à Reboul, à Bois et à mille autres penseurs populaires inconnus, et je dis à maman, qui examinait le tout avec autant d'intérêt que moi, ce que je n'aurais pas dit devant les splendeurs du roi Soleil à Versailles : Que c'est simple, et que c'est beau!

« Oui, mais, répondit mère, pas un signe religieux dans cet endroit fait par Dieu et qui semble le réclamer comme consolation ou encouragement au labeur et à l'accomplissement du devoir. Quelle lacune! et quel dommage! Cherche dans ton livre, Marie; il y a peut-être une prière ou une bonne pensée écrite que nous pourrions glisser dans cette chambre, à la façon de saint Nicolas, par cette croisée ouverte, faute de la cheminée traditionnelle et légendaire. » Hélas! rien ne se trouvait dans mon recueil, ni dans le livre de mère, et nous en fûmes pour notre pieuse intention.

19 mai.

Il y a certaines personnes qui me font l'effet de l'âme exilée d'Anna-Marie, et cette jeune fille, dont je viens de recevoir une longue et affectueuse causerie, doit compter parmi elles. On dirait que l'espérance, ou du moins l'aspiration au ciel, la consume et absorbe sa

vie. C'est la lampe du sanctuaire placée entre deux courants qui activent sa flamme : le courant des affections humaines et celui de la souffrance du corps. Un jour il n'y aura plus d'huile, et Dieu prendra sa lampe pour en faire une étoile.....

Mardi 20 mai.

L'état de langueur, de faiblesse et de souffrance dans lequel je vivais, ou plutôt je végétais depuis le commencement du mois s'est dissipé comme par enchantement. Je suis presque aussi bien portante qu'avant. A qui dois-je ma guérison? A Dieu d'abord, aux soins de ma bonne mère ensuite; puis, qui sait? peut-être aux orages et aux ondées que nous subissons depuis huit jours. Je ne compte pas au nombre des fleurs humaines; mais ce qui vivifie et rafraîchit le brin d'herbe n'aurait-il pas le même pouvoir sur ma frêle nature échauffée trop tôt par le soleil du printemps?

Samedi soir, je venais de quitter la salle du bas, et j'étais montée, après avoir clos portes et fenêtres du rez-de-chaussée. En attendant le retour de mère, je m'étais assise devant la fenêtre ouverte du petit salon, préférant les dernières lueurs du jour à celles de ma bougie.

J'écoutais la pluie tomber et le jet d'eau se mêler à la pluie; mais c'était là ma seule occupation, je ne pensais à rien. Tout à coup le son des cloches de Saint-Sébastien se fit entendre... Leur carillon était un chant

de fête qu'il me sembla reconnaître pour m'avoir bien émue autrefois... Je me rappelais alors que c'était, le lendemain, la première communion des enfants de notre ancienne paroisse.

C'était le 17 mai, pensai-je en me rappelant l'époque de la mienne... il y a aujourd'hui... et je comptai : cinq ans! Déjà, mon Dieu!... Je regardai le ciel; il était de cette couleur indécise, désespérante par le vague brouillard qui semble cacher pour toujours le bleu du firmament. Pauvres enfants! me dis-je; ils n'auront pas comme moi de belles et lumineuses étoiles à contempler le soir avant de s'endormir! Demain ils n'auront pas mon beau soleil qui éclaira de tous ses rayons le plus beau, le plus radieux jour de ma vie!....

Mais ce jour, il n'est plus à moi, il dort enseveli sous la poussière de ceux qui composèrent les cinq années que mon âge compte en plus; et ces enfants l'ont encore en perspective. Une seule nuit d'espérance les sépare de ce jour unique.

Jusques à quand, Seigneur, verrai-je ainsi les heures effeuiller ma vie, le soleil se lever et se coucher, les étoiles briller et pâlir, la succession des années aux années?... Tantôt un irrésistible élan de mon cœur me fait crier : Changeons toujours, marchons toujours, pas de calme, pas de repos! Tout marche dans la nature, tout avance; soyons voyageurs, et partons!

D'autres fois, cette ascension perpétuelle m'épouvante. Oh! la paix! oh! l'immuable! oh! l'éternité! oh! plus de temps, Seigneur; rendez-nous la patrie; les étapes nous ont brisés!

Pourquoi cette contradiction?

Ah! je le sens, mon Dieu! C'est qu'il faut changer et avancer toujours pour atteindre le but qui ne changera jamais. Mais cette paix, ce repos éternels, la vertu et la mort seules peuvent nous les donner... La mort!... Je regardai une seconde fois le ciel; il était toujours aussi nuageux, aussi triste... Ce lieu de l'immortalité, où donc est-il? Mais à quoi bon chercher à pénétrer ce mystère? Dans cent ans, il est sûr que moi et tous ceux qui existent en cet instant nous saurons ce que savent ceux que nous avons remplacés ici-bas.

Samedi 31 mai.

Nous avons passé plus d'une heure à entendre aujourd'hui, au cours de littérature, l'écho de la grande et sublime voix du comte de Maistre, commençant, entre le ciel et les eaux de la Néva qui réfléchissaient le soleil couchant, ces admirables soirées de Saint-Pétersbourg, animées et rendues plus attrayantes par les réflexions spirituelles du chevalier français de cœur et d'esprit, tandis que la haute intelligence du grave sénateur russe les élevait jusqu'à la hauteur des

profondes questions que Joseph de Maistre lui-même décidait et amenait par ses interrogations en face de la vérité catholique, capable seule de les résoudre, selon lui.

M. B*** a feuilleté ces chers bouquins qui firent mes délices, il y a quelques mois, malgré tant de points obscurs ou énigmatiques pour moi, entre autres ce pourquoi adressé à la guerre, dans lequel Joseph de Maistre essaye de nous en prouver l'origine divine...

Oui, fléau divin, à son avis, dans son existence étrange, divin dans sa persistance chez le peuple civilisé, de même que chez le sauvage; divin, ajoute-t-il, dans sa cause qui est celle de l'expiation. Ici, ma conscience proteste, et voici pourquoi :

Où donc la nécessité de verser le sang de ses frères, lorsque chaque jour se répand sur l'autel le sang de la seule victime expiatoire, le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le sang de Dieu fait homme?

Que de soirs à souvenirs, que d'aurores à espérances, le temps effeuille dans ce beau mois!

Les plus grands noms français se trouvent, à chaque page de ses annales, pour nous rappeler des victoires, des triomphes, et aussi des jours funèbres voilés pour jamais du crêpe des deuils éternels. Je pense à ton martyre, ô Jeanne d'Arc!

Puis, toujours au-dessus de ces joies ou de ces douleurs, le nom de Marie. Il brille comme l'étoile de la

mer aux yeux du pieux marin. A elle aussi ce printemps de la terre avec ses fleurs parfumées, ses rayons chauds et lumineux.

Et n'est-ce pas à Marie qu'appartient le printemps de nos âmes?

Vendredi 6 juin.

Je vais dire mes prières, puis je dormirai. Je l'avoue, j'aime à dormir. Il fait si bon appuyer sa tête fatiguée sur l'oreiller, puis rêvasser un quart d'heure à mille choses sans commencement ni fin, passer d'une idée à l'autre, sans savoir comment; enfin, voir le tableau se brouiller et se débrouiller, tirer du chaos des figures fantastiques, voir des riens grandir et des réalités disparaître, sentir le sommeil approcher... et se demander, au réveil, comment il est venu.....

Oui, j'aime l'heure du sommeil, et pourtant j'en ai peur. Elle me repose, me calme et me change souvent; mais que de mystères elle me fait entrevoir dans la nature humaine! D'ailleurs, n'est-elle pas la figure de cette heure dernière, précédant un sommeil au terme inconnu pour mon corps, et le réveil éternel de mon âme en face de Dieu?

Dimanche 15 juin.

Il était huit heures du soir, et nous passions sous la porte Saint-Nicolas, dans le but de prolonger notre

promenade jusqu'au charmant reliquaire des Oblats, lorsque nous rencontrâmes, à l'entrée de la voûte, une sœur de charité portant au-dessus de son panier une vraie gerbe de lis et de roses.

Qu'ils me parurent beaux, ces premiers lis de l'année! Leur parfum me donna un frisson indicible de bonheur, où le souvenir était bien pour quelque chose.

Il y a cinq ans, vers le milieu du mois qui suivit celui de ma première communion, j'éprouvai la même impression, à la vue de la première branche de lis que l'on me donna. Je pris un des pétales blancs de la royale fleur, et je le glissai comme souvenir dans mon *Imitation de la Vierge*. Jusqu'au printemps suivant, son parfum pénétrant et suave embauma et mon livre et les pensées pieuses que j'y venais chercher.

Le lis a été pour moi, depuis lors, comme l'encensoir du grand jour, et chaque année, je dépose une feuille blanche et fraîche à côté du pétale desséché qui se parfume encore à ce contact.

Que de nobles et charmants fantômes se succédèrent devant mes yeux, durant le temps que nous mîmes à gagner les Oblats!

Défenseurs du drapeau du lis, je vous aime sur le champ de bataille; mais c'est vous surtout que je vois, ô chevaliers brûlants de courage, Dunois, Lahire, Xaintrailles, Richemont et tant d'autres, qui avez

aidé l'envoyée du Seigneur à relever la tige du lis de France!

C'est vous que je vois, en contemplant les fleurs dont le symbole est à jamais évanoui, ô Jeanne d'Arc! Cette fleur de lis, qui résume ta pureté et ton patriotisme, ne fut-elle pas l'héritage que recueillirent tes parents en larmes, au jour qui fut celui de ton martyre?

Et toi, l'âme des Vendéens, toi, le saint d'Anjou et le défenseur de la royauté expirante, Cathelineau, n'est-ce pas le lis national que tu conservas sur ton cœur et sur les plis du drapeau qui conduisit tes soldats à la victoire jusqu'au jour de ta mort?

Vis-à-vis de la petite chapelle, nous vîmes encore un jardin tout blanc de lis et tout parfumé de roses qui se mêlaient dans un accord charmant aux yeux et à la pensée, fleurs droites et un peu sévères dans leur blancheur satinée, fleurs gracieuses et légères dans leurs mille pétales, variant du rose le plus tendre au carmin le plus vif; elles se penchaient les unes vers les autres, au moindre souffle du vent qui nous apportait leurs parfums.....

Vendredi 20 juin.

Je ne pourrai entendre demain le cours de M. B***, parce qu'il doit y étudier *Atala;* mais je me donne une compensation, en ne manquant aucune des conférences de M. de M***. Il me semble que le professeur de phi-

losophie nous a entretenus de littérature, autant que M. B*** dans ses cours littéraires parle philosophie.

Du reste, les mémoires de madame de Motteville ont fourni la matière d'une heure passée agréablement dans la *meilleure société possible, celle de la cour*. C'est la première fois que j'entends dire pareille chose. Enfin, bonne société ou non, les mémoires de l'amie d'Anne d'Autriche m'ont intéressée. Comme *portraitiste,* nous a dit M. de M***, elle estompe bien. J'ai pu m'en convaincre, en voyant passer les ombres charmantes de la belle madame de Longueville, de l'étrange Christine de Suède, puis enfin d'Anne d'Autriche drapée dans sa beauté royale.

Mercredi 2 juillet, midi.

Marie, se levant, s'en alla en hâte vers les montagnes. (S. Luc, I, 39.)

Si nous voulons suivre l'exemple que nous donne en ce jour la mère de Jésus, levons-nous, mon âme, et partons... Nous voyons encore la trace des pas de Marie; mais pourquoi nous conduisent-ils au sommet d'une montagne? Le voyage d'une humble vierge ne doit-il pas s'accomplir dans l'ombre et les sinuosités de la plaine?

N'en est-il donc pas de même dans le monde de notre esprit que dans celui de nos corps? Les vallées de notre terre sont si belles pour le voyageur! Il y a des arbres

pour le protéger du soleil, des fleurs pour égayer sa vue, de l'herbe pour se reposer où il fait une halte, tandis que la montagne rocailleuse et stérile ralentit sa marche et la rend plus pénible. Il faut les ailes de l'aigle pour en atteindre le sommet sans douleur, et le bâton du pèlerin se brise trop souvent en route.

Où nous conduisez-vous, Marie?

Vous n'êtes pas encore la mère des douleurs; ces montagnes qui vous attirent ne sont ni le jardin des Oliviers, ni le Golgotha. — Non, mais la charité vous guide, et c'est vers les hauteurs où règne l'amour de Dieu que vous nous appelez.

Sursum corda! — En haut notre regard, en haut nos cœurs, en haut nos désirs, et nous deviendrons grands, parce que nous serons plus près du ciel et que la terre sera plus loin de nous.

Qu'il est pur l'air de nos montagnes terrestres! comme en le respirant nous sentons la vie, et comme il rafraîchit le front et le cœur! Nous comprenons mieux, sur le sommet des montagnes, et notre grandeur et notre néant. Ainsi, faites, ô Vierge sainte, que dans la charité nous comprenions ce qui fait notre gloire, et ce que nous sommes sans Dieu qui est tout... Puisqu'il renverse les orgueilleux, apprenez-nous à devenir humbles, et faites qu'à votre exemple, si nous quittons jamais notre obscurité, ce ne soit que pour accomplir le bien.....

Mercredi 23 juillet.

Causeur muet, je reviens à toi!

L'église paroissiale est trop éloignée pour y aller entendre la messe en semaine; aussi profitons-nous de la chapelle des Pères jésuites, et chaque matin nous traversons la place de Grève, ce qui peut remplacer pour nous le charme d'une promenade matinale.

Quand le soleil brille comme aujourd'hui, rien n'est agréable comme de passer à l'ombre des grands tilleuls dans les branches desquels une multitude de petits oiseaux gazouillent leurs ravissantes prières... Mère et moi, nous nous dérangeons souvent pour ne pas troubler quelques-uns de ces petits chanteurs, descendus sur la terre pour y chercher la graine quotidienne...

Heureux saint François d'Assise et ces autres âmes auxquelles la tradition reconnaît assez d'innocence pour leur donner le mystérieux pouvoir d'apprivoiser les oiseaux du ciel!

J'ai vu l'apparition des vacances, en regardant ce matin le feuillage de ces mêmes arbres. Leur aspect n'a plus ce vague doux et lumineux qui les enveloppe au mois de mai. Le vieil été a fortifié branches et feuilles; la nature devient plus riche; elle retranche les fleurs et ajoute des pierreries à sa couronne. Sa vie, c'est le changement, hélas! Nous vivons comme elle... Je vois l'histoire humaine dans le cours d'une année...

Vendredi 25 juillet.

Si je ne dis pas les oraisons de sainte Brigitte, ce ne sera pas faute d'un avertissement céleste, car je ne puis que donner ce nom à l'étrange rencontre et plus singulière causerie de la paysanne octogénaire dont j'ai gardé les paroles comme autant d'oracles.

Nous sortions de la chapelle, hier, vers six heures du soir, quand une bonne vieille à laquelle je venais d'offrir de l'eau bénite, après avoir traversé le jardin à notre suite, nous arrêta sur le seuil de la dernière porte.

Elle était petite et voûtée. Des mèches de cheveux blancs s'échappaient de son bonnet à tuyaux anciens. La peau de son visage et de ses mains avait cette couleur brunâtre qui semble un empiétement de la terre sur la nature humaine qui bientôt doit lui appartenir. Ses yeux d'un bleu clair semblaient avoir déjà perdu la vie... Il n'en était rien cependant, et lorsqu'ils se fixèrent au fond des nôtres, on eût dit qu'ils y lisaient l'avenir. Contrairement à l'habitude des vieillards, elle mettait de la suite et beaucoup de logique dans ses idées, et tout ce qu'elle nous raconta durant un quart d'heure nous prouva sa lucidité et l'excellence de sa mémoire.

J'eus quelque peine, en la quittant, à me rappeler son entrée en matière, mais je me suis souvenue depuis

qu'elle avait commencé par nous dire qu'étant venue à Nancy, elle avait été heureuse de trouver encore la chapelle ouverte, afin d'y réciter ses oraisons.

Ces oraisons, recommandées par son père, elle les disait avec une grande exactitude, voulant obtenir la même grâce qu'il avait obtenue, celle d'une bonne mort. Une fois lancée dans la voie des souvenirs, la bonne femme retrouve ses ailes de quinze ans, et elle en profite. Nous apprîmes ainsi comment le père fut averti de sa mort, comment il s'y prépara par une confession générale, confession dont la longueur étonnait sa fille, qui ne lui avait jamais vu que faire le bien... Alors, nous entendîmes les derniers conseils de cet agonisant du siècle, mort avec lui. Cette voix prête à s'éteindre nous renvoyait, par un écho mourant lui-même, les vérités effrayantes de l'autre vie... Ce que nous jugeons imperfection, elle nous le montrait assez grave pour troubler les dernières heures d'un saint. Le conseil de l'apôtre bien-aimé termina cette longue station auprès d'un lit de mort, et ce fut en nous recommandant de prier pour tous, de ne condamner, de ne juger, de ne haïr personne, mais de nous aimer les uns les autres, que la vieille paysanne nous quitta.

Si elle nous a parlé de préférence à d'autres, si cette femme qui n'avait aucun intérêt à nous dérouler son existence, puisque son costume n'annonçait nulle gêne ni pauvreté, nous a entretenues d'un sujet si peu de

circonstance, il faut reconnaître là un avertissement de la Providence divine, et profiter de ce que nous avons entendu.....

Samedi 9 août.

Pèlerinage d'actions de grâces, aujourd'hui, à Bon-Secours, où brûlaient encore quelques cierges; mais, semblables en cela à la vie humaine, ils ne se consumaient pas tous de la même manière. Chi lo sa?.....

Peut-être celui ou celle qui les avait présentés aurait-il pu retrouver son image dans ce cierge allumé par elle ou par lui.

L'un d'eux se fondait comme si une flamme intérieure le consumait insensiblement; sa lueur était douce, mais la cire disparaissait à vue d'œil, et sa flamme s'éteignit ainsi que s'exhale un soupir. Ah! si nos prévisions étaient justes, ce serait l'âme d'un Louis de Gonzague ou d'une sainte Agnès qui l'aurait offert à la reine des anges et des vierges.

Je voyais bien le feu, je voyais bien se fondre la cire d'un autre flambeau, et cependant j'ai douté s'il brûlait. L'espoir ou la crainte ont-ils fait trembler la main qui l'alluma? Cette lueur eût été en harmonie avec le marbre d'un caveau.

Je pourrais croire que ce fut un cœur bien agité qui offrit ce cierge dont la flamme ardente fait pétiller la cire dans ses enlacements de feu. Un vent d'orage ne

l'aurait pas fait vaciller plus, ni brûler avec tant d'ardeur. Elle s'effaça, je la crus éteinte, mais de temps à autre, une étincelle ou un jet de flamme m'apprenait qu'une goutte de cire alimentait encore la mèche fumeuse, comme l'espoir retient le bonheur dans une âme, comme la vie retient une âme dans un corps, avant de les séparer pour toujours.

Je continue mes études de dessin, le matin au cours, l'après-midi à la maison.

J'ai découvert à la gare, il y a de cela huit jours, une petite mendiante dont l'aspect singulier m'a frappée, et j'ai pensé aussitôt : voilà un vrai modèle pour moi; et je l'ai esquissé hier, comptant en faire un pastel. Ses cheveux blonds, soyeux et frisés, ont mille nuances, passant de l'or foncé à l'argent le plus pâle. Son teint est doré par le soleil, son ensemble est comme une gerbe d'épis mûrs sous le ciel du Midi. Une chose qui m'avait échappé, c'est la petitesse d'un de ses yeux; aussi l'ai-je posée de profil après m'en être aperçue, et mon professeur de pousser une exclamation de surprise admirative, car il avait devant lui une tête aussi pure, aussi idéale que si elle sortait vivante d'un tableau de Raphaël.

Dimanche 24 août, midi.

Il y a un an... C'est un anniversaire que je ne puis dire heureux ou triste, que celui de ce jour, tant l'im-

pression qui me reste de cette vision fugitive tient de ces deux sentiments de bonheur ou de tristesse.....

Je te vois encore, cher village, avec tes chaumières noircies, ton clocher surmonté de sa croix de fer; je vois ton ciel grisâtre, tes prairies encore vertes, et je sens la brise glacée frôler l'herbe, se glisser sous mon voile et rafraîchir mon front. J'entends la clochette des troupeaux regagnant leur étable, le vent qui gémissait dans les bois, et, longeant le bord de la rivière, plongeait les branches du saule au pâle feuillage dans l'eau dont elle ridait la surface. Que ne puis-je en réalité voir, écouter, sentir toutes ces choses que le souvenir du plus grand nom français a marquées d'un sceau de grandeur et de tristesse!

Si mon trésor est là où s'attache mon cœur, pauvre chaumière en ruine, à l'ombre des sapins et des chênes, dans les ténèbres plus profondes de l'oubli et du silence, tu es pour moi plus précieuse et plus grande que les Babylones modernes, car c'est de toi que sortit un jour le salut de la France.

Même jour, quatre heures du soir.

Le temps est admirable, et nous venons d'en profiter, mère, Gérald et moi, pour faire notre visite au cimetière.....

J'aime les morts, les tombeaux et les croix; aussi, à

chaque visite que je leur rends, je me demande comment j'ai pu les laisser si longtemps, et je me promets de revenir bientôt, et de faire de ce lieu consacré et bénit le but de mes promenades. C'est que j'éprouve une si grande jouissance à respirer l'air chargé de cette odeur de résine exhalée par les sapins, et ces parfums de roses, de violettes et d'autres fleurs que le vent transporte d'une tombe à l'autre. J'aime tant à traverser les plus étroites et les plus sombres allées, celles où mes pieds s'enfoncent dans les hautes herbes des tombes abandonnées, et mes yeux dans les branches touffues des saules pleureurs, qui me cachent des noms aimés autrefois, oubliés maintenant! Alors..., quand, aussi loin que je regarde, je ne vois que des fosses, des croix et le ciel, je pense avec le poëte que moi aussi,

> C'est là que je vis...
> Consolant les tombeaux oubliés trop longtemps.

Et alors avec lui :

> Je passe et je reviens, je dérange les branches,
> Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.

D'autant que je ne borne pas à cela seul ma consolation, joignant au *De profundis* de mère une fleurette, rose, ou marguerite, ou immortelle, et ma prière pour les âmes du purgatoire.

Lundi 8 septembre.

... J'ai pensé qu'il me serait agréable de retrouver plus tard sur ces pages quelques traits de plume rappelant cette bonne vie des vacances, si charmante d'ensemble, si intéressante en détail; je commence donc par ce qui nous réunit tous à son ombre, lorsqu'il y a du soleil, et sous son toit à déchiquetures fantasques, lorsqu'il pleut, je commence par la description du Chalet.

Il est gracieux, mais solide sur sa base de granit rouge; il brave le temps et les intempéries des saisons; il se dresse au bout de l'avenue, étalant ses balcons de bois enfouis sous le feuillage, et dont les découpures se montrent coquettement entre les branches de cobæa et les fleurs pourpres qui s'enroulent aux colonnes et retombent en festons du toit.

C'est bien un vrai chalet, mais on devine le château sous ce déguisement poétique, comme le grand seigneur se retrouve sous le manteau du berger. L'intérieur en est élégant, confortable, et les chambres sont meublées avec un goût exquis et un luxe princier. Il fait honneur à son propriétaire, qui a su mettre d'accord le cadre et le tableau.

Dans une partie de cette charmante demeure, notre excellente tante grand'mère a son petit appartement. Elle a vu mourir ses frères et sœurs, et chaque fois que

l'un d'entre eux manquait au cercle de la famille, elle élargissait son foyer et son cœur, en devenant la mère des orphelins; aussi, nièces et neveux la chérissent à ce titre. Sa bonté presque proverbiale semble augmenter avec l'âge. C'est à elle que l'on a recours, lorsque certaine fantaisie refusée par père et mère est jugée déraisonnable, extravagante... (Allusion aux capulets rouges et blancs qui nous métamorphosent en Syriennes.)

Tante tricote en ce moment devant moi. Je n'ai donc qu'à regarder et à écrire. Je ne veux pas dire son âge, car elle peut en retrancher dix ans, sans étonner ceux qui auraient l'indiscrétion de le lui demander. Sauf quelques rides de plus et ses cheveux grisonnants, je l'ai toujours vu de même, ce bon et doux visage au sourire plein de finesse, dont les traits petits et ronds respirent la bonté pour tous et toujours. Cette qualité exquise qui fait le fond du caractère de notre tante, est la cause de mille inquiétudes qui l'assiégent à toute heure : une partie de pêche de l'oncle, un retard, un rhume, une contrariété arrivée à son entourage la font souffrir par contre-coup de ces inévitables misères de ceux qu'elle aime.

Je lisais hier un passage du Père Lacordaire qui semble être fait pour cette si excellente femme. Je vais me donner le plaisir de le transcrire ici :

« Avec les premières ombres de la vieillesse, le sen-

» timent de la paternité descend dans notre cœur et » prend possession du vide qu'y ont laissé ses précé- » dentes affections. Ce n'est pas une décadence, gardez- » vous de le croire. Après le regard de Dieu sur le » monde, rien n'est plus beau que le regard du vieil- » lard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désinté- » ressé, et qui marque dans notre vie le point même de » la perfection et de la haute similitude avec Dieu. Le » corps baisse avec l'âge, mais non pas l'âme par la- » quelle nous aimons. La paternité couronne la vie; » elle est autant supérieure à l'amour que l'amour lui- » même est supérieur à l'amitié. Ce serait l'amour sans » tache et plein, si de l'enfant au père il y avait le » retour égal de l'ami à l'ami, de l'époux à l'épouse, » mais il n'en est rien.

» Quand nous étions enfants, on nous aimait plus » que nous n'aimions, et devenus vieux, nous aimons » à notre tour plus que nous ne sommes aimés. Il ne » faut pas s'en plaindre. — Vos enfants reprennent le » chemin que vous avez suivi vous-mêmes, le chemin » de l'amitié, le chemin de l'amour, traces ardentes qui » ne leur permettent pas de récompenser cette passion à » cheveux blancs que nous appelons la paternité... »

On m'interrompt..., chère et bonne grand'mère, vous tricotez toujours, sans vous douter que j'évoque Lacordaire et le fait me parler de vous.

Mardi 9 septembre.

Oh! j'aime passionnément la musique!... et lorsque ma belle cousine Renée s'approche du pianô, il me semble que je vais assister à la résurrection de mes pensées. Mais alors, adieu la parcelle de joie que le ciel m'a octroyée dans ce monde. N'importe quel air m'attriste, et parfois je me sens sur le cœur quelque chose qui m'étouffe, tristesse ou découragement immense toujours... Cette corde, et rien que celle-là, vibre donc seule à tous les vents? .....

Dimanche 26

Hier, nous étions au cimetière. Agenouillée sur une tombe de famille, je regardais vaguement plusieurs ouvriers occupés à creuser une fosse, non loin de moi... Une voix sort de leur groupe :

— « Tiens, voilà les cheveux de la jeune femme! » dit-elle, et je vois l'un d'eux qui, la pipe à la bouche, soulève du bout de son doigt un quelque chose dont la vue fait courir un frisson sur ma peau.

Mère et moi, nous nous rapprochons de ce trou béant. Une tête de mort à demi cachée sous une pierre en avait été tirée et se trouvait gisante parmi des ossements et des feuilles sèches; tout près, une admirable

chevelure souillée de boue, mais dont on pouvait encore admirer les tresses soyeuses.

Squelette, qu'as-tu fait de l'âme ?
Foyer, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage muette, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?

Hélas ! où s'en était allée la vie de cette pauvre créature, tandis que je contemplais son crâne blanchi, ses os épars sur l'herbe, et sa plus belle parure? Où était son âme? Où sera la mienne, quand des yeux interrogateurs comme les miens regarderont ce qui est moi présentement réduit à cet état sans nom ? . . . . .

Mardi 29 octobre, quatre heures du soir.

J'ai une espèce de fièvre... je viens de lancer à l'autre bout de la chambre mon ouvrage qui s'est terminé sous mes doigts avec une rapidité féerique. . . . .

Le maréchal Mac Mahon fait, à l'instant même, son entrée à Nancy, où il remplace le maréchal Canrobert. La musique militaire, les tambours battent aux champs, les clairons, la voix céleste des cloches, le bruit du canon, tout cela parvient jusqu'à nous et m'enivre... Je suis dans une frénésie de gloire, dans un de ces moments où, pour immortaliser mon nom, je donnerais la moitié de ma vie et tout mon bonheur. . .

Oh! pourquoi ne suis-je qu'une femme? Un frisson étrange m'agite des pieds à la tête. Il y a un écho au fond de mon âme qui répond à ces harmonies lointaines. Pourquoi mon cœur bat-il ainsi, au roulement du tambour? pourquoi le bruit du canon, l'odeur de la poudre me bouleversent-ils ainsi? . . . . .

3 novembre.

. . . . . Voilà la grande semaine consacrée au souvenir qui commence!... Elle m'attriste autant que je l'aime, et ce n'est pas peu dire... Je crois vraiment que ce qui tient le plus de place dans ma vie, c'est la pensée de la mort.

> En deux moitiés mon âme se partage,
> Et la meilleure appartient au tombeau.

8 novembre.

. . . . . Je voudrais ne pas aimer Nancy pour mille raisons, et mille autres me forcent à l'aimer, à m'y attacher. Mes souvenirs d'enfance sèment ses rues, et lorsque je les ramasse, il faut bien rendre grâce à ce qui me les conserve si bien. Donc, hier, je sentis se réveiller mon amour pour cette ville natale de ma bonne mère. Gérald et moi, tout en arpentant ses rues et ses places, nous glanions de bien douces souvenances, à la lueur des réverbères... Ici, t'en souvient-il? nous

9·

réchauffions nos mains au fourneau du marchand de marrons, tandis que nous aspirions avec délices l'odeur de sa marchandise qu'il faisait passer du gril dans un long cornet que Marie-Émile nous aidait à vider, le soir, entre quelques parties de dominos.

Là, dans cette petite boutique où, maintenant, on vend je ne sais quoi, le cœur nous battait d'aise, lorsque nous passions respectueusement le seuil de sa porte. Elle s'ouvrait, nous entrions comme à l'église, silencieux, étonnés, dévorant du regard la crèche de paille encore vide, les anges musiciens, la grotte de la Vierge où saint Joseph sciait ou rabotait avec tant de persévérance, tandis que le bourreau d'Hérode massacrait les petits enfants au-dessus de sa tête, et la quêteuse blanche qui nous saluait si gentiment, après avoir reçu notre offrande, et Pandour (1) notre savant oracle, et les bergères, et... tout enfin... Nous passions là une heure de béatitude, car jamais nous n'étions lassés de notre admiration. Il y a onze ans de cela pourtant! et je sens encore l'odeur mystique que je croyais émanée du paradis, et qui embaumait la salle, singulier mélange d'encens, de cire et d'huile fumeuse. Jamais, hélas! je ne retrouverai sur la terre une jouis-

(1) Pandour était le nom d'une poupée à ressorts qui répondait oui ou non, lorsqu'on lui demandait si l'enfant venu pour voir la crèche était sage.

sance aussi parfaite, aussi poétique, aussi céleste que celle-là.

Mardi 11 Novembre.

Au bord du petit bassin, vis-à-vis de ma fenêtre, se dresse un arbre qui n'est grand que comparé à ceux qui l'entourent. Il eut des feuilles d'un beau vert pâle, il eut des poires presque autant que de feuilles; maintenant il n'y a plus de poires, et ses feuilles sont toutes, de la première à la dernière, de la couleur jaunie de ses fruits mûrs. Rien de plus laid à voir, et cependant j'éprouve une véritable peine, lorsque chaque rafale de vent emporte quelques centaines de ces feuilles. La vigne qui tapissait le mur est complétement dépouillée, et je m'en aperçois seulement! Grâce à cette éclaircie, je contemple cependant quelque chose qui devrait bien me consoler des fagots ruisselants de pluie que j'entrevois chez nous et chez les voisins.

Dans un jardin que je vois maintenant presque aussi bien que le nôtre, et dont j'estime le propriétaire à cause de son culte envers un nom que j'aime, parce que je n'adore que Dieu, est une statue. Je la vois de profil, mais quel étrange composé! Si nous n'avions l'histoire, croirait-on que c'est là un portrait?

Est-ce une tête d'ange ou de femme? Son front est incliné vers la terre, comme si les pensées qui l'assié-

gent l'écrasaient de leur sublimité. Son corps de jeune fille est couvert d'une cuirasse, et ses mains croisées chastement pressent une épée contre son cœur. Un casque, des gantelets de fer reposent à ses pieds. La pluie qui tombe en ce moment lustre sa chevelure et sa cuirasse d'airain; les feuilles flétries tourbillonnent autour d'elle et s'entassent contre le piédestal comme les années sur son souvenir. Qu'importent les feuilles flétries à la nature? le printemps les renouvelle, elle sortira glorieuse de l'hiver. Qu'importe aussi le soleil ou la neige à la statue? Elle est debout quand même! Qu'importent les années à qui laisse sur la terre un nom semblable au tien, ma Jeanne tant aimée? Il vit dans la mémoire des peuples et se conservera jeune dans les cœurs!

16 novembre.

J'ai dix-sept ans aujourd'hui!... et... et j'en suis désolée... Quand je veux me rendre compte de cette impression, j'y trouve tant de causes que cet examen de moi-même augmente ma tristesse, et cependant je viens les méditer avec toi, mon journal, sans craindre de m'assombrir plus.

Je n'aime pas de grandir, parce que la vie qui m'échappe emporte tous mes beaux jours, qui ne me semblent pas avoir été remplis, parce que la vie incertaine qui les remplace ne me présente plus que des

jours assombris que je crains de ne pas mieux remplir que les premiers.

Oui, je me retrouve toujours la même, malgré le temps qui vole et qui m'emporte; malgré la mort qui s'avance, je me sens toujours au cœur ce désir insatiable d'être utile à quelque chose, hélas! et je ne puis rien. Ma vie est réellement vide, malgré mes aspirations et mes rêves de dévouement, et lorsque je sonde cet abîme qui m'entoure, le vertige s'empare de moi, et je me demande à quoi je sers, pourquoi j'existe... C'est là le secret de mes découragements.....

Cependant, comme pour répondre à mon appel et pour me satisfaire, Dieu me place dans une situation exceptionnelle qui exigera peut-être de moi une activité et un travail opiniâtres. Chaque année, notre fortune, insuffisante à notre position, me fait sérieusement songer à prendre un parti quelconque. Donner des leçons de dessin, voilà ma seule ressource; mais je ne me fais aucune illusion : la vie d'artiste sans talent n'offre qu'une certitude, celle de l'hôpital; celle d'un véritable artiste, s'il n'a de la chance, obtient le même résultat.

Ai-je du talent?... ou plutôt mes dispositions en font-elles pressentir?... Je ne sais que douter de moi-même... Mon Dieu, éclairez-moi!.....

Cet avenir qu'il me faut embrasser avant dix-neuf ans ne m'attriste pas, car, me sentant le courage de travailler, je serai heureuse et fière de gagner ma vie;

seulement il m'inquiète, quand je pense aux difficultés à vaincre, aux obstacles à aplanir, et surtout à notre mauvaise fortune.

Enfin, ce que Dieu fait ou ce qu'il permet est bien, car s'il me fallait être toujours aussi tranquillement heureuse qu'en ce moment, je finirais par mourir de consomption et de tristesse; ma volonté se détendrait comme la corde mouillée d'un arc, mon âme s'énerverait dans le repos.

J'aime mieux souffrir et lutter.

Si un héritage me tombait du ciel, je ne changerais pour cette raison rien à mon itinéraire; seulement je rayerais les inquiétudes, je ferais plus de bien et je serais libre.

Voilà donc la vie réelle! et encore je me trouve heureusement partagée. Certainement je ne changerais pas mon avenir pour celui de toute autre jeune fille riche qui se marie à n'importe qui pour devenir n'importe quoi, n'importe quelle madame dont la vie se passe à babiller et à s'habiller.

La vie serait bien réellement un labyrinthe sans clef, cette question sans réponse dont parle un grand poëte, si nous n'avions dans le Catéchisme quelques mots dont j'apprécie depuis peu de jours seulement toute la profondeur :

« Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. »

C'est là vraiment le but de cette succession d'années, de plaisirs et de peines. Hélas! pourquoi n'avons-nous pas toujours cette vérité présente? Pourquoi tant de distractions sur une route si importante à suivre sans retard?....

Que c'est triste pourtant d'avoir à vivre et à mourir!... Heureux ceux qui ont subi l'épreuve et en sont sortis victorieux!

Dimanche 23 novembre.

La bonne vieille Catherine me quitte après une longue causerie, ou plutôt après un long voyage dans le passé.

C'est un vrai monument de famille que cette brave femme. Nos grands parents, nos mères et nous, nous vivons tous dans sa mémoire, et bien que cette réunion des morts et des vivants nuise à l'ordre chronologique des générations, je recueille pieusement tous les souvenirs de Catherine.

Chaque dimanche elle vient dîner à la maison, comme autrefois chez tante, et vraiment il me semble l'avoir toujours vue ainsi : son châle rouge semé de roses, son grand bonnet dont les tuyaux de dentelle viennent rejoindre les petites boucles noires de son tour; certain petit panier au bras, dans lequel elle fait entrer les os pour ses chats, les layettes pour ses pauvres et les gâteaux pour ses malades, car cette pauvre vieille femme,

qui se nourrit uniquement de pommes de terre, fait de la charité son occupation journalière.

Dieu se révèle aux humbles; et je crois mieux cette vérité quand je pense à cette pauvre bonne octogénaire, à notre vieille Catherine!

5 décembre.

Ce soir, il y aura de bienheureux enfants de par la ville! Que de petits souliers attendront sous les cheminées la visite du grand saint Nicolas! que de petits cœurs battront d'une mystérieuse attente, à l'ombre des rideaux de mousseline, ou sous la grossière couverture du pauvre!... Et moi aussi j'ai été l'un de ces enfants; moi aussi j'ai vénéré dans saint Nicolas un distributeur de jouets et de bonbons; moi aussi j'ai été bien heureuse et bien émue, en attendant cette visite du ciel, et vraiment je ne le fus jamais si complétement, au milieu d'autres plaisirs goûtés au même âge!

J'ai beau me demander si je ne rêvais pas alors, il faut accepter ce souvenir; mais je reconnais en même temps que ces joies enfantines sont bien déracinées de mon cœur, puisque je ne les regrette même plus.

A six ans, j'ai perdu cette naïve croyance; mais chaque année je pleurais ma foi éteinte, tout comme Adam dut pleurer son Éden. Les bonbons avaient perdu leur saveur, les jouets leur origine céleste, la

nuit son mystère et mon âme son illusion. N'était-ce pas là un vrai chagrin?....

Aujourd'hui, bien d'autres oiseaux ont repris leur vol, en quittant la cage de mon cœur, et je voudrais avant tout, si je me mêlais de regretter mon enfance, croire à la plénitude d'une joie humaine plutôt qu'en saint Nicolas.

Croire!... oh! que ce mot est une douce variante du bonheur! N'est-ce pas espérer quelque chose? Espérer et croire, n'est-ce pas aimer aussi? C'est pourquoi sans doute la sainte religion du Christ en a fait la source des trois vertus qui vivifient le monde.

Dimanche 7 décembre.

J'étais assise à côté de Marie-Émile... Elle à son piano, moi feuilletant quelques livres nouveaux que son père venait de lui acheter. A propos de cette chère madame R***, qui ne peut se décider à s'apercevoir qu'elle approche de sa fin, nous réfléchissions à demi-voix entre un accord ou une mélodie, ou entre quelques lignes des intéressantes méditations que j'effleurais des yeux seulement :

— « Quand on n'a plus le mirage des années entre la vie et soi, et que l'on peut préciser le terme de son existence, la terreur de madame R*** est bien compréhensible, chère Mariette, disais-je à petite cousine.

Pense donc! se voir sans cesse au moment d'entrer dans ce monde inconnu, de rendre compte d'une vie si longue et de passer en un instant de cette terre qui est tout pour notre pauvre nature, de ce temps, de ce monde visible à ce je ne sais quoi d'immense, d'incompréhensible qu'on appelle l'éternité!...

— « Oh! je les comprends bien, ces craintes! me dit Marie-Émile. Sans avoir les quatre-vingts ans de madame R***, tout cela ne tourmente pas mal ma jeune tête; mais ne crois-tu pas comme moi que ce mystère de la mort n'est pas toujours aussi saisissant de terreur? Ainsi, j'entends quelquefois un long sermon sur ce sujet, sans qu'un seul mot vienne toucher mon âme; tandis qu'à propos de rien, le grand fantôme se dresse à mes yeux, m'enveloppe pour ainsi dire de son froid linceul, m'écrase de sa vérité et soulève le voile qui nous dérobe cet avenir. Il me semble alors que mon intelligence se dilate, qu'une autre vue m'est donnée, que j'acquiers une vie nouvelle, et puis... Le voile retombe, quelque chose se referme sur moi. Où sont mes visions? Hélas! ma chère, j'ai perdu mes yeux, et je me retrouve dans cette machine qui va son train pendant les grands voyages de l'*autre moi*.... »

Je souriais... — « As-tu lu Xavier de Maistre? demandai-je à Marie-Émile.

— « Non, pourquoi? dit-elle, en achevant sa pensée dans une brillante gamme.....

— « C'est que ta *machine* vaut sa *bête*, et que ton *autre* montre des dispositions pour philosopher sur les traces de la sienne. Mais ce que tu viens de dire, tu me l'as volé, chère petite. Je sens ce que tu sens, j'ai vu tout ce que tu as vu, ce que mademoiselle M*** appelait, un jour, ces idées saisissantes et subites qui nous illuminent sans que notre volonté les ait appelées, ni excité en rien ces petits oiseaux de passage envoyés par Dieu.

« Croyons que lorsque nous pensons, c'est une halte de ces hirondelles de l'âme, et profitons du passage de semblables voyageuses.

— « Il fait bon les retenir longtemps sur la branche, tes hirondelles, dit Marie-Émile sans abandonner sa mélodie, surtout à Romémont, surtout le soir!... Souvent, tout en regardant les étoiles, je m'enfonce dans une seule idée, et tant que mon pauvre esprit garde ses forces, tant que je sens du ferme sous mes pieds, de l'air sur ma tête, je marche toujours... Mais vient quelque chose qui m'arrête..... C'est vide, c'est noir, c'est effrayant, et je me sauve, la tête dans les mains, comme si je craignais de la perdre... Tu penses que je n'entends guère ce que l'on me dit, quand je risque ainsi la plus précieuse partie de moi-même, et tu comprends ce qui me rend distraite... » Et Marie-Émile de revenir à son piano, et moi de rouvrir mon livre, car les oiseaux reprenaient leur vol.....

Vendredi 12 décembre.

Mon oncle vient de nous annoncer la mort de ma cousine G***. A cette bonne cousine se rattachent mille petits souvenirs d'enfance que sa mort vient de ressusciter. Je ne veux pas les perdre... Sans me rendre bien compte de ce qui fait leur charme, ils en ont un bien grand pour moi, et plus je *vieillirai*, plus j'y tiendrai peut-être.....

Une grande maison grisâtre, sur la place Mangin, recevait de temps à autre notre visite... Après avoir monté les trois marches du perron, nous sonnions, et la porte s'ouvrait... Puis, toujours silencieusement, nous suivions le domestique, qui, après nous avoir annoncés, nous laissait au seuil d'une grande chambre où régnait un perpétuel demi-jour. Mon cousin, que je regardais comme un personnage mystérieux, vieux et courbé dans sa robe de chambre, branlant la tête et souriant d'un sourire qui me faisait frissonner de peur, était assis, près de la cheminée, dans un grand fauteuil de malade.

Comme opposition, sa belle et encore jeune femme travaillait, assise près de la fenêtre, tandis que sa sœur, mademoiselle Amélie, placée près d'un guéridon couvert de petits ouvrages de femme, tricotait des bas phénomènes. On nous installait Gérald et moi dans un coin, près de l'autre fenêtre, d'où nous pouvions re-

garder sur la place; deux livres d'images étaient ouverts sur nos genoux, et cousine faisait apporter des assiettes pleines de gâteaux et de bonbons dont mademoiselle Amélie bourrait nos poches... J'ai toujours aimé follement les gravures, mais j'apportais bien peu d'attention à celles de ma cousine. Pour moi, la grande chambre formait un tableau bien autrement intéressant, et j'observais, j'examinais et les peintures des grands cadres qui garnissaient les murs, et les personnages des grandes tapisseries qui se mêlaient aux personnes vivantes. Voilà sans doute ce qui prêtait à ce trio les couleurs mystérieuses dont il s'est toujours revêtu à mes yeux.

De belles et radieuses jeunes filles, en toilette de bal, souriaient du fond de leur cadre d'or; une pâle et mélancolique jeune femme penchait sa belle tête dans la pénombre; un enfant de trois ou quatre ans montrait son beau collier de perles roses, et d'autres nobles dames, en costume du siècle dernier, me regardaient fixement, tout en fermant leurs éventails et en respirant le parfum des fleurs, éternellement fraîches comme leurs joues. Des miniatures, des bustes trouvaient aussi leur place dans ce musée de famille; des paysages, où l'on voyait Romémont sous tous les aspects, et d'autres propriétés, se mêlaient aux portraits. Tout cela, rangé symétriquement dans une chambre haute, profonde, tapissée et drapée de damas vert sombre, s'était

installé dans mon imagination comme un rêve dans lequel s'animeraient deux ou trois générations éteintes, se mêlant aux vivants; si bien que ma cousine si belle et si malheureuse, mon cousin quasi en enfance, mademoiselle Amélie et ses histoires russes m'impressionnaient autant que de vrais fantômes.

Tout passe... ils sont allés rejoindre ceux qui les avaient précédés, et dont les beaux visages me charmaient; et il y a quelques mois, je contemplais encore, étant auprès du lit de souffrance de ma pauvre cousine, les portraits de ses frères et de ses sœurs, me demandant quand cette pauvre âme lassée de la vie irait rejoindre ces belles fleurs enlevées à la terre dans leur printemps.....

Jeudi, jour de Noël.

Avec tante Maria et Marie-Émile, nous sommes allées à la messe de minuit. La cathédrale était resplendissante de lumières; une foule recueillie se pressait autour de l'autel, les hommes y étaient en grand nombre.

Après la messe, nous attendîmes longtemps notre tour de communion. Debout entre un ouvrier dont le front se relevait avec noblesse en face du Jésus de la crèche, et une grande dame que la vue du même berceau rendait humble et douce, je regardais vaguement

les têtes qui s'inclinaient sur la nappe blanche et se succédaient les unes aux autres.

Bientôt je me sentis au cœur une immense tristesse, et quand je voulus m'en rendre compte, je vis que tous ces visages confondus dans cette égalité divine semblaient aussi marqués par l'égalité de la mort.

Ces fronts renversés en arrière, qui se penchaient à mesure que le prêtre distribuait le pain de l'éternelle vie, ces yeux fermés, ces bouches entr'ouvertes, ce calme et ce mouvement silencieux et continuel, semblable au flux et au reflux des vagues, tout me représentait l'action du temps sur les générations, et celle de la mort sur les hommes en particulier.

Dieu seul est grand! .....

31 décembre, onze heures du soir.

Que je profite de ce moment pour vous adresser un dernier adieu, ô vous que je ne reverrai jamais, jours de bonheur, êtres que j'aimais, rêves que je vois disparaître, réalités charmantes qui n'ont point valu la moindre de mes illusions; toi surtout, chère seizième année, qui, je le pressens bien, sera pour moi une des dernières périodes de calme et de joie, sans mélange d'aucun souci matériel.

Minuit! .....

Mon Dieu, que votre volonté se fasse par moi sur

cette terre, que ma vie ait un but ici-bas, digne de celui qu'elle attend par delà ce monde! Avant tout, que je me sanctifie! Après, que je me rende utile! Bénissez ma mère, mon frère Gérald, bénissez-moi, mon Dieu! Bénissez la France, retirez, par le bras de notre patrie, le voile d'incertitude qui pèse sur Rome!... Aux dépens du bonheur, donnez-nous la foi et la gloire, ô mon Dieu! Il n'y a qu'au ciel que le bonheur sera complet; on ne l'achète qu'au prix de la souffrance. Eh bien, que la souffrance nous relève et fortifie nos âmes pour ce grand voyage de l'éternité!

ANNÉE 1863

Lundi 22 janvier.

..... Je n'entends plus le couvre-feu... ah! je m'oublie. Quelle activité dans l'univers! Je vais dormir, et pendant mon sommeil, les minutes passeront, les secondes s'évanouiront, et la mort comptera un pas de plus vers elle, et ce pas, je l'aurai fait! .....

Nous abusons des mots, ou plutôt nous enfermons dans les vastes cercles de notre pensée un rien qui se perd, et que cependant, par l'habitude, nous finissons par accepter, comme l'être infini que nous pensions. Je le vois maintenant, la vie n'est pas ce que notre âme et ses désirs insatiables entendent par ce mot. *La vraie vie* doit être un lieu calme, sans changement et sans douleur; elle doit être, elle est notre seul but. La vie dont on use ici-bas, c'est une mort qui ne s'anéantira jamais, et voilà tout. C'est une course sans halte, un chemin sans ombre; c'est l'exil, toujours l'exil! un voyage, toujours un voyage... une agonie... Quand donc la mort?

Mardi 28 janvier.

Ce soir, bonne visite à Marie-Émile. La gentille enfant s'est mise au piano et nous a joué quelques morceaux. Nous avons causé des squelettes de Saint-Epvre, du cimetière de Préville, des guerres de parti, de ce que je ferais si j'étais homme : toutes choses fort récréantes à ce qu'on voit, et où j'ai égoïstement posé mon cachet ordinaire.

Partout où je me trouve, il faut qu'on entende le glas funèbre ou le gémissement du vent; il faut que l'on voie la pierre d'une tombe blanchie de neige, ou quelque scène lugubre qui sème l'effroi dans le cœur, et que la crainte pénètre la moelle des os, que l'on sente un frisson vous parcourir le corps. Je ne me plais qu'en cela. Parfois le beau me semble être la splendeur du terrible... Mais quand je m'aperçois que ma nature a su ramener la conversation où elle aime à se trouver, je lutte contre elle, et charitablement je cherche à distraire les autres, en m'étourdissant moi-même. C'est alors que j'effleure tout sujet, prête à rire sur tout. On me croirait bien futile en ces instants; pourtant, si mon esprit valse, ce n'est que pour résister au vertige qui l'attire au fond des abîmes de la mort.....

Chaque soir, les rues de la ville se sillonnent de voitures; en ce moment, j'écris, au roulement des équi-

pages... singulière coïncidence! ce bruit sourd et continu, qui me parvient plein d'un vague mystère, me fait penser que l'orage physique s'annonce ainsi!... Suis-je Jérémie? Non, mais je tremble et j'espère, car Dieu est juste, et je sens de par la France des frères qui souffrent, d'autres qui meurent de faim.....

Lundi 2 février.

La semaine dernière, j'ai passé une heure suavement divine dans la chapelle de la Visitation. Il était cinq heures du soir, monsieur l'abbé V***, notre Bossuet contemporain, dans un style aussi ravissant que celui du saint dont il célébrait la mémoire, venait de nous parler de la douceur. Les cierges, les lampes illuminaient la chère petite enceinte, et je voyais, à leur brillante lueur, les reliques de sainte Chantal et le portrait de saint François de Sales. Dans un coin, la Vierge du Carmel étendait son manteau sur les ordres religieux. Son visage pâle et son geste mystique me servaient de contemplation, tandis que je méditais, au fond du cœur, l'étrange et terrible mystère de cette douceur sans faiblesse, de cette force sans excès, de cette énergie sans rudesse, de ce zèle sans violence... Et malgré ce que je venais d'entendre, malgré tout ce que je voyais au dedans de moi-même, je murmurais : C'est impossible!.....

Derrière l'autel s'étendait un grand voile noir que l'illumination faisait paraître encore plus sombre, tiré qu'il est derrière une grille. C'était comme un tombeau, et cependant la vie éternelle y germait plus que dans cette partie de la chapelle si brillante, où je cherchais vainement un rayon qui éclairât mon esprit. Une voix s'élève... elle monte, et j'écoute en extase. C'est un chant d'une pureté sans égale et en même temps d'une faiblesse inouïe; on dirait qu'il expire, et cependant il termine les saintes litanies comme il les avait commencées.

L'orgue répond à son tour, puis se tait, car les plus douces harmonies ne pourraient lutter de douceur avec cet indicible soupir qui murmure *Sancte Francisce, ora pro nobis*. Ce soir-là, j'ai compris ce qui me semblait incompréhensible, la douceur, et j'ai désiré ce qui me paraît un purgatoire terrestre.

Samedi, j'ai vu venir mon amie Céline avec beaucoup de plaisir. Ensemble nous avons assisté au cours de M. Benoît. J'aime de plus en plus Chateaubriand, de moins en moins je suis décidée à le lire. C'est un sacrifice à la raison, surtout à la religion. Il n'y a pas une de ses pensées qui ne me semble être l'écho d'une des miennes. Je préfère cela à être l'écho de *René* ou de passer pour telle, ce qui suivrait immédiatement la lecture de cet ouvrage, à ce que dit mère. Au commencement de son récit, lorsque le frère d'Amélie raconte

ses impressions d'enfant, à l'heure où, sur le bord d'un bois, il écoutait l'*Angelus* du soir, je me suis retrouvée sur la route de la chapelle qui conduit de Romémont à Froide-Terre. J'avais douze ans; je marchais appuyée sur Marie-Émile, regardant avec elle la lune qui s'épanouissait sous des nuages diaphanes, et qui s'élevait au delà des chênes et des sapins. Les blés ondulaient au moindre souffle, le grillon chantait dans les prés, et les petites pâquerettes que nous cueillions au bord du chemin pour en orner la grille de la chapelle, se fermaient en boutons roses. La nuit tombait de plus en plus; nous nous taisions alors pour écouter le concert des cloches voisines, et je m'enivrais de cette mélancolique harmonie qui unissait mon âme à la nature et la nature à Dieu. Que de beaux soirs à cette époque j'aurais eu à enregistrer sur mon journal, si j'avais écrit un journal, et que je retrouve comme par un miracle de résurrection dans chaque mot des souvenirs d'enfance de Chateaubriand !

Mardi 10 février.

La vérité est une, mais à facettes, a dit ma spirituelle tante. Chaque jour en taille une nouvelle sur ledit miroir que j'aimerais mieux voir soleil que piége à alouettes, il faut en convenir. Mais enfin, puisque nous ne sommes pas de la race aiglonne, je m'accommode de facette , bien que j'aie failli me casser la tête

contre, samedi dernier, à force d'y chercher une conclusion.

Dimanche 15 février.

Où êtes-vous, dieux de l'Olympe? Je crois vraiment que je vous regrette, pour excuser mes frères. Aux pieds de Jupiter et de Vénus, leur folie serait presque raisonnable. Au pied de la croix, je les trouve si coupables, si absurdes, que je comprends la fureur de Moïse et le fouet dont Jésus, doux et humble, se servit pour chasser les vendeurs du temple. Mais je me radoucis, et je prie pour eux, car il a dit aussi :

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde!... » Et à l'instant suprême :

« Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Le cours de littérature était splendide, grâce au soleil, secondé par les toilettes les plus miroitantes que l'amphithéâtre ait jamais abritées. Toutes ces belles dames étaient-elles venues pour admirer madame de Staël, ou pour faire admirer leurs robes? Je laisse ce problème aux Œdipes, et je reviens à mes moutons. Le professeur nous a déroulé la vie de mademoiselle Necker.

Ah! quand tu quitterais les champs Élysées, belle ombre de Staël; quand tu me conduirais au fond de cet enfer que tu appelles la gloire; comme Virgile, quand tu m'initierais aux plus affreux mystères,

semblables à ceux qui frappaient d'épouvante le poëte de la *Divine Comédie,* tu ne me convaincrais jamais de la supériorité du bonheur domestique et individuel sur celui qu'il y a à se sacrifier au bonheur de tous!

Si j'étais cette femme que tu te flattes de détourner de la gloire en lui découvrant les douleurs, je m'écrierais avec Lamartine :

> Qu'importe le prix du génie?
> Si c'est la mort, je veux mourir!

Ah! si le bon Dieu légitimait de pareils marchés!

. . . .

Ma grande étude de tous les instants n'est autre que moi-même; mais je suis écrite en hiéroglyphes, et voilà ce qui me cause un vrai désespoir, car je ne sais qu'un fort mauvais français. Le hasard me découvre bien par-ci, par-là, que telle figure pourrait être un oison, telle autre un lotus, telle autre un serpent; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que je sais des mots qui ont un sens que je ne saurai jamais?

Je vis parce que je pense : donc la mort de mes pensées serait la mort de mon âme. Si j'étais convaincue qu'il arrivât un jour où les mots *religion, patrie, dévouement* s'anéantiraient pour moi devant d'autres frisant l'égoïsme, le désespoir l'emporterait, et je mourrais de douleur, sans avoir besoin du lâche suicide,

échappant ainsi à la mort de ce qui est réellement moi.....

Dimanche 22 février.

D'ici, je vois le soleil caresser la chevelure de bronze de Jeanne d'Arc; les petits oiseaux, trompés par les rayons du soleil, chantent le printemps sur les branches mortes : cette naïve réjouissance, que le froid et la neige feront s'évanouir demain ; ce calme éternel de la statue, que le soleil semble rendre encore plus froide et plus morte, m'attristent, au point de me faire pleurer, si j'osais.

En réunissant toutes mes amitiés en une seule, je ne crois pas trouver un amour comparable à celui que j'ai pour cette jeune fille, morte il y a plus de quatre cents ans. Qu'on appelle cela folie, exaltation, chimère, je demanderai s'il est possible que l'imagination soit plus féconde que la réalité. Or, cette chimère obtiendrait de moi tous les sacrifices. Ce nom, quand je l'entends prononcer, ou quand je le lis écrit quelque part, me remplit d'une émotion impossible à décrire; mon cœur bat, mes yeux se remplissent de larmes; un je ne sais quoi d'immense comble le vide affreux qui existe en moi; un souffle divin me soulève, et je voudrais avoir des ailes pour aller chercher dans le ciel ma Béatrix à moi! Mon caractère perd en violence ce qu'il gagne en douceur, je me sens forte et humble,

quand je la contemple au ciel. Aidée par elle, je ne trouve plus seulement dans la religion la foi et l'espérance, je sens que j'ai la charité; j'aime les saints qu'elle aimait; j'écoute les anges qui lui parlaient et son étendard devient celui de ma vie. Pourquoi ne suis-je pas née au quinzième siècle? J'aurais vu Jeanne d'Arc, je serais morte, et à ce double bonheur j'ajouterais peut-être celui du salut. Mais la volonté de Dieu était de me faire vivre en mil huit cent soixante-trois, et je puis sauver mon âme à cette époque aussi bien qu'au moyen âge, et tout le but de ma vie n'est que cela.

Mercredi 25 février.

Quand donc m'arrivera-t-il une aventure semblable à celle qui tomba sur le nez de Garo en forme de gland?... Il y a tant de choses qui ne me semblent pas à leur place dans ce bel univers! Certes, je pousserais mes prétentions de réformateur beaucoup plus loin qu'à changer de place une citrouille. Je pensais ainsi que Garo tout à l'heure, et je m'indignais en moi-même, de toutes les puissances de mon âme, contre la fatalité du sort qui nous jette dans le monde, homme ou femme, sot ou spirituel, beau ou laid, sans nous consulter; ces griefs étaient gazés de raisons personnelles qui rendaient mon accusation beaucoup moins ridicule qu'elle ne l'est en déshabillé.

Cinq minutes ont passé, et je me retrouve petite fille raisonnable et résignée à n'être que cela. Hélas! sur ce sujet, je ne crains pas de l'avouer, ma résignation est sœur jumelle de la philosophie d'une femme poëte qui s'appelle...

Mais les âmes ont-elles un nom?.....

Jeudi 26 février, neuf heures et demie du soir.

Je frémis, j'ai peur de moi; car je me prends à comprendre le crime (si crime il y a à sauver le bien par l'extermination du mal).

Oh! Pologne! Pologne!

Mon Dieu, il y a de tes enfants pleins de courage, de noblesse et de foi que l'on massacre!.....

N'es-tu plus le Dieu des armées?
N'es-tu plus le Dieu des combats?

N'êtes-vous plus du moins le Dieu de Judith?.....

Il vit, cet homme qui fait tuer en masse des femmes, des enfants, des vieillards! Il vit, et l'on vient de crever les yeux aux blessés et aux malades d'une place forte par son ordre, et ensuite on les a pendus! Ah! Charlotte Corday, et toi, Judith, qui la prêchas d'exemple, votre ombre me souffle la vengeance. Grâce! laissez-moi prier, pleurer et vivre.

Une femme ne peut et ne doit rien de plus. Une

catholique n'a et ne doit avoir pour arme que la prière. A notre époque, on lui refuse le martyre.

C'est au milieu d'une réunion, dans un aristocratique salon, que nous avons appris tout à l'heure la consommation de cette infamie.

Il y a des âmes, du reste, bonnes et accessibles au bien, qui n'ont pas d'écho pour les nobles infortunes et pour ces grandes douleurs. Tout ce qui se passe en dehors de la localité, du cercle des intimes, des connaissances de la famille, et même quelquefois de la personnalité, est pour elles non avenu, n'existe pas. A ces âmes même d'élite, à ces esprits subtils et originaux, que leur font la Pologne, le Pape et le reste de cette grande phalange de héros et de martyrs contemporains qui combattent pour leur foi, pour une idée ou pour la patrie? La France est sillonnée d'équipages, de commissaires de police, approvisionnée de pain, de vin et DE FOIN!... Le luxe marche; on danse, on rit, on s'habille et l'on babille. Ah! quel charmant pays! et que craindre sous son soleil?.....

Heureusement, j'avais un bon bras sympathique sous le mien, au sortir de cet *étouffoir du cœur,* et j'écoutais cette chère compagne avec un bonheur sans égal; car, comme moi, elle aimait la France, cette pauvre France si grande, si généreuse, dont on envoie mourir les soldats au Mexique, en les forçant à assister

froidement à l'assassinat de sa sœur en religion, en courage et en noblesse.

Dis, France, m'entends-tu? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut pour toucher tes oreilles?
Quel mot faut-il donc dire ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon? O vierge des combats,
Habille-toi de fer qui jamais ne se rouille,
Relève *ton armure,* et non pas ta quenouille.

Ah! France! as-tu du cœur? As-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? As-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, dans ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que *la langue* au lieu de l'aiguillon?
. . . . (1)

Mon Dieu, sauvez la Pologne avec le secours de la France, ou daignez rendre ma mort utile! Prenez le reste de ma vie, et donnez-moi un rôle à remplir dans le salut de mes frères! . . . . .

Dimanche 1er mars.

..... A cinq heures, nous quittions nos promeneurs et nous partions pour Saint-Max. Quand nous eûmes franchi les deux ponts, les flâneurs disparurent, et nous nous trouvâmes, mère et moi, seules sur la

(1) Edgard QUINET.

grande route. Les peupliers dépouillés s'étendaient indéfiniment devant nous; les collines environnantes se coloraient des mourantes lueurs du couchant; il régnait dans l'atmosphère ce calme pur qu'on ne respire qu'au printemps ou à la fin de l'automne, et qui fait désirer que la mort nous surprenne en le respirant. — « Au pied d'un de ces arbres, les yeux tournés vers ce beau ciel, à l'heure où s'éteint le jour, il ferait bon éteindre sa vie, disais-je à mère ; ici, loin des hommes, seule en face de la nature, mon âme trouve Dieu sans peine. Il ne lui faudrait pas un bien douloureux effort pour briser le dernier obstacle qui s'oppose à la réunion au Créateur; mais mourir sur un lit de douleur, au milieu d'une grande ville populeuse et indifférente, dans une maison où votre mort n'inquiète personne, au fond d'une chambre obscure, sans air, dont tous les détails vous rappellent une existence misérable ou vaniteuse, quelle oppression pour notre pauvre cœur!... » En disant cela, je pensais à une pauvre dame, amie de ma mère, qui mourait à la suite de souffrances affreuses, et je pensais surtout aux douleurs de cette intelligence d'élite dont les réflexions sur la mort avaient été si poignantes de vérité.....

Lnndi soir, je vais au concert de Félix Godefroy avec Violette, Marie-Émile et l'oncle J***; Paul est venu nous rejoindre. Ce soir-là, j'ai fait bien des réflexions en tout genre. Si je voulais en parler, je ne

cesserais pas. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'aime pas les concerts, et voici le pourquoi :

Le plaisir est une sensation, il ne s'achète pas; on ne se le commande pas, parce qu'on se coiffe d'un chapeau et qu'on s'assied sur une banquette.

La musique est comme un autre langage de cette âme de l'homme qui parle ainsi, mieux parfois que par la bouche; mais encore faut-il que l'âme parle pour qu'on la comprenne; malheureusement je n'ai entendu que les doigts, fort habiles du reste, du grand artiste; il me semble que la harpe doit se souvenir de David, et non pas soulever les applaudissements d'une foule enthousiaste par quelques mesures, pour doubler l'ardeur carnavalesque ou faire voltiger les sylphes dans les brouillards. On assure que les salons de l'hôtel de ville sont responsables de cette froideur d'exécution qui m'a frappée dans le jeu de Godefroy; ils y sont pour quelque chose; mais, je le confesse, partout ailleurs qu'au milieu d'une foule, cette musique m'aurait charmée.

Quand je ne suis pas seule ou à peu près, je rentre en moi-même, je clos toutes mes portes, hormis celles de la raison ou de ma mémoire.

Rendez-moi la solitude, je sors de ma retraite; alors j'aime, je sens, j'admire, et je me confie.

7 mars.

Ah! si l'on peût connaître le fruit par l'arbre, jardinier des âmes, dites, oh! dites-moi ce que je puis être, ce que je serai! . . . .

Samedi 14 mars.

. . . . . J'aime, j'admire, je bénis M. de Montalembert, car, par quelques idées de lui que je viens de trouver dans le *Correspondant,* à propos de l'insurrection polonaise, je sens légitimer toutes les miennes sur le même sujet. Est-ce bien moi qui ose émettre un rapprochement entre mes pensées et celles... Oui, comme la goutte d'eau peut revendiquer aussi bien que le fleuve le droit de concourir à la fertilisation de la terre et à la germination du blé. A la fin de l'admirable défense de M. de Montalembert, j'ose dans mon infirmité signer un *credo* sincère. Ah! si l'Empereur persiste dans son immobilité, que devient la France? Comme Blanche de Castille, préférant la mort de son fils au péché qui tuerait son âme, je souhaiterais à ma bien-aimée patrie tous les malheurs imaginables plutôt que celui de perdre son titre d'épée de Dieu, son honneur, sa bravoure, et de souiller son drapeau par la double honte de l'égoïsme et de la lâcheté.

Mercredi 25 mars, sept heures trois quarts. La nuit tombe.

Je suis tout heureuse; le ciel de ma vie me paraît ressembler au ciel de ce soir que j'admire de ma fenêtre ouverte, roulant des nuages roses sur son fond bleu pâle. Mille souffles étranges glissent dans mon cœur; je suis moins rude, il me semble que je deviens presque douce. Il y a de petits arbustes qui reverdissent alentour du jet d'eau; quelques petites espérances réveillent le printemps dans mon imagination.

Quoi donc a produit cela?... Je n'y vois plus; mais à demain l'analyse. Je divorce aujourd'hui avec le raisonnement. Je sens la chaleur; demain je saurai si elle me vient du soleil ou d'un calorifère.

Mardi 31 mars.

Nous voici dans la grande, dans la divine semaine...

En attendant le jour de Pâques, l'air s'attiédit, les arbres se couvrent de boutons qui s'ouvrent à demi; le printemps, comme l'ange du Seigneur, s'apprête à remplacer la mort. C'est probablement la dernière année que je fêterai Pâques à Nancy. Quand j'en aurai le temps, je viendrai causer avec toi, mon cher journal, et te dire ce qui me fait songer à la nécessité ou à la possibilité d'un adieu au soleil de Lorraine.

Dimanche 19 avril.

Mon journal, c'est une mosaïque dans laquelle je glisse une pierre de n'importe quelle couleur; c'est l'arbre sur lequel Robinson faisait chaque jour une fente, et qui lui servit à compter les années d'exil; c'est un composé de riens... Cependant il m'est précieux, comme tout ce qui est unique et dont la perte ne saurait se réparer.

Nous avons reçu des nouvelles de Tarbes; l'oncle qui est envoyé en garnison à Chartres trouve notre projet d'aller habiter cette ville excellent, prudent et heureux pour lui. Comme il est bien décidé que je suis postulante artiste, le voisinage de Paris et celui des peintres que mon oncle y connaît me seront très-profitables, et ce dépaysement m'initiera à cette existence que j'aime malgré tous ses revers, et peut-être même à cause d'eux.

Ainsi viennent l'automne et les pâques prochaines, et le nid de Lorraine sera vide, et les oiseaux envolés vers les chênes antiques qui environnent la cathédrale, si Dieu leur prête vie.

Il y a cinq ans, on ne parlait à Nancy que d'un jeune peintre déjà célèbre; c'était un élève de M. Leborne, qui venait de remporter le prix de Rome. Quelques années avant son départ, il avait fait le portrait de sa mère.

Ce portrait, je le vois chaque matin en entrant au cours. C'est le visage pâle et amaigri d'une femme de soixante ans; son simple bonnet aux cordons dénoués, le fichu en grossière étoffe qui entoure son cou, indiquent sa condition de paysanne. Une ombre portée à la Rembrandt donne de la sévérité à ce visage, au premier aspect; mais bientôt l'œil s habitue et distingue, dans cette obscurité, le calme regard de ces yeux sans couleur, abrités par un front haut et sillonné de rides qui attestent les douleurs de la mère et la simple énergie de la femme du peuple qui croit en Dieu, qui aime ses enfants et qui travaille chaque jour pour gagner leur pain. Cette tête de femme me captive par sa beauté morale; elle me fait rêver aux Cornélie et aux mères chrétiennes de la primitive Église. C'est le type le plus noble de la maternité.

Pauvre femme! elle est morte samedi dernier, à la veille du jour où elle devait revoir son fils qui revenait de Rome, après cinq ans d'absence. C'est de M. Leborne que j'ai appris tous ces détails. Sellier dînait chez le frère de son maître, en arrivant à Paris, lorsqu'une dépêche lui apprend l'état désespéré de sa mère. Quelle nouvelle au milieu des joies du retour, du récit animé et heureux d'un grand voyage, au moment où la carrière se présente brillante et belle, où l'on croit avoir atteint le bonheur, où l'on voit en perspective la fortune couronner le succès! Et tout cela devenir inutile

par la mort d'une mère dont on voulait embellir et combler les derniers jours!

Vendredi 23 avril.

..... Certainement, je suis bien heureuse de retrouver le soleil et tout ce qu'il fait vivre; j'aime mieux écrire auprès de ma fenêtre ouverte en écoutant mon jet d'eau, que geler au coin de mon feu. La terre est si verte, les arbres si vaporeusement poudrés de feuilles! Mais tandis que je suis paisible et tranquille sur la vie de tous ceux que j'aime, il y a des pays aussi beaux, aussi pleins de séductions que le nôtre, et, dans ces pays, des familles, des hommes, des enfants toujours prêts à mourir. Pauvre Pologne! Je n'en parle plus, mais elle m'inquiète toujours; j'y suis par le cœur bien autant qu'en France, et je donnerais toute ma vie pour avoir le droit d'y mourir.

J'ai lu tout ce que l'on écrit pour et contre elle avec indignation ou étonnement, car les voix qui attaquent cette nation martyre m'ont rappelé celle des princes des prêtres juifs. Que certain parti, sous l'incognito de n'importe quel journal, tel que le..., s'élève contre l'insurrection polonaise ou bien se taise lorsqu'il s'agirait de la défendre, je ne change pas d'avis, moi, je ne tais pas mon admiration pour cette cause; je n'en crois pas moins à sa justice et à son droit, car je sais que c'est au nom de la loi de Moïse que Jésus fut condamné; je

sais que les onze se cachaient dans Jérusalem, tandis que Pierre reniait son maître; je sais que le dernier cri de Jeanne d'Arc au tribunal qui l'avait condamnée fut adressé à l'infâme évêque de Beauvais. Ah! que de choses j'ai sur le cœur à ce sujet! .....

Mercredi 29 avril.

..... Madame B*** est bien une mère qui a perdu son enfant. Il y a une douleur poignante et toujours visible dans ce pauvre cœur de mère, le seul que le temps n'a jamais pu guérir entièrement, lui qui ferme tant de plaies, qui efface tant de souvenirs et qui éteint tant d'amours. ....

Vendredi 1er mai. *Ave, Maria.*

..... Cette semaine, je l'ai passée dans une véritable ivresse artistique, dessinant le matin, peignant le soir, admirant, en vraie folle que je suis, le délicieux visage de Célinette que j'ose tenter de reproduire, dévorant les gens du regard, étudiant sur n'importe qui des effets d'ombre et de lumière; puis je poétise mes créations, et je me livre à des bâtisses d'épopées admirables qui ne verront jamais le jour, à mon grand honneur.

J'aime la peinture et le dessin véritablement *à la folie;* mais plus j'aime l'art, et plus je le comprends;

et plus je le comprends, plus aussi je désespère de moi.

Néanmoins je serai artiste, je dois l'être, tout m'y engage, et la nécessité s'en mêle, malgré les sages conseils et le demi-blâme de l'oncle le chanoine. J'émigrerai, je vivrai en bohême, je serai artiste; advienne que pourra.

Oui, il me faut cela pour vivre; sinon je m'engloutirai, comme tant d'autres, dans le calme énervant, dans l'égoïsme officieux de la vieille fille. Je ne serais bientôt plus rien dans cette atmosphère étouffante de l'existence ordinaire. Il me faut, à moi, de l'air et la liberté; il me faut une position indépendante dont tout le soin repose sur moi seule; qu'humainement je n'aie nul appui, afin d'en trouver un dans ma volonté. Ah! que notre sexe est gênant pour tous ces beaux projets!

Moralement, j'ai trois natures... (Tout ce chaos de pensées diverses me ramène à cette dissection de moi-même à laquelle je me livrais hier.)

La première, qui est, je crois, la base de mon caractère, *mon sens*, c'est-à-dire le principe de l'impression soudaine; cette nature-là, je la tiens de l'antiquité grecque. C'est à elle que je dois cette admiration irréfléchie pour le beau dans la force du légitime et suprême orgueil; pour les conquérants, malgré les flots de sang dont ils inondaient la terre; pour les philosophes, malgré leurs erreurs; pour les stoïques enfants de Sparte,

pour l'amour exclusif de la patrie et du devoir. La grandeur, la force, la puissance, voilà mes étoiles dans ce ciel-là.

Ma seconde nature est d'humeur protestante. Celle-là est plus précise que la première. C'est une violente disposition à tout désirer avec excès, à ne plus m'arrêter sur les bornes du possible. Cette nature est d'une exagération terrible. Tout ou rien, c'est sa devise.

La mort ou la liberté, c'est là son cri de guerre.

Enfin, je suis catholique par la grâce de Dieu.

Ici, je raisonne et je crois. Qu'elle est belle pour l'esprit, douce et consolante pour le cœur, cette religion de mon Jésus! C'est beau, beau; mais c'est presque trop beau. L'unique nécessaire, c'est le but de cette nature; son seul cri, c'est Dieu.

Mais à quels antagonistes n'a-t-elle pas affaire? Elle détruit mes plus chères idoles, la gloire et la liberté, en leur opposant l'humiliation et l'obéissance; et ce qui m'abat le plus, c'est que je sens bien qu'elle a pour elle ma conscience et mon amour de l'idéal. Elle a ma raison tout entière; mais je lui veux plus, je veux lui donner tout mon cœur, car il n'est point de salut pour moi hors de cette forteresse que je voudrais parfois raser.....

J'ai lu durant ce mois la *Sibylle* d'Octave Feuillet. C'est un joli roman, semé de jolies pensées joliment dites. Madame de Beauménil est vivante. J'en connais

plusieurs éditions. Je trouve Clotilde sculptée par Pradier, et le héros de l'histoire un type trop beau pour notre époque et trop mesquin pour le moyen âge; aussi je pense que c'est là l'homme à venir, l'homme de 1900. Quant à Sibylle, elle est délicieuse partout, excepté dans sa façon de mourir. Les marais et le clair de lune pour Clotilde, à la bonne heure! mais Sibylle là-dedans, fi donc! Ce n'est pas là la simplicité d'une mort chrétienne. C'est une composition d'effet pour baisser le rideau sur un drame.

J'ai parcouru aussi *Gabrielle* de Marie Gjertz. Le livre me déplaît presque d'un bout à l'autre. L'héroïne me semble une houri de Mahomet qui ne demande qu'à être esclave, et qui meurt parce qu'elle est un jouet; je ne vois pas où est la différence avantageuse pour l'une ou l'autre de ces deux objections. Le héros n'est rien, parce qu'il veut être trop de choses. En cela seulement, il est de notre époque. C'est une âme en peine qui avait la vocation d'être créateur, rien que cela!

Après avoir écrit l'*Enthousiasme*, il me semble qu'il ne restait plus à l'auteur qu'à laisser retomber sa plume et à vivre d'espoir. Pauvre femme! Brigitte, c'est elle-même. Gabrielle, c'est la femme du paganisme, du moyen âge aussi bien que du présent et du futur, dont le rôle consiste ici-bas à souffrir, à obéir et à aimer.

Dimanche 24 mai (jour de la Pentecôte).

J'ai institué mes réunions de chaque semaine pour plusieurs raisons.

Article 1er. L'intention principale était de travailler pour les pauvres, et d'en provoquer l'habitude dans d'autres familles que la mienne.

Je voulais ensuite ne pas rompre avec mes amies et perdre le moins de temps possible à les voir; dans les lectures que nous ferions ensemble, leur donner de bonnes pensées et le goût du beau; dans ma conversation, me montrer telle que je suis et leur apprendre à faire de même.

Je voulais enfin mettre entre mes amies et le plus de jeunes filles possible une cordialité, une sympathie, une politesse qui fassent abstraction du rang, de la fortune ou du nom pour ne voir que l'éducation, et voilà que l'expérience fait justice de mes utopies; je reçois une petite carte qui me prouve que, parmi mes aimables ouvrières, dame susceptibilité a fait des siennes... C'est pourtant ma meilleure amie, celle-là!

J'aime la fête de la Pentecôte. Il me semble qu'il y a plus de mystérieux dans l'invocation du Saint-Esprit que dans les fêtes où l'on adore plus spécialement les autres personnes de la Sainte-Trinité.

A notre époque surtout, dans les aspirations inquiètes des esprits, dans le doute et l'obscurité qui nous

environnent du côté de l'avenir, à certains cris de détresse qui échappent aux Noés de notre époque, je crois avec bien d'autres à une révélation plus terrible que celle du Sinaï, plus féconde que celle qui fut faite à Pierre le jour de la Pentecôte; je crois à un cataclysme semblable à celui qui mit fin à l'empire romain et à la régénération qui fonda le moyen âge. Et je m'écrie du fond du cœur avec Lacordaire :

« Seigneur, des saints! donnez-nous des saints!... »
Et je redis avec Lamartine, mon poëte bien-aimé :

De quel vent soufflera l'esprit que l'homme appelle?
L'âme avec plus de soif jamais l'attendit-elle?
Jamais passé sur nous croula-t-il plus entier?
Jamais l'homme vit-il, à l'horizon des âges,
Gronder sur l'avenir de plus sombres nuages,
De plus divin sentier?

Fends la nue et suscite un homme,
Un homme palpitant de toi!
Que son front rayonnant te nomme
Aux regards qui cherchent ta foi.

D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,
Retrempe au feu du ciel la parole sublime,
Le glaive de l'esprit émoussé par le temps!
De ce glaive vivant arme une main mortelle...
Parais, descends, travaille, agite et renouvelle,
Et ranime de l'œil et du vent de ton aile
Tes derniers combattants!...

Hier, je ne valais rien pour le courage et l'espoir; ce couple divin, envolé de mon âme, y avait laissé un

vide que de grosses larmes auraient pu combler peut-être, mais je n'ai pas voulu pleurer, et je me suis mise à lire pour me distraire et tuer ce maudit jour. Vers le soir, ma bonne mère m'a rapporté le dernier numéro du *Musée des Familles* en me donnant à deviner quel plaisir il me réservait. J'ouvre, et quel bonheur!... je puis enfin me figurer le visage de cette jeune fille qui, à mon âge, jouit de cette destinée, le rêve de mes rêves!... J'aime Henriette Ponstovoïto, plus peut-être qu'aucune de mes amies. Son portrait n'a fait que doubler cette sympathie, parce que je crois reconnaître un peu dans ce visage le type du mien... Hier je pensais :

Elle a dix-huit ans, elle est de bonne famille, elle possède une piété sincère, et la voilà qui a en plus ce que mon âge, ma famille et ma religion semblent me défendre à tout jamais... Non, ce n'est pas cela qui m'entrave, puisque ces obstacles n'en ont pas été pour elle. C'est donc le courage, l'initiative qui me font défaut? Hélas! pas plus cela qu'autre chose; ce qui me manque, c'est la certitude que je serais utile, car le désir du changement ou de la renommée n'est pas le mobile qui me fait rêver cette existence. Je voudrais mourir pour une grande cause, et ma pensée unique est d'en servir une toute ma vie. Comment savoir si même je ne serais pas ce que je suis dans ma petite chambrette, une inutilité de plus?... Oh! que n'ai-je de l'or! L'or du moins sert toujours; il n'a ni âme,

ni vie, ni dévouement, mais il est or pour tous les autels! . . . . .

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc. Depuis le premier rayon du soleil d'aujourd'hui jusqu'à la dernière heure du soir, j'y pense; je la vois, je la vois, je l'entends! . . . . .

> . . . Celle qui sauva la France, sa patrie,
> Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits.

La pauvre bergère de Domrémy serait canonisée que je ne lui aurais pas voué un culte plus grand!

Lundi, huit heures du soir.

Pourquoi écrire à cette heure, et lorsque je n'ai rien de plus que tout autre jour à conter ici? Un remords et une espèce de manie en sont la cause. . . . .

Mère m'apporte aujourd'hui *Eugénie de Guérin*, et j'y vois, entre mille beautés inimitables, une persévérance que je puis fort bien imiter. Les jours se succèdent dans ce journal presque dans l'ordre qu'ils occupent dans le calendrier. Voilà le remords pour moi, qui ne me débarrasse plus que de quinze en quatorze de ce que j'appelle mes pensées. Quant à la manie, il faut en avoir une solidement humble pour continuer à parler du ciel, de la terre et de son âme lorsqu'une Eugénie de Guérin l'a fait avant nous.

Céline m'a fait une visite dans la journée. Avec la charmante blondine, je suis toujours à mon aise. Elle est si aimante et si aimable, que jamais elle ne me parle de ce qui ne m'intéresse pas. Donc, avec elle, foin des toilettes et des secrets! Je lui montre le portrait de mon héroïne, en lui conseillant d'en être jalouse, si elle tient à envahir mon cœur; elle ne peut m'en vouloir. Henriette est si belle, si grande, si... alors j'entame les litanies de mes héros; mais point d'animation dans nos causeries, car il n'y a point de controverse; j'y parle de mes grandes amours en prose, j'y analyse mes lectures sans critique. Je suis raisonnablement gaie, affectueuse de même. Bref, le doux visage, l'âme naïve et sincère de mon amie me calment sans me refroidir et m'animent sans m'exalter. Les belles glaces nous embellissent trop. Gare au sort des Narcisses!

Tout à fait le soir au salut de l'Octave. Il y a eu un cri avant le *Nunc dimittis,* qui me prépare admirablement à ce beau cantique et qui me donne le même élan de prière qùe le *Sursum corda* de la sainte messe; c'est le *Salva nos!* Cette année plus que jamais il m'émeut, et il me transporte de la terre qui souffre, au ciel qui libère, des combats au Dieu des armées, de mon espoir qui attend à l'avenir qui promet. Combien de temps le pousserons-nous encore ce cri d'angoisse, et qui de nous entamera jamais le *Nunc dimittis?*

Reçu une grandissime lettre qui m'attriste autant qu'elle m'a fatiguée à la lire. Je n'aime que ce qui est rare, le cœur et les vertus comme le reste. Malheureusement les femmes, et surtout les jeunes filles, et plus encore certains caractères mystiques et exaltés, ne parlent qu'ainsi. Sans me le dire, cette jeune fille me fait pressentir un changement de vie pour elle en même temps que des revers de fortune. Elle pense utiliser son talent, résolution, dit-elle, qui lui coûte plus de sacrifices qu'elle ne lui rapportera de profit. Là-dessus, réflexions sur les peines de l'exil de la terre, troubles à propos de vocation, langueurs, tristesses, romanesqueries enfin. Cette douleur qui s'épanche m'est antipathique. Il me semble que ces confidences-là ne doivent être faites qu'à Dieu.

Quand je me sens, pour une cause sérieuse, les larmes me monter aux yeux et que je les refoule, je crois sentir mon cœur s'élargir comme l'Océan pour les recevoir. Elles s'y perdent, et je n'ai pas pleuré. Plus une chose m'est à cœur, moins j'en parle; je ne dis pas que je n'en parle pas du tout

Mon journal reçoit ce qu'ont laissé les nuages et les hirondelles, et je dis à mère ce que je n'ai pas écrit; mais pour les indifférents, les étrangers, j'ai l'article pluie et beau temps pour faire entendre ma voix... Chère amie! peut-être m'a-t-elle prise pour un nuage; j'ai tort de me poser vis-à-vis d'elle en indifférente, car je

l'aime, au fond... Je l'aime, mon Dieu! quel singulier mot! Est-ce que je le comprends à la manière de tout le monde?

Que dire de plus? J'ai terminé ma Rosalba qui minaude gracieusement sur le canapé, parce que, grâce à elle, j'ai oublié que le mercredi était le jour de la *mal'aria* de mon esprit, comme le vendredi est celui de l'*athoumia* (1) de mon cœur.

Elle était bien jolie, Rosalba, lorsqu'elle prit en main ses pastels et qu'elle fit passer les roses de ses joues et son sourire perlé du miroir sur ce papier, que je vois, que je touche et que je viens de copier! Un jour vint où, comme celui-ci, elle posa le portrait terminé devant elle et où elle s'admira comme je l'admire. Près de deux cents ans ont passé sur ce jour.

Quand le même temps aura pâli ma copie, qui pensera à moi, et où serai-je?... Sans confondre l'immortalité avec la célébrité qui survit à la tombe, je ne puis m'empêcher de porter envie à ceux qui laissent un nom sur leurs œuvres; moi qui aime tant les morts, je ne puis me faire à l'idée qu'une âme éprise de la même passion ne verra pas glisser mon ombre dans ses souvenirs.....

(1) Quelque mot recueilli au cours de littérature, et qui signifie énervement, défaillance de cœur. *(Note de l'éditeur.)*

Jeudi 11.

On criait ce matin la prise de Puebla. Ma première exclamation fut enthousiaste et heureuse ; puis j'ai pensé... et je n'acclame plus. Pauvres soldats ! combien sont morts, et pourquoi? Et la Pologne et Rome attendent ! . . . . .

Dimanche 14.

Je sors des *Reliques* de Maurice de Guérin tout ébloui et attristée. Mourir de langueur, quand on pouvait vivre d'une telle vie! Tout est relatif... Moi, je serais au but de mes désirs, si je pouvais traduire dans son langage avec cette clarté et ce charme, avec l'indicible harmonie de sa parole, mes pensées qui ne trouvent qu'un sépulcre dans mon journal. Oh ! comme je le jalouse, ce beau poëte, lorsqu'il visite les primevères, bondit avec son centaure ou chante avec le grillon ; il me semble qu'il m'a volé toutes ces choses, et, malgré l'enchâssement précieux de mes trésors, je suis prête à redemander *mon bien* qui serait si mal chez moi.

Mercredi 17.

Qu'ils sont heureux les musiciens, les oiseaux, ceux qui jettent leur note dans l'harmonie divine qui s'échappe de tous les coins de la terre et se rallie dans

l'air pour s'élever au ciel! Je les envie plus qu'Harpagon n'envierait Rothschild. C'est peut-être mal. Mais comment les entendre avec indifférence? Hier soir, j'ai été promener mon envie alentour de la ville, du côté des Trois-Maisons. Je n'ai vu que des échappées de la nature que le bonheur bourgeois découpe en jardinets pour y jouir de ses rentes, de ses enfants et d'un horizon autre que celui du comptoir. Ce n'était guère que des touffes de sureau qui pleuvaient sur nous, au moindre souffle, leur poussière parfumée; des plantes grimpantes dépassant les projets et les limites du jardinier, qui venaient charitablement couvrir les tuiles rouges et le crépi frais des murs avares; les têtes des cerisiers et des pommiers toutes souriantes de promesses; peu de chose en comparaison d'un champ immense où l'œil se promène à l'aise, sans rencontrer ces barrières insupportables de la propriété bourgeoise; et pourtant cela suffisait pour me faire regretter la vie des champs et pour me faire apprécier mon âge et l'avenir.....

Vendredi 19.

Huit heures sonnent... Une voix de jeune fille chante dans une maison voisine, et un cor de chasse semble évoquer l'ombre du *grand veneur*. Je voudrais savoir ce que pensent et ce que sont la jeune fille et le musicien; je voudrais les connaître à la façon de Gygès.

Oh! que je me reconnais bien pour une fille d'Ève! Voir, entendre, connaître, c'est chez moi un désir si insatiable que je n'ose l'appeler simplement de la curiosité. D'ailleurs, je ne le pourrais pas, car si je veux savoir, je n'ai encore mis la main à aucune pomme. Et puis, ce vague entre moi et le désir me plaît; je crains l'heure du désenchantement, et je laisse le voile tant qu'il lui plaît de rester; lorsqu'il se déchire, je regarde ailleurs.

Mon Dieu! c'est vous qui êtes l'Inconnu qui m'attire, vous qui seul pouvez désaltérer ma soif, vous qui, le voile de la Foi étant déchiré par la mort, fixerez éternellement mon regard par votre indicible beauté! Monde qui n'est pas la terre, ciel qui êtes le marchepied de Celui qu'habitent les Saints, je voudrais vous voir, vous traverser, et pourtant je tremble à l'idée que certainement je vous connaîtrai un jour!

Dimanche 21, le soir.

Aujourd'hui, longue causerie avec mademoiselle M***... C'est l'événement du jour. Cette âme aux fines et délicates sensations, dont la raison est si droite, le jugement si impartial, revient enfin de sa première impression sur la Pologne; elle se convertit à sa cause, et voudrait tout transformer en or et en secours pour elle.

Chère mademoiselle! comment ai-je plus d'expérience qu'elle du cœur humain? On peut aimer la Pologne, l'admirer, la plaindre, supporter pour elle les railleries du monde; ne pas faire sauter la jeunesse, ni régaler l'âge mûr à cause d'elle; en un mot, convertir l'argent destiné au plaisir en obole pour la charité. Allons donc! nous ne sommes pas fous.....

Je fuis cette pensée comme si elle était mauvaise, et toujours quelque incident nouveau la fait surgir sur mon chemin. Le fantôme de la Pologne me suit comme une ombre... Avec lui, le remords de ne pouvoir rien faire pour elle, et l'insupportable fardeau d'indifférence et d'inutilité qui pèse sur mon âme, avec mon titre de jeune fille.....

Les bouquets de ma chapelle passent la nuit dans cette chambre où j'écris. Six roses blanches et deux branches de seringat charment mes pauvres yeux, qui volontiers se perleraient d'une autre rosée que celle du ciel.

Jolies et virginales fleurs, elles me remettent en mémoire la chanson de *la Mariée de Varsovie* que ce pauvre Pitre Chevalier traduisait peu de temps avant sa mort... Peut-être est-elle morte aussi, la jeune héroïne qui la chantait si joyeusement.

Tout le bien remonte à sa source... Qu'il doit être beau le ciel!

Je ne puis me détacher de ces blanches fleurs, elles

ont un charme d'attraction pour mon âme qui n'est pas folle des bouquets de noce; mais celui-là semble me cacher un sens plus grand et plus mystérieux que les bouquets ordinaires. Une des roses s'effeuille sur mon papier; la beauté de ma fiancée n'est pas pour la terre, elle y passera peu de jours, et sa robe immaculée sera son linceul. Le seringat, aux pétales épais et blancs comme ceux de la fleur d'oranger, ne serait-il pas la fleur des fiançailles de l'âme? Elle ne produit rien de matériel, et son parfum, aussi enivrant que celui de sa féconde sœur, au lieu d'assoupir, exalte et réveille les sens, et donne comme une fièvre d'enthousiasme. Si j'avais des ailes, je tresserais une couronne de ces fleurs, et j'irais la porter à ma fiancée du malheur, ombre chérie de ma Béatrix céleste.

Jeudi 25 juin, cinq heures du soir, pendant l'orage.

Moi qui en imagination ne redoute pas les périls certains d'un champ de bataille, je meurs quasi de frayeur à la pensée que, sans pouvoir même le pressentir, l'éclair me ferait passer subitement du temps à l'éternité, mort qui est une exception, s'il en fût... Je ferme portes et fenêtres par prudence, ce qui me laisse juste ce qu'il faut d'air et de lumière pour ne pas mourir.

Huit heures du soir.

Petite folle vit encore... Je ne veux pas rester dans ce cahier avec cette odeur de *mal'aria.* — Vive l'air! J'ouvre ma fenêtre, et je bois à pleins poumons la vie, l'espérance et la force. Je vais me hâter d'achever un travail que ma paresseuse sympathie avec le ciel m'avait fait abandonner; alors je n'aurai plus ce petit chatouillement de conscience qui me reproche tant de *riens*, fruits de mes beaux projets faits à l'aurore de ce jour.

Les nuages s'éparpillent en boules de neige, et tout se fond là-bas. Le tapis de leurs jeux revêt une couleur gris azuré. Comme notre imagination sait faire des chemins de traverse pour courir à ce qu'elle aime!

Ces boules neigeuses et aériennes, je les appelais autrefois les moutons du ciel. De la brebis à la bergère il n'y a qu'un pas, et de bergère digne des moutons du ciel je ne connais que Jeanne d'Arc... Je retombe sur la terre.

A travers les feuilles de la vigne, mon œil peut entrevoir encore son délicieux profil. Oh! si le monde des esprits est accessible à l'amour des pauvres humains, Jeanne, donne-moi ta protection en retour de mon cœur! . . . . .

Samedi 27 juin.

Coquelicots, dormirez-vous aussi bien dans mon vase bleu de ciel que dans le dortoir béni d'où je vous ai rapportés comme souvenir? Je crains que non. Ils se penchent tous deux l'un sur l'autre, et la petite fleur en gerbe, couleur de souci, et la folle avoine qui grelotte sur eux n'ont pas l'air plus à leur aise. Sans ma main qui a joué le rôle de la Mort dans son domaine, l'un de ces pavots sauvages dormirait encore sur la tombe du général Drouot, et servirait de symbole au repos simple et calme de cette dépouille glorieuse qui fut la prison d'une âme de saint et la figure d'un héros.

L'autre coquelicot fleurissait contre un tout petit cercueil ouvert, jeté sur l'herbe. Bienheureuse l'âme de celui qui dormait où se penchait la fleur!... L'herbe et la fleur jaune, avec la petite branche de saule pleureur, ont été cueillies sur la tombe de mon père ou plutôt alentour de cette tombe, que sa pierre noircie et la croix de marbre étendue sur elle empêchent les fleurs d'égayer, et qu'un saule touffu et sauvage couvre presque entièrement.

Petit bouquet, le cimetière que je t'offre ne vaut pas celui où dorment les hommes, si les fleurs, les oiseaux, le soleil et l'air pur qui animent sa vaste enceinte étaient réellement leur lit de repos. Mais si toute cette brillante

surface se levait devant moi comme le rideau qui voile un théâtre, ce que nous y verrions ne te ferait pas soupirer dans le vase bleu de ciel qui sera ton dernier cercueil.

Dimanche 28 juin.

Ce matin, j'ai rencontré une grande et poétique jeune fille de mon âge qui est restée dans mes souvenirs de dix ans comme une créature étrange, pleine d'intelligence et d'originalité. Elle m'a saluée du plus séduisant sourire dont jamais fille d'Ève ait embelli deux lèvres de corail, et, l'esprit tout adouci par cette vision qui m'a ramenée à une époque dont je n'ai jamais parlé à mon journal, je viens réparer cet oubli dans la meilleure disposition où je puisse être pour le faire.

Je venais d'atteindre cet âge à deux chiffres qui m'effrayait tant, et l'on me trouvait des dispositions si peu douces et obéissantes qu'un beau matin, moi, la petite raisonneuse, libre comme l'air, légère comme un oiseau, après une caresse donnée à mon bon père qui souffrit de cette première séparation d'un jour, on me conduisit place Saint-Jean, dans l'ancienne maison de tante, alors devenue l'héritage de mes cousines et la succursale de l'aristocratique couvent du Sacré-Cœur.

J'y fus admise à titre de demi-pensionnaire. Cinq petites filles, dont l'aînée, de mon âge, m'intéressa nécessairement plus que les autres, y étaient déjà

réunies. Il n'y a que sept années de cela, et pour nous retrouver ensemble dans la salle d'étude avec madame Herminie pour surveillante, tandis que la bonne et respectable madame de W***, notre supérieure, méditerait dans la petite chapelle et que madame C*** apprendrait l'alphabet à Louise C***, il ne faudrait rien moins que la trompette de l'Archange, à qui l'impossible cédera au jour du jugement.

Huit jours après mon entrée à la succursale, mon pauvre père mourut. Je me souviens des prières que ces bonnes petites âmes faisaient alors, chaque soir, en commun pour obtenir de Dieu la grâce, qui pouvait seule nous faire accepter cette mort sans désespoir. Je les en remercie.

Deux mois après, Céline vint me retrouver. Au mois de juillet, m'étant débarrassée des études qui occupent ordinairement trois années de pensionnaire, je quittai la succursale pour être uniquement instruite et dirigée par ma bonne mère.

De ce passé, je ne puis cependant oublier le beau côté pour le revers, et je me rappelle les gronderies de madame de W*** lorsque j'avais un peu trop raisonné avec ma maîtresse d'étude. La douce voix de la supérieure, au lieu d'irriter mon caractère énervé par les réprimandes un peu trop doctorales, me métamorphosait de lionceau en mouton; mais que cela durait peu!

Laurence de W*** était un enfant de mon âge que

j'aurais aimée partout ailleurs qu'où je l'ai connue. Mon entrée, en lui donnant une compagne de classe, lui enlevait son droit d'aînesse sur la petite bande. Désormais, elle eut à lutter contre les obstacles qui s'opposaient à une priorité que pour rien au monde je ne voulais céder. Dans ce *steeple-chase* d'orgueil enfantin, Laurence apportait l'impétuosité de sa nature nerveuse et de son caractère, qui se traduisait, aux jours de défaite, en bouderies et en impatiences; aux jours de triomphe, en arrogance un peu hautaine et en sourires d'impératrice.

Moi, avec tout autant d'orgueil, j'étais plus calme, et je recevais les succès et les mécomptes avec la même indifférence. Que de brouilles et de raccommodements entre nous deux! Comme l'époque aux billets fut amusante, quand, à l'ombre des pupitres, nous établissions une poste dont Céline, placée entre nous deux, était le facteur! Et les dictées de la salle avec madame C***, et les récréations dont Laurence était l'organisatrice, et Lucie de L*** le lutin chéri!

C'est donc mon ancienne rivale que j'ai revue aujourd'hui. La petite fillette brune, maigre, spirituelle a fait place au plus délicieux rêve qu'un poëte aurait chanté dans ces jours d'idéal. Ajoutez-y un sourire enchanteur animant deux yeux de créole au regard profond et tendre, qui, une fois fixés dans les vôtres, chassent les nuages qui voilent la sérénité du souvenir.

Mardi 30 juin.

Pourquoi, lorsqu'on n'est capable que de défigurer la nature en essayant de la reproduire, s'acharner à perdre ainsi ses heures dans un travail qui ne subsistera que pour notre honte et notre confusion? Au lieu d'une œuvre dont le mieux sera toujours médiocre, pourquoi ne pas laisser s'écouler mes heures et mes jours dans une suite d'occupations vulgaires que mon intelligence et mes facultés rempliront plus soigneusement et mieux qu'elles ne l'exigent, et qui satisferaient ainsi complétement ma pauvre conscience amoureuse de la perfection?

Pourquoi, en un mot, n'ai-je pas le sens complet et actif de l'art, si je dois être peintre? Pourquoi ne suis-je pas gardienne de canards, si je ne suis bonne qu'à cela? Mon Dieu! quand verrai-je clair?

Huit heures du soir.

Il ne faut pas trop tendre l'arc, si l'on ne veut pas qu'il se brise, a dit je ne sais quelle sagesse que j'oublie trop facilement. Ce qui précède a été écrit dans le craquement précurseur, et vers trois heures la corde se casse. J'ai été me promener avec mère; faute d'utiliser mes mains, j'ai fait travailler mes pieds, et je reviens, la tête libre et le cœur plein, justement le contraire de ce matin.

« Cet âge est sans pitié, » dirait le *bon* fabuliste, s'il me rencontrait au bord d'une route cueillant, par-ci par-là, une petite herbe bien frêle que je viens de considérer longuement, d'admirer, d'envier, et pourtant que j'arrache à son petit monde, pour avoir le plaisir de recommencer mon extase le lendemain.

Je m'en veux quelquefois de cueillir une fleur, et puis le diable (qui ne les aime peut-être pas) me rappelle un chapitre de la Genèse où il est dit que Dieu créa la terre et tout ce qu'elle renferme et tout ce qui la pare pour l'homme. Alors, je casse un brin d'herbe, je cueille une fleur, je relève la tête et je remercie Dieu sans remords.

Samedi 4 juillet.

Espérance, grande espérance pour mes fantaisies d'albums ! Dame photographie va en transmettre quelques échantillons dans la grande ville, et peut-être ce creuset va-t-il me trouver tout or... ou plomb... Mon Dieu, chassez l'*athumia !*

Pauvres ombres de mes rêves qui flottez depuis un an de mon imagination à ces blanches pages, voici que de vilains corbeaux vont s'abattre sur le champ vert que vous fleurissez comme les pâquerettes du printemps ! Vous étiez *moi* pour moi, vous deviendrez eux pour tous.

Je fais peut-être mal de vous répandre aux quatre

vents du ciel. On ne demande pas de fruits aux haies et aux herbes sauvages qui poussent à l'aventure. Elles charment, parfument, égayent la route, c'est la mission qui leur vient du ciel, et peut-être n'en avez-vous pas d'autre.

Jeudi 16 juillet.

Je fais mon portrait pour le signer d'une main de dix-sept ans... Quand une cinquantaine d'années auront jauni les feuilles de ce journal, pâli mon pâle sourire, et que l'auteur de tous deux sommeillera dans quelque coin du cimetière, est-ce que je ne pourrai pas voir ceux qui, vivants alors, penseront à moi, mon Dieu?... Idée vaine et extravagante! Y aura-t-il jamais un souvenir pour mon âme? .....

Quand je suis joyeuse, il me semble que le jet d'eau rit aux éclats; il petille, il bavarde avec esprit. Suis-je comme à présent, il pleure des larmes de désespéré.....

21 juillet, huit heures du soir.

Visite au cimetière. Il y a dans cette promenade un charme tout-puissant pour ma pauvre intelligence, desséchée par le contact des vivants. J'en sors rafraîchie, purifiée de mes découragements (il y a tant d'espoir sur une tombe!), lavée de mes indifférences et de ma vanité. Est-ce que la sagesse ne dort pas dans les cercueils?

La clématite est en fleur; elle fait irruption dans notre salon par la fenêtre entr'ouverte, et profite de sa liberté pour se donner des airs de créole, en serpentant comme une liane. Le jet d'eau coule gravement, comme s'il ne devait jamais tarir, les arbres sont immobiles et vigoureux comme si l'automne était un mythe; mais il se fait tard, les chauves-souris s'envolent du nord au midi, de l'est à l'ouest, la nuit est venue... La mort viendra! . . . . .

Pourquoi semer mon journal de cette vérité, la plus palpable de toutes, et me donner ainsi le ton rabâcheur? Hélas! parce que je la vois *toujours et partout*, parce qu'elle est ma compagne inséparable, et que, bon gré mal gré, il faut que je lui abandonne les trois quarts de mes plaisirs avec mes rêves et mes souvenirs.

Samedi 25 juillet.

J'espère bien ne pas être superstitieuse. Le chiffre 13, le vendredi, les tireuses de cartes, etc..., ne m'occupent aucunement, et pourtant je crois à une influence intermédiaire entre Dieu et nous, à ce monde inconnu que la foi peuple de saints et d'anges, je sens venir des souffles étranges qui séparent ou réunissent, éteignent ou raniment, au moment où l'on s'y attend le moins, messagers de la Providence que j'aime et que j'invoque comme de sûrs amis.

Les mots *pressentiment, sympathie, antipathie* nous servent à exprimer tant bien que mal ces inexprimables sensations dont la prophétie est le développement parfait.

Oui, je crois de toute mon intelligence, et je m'attache par toutes les forces de ma volonté à ce ministère de surveillance, de protection et d'amour dont je sens les effets dans tous les incidents de ma vie.

Les milliers de générations qui ont vécu sur la terre que nous habitons, maintenant dégagées de leur corps, ne doivent pas avoir oublié les périls de cette route, et peuvent nous tendre la main, nous aider de leurs conseils et de leur expérience. Pourquoi Dieu ne leur permettrait-il pas de se mêler à nos angéliques gardiens ?

Cette croyance est un des harpons les plus fermes de cette ancre qui me retient à Dieu. Si je ne suis pas hérétique, laissez-moi rêver. Si c'est un rêve, laissez-moi vivre avec les morts et les absents ! . . . . .

Dimanche 26.

Je viens de me plonger dans la correspondance; j'essaye de répondre aux quatre vents du ciel pour échapper au cercle ordinaire de mes idées.

Pourquoi cette mousse d'amertume, cette lie du découragement, surnagent-elles encore dans mon âme, en dépit de ce lavabo divin où j'ai été la rafraîchir et la

purifier hier? Chassons ces vilains retours sur nous-même; volons, aimons, admirons, plaignons, et plus loin si nous voulons garder ou obtenir la paix. Oui, bataillons, mon âme, et craignons le repos.

C'est en coulant sans cesse que l'eau garde sa limpidité.

Une chose assez singulière, c'est la manière dont chaque année, à pareille époque, et tout à fait sans calcul et sans combinaison de ma part, un ouvrage sur Jeanne d'Arc me tombe entre les mains.

Son histoire par Lenglet Dufresnoy et un autre livre de M. de Haldat sont là sur ma table.

Ai-je besoin de dire que je ne passe pas un jour sans y puiser? Ordinairement, lorsque je me mets à étudier, à comparer les chroniques du temps, il me semble alors que je l'ai bien réellement connue. Si M. Lenglet Dufresnoy, qui prétend que l'enthousiasme et la persuasion suffisent pour amener une vision intellectuelle (car il réduit les visions de Jeanne d'Arc à cela), disait vrai, je verrais et j'entendrais la vierge de Domremy au moins aussi fréquemment qu'elle vit saint Michel et qu'elle entendit ses voix.

L'Autriche et l'Angleterre viennent encore de faire mine de vouloir sauver la Pologne, à l'aide de six articles qui, d'après ma pauvre petite raison, ne signifient qu'une chose : la remise au siècle prochain de la grande question de vie ou de mort pour cette nation, qui, en

attendant, redeviendrait ce qu'elle était l'année dernière. La France ne se distingue en rien des deux autres nations. Elles me font toutes trois l'effet de Pilate se lavant les mains et criant aux Juifs, en leur abandonnant Jésus : « Je suis innocent du sang de ce juste. Pour vous, prenez-y garde! »

Certes, je viens de courir loin; aussi je me sens plus forte. Je perds ma personnalité, en face de ces grandes questions de l'humanité. Sauver mon âme, voilà quelle devient la seule affaire sérieuse de ma vie, et je crois la rendre assez utile ainsi. Quant à mes actes, qu'ils soient petits, obscurs, ignorés, qu'importe?... Dieu est là-haut qui compte mes désirs; il pèse mes intentions, lit dans mon cœur et dans ma volonté, et me réserve de comprendre un jour ce que j'aurai vainement essayé de lire ici-bas, de voir ce que je voudrai connaître, d'être aimée et connue de ceux que j'aime et que j'admire.

Voici la musique militaire qui m'envoie quelques énergiques accents. Que c'est beau!.....

Ah! monsieur Lenglet, vous en avez menti! S'il suffisait d'aimer la guerre pour s'y élancer et devenir une Jeanne d'Arc, je ne serais pas dans ma petite maison, je serais là-bas!.....

Mercredi 29 juillet.

Cette musique militaire s'harmonise si douloureusement avec mes pensées que je sens ma volonté tripler mes forces, et mon cœur s'élargir indéfiniment pour absorber toutes les larmes que je ne puis verser. Je viens de lire Waterloo par Thiers, et de ligne en ligne, de page en page, j'ai atteint en une heure la fin de ce grand drame. Que c'est beau et terrible! Je pourrais en même temps voir la plus affreuse tempête sur mer et dans les nuages, qu'il me semble impossible d'être aussi impressionnée que je le suis par cette lecture.

Mon Dieu! si le simple récit de cette bataille cause une pareille émotion, qu'était-ce que la réalité? Et pourtant, cela ne m'empêche pas de maudire mon existence de jeune fille et de regretter le sexe qui m'aurait permis de mourir sur un champ de bataille polonais ou italien.

Pauvre Pologne! Les dernières nouvelles que j'en lisais tout à l'heure sont affreuses!... Dans six mois, où en sera-t-elle?

Et la France elle-même!... Voici la force des choses qui va, je crois, l'obliger à guerroyer. Et comment? Sans aucun mérite, car il s'agira de laver une injure faite à son pavillon, au lieu de se dévouer au droit et à la justice.....

Quel calme dans l'air en ce moment! quelle douce

sérénité dans les pensées qu'il éveille en mon esprit! Elles ont l'accent douloureux et tendre que devaient suivre ces admirables paroles du Christ alors qu'il montait au Calvaire : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes. »

Oh! oui, pleurons sur nous, pauvres enfants de la France, cette vaillante sœur de l'opprimée; pleurons sur la mort du dévouement dans ce pays le plus dévoué du monde; pleurons surtout sur nous-mêmes, dont l'âme se gangrène comme la société qui nous entoure; sur nous qui perdons chaque jour l'admiration du beau, l'amour du bien et le culte de la vérité.

Jeudi 30 juillet, neuf heures du soir.

Mère recommandait, ce matin, aux prières d'une femme excellente et sainte la Pologne et ses enfants.

— « Et que leur arrive-t-il? » demanda naïvement cette amie.

— « Comment, tu ne sais pas? »

Ah! criez contre la politique, défendez-la aux femmes sous crainte du ridicule, je n'en réclame pas moins le droit de m'en occuper! Comment! nous nous faisons un devoir de nous affliger d'une entorse qui clouera un de nos parents ou amis sur une chaise longue, au centre d'un foyer d'affection qui se traduira pour lui en soins de toute espèce, et parce que nous sommes

femmes et catholiques, nous regarderions comme une faute de plaindre, d'aimer une nation à l'agonie et de prier pour elle? Parce que ceux qui souffrent, que l'on égorge et que l'on fusille, supportent le martyre en grand nombre et pour leur patrie; parce qu'ils meurent en Sibérie, sur le champ de bataille ou pendus, ils ne méritent pas un regret, pas une larme, pas même une prière, et notre cœur n'est pas assez grand pour les aimer tous en frères; il n'est pas assez fort pour protester par son amour et sa douleur contre le crime de l'inaction française?

Qu'on me croie folle tant que l'on voudra, tout ce que je puis dire, c'est que je ne me sens jamais si raisonnable que lorsque je m'envole ainsi vers les hauteurs du bien. Là-haut, je me sens une âme, et cette divine certitude mérite bien un effort d'ailes; au lieu qu'en suivant le cours de la sagesse ordinaire, mon cœur se resserre, je deviens égoïste, excentrique, presque méchante. J'ai de nobles instincts de bête; mais d'âme, plus du tout.

Jeudi 6 août.

Hier soir, bien tard, dans le jardin d'Henriette, nous cherchions des vers luisants pour amuser de jeunes enfants.

Rien de plus joli à voir qu'un de ces insectes dans le cœur d'une rose thé. La petite Marie B*** ne se lassait

pas d'admirer cette lampe d'un nouveau genre, dont la lumière s'échappait comme une vapeur argentée des pétales de la fleur. Bien que la nuit fût très-noire, quelques petites étoiles souriaient de temps à autre. Tandis que pour la première fois je leur trouvais une autre lumière à leur comparer, je pensais : Quelle singulière chose que ces beaux lustres de la terre qui nous éblouissent! Que ces becs de gaz aux flammes de toutes couleurs nous paraissent ternes et comme alimentés de boue, comparés à ces points radieux qu'un insecte, vil et petit entre tous ceux qui rampent ici-bas, nous rappelle avec tant d'humilité! Dois-je seulement m'étonner? Non, voici qu'en interrogeant le ciel, je pense que bien au delà vivent des esprits étincelants et purs, qui sont à nous autres hommes ce que l'étoile est au ver luisant. Plus nous activons notre lumière par les actions, les pensées et des désirs semblables à ceux qui occupent les anges, plus l'insecte disparaît et l'étoile brille; mais j'ai vu un ver luisant s'éteindre, et alors je lui aurais préféré une chenille. Quoi préférer à l'homme qui perd sa lumière?.....

Samedi 8 août.

Pourquoi n'ai-je pas écrit hier soir? j'étais si joyeuse!... Aujourd'hui un doute me prend, et il ne me quitte plus... Est-ce que ceux qui me prédisent de l'avenir, me croient des dispositions artistiques et me le disent,

seraient tous des flatteurs ou du moins de bonnes âmes qui ne veulent pas me faire de peine? Et ceux qui gardent à mon égard un mutisme obstiné, quand je leur demande une appréciation, une critique, un conseil, seraient-ils le parti de la vérité?

S'il ne s'agissait ici que d'un talent d'agrément, je mettrais mon amour-propre de côté, et je marcherais toujours; mais c'est une vocation pour moi. Et si je dois être une médiocrité de plus, si je ne puis me rendre utile, ô mon Dieu, que faire? et que prendre, si j'abandonne ce chemin? Éclairez-moi.

Vendredi 14 août, veille de ma fête.

Je ne me trouve pas changée moralement, quand je me compare à ce que j'étais, il y a un an, à fête semblable; mais il y a six, huit années! Que de trésors perdus quand je compte ma fortune! Il me semble (oh! ne vous moquez pas de moi) que je suis un ruisseau de la montagne. A sa source, il ne réfléchit que le ciel; puis à mesure qu'il descend, il change d'aspect, quoique toujours le même. Ce sont des herbes qui le couvrent à demi; plus loin, des pierres qui entravent sa marche; ailleurs, de grands ombrages qui l'empêchent de se dessécher peut-être, mais qui lui cachent le ciel bleu et le soleil. Bientôt il atteindra la plaine. Alors bêtes et hommes s'y désaltéreront; il lavera la

fange, rafraîchira la terre; mais s'il pouvait parler et penser, le ruisseau nous dirait, au souvenir de sa source :

Je pleure, je pleure,
Pauvre filet d'eau;
Je pleure toute heure,
Si vite au tombeau!

Et qui sait s'il ne dit pas réellement ce que je crois avoir compris?.....

Dimanche 16 août.

..... Comme tout ce qui est beau, j'aime et j'admire la douceur de la femme qui n'est pas faiblesse, sa puissance d'aimer lorsqu'elle est légitime, sa sensibilité lorsqu'elle la rend charitable, sa beauté gracieuse et faible lorsqu'elle est digne et simple, et pourtant il m'arrive souvent de craindre ces qualités comme des vices, tant je les vois mal comprises, mal nommées, et tant je crains leur contrefaçon.

Qui me dira que j'ai tort? Qui me découvrira la vérité? Qui me donnera le mot de tant d'énigmes sur le sort et la condition de la femme? Qui me montrera la route où je puis engager ma vie avec tant de dispositions contraires? Une nature tour à tour si violente et si calme, si inquiète et pourtant si sereine, si flottante dans ses rêves et si immuable dans ses principes; catholique plus sérieusement que tant d'autres qui le

paraissent plus; disposée à donner ma vie pour le premier exposé venu, à rendre service plutôt à un ennemi qu'à un autre, et cependant ne désirant pas être plus aimée que je ne le suis; sensible à l'affection de n'importe qui, indifférente à la haine ou à l'antipathie du genre humain. Me voilà!... Que je suis drôle quand je me traduis ainsi! A quoi servent mes diatribes et mes examens? Je perds mon temps, mon papier et ma réputation de jeune fille bien élevée, c'est tout. Puis je me retrouve Marie-Edmée comme devant, c'est-à-dire une fillette de dix-sept ans, qui, à force de redouter le charme féminin, n'a pas un côté agréable dans toute sa personne, et qui, faute d'occasions, n'a pas une seule des qualités qu'elle admire. Oui, je me trouverais plus malheureuse qu'Iphigénie, s'il me fallait, parée comme un bélier de sacrifice, les bras, les mains, le cou, la tête enchaînés d'or, de diamants et de fleurs, me présenter dans le monde, dit-on, moi je dis à l'enchère. Oui, je hais ce système d'aplatissement employé à l'égard des femmes, qui leur interdit tout ce qu'il y a de grand dans l'emploi des forces humaines, et leur impose la vanité et la frivolité comme un devoir.

Il y a des instants où cette partialité m'irrite au point de me faire extravaguer. Et pourtant, je le répète, qui osera me dire que j'ai tort de penser ainsi?

Où suis-je? Dans ma petite antichambre aux volets

garnis de vigne vierge, que la clématite parfume, et jusqu'où me parviennent les bruits divers de la cloche qui tinte une bénédiction, des oiseaux qui causent entre eux dans le petit bois, du jet d'eau qui bondit comme un fou, du vent qui fait bruire les branches touffues du poirier. Certes, je suis bien. Restons là. Notre tente est dressée, mon âme. Au lieu d'écouter ces voix qui te troublent, alors qu'elles devraient te calmer, écoute celle de ma mémoire :

La vérité complète est le miroir du monde;
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde;
Il s'y voit face à face, et seul il peut s'y voir...
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir,
Il se brise en éclats sous la main des plus sages,
Et ses débris épars sont le jouet des âges...

Tu sais, mon âme, que Dieu nous préserve de ce malheur en restant parmi nous dans l'Église jusqu'à la fin des temps. Ce qu'il faut de vérité pour ta vie est toujours là. Que ta raison comprenne ou s'étonne, elle doit s'incliner, dire : Je crois! Et tu sais quel bonheur, quelle tranquillité elle puise dans cet acte de foi permanent! En dehors de cette Église, ne reconnais que toi pour juge. Écoute; mais à la simplicité de la colombe joins toujours la prudence du serpent, et lorsque ta conscience te crie : Non, ne crois pas ce qui te dit : Oui, quand même ce serait le sage Salomon.

Hors de l'Église, point de refuge certain pour la vérité.

La contradiction est la grande reine du monde philosophique, scientifique et littéraire. Tous les maîtres se disent poliment qu'ils mentent réciproquement, et leurs disciples prétendent que la doctrine du maître est arriérée. Pas un fait d'histoire qui n'ait cinq ou six appréciations contraires; les noms eux-mêmes se tronquent, se dénaturent, et bientôt on ne sait plus distinguer la fable de l'histoire, tant la confusion est parfaite.

Donc, pourquoi me troubler, ne serait-ce qu'une seconde, de me sentir une autre opinion sur la vie des femmes que celle qui est généralement adoptée?.....

Samedi 22 août.

Violette m'envoie ses souvenirs et une branche de sa couronne. Cette fleur blanche m'a serré le cœur; elle m'a toujours semblé être le sceau du bonheur et la clef des tribulations. En attendant ce qui doit l'épanouir, le jeune couple s'en va dans les montagnes suisses et sur les gondoles vénitiennes respirer le doux parfum qui s'exhale des boutons mystérieux de la fleur conjugale. J'attends une lettre datée de Venise, parce qu'elle me dit de l'espérer, mais je n'y compte guère.

Lundi 24 août.

C'est l'anniversaire de notre voyage à Domremy..... Domremy, c'est le centre où se sont envolés mes plus doux rêves, où remontent mes plus chers souvenirs. C'est le seul coin de terre où je me crois capable de prendre racine.....

Lundi 31 août.

Qu'est-ce que la douleur de Job sur son fumier, de Jérémie sur les fossés de Jérusalem, de Rachel à qui l'on tue ses enfants, en comparaison de cet invisible vampire qui me ronge l'âme? Cette voix qui me crie à toute heure, comme l'esclave au triomphateur : « Souviens-toi que tu es femme », ne se taira même pas dans mon tombeau.

..... Le nouveau, l'inconnu, tout, et la lune elle-même à explorer, voilà, je crois, tout ce qu'il y a de solide dans mes *vagues désirs;* mais ne me parlez pas de la terre, elle me donne des nausées, des impatiences, quand elle ne me fait pas extravaguer de fureur. Une fois hors de cet enfer, je suis en route pour le ciel.

Pourquoi est-ce que je crois tout cela? C'est que j'ai la tête brouillée, gonflée des riens qui l'ont envahie, durant certaines heures de ce jour où je reçus certaines visites, ce qui me fit tomber de mes dessins à la charpie, de la charpie à quelques bouts de lectures histo-

riques; puis le soir se passa à feuilleter, en une autre compagnie, une brassée de journaux de modes, autres ombres chinoises qui ne sont pas la plus mince partie des dragons de ma cervelle. *Vanitas!* O Salomon, où êtes-vous? Toute cette frivolité me pèse au cou comme une cangue du Céleste Empire, aux pieds comme un boulet de forçat, au front comme la tiare de Rome, et je suis femme pour la vie!

Mon Dieu, la raison me parle dans le badinage, c'est vrai. Je pars avec l'intention d'atteindre le ciel; aidez-moi : j'en suis si loin!.....

SECOND PÈLERINAGE A DOMREMY

Samedi 12 septembre, neuf heures du matin, à Pagny-Vaucouleurs.

Le temps est admirable; le brouillard, la fraîcheur, les fils de la Vierge donnent à la nature la mélancolique poésie des premiers jours d'automne. Avec ces beautés sous les yeux, le souvenir de Jeanne d'Arc au cœur, l'espérance de prier aujourd'hui sous le toit qui l'a vue naître, je me sens aussi complétement heureuse que je le serai jamais sur la terre, et je bénis Dieu et ma bonne mère qui me donnent cette ineffable jouissance... Nous attendons la voiture qui nous conduira à Vaucouleurs. Pas une âme pour Domremy, où cepen-

dant il doit y avoir demain une cérémonie nationale s'il en fut.

Le coq chante; des oiseaux nichés je ne sais où gazouillent et m'appellent hors de cette case, je commence à m'y ennuyer; donc je vais en sortir et me promener, en attendant l'heure du départ.

Domremy, même jour, à six heures du soir.

Nous y voilà! Mais que de traverses, d'aventures, de fatigues, de craintes, de plaisirs, d'ennuis; que d'aimables ou de disgracieux visages rencontrés sur la route avant d'arriver au terme! Autre point de ressemblance entre les deux patries de Jeanne d'Arc, Domremy et le ciel.

Je suis dans une salle de la maison des Sœurs. Comme on nous avait servi deux bonnes tasses de lait que nous avions demandées en forme de souper, la plume m'était tombée des mains. Avant de conter notre voyage, que je dise un mot de l'endroit où j'écris. C'est une chambre à deux fenêtres, blanchie à la chaux; tous les saints du paradis y sont représentés aussi primitivement que possible; les deux portraits de sœur Gertrude et de sœur Ursule sont peints à l'huile et placés de chaque côté du lit à baldaquin jaune, dans lequel j'espère passer une bonne nuit.

Les cloches s'ébranlent et chantent leur *Te Deum,*

les drapeaux tricolores flottent en harmonie avec elles; le joyeux carillon a succédé au tintement de l'*Angelus* que je viens de réciter à genoux en pleurant, car je me suis rappelé le bonheur que Jeanne d'Arc éprouvait à l'entendre, bonheur si grand qu'elle promettait au sonneur des écheveaux de lin, s'il voulait prolonger un peu les derniers coups de l'*Angelus*.....

Nous avons quitté Vaucouleurs à pied, en vraies pèlerines, comptant les kilomètres et admirant la belle nature, ainsi de suite, jusqu'à un certain village où se trouve un vieux château délabré qui date de l'époque de la Renaissance. Arrivées là, nous avions soif et d'ombre et de liquide. Deux commères, dont nous troublâmes le verbiage, nous refusèrent l'une et l'autre, en nous indiquant une maison en face d'elles. J'y entre, et je tombe inopinément dans une cuisine où tout ce qui était cuivre me parut de l'or et l'étain de l'argent. Au milieu de tout cela, et frottant une paire de chenets, je vois la ménagère dont le regard et la voix, mieux encore que le costume, m'apprirent que j'avais affaire à une bourgeoise aisée et non à une aubergiste. Mais le lait était demandé et avait été offert, après un coup d'œil qui apprécia chaque partie de nos vêtements mieux que le regard d'un commissaire-priseur. J'avais du velours, du blanc, du noir, une robe forme princesse, une czarine à plumes sur la tête, ce qui dut confirmer la bonne dame dans l'opi-

nion qu'elle parut avoir de ma personne. Mère avait une robe de soie. Bref, elle nous fit mille salutations sans quitter son air important. Nous, de la remercier poliment, et finalement, lorsqu'elle nous insinue avec grâce et dignité que son hospitalité ne s'étend pas aux mendiants; trop heureuse est-elle de nous avoir obligées.

Ah! mon habit, que je vous remercie!

A Domremy, nous entrons chez l'unique aubergiste du lieu. Pour une mine du Pérou, elle ne nous donnerait un lit, vu qu'à l'impossible nul n'est tenu. Elle affirme que demain, à cause de la fête (1), tous les habitants du village se trouvent dans le même cas. Nous frappons à la porte de sœur Gertrude qui, malgré toutes ses occupations, cherche à regagner une chambre promise à M. le curé pour un jeune prêtre qui, n'abdiquant pas la politesse française, nous cède ses droits et se résigne au sort de coucher sur un matelas, je ne sais où (2).

Je tombe de sommeil, et pourtant encore un mot. Je ne suis pas entrée dans la sainte maison, car j'avais

(1) Il s'agissait d'un étendard brodé par les dames d'Orléans, et envoyé par elles à Domremy. *(Note de l'éditeur.)*

(2) C'était M. l'abbé Huet, du clergé de Paris, qui, en l'absence de l'abbé Perreyve, devait prononcer le lendemain, avec une éloquence émue, le panégyrique de Jeanne d'Arc. *(Note de l'éditeur.)*

l'esprit trop préoccupé du logement pour risquer ainsi de me familiariser avec les reliques de mon culte chéri ; j'en ai salué le seuil trois ou quatre fois, mais je me suis réservé de le franchir demain, avant ou après ma communion.

13 septembre, jour de la Nativité, fête de Jeanne d'Arc, deux heures et demie.

La musique joue... je suis au ciel, car il me semble que Jeanne d'Arc est sur la terre. Toute une foule est là sous mes yeux ; l'étendard de Jeanne flotte au vent ; les noms de ses victoires écrits sur des écussons entourent la place ; le soleil fait étinceler le tout d'une gloire et d'une allégresse nationales, que je n'espérais jamais voir sur la terre de France. Les grands peupliers se balancent et tendent leurs branches vers le ciel avec un élan de prière que je traduis par une action de grâces.

Le soir du même jour.

Nous couchons encore ici dans la chambre au-dessus du Musée, de ce cher Musée où *je viens* de rentrer l'étendard béni. Il faut expliquer cette phrase, qui m'aurait semblé, il y a un jour, un acte de folle présomption.

Après les discours, les processions, les musiques et les dialogues, sœur Gertrude vint nous dire qu'elle

allait rentrer l'étendard resté sur la petite place, auprès du buste de Jeanne. Maman lui demanda de me permettre de l'aider, et je la suivis. Arrivée près de la fontaine, je me sentis si émue que ce fut en tremblant que je saisis l'étendard... Il me semble que je le tiens encore!.....

Un nuage était devant mes yeux; je voyais la douce et grande figure de l'héroïne, et Dunois, et la Hire, et des milliers de soldats qui l'avaient contemplée. J'entendais le cri de guerre de la vierge, lorsque, agitant cet étendard, elle ralliait autour de lui les défenseurs d'Orléans. Puis c'était la première fois que l'étendard de Jeanne d'Arc allait entrer dans sa chaumière.

On me dit de le faire pénétrer dans la salle de réception; je l'incline, mais le poids des broderies, de la moire et de la frange faillit me faire lâcher prise, et l'or effleurait déjà le sable, lorsque l'envoyé d'Orléans qui avait prononcé le discours me le prit des mains en souriant. Il pensait sans doute à part lui, ce que je pensais moi-même, qu'il ne faut pas seulement de l'enthousiasme pour être une héroïne, mais qu'il faut avoir un poignet plus solide que le mien.

Sans le salut révérencieux de l'étendard, je crois que je serais tombée en faiblesse après l'avoir déposé dans le Musée.

Mon Dieu, que de pensées et d'images confuses dans

mon esprit! Que d'espérances réalisées! que de désirs réveillés!.....

J'ai vu, le lendemain, les collines de Domremy sous les brouillards du matin, dorées par le soleil de midi, rougeâtres et mélancoliques aux rayons du couchant. A cette heure, j'étais au cimetière; le petit village étendait devant moi ses toits noirs et ses drapeaux tricolores. De temps à autre, les rumeurs de la foule s'élevaient jusqu'à moi... Nous étions seules; le petit sentier vert que nous venions de monter était dans l'ombre, et tout au loin il me semblait voir les lignes nuageuses des Vosges....

Mardi 15 septembre, Nancy (au coin du jet d'eau).

J'aime le petillement joyeux de ce compagnon de ma solitude; il me rappelle la petite cascade du ruisseau qui baise la maison de Jeanne d'Arc. J'ai laissé une bonne partie de mon cœur là-bas; Domremy est la terre sainte de mon enthousiasme.....

Vendredi 18, onze heures du matin.

Je viens de passer la revue des jours libres, avant notre départ pour Chartres, où nous serons installées dans une quinzaine au plus tard. Je pars joyeusement pour le centre de notre belle France, où je vais con-

naître la valeur de mes projets fondés sur mes crayonnages; je dis joyeusement, parce que là est le terme certain de ce voyage, mais il ne faut pas croire que l'espérance me chante au cœur un seul rêve de bonheur ou de succès.

A propos de chants, il est un violon qui soupire dans les environs de mon ermitage; il ne vaut pas mes oiseaux du printemps, mais enfin c'est une harmonie quelconque. Ah! j'espère bien qu'au ciel les anges musiciens ne se lasseront jamais!

Dimanche 20 septembre.

Mourir pour vivre! Voici ma chère devise qui se glisse de mon cœur sous ma plume, résumant avec la fête du jour ce grand mystère de la vie humaine, de la nature et de mon âme en particulier.

Mourir pour vivre!... Ah! qui douterait de la mort lorsque, à l'exemple des anneaux d'une chaîne, elle compose le temps de l'anéantissement des heures; l'existence de notre corps, des animaux et des plantes, la vie des grands et celle des petits? Ma devise me conduit plus loin que la terre. Après cette vie de mort, je crois qu'il y aura un jour où je vivrai de la vraie vie... Hélas! pour que cette vie soit heureuse, à combien de bonheurs ne faut-il pas renoncer!

Je n'y vois presque plus. Ma fenêtre est ouverte. Je jouis de la fin d'une journée sans pluie ni tonnerre, et

cependant orageuse; de gros nuages d'un gris diaphane se pourchassent et semblent aussi livrer une bataille de géants; les cloches font entendre je ne sais quelle douce mélodie tenant du *Magnificat* et du *De profundis,* hymne de l'automne qui s'harmonise admirablement avec les rafales du vent secouant les branches du petit jardin, déjà tout semé de feuilles mortes. Oh! combien j'aime ce vent lugubre, furieux, impitoyable, puis mélancolique jusqu'à la douleur, alors qu'il vient s'éteindre dans le sable et dans l'herbe, jonchés des débris de sa colère! Il me rend l'enthousiasme, il me donne des tressaillements indicibles. Mon âme vibre alors parfois jusqu'à la souffrance, car je vois, je pense, je sens doublement et puissamment dans ces heures. David seul peut servir d'interprète à ce genre de sensations.

Oui, j'aime le vent, mais voici une dernière pensée qui peut sembler aussi paradoxale que ma chère devise: je l'aime, parce qu'il me fait souffrir.....

Et pourquoi ne serions-nous pas heureux dans la souffrance? Nous qui mourrons pour vivre, ce doit être notre destinée; donc c'est notre devoir.

Or, l'accomplissement d'un devoir n'est-il pas une des plus douces jouissances de la vie? Pour celle-ci, elle est âpre, austère; mais, je le répète avec conviction, il y a du bonheur à souffrir!.....

Il y a huit jours!... Musique du soir, de l'automne,

du souvenir; la cloche tinte, le vent pleure. Jeanne d'Arc et son étendard passent devant mes yeux.....

Vendredi 25 septembre.

C'est pourtant aussi avec raison qu'on nomme le devoir une chaîne. Pauvres forçats que nous sommes, la vie est notre boulet journalier, et pour une femme les anneaux de cette chaîne sont petits et multiples; ma pensée ordinaire est la diversité de ces devoirs qui ne semblent rien et qui pèsent tant. Ils comptent pour beaucoup dans mes remords de conscience.

Je néglige parfois le devoir de l'instant présent pour préparer ou rêver celui de l'heure suivante, sans le vouloir; l'instinct de mon âme, qui m'entraîne vers le passé ou vers l'inconnu, se retrouve dans mes actes les plus infimes. Depuis que je me reconnais cette disposition, je lutte peu contre elle, en comparaison des grandes forces de l'habitude, assez cependant pour avoir la mesure de ma faiblesse et m'attrister par cette continuelle vision. Voici le remède, tiré de l'*Imitation de Jésus-Christ :*

« L'homme vertueux et fidèle à Dieu commence par » régler au dedans de lui-même tout ce qu'il doit faire » au dehors; aussi ses actions ne l'entraînent point » dans le penchant d'une inclination vicieuse, mais il » les redresse suivant les lois de la raison.

» Quelqu'un a-t-il plus à combattre que celui qui » entreprend de se vaincre soi-même? »

Vendredi 2 octobre, à Chartres. J'écris sur la terrasse.

Mon oncle a trouvé mes albums charmants, mais il ne m'a pas dit ce que je pourrais faire de mon talent. Il m'offre de m'apprendre à graver. J'accepte avec d'autant plus de plaisir que je sens l'utilité de fortifier mes pauvres crayons, car *eux seuls* peuvent m'aider à cheminer vers la mort. Il faut qu'avant deux ans je *gagne ma vie*... je me nourris de cette pensée, j'essaye d'espérer, et je me confie en la Providence. Je voudrais illustrer les romans de l'école catholique, tels que ceux de Raoul de Navery, d'Anna Édianez, de Léon Gautier, etc..., petite ambition qui s'enterrera quelque jour dans les cartons de modèle d'une pauvre vieille maîtresse de dessin d'un petit trou de province quelconque.

Une feuille de vigne tombe de la tonnelle sur mon papier. Hélas! le désenchantement, la vanité de l'esprit, est mieux gravée sur elle que dans mon journal; elle ne l'est pas plus que dans mon esprit cependant. J'ai l'imagination jeune et l'âme vieille, tout comme la nature d'aujourd'hui qui étale ses débris sous un ciel de printemps.

Jeudi 8 octobre, cinq heures.

Je viens de graver ma première petite planche à l'eau-forte. Ce doit être une horreur que cette Espagnole qui lance des œillades par sa fenêtre? Triste condition de l'artiste graveur! Je viens de m'user la vue sur cette plaque, et je n'y vois que du bleu.

Mardi 3 novembre.

Oh! le vent! il pleure, il gémit, il glisse dans les branches. C'est mon harmonie de prédilection. Il m'entraîne et m'ouvre des espaces immenses où je respire enfin!

Le purgatoire m'occupe, il m'attriste. J'ai lu sainte Catherine de Gênes, et je pense qu'il est bien triste d'être au monde, puisque, mort ou vivant, saint ou imparfait, on croit toujours devoir borner l'espace où s'élancent nos désirs.

Dimanche 15.

Dernière page de ce petit livre. Quoi faire, sinon pleurer devant ce dernier jour de mes dix-sept ans, devant tout ce qui se termine avec cette page, ce passé vide que j'avais rêvé si plein?... Je ne suis rien, je ne puis rien, je me vois sous toutes les faces, et n'ai pas de peine à faire un acte de parfaite humilité.

Il y a des jours où, ayant conscience de moi-même comme aujourd'hui, si je rencontre un doux regard, si l'on me dit une bonne parole, si l'on serre ma main avec sympathie, les larmes me montent aux yeux, et bientôt le doute fait de même au cœur. Non, je ne suis pas aimable; ainsi pourquoi m'aimerait-on?

Mais voici que je tombe dans l'élégie. Bonsoir; adieu (mot que l'éternité doit effacer un jour)!

Oui, adieu, cher petit journal; puisse ma conscience conserver bon souvenir de toi!

Chartres, 21 novembre.

Ma plume court depuis ce matin, au retour de la messe, où j'ai communié pour la fête de la Présentation. Que de belles choses méditées à ce propos! que de bonnes résolutions prises! Hélas! autant en emportent les heures! Je me retrouve triste, triste, triste, et sans savoir pourquoi. Est-ce parce que la semaine n'a pas été productive en dessins? C'est une ombre dans mon esprit, un crêpe sur mon avenir... Je suis folle, n'est-ce pas?

J'ai des proportions tellement démesurées dans mes désirs que je me prends en haine ou en pitié, comparée à ce que je voudrais être. Folie! encore folie que cela! Je devrais agir et non mesurer!

Vendredi 4 décembre, Chartres.

Aujourd'hui, j'ai vu un singulier costume de religieuse.

Deux manteaux rouge écarlate sur deux robes de laine blanche, accompagnés de deux vilains bonnets tuyautés, à fond plissé ou coulissé comme les anciens chapeaux, mais heureusement voilés par une claire mousseline, blanche aussi : le tout agenouillé sur deux prie-Dieu de velours rouge dans la chapelle du couvent.

O imagination, vraie folle, encore un de tes tours!

Je ne voyais pas les visages des religieuses; mais je parierais que l'une d'elles était noble de race, belle, jeune et bonne. Je l'aimai cinq minutes, à cause de sa main fine et blanche, de sa chaste pose, d'un soupir et d'un geste de tête que le bonnet ne parvenait pas à déformer. Mais où sont les neiges d'antan?

Certaine cloche vibre là-bas... Sainte harmonie de la vieille ville, je t'aime, je te regretterai. Sous le même ciel, à la même heure du jour, il y a trois ou quatre siècles, d'autres jeunes filles écoutaient la même voix du soir... Je passerai comme elles.....

J'arrête mes chevaux; ils s'emportent facilement, ces chers coursiers; attachons-les au présent.....

Samedi 26 décembre.

Les fêtes de Noël m'ont plongée dans le beau, nuit et jour. Je suis encore enivrée par ces merveilles de ma religion. Mon âme est au large. Tristesse, enthousiasme et bonheur se fondent dans la paix. Nous avons assisté à la messe de minuit dans la cathédrale. L'oncle le chanoine disait ses trois messes, à l'autel de la Nativité. L'office du jour a été admirable. Ah! je sens ma faiblesse, lorsque je veux parler de telles choses; mon oreille entend, mes yeux voient, mon cœur sent; mais parler, parler tout cela!......

Lundi 28 décembre.

Ce matin, j'ai fait un coup d'inspirée, de libre artiste. J'ai confectionné une lettre à *mon* éditeur sans en rien dire. Elle est peut-être trop fière, cette sommation, mais je ne sais pas les faire autrement. Ma vérité est comme les hidalgos; elle se draperait dans un cendrier. J'ai franchement l'air de dire à M. Hetzel que je n'ai pas besoin de lui pour être millionnaire, et cela sans le moindre calcul. L'instinct me souffle la prudence. Je me frotte les mains, je m'admire, mais je suis sûre que j'ai cassé mon bâton de voyage.

J'attends Gérald et l'année 1864.

Jeudi 31, onze heures et demie.

..... Il est une heure... un enfant vient de naître sous notre toit. Encore un avenir, une destinée sur terre, un être qui plus d'une fois peut-être répétera le cantique de Job, et la pauvre mère se trouve payée de ses souffrances, parce qu'elle a mis un homme au monde!.....

Le fait est que, pouvant avoir une fille, elle doit s'estimer heureuse et bien partagée. Et c'est moi qui vais être la marraine de ce cher petit Paul. Ah! que ne puis-je l'envoyer au ciel! cela vaut tous les dons imaginables et toutes les protections humaines.

ANNÉE 1864

Vendredi 8 janvier.

Mon oncle vient d'écrire à Hetzel, qui reste toujours muet.

Les jours se suivent et se ressemblent. Je n'ose dire que je m'ennuie, car mes doigts et mon esprit s'occupent sans relâche. Pourtant il y a un vide en moi. Qu'est-ce donc? Je me rappelle à moi-même l'enfant que saint Augustin trouva occupé à vider la mer dans un trou de sable. En effet, il y a des jours où nous nous comprenons moins que le mystère de la sainte Trinité.....

L'année est âgée de huit jours, tout comme petit Paul qui *s'embellit*. Allons, bientôt nous quitterons la maisonnette, et nous partirons à la grâce de Dieu. La pauvre Fanchonnette, en quittant sa montagne, ne devait pas attendre plus que nous de cette protection divine.....

Voici que je me souviens d'avoir lu ce matin dans la *France* le départ d'une jeune fille allemande comme volontaire. Elle a dix-huit ans comme moi. Tantale devant ses fruits et son eau fraîche est un bienheureux, comparativement à Marie-Edmée ayant cette idée en

tête. C'est donc possible? Il suffit de vouloir pour pouvoir. Ce qu'une Allemande fait doit-il être défendu à une Française?... Et quand cela serait!.....

Don Quichotte n'est pas mort!

Dimanche 10 janvier.

Il y a deux heures, la lettre que mon oncle recevait d'Hetzel m'avait rendue si heureuse que je ne saurais comparer cette joie à nulle autre du même genre. Maintenant je la relis... Les *si* et les *mais* m'inquiètent fort; faut-il les prendre dans leur sens littéral ou dans le sens d'une politesse qui refuse?

En tout cas, je vais dessiner sur bois, car je ne puis illustrer qu'à cette condition. Puis j'irai visiter l'éditeur à Paris. On voit bien que je suis une convalescente d'inquiétude; je ne puis m'habituer à la confiance. Mon oncle voit mon affaire en bonne voie; moi, je n'ose dire sur elle le fond de ma pensée, car j'aurais l'air d'être ingrate.

Mardi 12 janvier, le soir.

Dessiné sur bois mon hirondelle, fabriqué un billet d'expédition à M. Hetzel, ficelé le tout, et espéré en Celui qui donne la pâture aux petits oiseaux. C'était ce que je pouvais faire de mieux.

Mardi 19 janvier.

L'attente redevient ma maladie, Hetzel mon dragon noir... demain, peut-être, mon refrain; le facteur, ma marotte; les coups de sonnette, le timbre de mon cœur... Joli état vraiment! Je viens de lui écrire à ce cher éditeur, et j'espère en cette initiative nouvelle. J'ai gravé avec persévérance et ennui tout ce jour. Le soir, je suis allée me confesser pour la dernière fois à Chartres. Rien ne me calme comme le sacrement de pénitence; je pourrais même dire qu'il m'anéantit dans la paix.... Chère église Saint-Pierre, quelle bonne place tu garderas dans mon souvenir, avec tes arceaux gothiques et tes prières du soir, où j'entendais la voix des jeunes filles groupées dans le chœur, tandis qu'au fond j'apercevais la Vierge de marbre radieuse de lumière sur ses nuages blancs, encadrés par les voûtes noircies du chœur!

Jeudi 21 janvier.

Anniversaire d'une grande honte française, d'un double martyre : celui d'un roi bon, saint et noble guillotiné par ses sujets, et celui d'une belle jeune fille romaine, noble, pure comme une étoile, resplendissante comme elle, de sainte Agnès.

Enfin Hetzel m'a répondu! en quatre pages, s'il vous plaît. Il paraît que mon style un peu bref a

donné de moi une idée fort présomptueuse à mon éditeur. Sa lettre est une exhortation à la patience; un exposé des épreuves à subir, qui effrayeraient un franc-maçon; en un mot, un cours de sagesse qui rappelle les beaux jours de Salomon. Comme tout cela est encore suivi d'une demande de lui faire visite, je suppose M. Hetzel trop parfait éditeur pour perdre son temps avec quelqu'un qui lui serait inutile. Je continue d'espérer.....

..... Que font les Polonais? J'ouvre la *France,* je dévore le *Moniteur universel,* j'avale tous les discours, afin de me renseigner sur tout ce qui a des rapports plus ou moins directs avec ce pays que j'aime presque autant que le mien... On y pend, on y fusille, on y déporte, on y massacre : voilà le bulletin des gestes russes. On meurt est l'autre côté de la médaille. Pauvre Ponstowoïto, où est-elle?... Est-ce qu'une femme ne peut pas disposer d'elle comme bon lui semble, sans choquer la raison d'aucun être, lorsqu'elle ne fait rien de mal?

Ma devise : « Qui sait mourir ne peut être vaincu », est mon grand, mon unique refuge. Je dis mon unique, car Dieu, qui a mis une consolation à toutes les misères, laisse le malheur d'être femme sans aucune compensation.

La religion, qui est le but de toute vie humaine, n'est souvent présentée aux femmes que comme moyen

de vivre honorablement ou d'épancher leur cœur et de satisfaire leur soif de l'idéal. Il me semble que la base de l'*éducation* et de l'*instruction* d'une femme devrait être la théologie.

Ce qui me cause le plus de joie dans l'Évangile, ce sont ces paroles :

« Au temps de la résurrection, il n'y aura ni maris,
» ni femmes, et l'on sera comme des anges dans le ciel. »

Ah! s'il n'y avait que ces mots, ou si j'appartenais à certaines religions qui nient l'âme chez la femme, je mettrais en jeu toutes mes facultés, et je deviendrais grande par l'ivresse du désespoir. Alors, dans un monde civilisé ou sauvage, je montrerais aux hommes qu'une femme est douée souvent de plus de caractère qu'eux, et que la volonté donne plus de force à un cœur féminin que leurs muscles n'en donnent à leur corps.

Que je les admire, ces grandes femmes qui broyaient sous leur puissance d'immenses peuples contenus à peine par de grands rois! Mais quand à ces qualités, qui furent leur force, sont unies les vertus de la femme privée, comme dans Marie-Thérèse ou dans ma sainte et bien-aimée Jeanne d'Arc, l'amour se joint à l'admiration et devient un véritable culte chez moi.

Mon Dieu, mon Dieu, que de fois je bois mon calice! Pourquoi donc, puisque vous m'avez créée femme, ne pas m'avoir donné une grâce d'état?.....

Dimanche 24 janvier.

Une causerie de trois heures, après la messe, avec l'oncle Alexis. Nous avons parlé ou plutôt écouté de charmantes choses sur le bon curé d'Ars. Je ne puis attribuer qu'au charme pénétrant de la conversation de mon oncle les larmes qui coulaient de nos yeux, à la fin de cet épisode renouvelé de l'histoire de Tobie, où l'on voit Jean Vianay conduit par un ange et sauvé par lui de la vie militaire. . . . .

Et puis, adieu, bon et saint et savant homme : à Dieu où tu retrouveras les Chrysostôme, les de Maistre, les Bossuet, tes grands et bien-aimés amis! adieu, mon bon grand oncle, au revoir dans ce lieu où nous nous rejoindrons un jour, où peut-être, qui sait? nous te devancerons!. . . . .

Et mon admirable cathédrale! et ma jolie église Saint-Pierre! et les toits de Chartres, ses jolis toits pointus! Il me semble que mon cœur reste accroché à tout cela par pièces et par morceaux, tout comme la laine des agneaux et la vertu des hommes aux orties et aux buissons de la route.

Bonsoir, je ferme mon journal pour ne le rouvrir qu'à Paris. . . . .

PARIS

27 janvier, hôtel Baillif, rue des Bons-Enfants.

J'ai vu Hetzel... C'était hier. A deux heures et demie, nous montons en voiture, mère et moi; nous prenons M. L*** en passant et descendons chez mon futur éditeur, à l'endroit où le vulgaire entre. Il y avait dans ce bizarre local un petit jeune homme qui s'agitait beaucoup, et deux personnages écrivant perchés sur de monumentals bureaux, lesquels étaient blonds, sans âge, sans parole. L*** nous fait asseoir devant le feu et me donne un livre illustré par Bertall, que j'accepte pour me servir de contenance, en attendant. Est-ce que je voyais quelque chose? Oui, du noir sur du bleu. Chaque fois que je levais les yeux, je rencontrais le regard interrogateur de L***, qui, je crois, se doutait parfaitement de l'état de mon esprit.

Entre enfin un beau jeune homme à chevelure noire. L*** s'en empare malgré son air rien moins qu'aimable, et les voilà qui devant moi se parlent bas avec animation. Je crois que c'est là Hetzel, et je me lève machinalement pour entrer en matière, et mère fait de même. Je l'avoue, je n'étais pas très-satisfaite de mon éditeur. Je le trouvais trop beau, trop jeune et trop poëte incompris. L*** se tourne vers moi, en me

priant de me rassurer sur cette longue attente. Le jeune Werther disparaît, et L*** me demande si nous ne pourrions revenir le lendemain, disant qu'Hetzel est très-occupé.

— « Non, impossible », répond mère. L*** soupire et me paraît inquiet de l'issue de cette affaire.

— « Ce jeune homme, nous dit-il en nous parlant du beau rêveur, est le secrétaire intime d'Hetzel. »

Je me replonge dans Bertall et Jean Macé, ce qui m'empêche de voir la première impression produite sur le beau grand personnage qui se trouve devant moi quand je relève les yeux.

— « Mesdames, veuillez me suivre. »

Ici le théâtre change; il représente un beau salon où règne un demi-jour qui ne laisse entrevoir que des meubles de chêne sculpté, des gravures admirables, accrochées sur d'antiques tapisseries, et dans un coin une table (carrée, je crois) sur laquelle je reconnais mes innocentes compositions étalées... Mon cœur bat; je regarde Hetzel, car cette fois c'est lui. C'est un homme qui me paraît avoir une cinquantaine d'années. Sa tête est belle; elle serait douce, si l'expression correspondait à ses traits fins et réguliers, mais un nuage d'inquiétude rembrunit tout cela. Les yeux se ferment à demi; le front est vaste, couronné de cheveux blonds qui semblent poudrés à frimas.

Et l'entrevue se termina ainsi, après exhibition de

mes albums, dont plusieurs dessins furent marqués par Hetzel.

— « Eh bien, mademoiselle, fit-il en les refermant, vous choisirez parmi ces dessins, vous les réduirez, et vous les dessinerez sur les bois que je vais vous remettre. Vous emporterez aussi deux volumes d'illustrations allemandes, dont je vous recommande la naïveté..... » Et avec un laisser-aller, une insouciance de prince, Hetzel prend dans sa bibliothèque deux ravissants livres éblouissants de dorure et me les donne, avec trois bois, me salue et... me voilà !

L*** nous salue de même, et nous rappelle qu'il est tout à notre service.

. . . .

NANCY

Vendredi 29 janvier.

L'absence est une pierre de touche à l'usage du cœur ; j'en fais l'épreuve; mais comme je retrouve d'or bien des amitiés que je croyais d'argent, j'oublie le plomb.

Qu'il fait bon revoir son feu, son lit, ses voisins! Je regrette et mon oncle, et ma tante, et tout Chartres; mais je remercie Dieu qui me donne tant de bonheurs.

Samedi 30.

J'écoutais ce matin la fougueuse éloquence de l'abbé V***, toujours plus grand, montant plus haut, entraînant plus loin. Que d'admirables choses n'a-t-il pas dites sur la jeunesse, si admirables que j'ai senti des larmes d'envie dans mes yeux, en écoutant la des cription de ces élans, de cette chaleur, de cette vie qui animent mon âme et qui ne me sont qu'inutiles, à moi!

Mercredi 3 février.

Vu, dans le courant de la journée, une fillette de mon âge, brune, vive et souple, avec deux yeux brillants comme des diamants noirs; elle est venue mendier à notre porte : c'est une bohémienne pur sang. Je l'ai bien regardée; elle était vraiment drôle, presque sans âme. On croirait que ce sont les plus innocents diables de l'enfer qui animent ces jolis corps-là. . . . .

Vendredi 12 février.

Je regarde tomber la neige sur la belle tête de Jeanne d'Arc, sur les branches, dans les allées, sur les toits, partout! J'admire, je remercie le bon Dieu; j'aime la neige... Je suis heureuse enfin! J'ai le cœur au large. Mon amie Céline est venue passer la journée avec

moi. Sa ravissante figure, sa causerie douce et spirituelle, son amitié m'ont charmée. Cette beauté exceptionnelle a refusé encore les plaisirs de cet hiver; je crois que je l'aime plus encore pour cela... Reçu, pendant sa visite, la réponse immédiate d'Hetzel à l'envoi de mes bois expédiés mercredi. Il les trouve réussis comme dessins, et m'annonce que je puis continuer; il me fait espérer dans une quinzaine un conte *très-remarquablement* écrit, *doux* et *chaste,* que je lirai et que j'illustrerai, si je m'en sens le désir... Que je suis heureuse!... Merci, mon Dieu!

Mercredi 17, le soir.

Je t'ai oublié, mon confident, parce que j'étais occupée et joyeuse. Chose étonnante, ce n'est pas à un changement de vie que tu dois mon retour. J'ai toujours l'âme à l'aise, de l'air, un bel horizon, de l'espoir, et peut-être encore mieux.

Je suis retournée au cours de M. Leborne; j'ai retrouvé dans cette grande chambre une demi-douzaine de jolies Anglaises aux yeux de pervenche, à longues boucles dorées, à minois frais et pourtant mélancolique; puis la grande et gracieuse jeune fille blonde qui peint des fruits d'après nature, et sa petite amie si frêle et si triste; puis les deux charmantes mesdemoiselles C***, et l'autre couple de sœurs juives, les aimables Laure et Jeanne C***; enfin deux inconnues,

et mon amour de petite fille à boucles d'oreilles de corail qui sont moins rouges que sa jolie bouche. J'ai pour voisine Jeanne E***, et je copie de grands personnages, études académiques, pour acquérir ce qui me manque.

M. Leborne a désiré voir mes compositions d'albums. Hier, je lui ai apporté le numéro 1; aujourd'hui, c'est le tour du numéro 2. J'ai été stupéfaite de le voir content de mes petits essais, si peu classiques.

Les Pères jésuites ont demandé aussi ces albums, et ils ont été pleins d'indulgence et de bonté pour ma pauvre nature d'artiste. J'ai là un programme qu'ils m'ont chargée de leur traduire, travail qui me semble être fait pour Overbeeck plutôt que pour moi. Une image dont la portée est si haute, le sujet si beau, le pouvoir si grand! Je ne puis le tenter, ce travail, qu'avec l'aide de Dieu.

Aujourd'hui, nous avons lu le mandement de Carême de Mgr Darboy sur la divinité de Jésus. C'est tellement beau que je pleurais en écoutant cette parole admirable, cette pensée droite, claire et forte.

Vendredi 19, neuf heures du soir.

J'ai communié ce matin, commencé *mon image* dans le jour, et assisté au chemin de la croix, le soir; saintes heures qui m'ont adoucie, fortifiée et *simplifiée*.

Encore aujourd'hui mon bon professeur m'a complimentée à propos de mes petites compositions. J'en ai été et j'en suis encore bien contente; mais fort heureusement je me connais assez, et je désire trop pour tirer vanité de mon petit talent. Néanmoins, notre nature est si fragile et si sotte que je reconnais là une grâce de Dieu.

Je vis, je vis comme le ruisseau coule au printemps. Il y a dans ma nature quelque chose qui se fond et s'échauffe; ce je ne sais quoi me rend tolérante, douce et prête à aimer tout le monde....... si la vieille Marie-Edmée ne durcissait autant que possible toutes ces bonnes dispositions.

Il faut se méfier de ce qui paraît bon, dit quelque part l'*Imitation;* aussi je me tiens sur mes gardes... j'ai peur du soleil.

Dimanche 21 février.

Causé avec mademoiselle M*** du beau idéal, du beau réel, de Dieu, de la nature, des astres surtout. Oh! le feu, la lumière, n'est-ce pas résumé dans le mot *étoile?*

Cette espèce de culte me rappelle l'exclamation de Gitta dans l'*Enthousiasme :* « Je voudrais boire du feu! » Ah! quand je me plonge comme elle dans l'admiration, quand j'essaye de fixer le beau, quand je vole si haut que je puis et que je retombe à ma place,

je manque d'expressions humbles et petites pour me nommer, comme j'ai manqué de mots pour exprimer mon bonheur, et je suis humble parce que je me comprends.

Mercredi 24, cinq heures du soir.

Je suis assise près de la fenêtre enchâssée dans les rideaux de satin vert, sur lesquels la flamme jette de beaux reflets orangés. De là je regarde le jardin.

..... Tout ce que j'aime, ma grande passion est au milieu de ces ombres; le ciel est d'un bleu sombre, les branches sèches le rayent de leurs baguettes. Là où je regarde, sous ce pavillon de deuil, dans ce vague mélancolique, se penche une belle tête de bronze..... d'elle à la Pologne, de la Pologne à Ponstovoïto, la chaîne est courte, mais elle me retient, car elle est forte.

Vendredi 4 mars, dix heures du matin.

Voici le premier beau jour. Je le salue du fond de mon cœur tout réjoui; ma fenêtre s'ouvre au soleil, comme tout mon être au bonheur; les oiseaux gazouillent; il pleut de l'or sur les branches mortes et des diamants sur les brins d'herbe.

J'ai dit ma prière du matin à genoux du côté de l'Orient, d'où nous vient cette résurrection. Je me relève comme d'un ruisseau où je me serais désaltérée.

Mercredi 9 mars.

Je suis triste; pourtant le ciel est ravissant de fraîcheur, le haut des grands murs et le faîte des cheminées baignent dans une lumière orangée que leur envoie le couchant du soleil; la petite pièce d'eau se cercle d'argent dans l'ombre; les flammes du foyer s'entre-choquent avec un bruit qui ressemble au battement de toutes petites ailes... C'est doux et joli, tout cela; mais ce n'est pas tout, ce n'en est même pas le reflet, car mon ange se cache, mon ange, ma muse, ma fée, le je ne sais quoi qui soulève le bandeau de mes yeux, m'ôte le poids qui m'écrase, m'ouvre l'espace et m'attache des ailes pour m'emporter loin de tout ce qui m'attriste.

Lundi 14.

Hier, j'ai à noter une longue conversation avec le Père G*** au sujet d'une demande qu'il m'a faite. Il s'agit de lui dessiner un Enfant Jésus contemplant les instruments de la Passion, et une Agonie au Jardin des Olives : deux impossibilités pour moi, qui n'aime guère à peindre la terre. Heureusement qu'il y a un bon Dieu pour les artistes, comme pour les petits oiseaux.

Mercredi 16 mars, neuf heures du soir.

C'est la mort qui vient de me terrasser. Je me relève plus forte et plus triste (1).....

Jamais plus la cathédrale ne verra la même scène que ce soir avec les mêmes humains. Dans un an, quels seront ceux qui étaient là, ignorant ce qui les terrifiait ce soir, et qui n'y seront plus?... Dans cinquante ans, combien en restera-t-il? Le 16 mars 1964, plus un n'y sera!.....

Ma tête tombe entre mes mains, comme ployant sous un voile de plomb. C'est l'inexorable vérité qui me pèse. Mon Dieu! la vie, quelque douce et parfaite qu'elle soit, vaut-elle donc un regret si poignant?

— Non, c'est l'inconnu, l'incertain qui m'effraye surtout; c'est la trinité de sphères, où j'ai places également sûres, qui m'épouvante.

Jeudi 17.

Mon pain quotidien, c'est l'*art*, la parcelle d'art que Dieu met à ma portée; quand je ne suis pas seule, je ne puis en jouir, et le soir d'un jour passé avec la plus gentille personne ou le plus charmant esprit, *j'ai faim*.

Je sors d'une lecture dans la vie des peintres; je

(1) Écrit en sortant d'un sermon sur la mort, qui avait vivement impressionné l'auditoire. *(Note de l'éditeur.)*

comprends si bien leur génie que, fermant le volume et regardant mes timides crayonnages, je pensais : Bête je suis, bête je resterai.

Mardi 22 mars.

De mon joli vase bleu s'élance une gerbe de lilas blanc, qui s'arrondit autour d'un camellia aux pétales purs comme le front d'un ange.

Ces fleurs au mois de mars, n'est-ce pas un vrai miracle pour moi? Et pourtant, le privilége de leur possession est moins grand que la cause de ce présent poétique et tendre. Je le dois à ma bonne marraine, qui me l'a apporté ce soir, en compagnie de Marie-Émile, en me disant qu'elle voulait fêter mon premier jour de vie artistique. Cette idée la représente tout entière, ma bonne tante Maria! Son attention m'a touchée aux larmes. Ce n'est pas ma mémoire qui gardera souvenir du blanc bouquet, ce sera mon cœur.

Ce matin, j'ai reçu le premier numéro d'une publication nouvellement sortie de chez Hetzel. Mon nom figure parmi ceux des illustrateurs de ce recueil, et je n'ose en croire mes yeux, car il est en compagnie de Tony Johannot, de Grandville et autres étoiles artistiques.

J'attends que l'éditeur me dise ce qu'il faut faire, et je remercie le bon Dieu qui me comble.

Samedi 2 avril.

Aujourd'hui, bonne situation sur ma bascule morale. Voilà tout ce qui pèse du côté du découragement et m'enlève si haut sur l'espérance :

Primo : Une lettre de mon oncle que ma peinture a enchanté tant et si bien, que s'il me conseille de continuer et d'attendre à deux ans pour exposer, c'est qu'il me suppose un talent futur qui me posera du premier coup, ce qui vaut mieux, selon lui, que de paraître une apprentie aux yeux du public.

Secundo : La nouvelle que ma composition de la *Charité,* dessinée pour la vente charitable de la duchesse de Magenta, a été achetée par Mgr Lavigerie.

Enfin la réception des épreuves de mes petits bois, que le graveur m'a bien interprétés pour un début; enfin Hetzel me demande de lui écrire quelques textes explicatifs, il paraît qu'il m'adopte définitivement.

Ave, pluie et soleil, bourgeons et gazouillements, neige et rayons! *Ave,* printemps, bel âge de la nature, éblouissant et doux comme la jeunesse et l'enfance! *Deo gratias!.....*

Samedi 9 avril.

Je viens de soutenir un rude assaut. Charles G***, durant toute la soirée d'hier, m'a conseillée, exhortée, poussée à partir pour Paris, ce centre des arts et du

beau. Je me suis défendue par un non, et mère par mille refus... J'ai une terreur instinctive de ce Paris; il me semble que j'irais y mourir pour faire le pendant d'Élisa Mercœur.

O ma province, mon air pur, mes oiseaux, ma liberté! que jamais je ne vous abandonne pour Paris! Ce serait lâcher la proie pour l'ombre, et, dans ce labyrinthe, perdre mon talent, trouver un métier, me couper les deux ailes et m'attacher des pattes. Décidément j'aime mieux rester Marie-Edmée que devenir Nabuchodonosor.

Il y a aujourd'hui quatre ans!.....

Malgré ce triste anniversaire, la tristesse du jour qui semblait plein de neige, j'ai eu du bonheur en compagnie de notre chère Céline C*** et de ses sœurs Gabrielle et Amélie. Nous les rencontrons au sortir des vêpres, et nous retournons avec elles jusqu'à Boudonville. Là, Céline fourrage ses plantations de myosotis, y ajoute une branche de fleurs de pêcher, rosées comme une bouche d'enfant, cela à mon intention; nous admirons les nouvelles pousses, nous rappelons le passé, nous causons avenir, nous pensons aux absents. Je reviens avec des fleurs et des souvenirs, gerbe de printemps qui vaut mieux que moisson d'été.

Vendredi 15 avril.

J'ai dessiné cette semaine la première page de ma composition de l'*Ave Maria,* Je vous salue, Marie; les *Marchands lorrains* pour l'éditeur Garnier; le frontispice de *Fior d'Aliza.* Puis j'ai écrit le commentaire de ma *Polonaise,* que l'on va photographier; puis j'ai espéré et désespéré de moi et des autres, à tour de rôle; puis j'ai fait le portrait de mon front d'artiste; puis j'ai joui du printemps, qui m'envoie tous ses parfums, ses chaudes bouffées bienfaisantes à travers les persiennes de mes fenêtres entr'ouvertes. Je quitte mon journal pour vous remercier, ô mon Dieu, vous qui me donnez si généreusement le pain quotidien!

Lundi 2 mai.

..... Aujourd'hui, pluie au dehors; au dedans, travail. Au moral, je suis un peu comme le lilas blanc qui boutonne sous ma fenêtre; le vent l'a fait ployer, et le voilà qui pleure dans l'attitude d'un désespéré; les feuilles, lourdes comme du plomb, tombent, flasques et pâles, sur les blanches fleurettes collées aux branches, lesquelles branches font mine de creuser la terre.

Mettons que la terre c'est la tombe, que mes souvenirs sont les branches auxquelles mes pauvres pensées, à moitié fleuries, se soutiennent le moins mal possible; ajoutons pour les feuilles les idées folles, diverses, mul-

tiples, qui d'ordinaire protégent mon arbuste, et comprenons que tout cela se penche comme le lilas vers un but final, puisque la tristesse l'a inondé tout un jour sans faire trêve, malgré la tradition du mois de mai.

Jour de l'Ascension, 5 mai, le soir.

« Galiléens, pourquoi demeurez-vous là, les yeux » attachés au ciel?..... »

Oh! que ne puis-je y rester ainsi toute ma vie, attendre et recevoir la mort dans cette extase de l'autre monde, et ne pas quitter la trace du vol de l'Homme-Dieu, afin de retrouver plus tôt notre vraie patrie!.....

Lundi 9 mai.

En définitive, il ne s'agit que d'atteindre la mort, et bien que nous soyons lents à tout faire, la rencontre aura lieu plus tôt que je le crois sans doute. Chaque jour use le mystère de la vie, chaque soleil qui s'éteint a mûri notre âme; préservons ce fruit du ver, de la sécheresse, de la corruption, et de lui-même il se détachera du rameau pour tomber dans l'éternité. Oui, mais, en attendant, je suis sombre comme le nuage qui flotte sur la ville; tout est noir autour de moi, tout le devient en passant par moi... En haut, mon cœur, élève-toi! *Sursum corda!*

Samedi 14, le soir.

J'essaye de remonter le courant de cette *mer morte* du découragement où je m'asphyxie l'âme, où plus je m'altère, plus j'y bois. La belle fête de demain est ma planche de sauvetage, je commence à respirer. Espérons que la prière du mois de Marie rétablira l'ordre dans ce pauvre chaos, qui est moi.

Il y a une jolie fleur dans un vase en face de moi. C'est la première qui fleurit sous ma fenêtre. Elle a la forme d'un cœur déchiré par la pointe et laissant couler une larme diaphane. Si j'étais païenne, je ferais un joli conte là-dessus. Le *Dyclitra* aurait été une jeune fille métamorphosée ainsi pour cause de quelque chagrin d'amour. Je suis chrétienne, et je lui cherche une autre origine. C'est la première fleur que le regard d'Ève rencontra au sortir du paradis terrestre. Une de ses larmes l'arrosa, et ses lèvres la colorèrent du beau rose empourpré qu'elle a gardé depuis.

22 mai.

Je sors de l'Exposition, où j'ai vu mon portrait, celui de Jeanne C*** et un cadre de mes petites compositions. Ils sont bien placés.

Je les abrite sous l'aile de mon ange gardien, sous le regard de Dieu, et j'essaye de regarder en face mon avenir d'artiste. J'avoue bien bas qu'il me fait l'effet

du point noir que le marin entrevoit à l'horizon sur le ciel bleu.

Lundi 30 mai.

Avant tout, puisque la bouche parle de l'abondance du cœur, je rappellerai ici l'anniversaire de ce jour.

Qu'elles sont heureuses les âmes qui ont sacrifié la vie mortelle pour leur Dieu ou pour leur patrie! Est-il un plus bel enchâssement pour un nom que le martyre? Est-il un plus beau titre à la miséricorde de Dieu? Quand je me trouve en face d'une telle figure, je suis heureuse, bien heureuse d'être femme. Cette consolation est trop rare pour que je ne l'apprécie pas.

O ma sainte, ma pure, ma courageuse vierge, conservez-moi jusqu'à la fin de ma vie l'amour de la France, après celui de Dieu, par-dessus tout au monde!

Protégez ma pauvre petite carrière, donnez-lui quelque influence sur cette belle terre que vous avez sauvée. Aidez-moi à acquérir ce qui me manque pour avoir le bonheur de vous voir un jour et de nous perdre ensemble dans la Vérité éternelle, dans la suprême Beauté, dans la Bonté ineffable! Jeanne d'Arc, priez pour nous!

Jeudi 2 juin.

Non, je ne suis pas folle quand, au milieu du plaisir, je me sens une épine au cœur! On me trouverait

raisonnable de ne pouvoir jouir pleinement, en sentant mon frère malade, attristé ou coupable d'un crime qui le souillerait pour toujours. Or, du même coup j'ai des milliers de frères qui souffrent les plus grandes tortures morales et physiques. J'en ai d'autres milliers qui, sentant leurs frontières gardées et leur pot-au-feu en train de bouillir, ne songent qu'à fermer leurs portes et leurs cœurs pour accumuler le confortable chez eux. Les lâches!.....

Oui, je les attends comme Montalembert, à l'heure qui sonnera bientôt, hélas! car on expie tous les crimes, les nations toujours sur la terre, les hommes séparément ici-bas ou dans l'autre monde. Il est impossible que la France s'encroûte si bien d'égoïsme que le baril de poudre ne reçoive quelque étincelle du volcan qui fume là-bas... Alors!

Alors je verrai, n'est-ce pas, mon Dieu? car si j'ai soif du sang expiatoire, ce n'est pas que je veuille épargner le mièn. Oh! si j'étais un homme, il y a longtemps que je n'en aurais plus à répandre.

Devant cette agonie d'un peuple, tout s'efface et se perd pour moi. J'en oublie presque de te dire, mon journal, les tristes nouvelles reçues hier et qui nou donnent de sérieuses inquiétudes pour une santé bien chère.

Marie-Émile, son père et sa mère sont partis pour Romémont, le pays de mes rêves. Nous sommes seules.

Vendredi 3 juin.

Je me suis trompée hier soir. Non, tant que nous aurons des livres, nous ne serons pas seules.

Aujourd'hui, grand enthousiasme pour Augustin Cochin et son discours aux Bruxellois. J'y étais... j'applaudissais, je respirais dans ce monde invisible, aussi bien que le poisson dans l'eau.

Fait une longue visite (toujours dans le pays idéal) à madame Récamier; j'ai lu quelques petits bouts de ses lettres aussi jolis et aimables qu'elle était belle et bonne. Je me prends à l'aimer avec J. J. Ampère.

J'ai passé tout un jour avec Jeanne d'Arc, à propos de son étoile, composition commencée le 30 mai. De Domremy à Rouen, j'ai pèleriné de cœur; je conserve mille beaux visages et caractères de mes rencontres sur cette route chérie. C'est Dunois, c'est la Hire, c'est Xaintrailles.... Hélas! c'est aussi Charles VII; mais celui-là, je le couvre du linceul de l'oubli.

Mercredi 8 juin, sept heures et demie du soir.

Ne voilà-t-il pas que la préfecture s'inquiète du but de ma Ponstovoïto, et qu'on me demande par écrit les paroles de l'exergue, en ajoutant qu'on me permettra peut-être la vente de cette photographie! X*** et son frère sont venus m'annoncer cet avis préfectoral. Aus-

sitôt mère et moi de mettre nos chapeaux et de partir pour aller dire à M. de ***, sous forme polie, qu'il est un maladroit..... de défendre cela, puisque l'on vend partout des Polonais de toutes sortes avec cartes de Pologne... Le préfet ne recevant que demain, l'explication n'a pas eu lieu.

Vraiment, je n'osais espérer l'honneur d'être *interdite*. J'en suis fort contente, car, empêchée ou non, la propagande de ma Polonaise gagnera aux difficultés que le zèle du préfet apporte à sa vente. Néanmoins M. de *** n'a guère de diplomatie, car il prend le moyen d'attiser la cendre chaude, et moins d'esprit encore, s'il ne voit pas que malheureusement ce n'est pas ce dessin et le petit texte qui l'accompagne qui donneront aux Polonais des bras et des cœurs. Je n'avais d'autre but que d'offrir ainsi mon obole d'artiste à la souscription ouverte, et de la semer aux quatre vents du ciel (1).

Jeudi 9 juin, six heures du soir.

Après une demi-heure d'attente dans l'antichambre de la préfecture, l'espèce de chambellan nous ouvre la

(1) M. de Montalembert voulut bien accepter le reste des photographies qui ne purent être placées à Nancy, et il les distribua lui-même, au nom de l'artiste, à ses nombreux amis sympathiques à la cause polonaise. *(Note de l'éditeur.)*

porte du cabinet de M. de ***, et nous voilà dans un grand salon vert, en face du maître de céans.

Il prend un air aimable et s'assied devant son bureau, en nous offrant des siéges. Mère lui explique le but de notre visite.

LE PRÉFET. — « Je vous avouerai, mademoiselle, que je n'ai pas bien compris ce dessin. Il y a certains mots dans l'exergue qui sont illisibles... Et puis, ce texte... par qui est-il fait? »

MOI. — « Par moi, monsieur. »

LE PRÉFET. — « Je l'ai trouvé vague, nuageux. »

MOI. — « En ce cas, monsieur, il est tout à fait inoffensif. »

LE PRÉFET, aimablement. — « Du reste, il est fort sentimental, ce texte. Enfin, mademoiselle, si je connaissais l'exergue..... »

J'ouvre mon album, et je lui réponds :

— « Monsieur, voici les dessins faits à cette époque de 1863, il y a de cela plus d'un an. Voici même la photographie de l'héroïne polonaise d'après laquelle j'ai dessiné cette tête. Je l'ai achetée l'an dernier à la foire de Nancy, et vous pouvez vous assurer que ce dessin n'était pas destiné alors à être publié. »

Le préfet examine cette page de l'album ; puis il pose son doigt sur la banderole qui entoure le médaillon. — « Ah ! voici », et il épèle « Po-lo-gne ; je distingue ici, mais sur la photographie c'est moins lisible (c'est exacte-

ment la même chose), puis un aigle, je crois... C'est fort bien, mademoiselle; c'est tout ce que je désirais savoir. »

Puis, sans transition, il ajoute en feuilletant mon album :

« — Vous faites de bien jolies choses, mademoiselle... Quelle est la destination de votre talent?... etc., etc... » Il me parle art et artistes, et me fait apporter un fort joli dessin à la plume qu'un aubergiste de campagne lui a donné, comme preuve d'insulte anonyme à l'autorité. Enfin, il cause aimablement, avec souplesse, simplicité, et même bonhomie. En le quittant, maman lui demande s'il autorise la vente. Il répond un oui dans une phrase moulée d'indifférence toujours aimable; il regrette poliment que nous ayons pris la peine de lui donner ces renseignements en personne, etc., etc.

Si j'eusse été un jeune homme, M. de *** aurait arrêté la publicité; il a jugé que l'influence d'une jeune fille enthousiaste ne valait pas un regard de sa police. Voici ma traduction de son obligeance; ensuite, malgré son excessive amabilité que je reconnais sincèrement, il a glissé à mon adresse un ou deux mots pour me faire comprendre que mes dessins étaient comme leurs textes des nuages, ce qui frappe mon talent de stérilité.

Gare, monsieur le préfet, il y a bien des choses dans une nuée! La pluie qui féconde, la grêle qui détruit, le beau rayon du soleil qui éblouit et réchauffe,

voire même l'orage avec son tonnerre et ses éclairs vengeurs!... J'ai beau dire cela, je reste sous l'impression de ces mots qui n'ont pas été dits, mais compris. Que de nuages qui ne portent rien!

Des compliments, de sympathiques regards chez les uns; des critiques, des regards moqueurs, des airs d'indifférence complète, mille fois plus pénibles qu'une satire ou que la haine, chez les autres... Et j'ai mis à peine la pointe du pied dans le chemin de la publicité! J'ai été assez loin cependant pour comprendre que l'ombre vaut mieux que le grand jour, surtout à une femme qui assume sur elle, outre les reproches ordinaires, mérités ou non, que l'on fait aux artistes, aux littérateurs, aux hommes publics, des préjugés inflexibles contre son sexe. Que faire? Certainement avancer, car tout m'y pousse, la voix de Dieu et celle de ma conscience. Marcher toujours en avant, et monter plutôt que descendre.

Puisque Dieu ne m'a pas créée homme, c'est que je ne dois être ni maçon, ni laboureur, ni portefaix... Puisqu'il m'a donné une si forte antipathie contre le mariage, c'est que je ne dois jamais être madame. Puisque j'ai toujours soif d'indépendance et de liberté, c'est que je ne dois pas me cloîtrer. Puisque le pot-au-feu est ma bête noire, la toilette mon ennemi intime, j'en conclus que je ne ferais jamais rien qui vaille, si je m'assujettissais à autre chose qu'à mes crayons... en dépit de MM. et mesdames A., B., C., D., E., etc.

Vendredi 10 juin.

..... Et cette chère madame qui sort d'ici, pensant sans doute qu'elle nous apportait toutes les joies de l'Éden, et qui s'en va toute déconcertée, car elle vient de comprendre que si je suis capable de refuser *un million poétique et catholique,* je ne me marierai jamais!.....

Mercredi 15 juin.

J'ai dessiné un bois pour Hetzel; puis quand je ne pouvais plus faire un trait de crayon sans outre-passer l'héroïsme, je levais la tête pour me reposer, ou je regardais les roses s'effeuillant sous la pluie, les nuages blancs qui fondaient comme une neige sur le ciel bleu, la capricieuse vigne vierge pleine de vie et d'insolence, le jet d'eau clair et les petits oiseaux qui voletaient sur les pierres du bassin. Tout cela me disait autre chose qu'une romance à la belle nature : c'était un hymne au Créateur. J'y voyais aussi notre bel âge de jeunesse dans sa beauté fraîche et éphémère, son enthousiasme passant de la pluie au soleil, son indépendance inexpérimentée, sa franche limpidité d'intelligence et ses amours inconstants comme la linotte, le rossignol ou l'alouette. Le tout, pesé dans la balance d'une vie qui a le ciel pour unique fin, est bien léger; encore si ce n'était que léger!.....

Pourtant il faut y passer, et quand nous aurons passé, que de fois nous regarderons en arrière pour en jouir autant que possible!

Je désespère toujours de moi, mais j'espère toujours plus en la bonté de Dieu. Rien ne m'attire autant que l'état de rocher, et je suis le plus mouvant sable qui se puisse trouver. Il semble que si j'aime tant les nuages, c'est parce que nous avons quelque lien de parenté.....

Mardi 21 juin.

Madame Élise Voïard m'occupe beaucoup en ce moment. Je sors de la voir, et je suis tout émue, charmée par cette fine douceur, ce tact de sensitive, cette timidité ravissante. Je l'ai vue chez elle pour la première fois; elle m'a fait admirer la tête du Christ mourant, peinte et donnée par Prud'hon à son mari; des lavis d'Achille Devéria, illustration de ses romans; les miniatures de sa fille, le buste de madame Amable Tastu (une de mes plus chères sympathies). Enfin, je me suis arrêtée longtemps devant son portrait (à elle), peint par mademoiselle Mayer, l'élève de Prud'hon.

Quel âge l'auteur des *Six amours* avait-elle à cette époque? Je ne sais, mais je n'ai jamais vu visage pareil. C'est bien ainsi que je me figure la jeunesse de madame Voïard, qui garde de cette idéale jeune fille ou jeune femme la plus grande partie de sa beauté, c'est-

à-dire ce je ne sais quoi de si attrayant et qui restera toujours innomé.

Nous avons causé art et avenir d'artiste avec cette mère et cette fille, qui tournent les dernières pages du livre que nous ouvrons.

Dimanche 26, le soir.

Mesdames Voïard sont venues nous visiter aujourd'hui. Je leur ai montré un de mes albums, et j'ai eu le rare plaisir de me voir comprise. On m'a témoigné de la sympathie, ce qui m'a fait du bien.

Il se fait quelque chose dans ma nature intellectuelle d'assez semblable au défrichement d'un coin de terre, je n'ose dire forêt, car je manque d'arbres. Les lianes gracieuses, les folles embrassades de lierre et de liserons sont arrachées par une main invisible, mais impitoyable; cela m'afflige et m'ébranle dans ce qui reste. En cet instant, je ne vois que des ronces. Plus rien de gracieux, de frais, d'aimable, rien que de l'espoir en baguettes roides et pas plus hautes que mon doigt.

C'est vraiment un piteux état. Je vais prier afin d'en être délivrée.

Jeudi 7 juillet.

Je copie un bel et jeune archange au Musée (1) (un saint Michel, à ce que je crois); j'en fais l'idéal de la jeunesse. Le souvenir de Jeanne d'Arc flotte entre lui et moi.

Samedi 9 juillet.

Je suis légère et plus forte; je prends bravement la vie et ses charges, le jour et ses ennuis, mon âme et ses faiblesses. C'est lourd, mais c'est *la croix présente,* et peut-être est-elle de paille, comparée à ce qu'elle doit devenir.

A qui dois-je ce miracle? — Au plus consolant des sacrements.

J'ai dessiné *Charitas,* puis ébauché mon archange, puis fabriqué quelques crayons de pastel avec ma bonne mère.

J'allais oublier une grave et grande affaire qui se trame à mon sujet... Advienne ce que Dieu voudra! je la remets entre ses mains.

Mercredi 13 au soir, dix heures.

Merci, mon Dieu, pour la bonne et agréable soirée

(1) Cette copie a été offerte, le 8 mai 1875, par la mère de Marie-Edmée, à la collection de Domremy. *(Note de l'éditeur.)*

que je viens de passer! C'est une des meilleures parmi celles qui embelliront mes souvenirs.

Depuis sept heures du soir, nous étions assises autour d'un petit guéridon en bonne, sainte et intelligente société; mère, attentive au bord de son grand fauteuil, à sa droite ayant M. le chanoine B***, et mademoiselle Élisabeth à sa gauche; moi, placée près de madame Voïard, qui avait étalé sur ses genoux un carton rempli des pages manuscrites d'un conte allemand... moi, dis-je, auprès d'elle, écoutant, regardant et admirant surtout avec cette paix qui s'étend sur l'âme comme un baume salutaire, lorsqu'on saisit dans une beauté quelconque, et plus encore dans le cœur humain, un rayon qui révèle la divine ressemblance.

J'ai l'imagination toute pleine de coqs, de ruines, de fleurs, de brises parfumées, de rideaux de lierre. Pour la première fois, je fais connaissance avec ma famille. Nous nous connaissions bien, non certainement, mais instinctivement.

C'est délicieux, et cela a pour titre : *Le Coq et l'Anneau de Salomon.*

Tandis que madame Voïard lisait (comme elle sait lire), des illustrations impossibles se groupaient, s'animaient, puis se fondaient, disparaissaient, et puis se reformaient encore comme les palais de la fée Morgane; j'en avais les yeux éblouis, et, finalement, je m'abandonnai à elles comme un petit enfant dans les bras qui

le bercent, cela tandis que ma bête se rafraîchissait avec de la bière dorée à mousse blanche et de beaux échaudés, madame Voïard ayant conservé la coutume allemande.

Après quoi l'aimable lectrice, tout en causant, nous proposa de nous lire quelque chose qui, pensait-elle, devait nous plaire. J'écoute. C'est d'abord un article sur Marie Jenna, auteur d'un livre de poésies charmantes; puis deux échantillons de ce poëte, *Les cloches de Strasbourg* et *Plus d'enfant*... Rien de pareil à cette lecture.

Madame Voïard m'a dit qu'elle parlerait de moi à Marie Jenna; je pense qu'elle lui dira aussi combien elle m'est déjà sympathique par ses œuvres, puis que je la verrai, et qu'elle aussi m'aimera peut-être un peu.

J'ai là, près de moi, un gros volume que je caresse des yeux. C'est : *Or devinez!* ce charmant roman de madame Voïard, ma passion d'autrefois, celui qui m'a fait tant aimer nos remparts et la vieille ville de Lorraine.

Que c'est bon le beau, que c'est beau le bon!

Mardi 19.

Je viens de lire la vie de sainte Marguerite, une des saintes de Jeanne d'Arc, et qui forme avec elle et sainte Catherine mes grandes sympathies du ciel.

Elle est bien heureuse d'avoir eu à garder les moutons de son père, au lieu d'avoir eu à subir le sort des jeunes filles riches, tombées dans le dénûment, à notre époque! Moi, si j'étais sûre de trouver une ferme dans quelque montagne, je ne me tourmenterais plus, et avant deux ans Marie-Edmée terminerait sa vie d'artiste avec un morceau de pain noir à ses repas, le ciel bleu pour plafond, la mousse trop fraîche pour tapis et un troupeau de bêtes quelconques pour unique société. Mon Dieu, pourquoi pas? Nous ne sommes pas faits autrement que les saints primitifs.

Lundi 26.

Qu'il en est peu, mon Dieu, parmi les êtres intelligents, qu'il en est peu qui réfléchissent!...

Vendredi 5 août.

Je dessine l'*Ange et l'Enfant,* poésie de Reboul, dix sujets de compositions que j'ai l'intention d'envoyer à Malines (si l'exposition n'y est pas trop magistrale), pour les vendre ensuite, toujours au profit des Polonais.....

Je voudrais que les âmes fussent égales, libres et sœurs. Le monde spirituel est un. Il ne peut admettre d'esclaves ni de maîtres, de femmes ni d'hommes. Ce

qui est de son domaine appartient à tous, sans distinction d'âge ni de sexe.

Voilà ma profession au sujet du zèle et de l'apostolat chrétien.

10 août.

Aujourd'hui, terminaison de mon bel archange; hier, celle d'un portrait de jeune femme qui avec son mari forme un couple délicieusement aimable; et puis j'ai fini ma traduction de Reboul.

Voici le son du cor de chasse, puis un beau pot de vanille qui, en l'honneur de ma fête prochaine, s'épanouit déjà sur ma fenêtre et m'envoie son parfum sur une brise. Le jet d'eau, la vigne vierge, un brin du ciel et l'espérance, n'est-ce pas cela un vrai trésor? Je l'apprécie et j'en remercie le bon Dieu.

Jeudi 11, dix heures du soir.

Les pâles rayons de la lune glissant entre mère et tante Pauline venaient mourir sur le tapis de la table. J'éprouvais un vague plaisir à les suivre partout. J'y voyais tout ce que la causerie de mère réveillait en moi de souvenirs. La bonne vieille tante Lolotte, pauvre petite infirme si bonne, si indulgente, si ingénieuse jadis à tirer un sourire de la grave Marie-Edmée de trois ans; les boutons dont je me faisais la marchande, et qu'elle

venait m'acheter avec tant de complaisance, luisaient comme des soleils... Et vraiment, n'en était-ce pas? — Oui, je les revois, ce sont des soleils d'argent. Grand-père y tient beaucoup, tante Lolotte me les recommande; ils sont vieux pourtant! Il y a longtemps qu'ils ont quitté l'uniforme du jeune garde du corps; comme ils devaient l'embellir! Ils ont dû assister souvent au passage de Charles X, de la sainte et triste duchesse d'Angoulême. Pauvres soleils! rentrez au fond de la boîte, vous avez assez vécu!

Je suivais toujours les reflets bleuâtres de la douce lumière du ciel, je remontais avec eux jusqu'à la porte Saint-Jean avec mes souvenirs. Le premier était un cercueil... celui de mon père. Tout en pleurant, je regardais Gérald qui me devançait dans le triste cortége. J'étais une petite fille plus désolée que je ne saurais ici le dire. Je me retournai avant de passer la porte grise, et je regardai les fenêtres de la maison de tante Pauline, pour être bien sûre que je n'étais pas orpheline, et que j'y retrouverais mère au retour.....

La petite fille en deuil s'enfonçait sous la voûte, et bientôt, en dépit de la terne lueur du réverbère, la porte s'éclairait d'une lumière pure, vaporeuse comme dans un rêve; je me voyais en passer le seuil. J'étais toute blanche au dehors, au dedans, et la nature me semblait s'être purifiée comme moi.

Puis un autre cercueil, celui de mon bien-aimé

grand-père; puis que d'autres encore, de belles jeunes filles, de petits anges, de vieillards !.....

Et ces rayons, ils m'ont encore attirée jusqu'à Chartres, dans certaine rue, devant certaine porte. J'ouvre; les joyeux rayons se perchent sur les toits, glissent dans les branches du noyer, papillonnent dans les fleurs de la terrasse. Bonsoir, mes amis! Les voyageurs sont-ils arrivés? — Ils sont là, disent les rayons qui miroitent sur les volets verts, et j'entre, et je saute au cou de mon Gérald. Son ami me fait un salut cérémonieux; l'oncle aimable m'accueille avec son franc et cordial sourire; tante me tend sa blanche main et ses lèvres roses. Petit Edme ouvre ses grands yeux prêts à se rendormir : Bonjour, Marie, me dit-il. Sa voix est une musique. Mais petit Paul s'avise de me saluer aussi, gare! Il me rend service, car mon voyage au clair de lune se termine ici.

Mercredi 16, neuf heures du soir.

A propos de mon idée fixe, comme l'appelle mère, je ne veux pas oublier que le jour de l'Assomption, le jour de ma fête, M. l'abbé X*** nous rencontre à notre porte, et nous rentrons avec lui, pour qu'il nous lise un article du journal qu'il nous apportait d'un air de triomphe. Il s'agissait de l'admirable lettre de Mgr Dupanloup demandant des secours pour les Polonais

Le jeune prêtre enthousiaste nous a lu cette lettre avec un feu, un bonheur, une émotion tout à fait d'accord avec nos impressions. L'évêque d'Orléans s'est surpassé lui-même; l'esprit de Jeanne d'Arc lui a soufflé ce chef-d'œuvre.

Crions, prions, donnons! C'est le mot d'ordre que l'Église de France impose aux catholiques par cette éloquence surhumaine.

Mardi 23.

J'ai lu pour la première fois le *Paradis perdu,* traduit par Delille. Je suis folle de ce poëme, où je retrouve les êtres que j'aime tant, les anges!.....

Je remercie Milton pour l'admirable tableau de la révolte angélique. J'ai toujours tant aimé Gabriel et Raphaël, admiré saint Michel sous les traits qu'il leur prête; et quant à Lucifer, je le comprends ainsi.

Vendredi 26.

« O bienheureuse demeure de la cité éternelle! jour » éclatant de l'éternité, que la nuit n'obscurcit jamais » et que la Vérité souveraine éclaire perpétuellement » de ses rayons, jour immuable de joie et de repos que » nulle vicissitude ne trouble!

» Oh! que ce jour n'a-t-il lui déjà sur les ruines du » Temps et de tout ce qui passe avec le temps!

» Il luit pour les saints dans son éternelle splendeur; » mais nous, voyageurs sur la terre, nous ne le voyons » que de loin comme à travers un voile. »

Après ma prière, j'ai ouvert mon *Imitation*, et je suis tombée sur cette aspiration.

Tout ce chapitre est l'histoire de mes désirs!

Mercredi 31 août.

J'ai envoyé ma composition des *Trois Anges, Pologne*, *Église* et *France* à Mgr Dupanloup. L'évêque de Nancy s'est volontiers chargé d'envoyer à Malines mon *Ange* de Reboul. J'espère que mes premiers travaux d'artiste, sous la protection de tels saints, m'obtiendront une bénédiction, à l'heure du péril.

Je lis le panégyrique de Jeanne d'Arc par Mgr d'Orléans; mademoiselle de M*** a consenti à me le prêter en faveur de mon culte pour la vierge de Lorraine. Je suis dans un tel enthousiasme, que je copie en grande partie ce chef-d'œuvre de patriotisme et de foi. C'est la seule appréciation de Jeanne d'Arc qui me satisfasse complétement.

Samedi 3 septembre.

Aujourd'hui, j'ai reçu un cadeau princier, c'est l'*Enfer* de Dante, illustré par Doré. Cette générosité me confond, m'attriste même. Il me prend une furieuse

envie de tout changer en or quand je songe à l'Irlande, à la Pologne, à tous les malheureux.

Mardi 13 septembre, à Saint-Dié.

Jeanne d'Arc m'a fait célébrer dignement l'anniversaire de ce jour par un épanouissement d'enthousiasme.

Il y a un an, je voyais son étendard flotter sous le ciel de Domremy, je pleurais dans sa chambrette; dans son église, je priais Dieu pour la Pologne. Aujourd'hui!.....

Lu ce matin, en compagnie de l'oncle et de Gérald, le sublime dialogue de Platon sur la mort de Socrate, puis dans la journée, et surtout le soir, les *Pèlerins* d'Adam Mickiewicz. Je n'ai pas de mots pour exprimer l'impression produite sur moi par ce chef-d'œuvre.

Mon Dieu, sauvez la Pologne, notre sœur, car elle est aussi la fille de l'Église! Surtout sauvez-nous, rendez-nous dignes par votre grâce d'habiter un jour la même patrie que celle où vous couronnez le martyre!

Malebranche vient de m'éclairer admirablement sur l'Eucharistie. Mon Jésus, je crois en vous, je vous aime, je vous adore, j'ai faim et soif de vous!

Lundi 17 octobre, Nancy, huit heures du soir.

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!...

Est-ce parce qu'il me rappelle Roncevaux, Roland et Charlemagne, comme à Alfred de Vigny? Peut-être bien, mais après et avec mille autres tristesses.

Aujourd'hui, c'est le départ de Violette qui emporte tout le reste des vacances, des rires, des causeries, des joies partagées, dont le prix est double pour une solitaire comme moi.

Le temps était splendidement pur et beau. On rencontrait partout de coquets et joyeux promeneurs qui, avec l'insouciance de l'enfant gâté, jouissaient du dernier soleil, comme s'il n'était pas plus rare qu'au mois de juillet. J'ai rencontré aussi des vieillards, un, entre autres, dont je vois le profil militaire se dessiner en silhouette maigre et triste sur le ciel bleu; il avait des moustaches blanches, semées de quelques fils noirs, une casquette qui se posait en képi, un large ruban rouge cousu soigneusement à la boutonnière de sa redingote, un *ensemble isolé* au milieu des groupes animés et brillants; son grand œil, qui a dû voir de si terribles choses, était morne et semblait chercher vainement à entrevoir le passé. Peut-être ce beau soleil était-il le dernier de sa vie!

L'hiver est rude pour ceux qui ont perdu jeunesse

et famille. Nous ne prions pas assez pour les vieillards !

Lundi 24 octobre.

C'est aujourd'hui la Saint-Raphaël. Dans l'image de Tobie, je regarde l'humanité et moi-même; dans son voyage, notre vie; dans le mois d'octobre, le jour et l'heure présente, l'époque du retour au but suprême.

Puissions-nous mériter jusque-là d'être conduits par un archange !

J'ai communié !... je suis donc heureuse !... Il fait bon s'adoucir, se redresser, espérer encore ou plutôt sentir une puissance surnaturelle, un amour divin vous rendre la paix, cette paix que *le monde,* c'est-à-dire tout ce qui n'est pas Jésus-Christ, ne donnera jamais.

Samedi 29.

Vive labeur !... c'est le cri de ma vie entière. Ce fut plus particulièrement encore celui de ma semaine, et j'y ai répondu le plus bravement possible.

Je viens d'exécuter une peinture, essai sur porcelaine : c'est ma sensitive, autant vaut dire mon portrait. Il paraît qu'un riche amateur la désire pour sa collection, et voilà que j'entreprends aussi, pour ce même personnage, deux cariatides auxquelles j'ai donné le nom de Rêverie et de Méditation. Cela glisse

de mon album à ma plume, et de ma plume à la faïence, assez facilement pour que j'y prenne grand plaisir.

Si toute ma vie devait ressembler à cette dix-huitième année, que bientôt je vais perdre, je craindrais de ne pas atteindre le ciel, car je n'ai pas de croix sérieuse pour marcher après mon Sauveur. Je vis en errante, tout en ne quittant pas le coin de ma fenêtre. Je vais chercher dans tous les pays du monde, de l'histoire, de la poésie, du connu, de l'inconnu, et de mon passé, je ne sais quoi d'actif qui me fait vivre et mourir de plusieurs vies humaines.

Vendredi 11 novembre.

Aujourd'hui, rien ne me réussit. J'ai froid, je me sens lasse et prête à pleurer, mais je ne pleure pas. Je m'appuie sur Dieu et je regarde Marie au pied de la croix. Il y a bon nombre d'écrivains critiques qui, disséquant les journaux des morts, diraient, en lisant cette phrase dans un trésor comme celui d'Eugénie de Guérin : « Pauvre jeune fille! Elle était laide, pauvre... vous comprenez?... Elle ne pouvait trouver une âme pour apprécier la sienne, un cœur, etc... » Les hommes sont d'une modestie si délicate, qu'ils attribuent tout soupir sortant d'un cœur féminin de plus de dix ans et de moins de quarante à l'absence d'un de leurs individus, comme si le bonheur pour

certaines âmes pouvait tenir à la possession d'un autre être que Dieu !

Lundi 14 novembre.

« Si votre lumière ne nous éclaire, ô mon Dieu, la » vérité peut-elle ne nous être pas cachée? Nous ne » sommes qu'erreur, que vanité, que confusion; nous » n'avons nul discernement; toutes nos connaissances » ne sont qu'ignorances. Nous ne sommes que préven- » tion, qu'égarement. Enfin, toute notre vie n'est » qu'une véritable mort. » (*Soliloques* de saint AUGUSTIN, ch. III.)

Sur cette admirable vérité j'ai fermé mon livre; mais comme elle s'emparait de mon esprit, l'humiliait en l'adoucissant, répondait aux doutes, aux questions qui me tiennent sans cesse sur le qui-vive, j'ai voulu en laisser le souvenir sur mon journal.

Mercredi 16 novembre, neuf heures du soir. Dix-neuf ans!

J'ai communié ce matin... Mon âme reprend toujours vie et paix dans cette divine nourriture. Il me semble qu'elle respire un air meilleur et regarde de plus haut, et aime toujours plus ses frères.

Mercredi 23.

Pendant que je dessinais au cours, le soleil perçant une couche de nuages grisâtres les a dispersés en tous sens, mais la lumière qui nous a éblouies était si étrange, et l'aspect du ciel si varié, que longtemps j'en ai oublié ce que je faisais et où j'étais.

Mon pauvre esprit ressemble souvent à ce ciel-là... Quand la vérité y brille sans trop de nuages, c'est pour en éclairer les moindres recoins et les colorer d'une lueur aussi effrayante que belle. Tout ce que je pense en dehors des grandes vérités est mis en déroute par ce soleil éternel, qui déblaye ainsi ma pauvre âme, le ciel bleu. Mais alors, ou je suis très en peine (ce qui arrive quand je regarde la terre), ou je suis tout à fait heureuse... et alors mon esprit est vers le Seigneur. *Sursum corda!*

Vendredi 25 novembre.

La vie de sainte Catherine d'Alexandrie m'a édifiée, enthousiasmée, réconfortée, et enracinée dans ma croyance qu'un jour viendra où la femme, étant reconnue par tous douée d'un esprit intelligent aussi bien que l'homme, pourra élever cette intelligence à l'égal de son cœur, en mettant à profit cette liberté pour le bien, sans craindre le sourire niais et moqueur de la société, et l'application de certains passages de

saint Paul qui ne sont pas encore éclairés par le Saint-Esprit.

Oui, quand je pense à la réflexion morale qui accompagnait cette vie de sainte Catherine que je viens de lire, j'ai plus envie de rire que de me fâcher.

Le bon auteur de notre *Vie des Saints* a cru devoir nous exhorter à l'ignorance, au nom de la sainte la plus savante; au silence, parce qu'elle avait prêché en disant que la science rendait athée ou à peu près, quand il venait de raconter dans la vie de la sainte que ce furent l'étude de la philosophie et celle de la théologie païennes qui l'amenèrent à la vérité. Si cela s'appelle conclure raisonnablement, je n'y comprends rien.

Je regarde par delà le mur la statue de cette autre vierge martyre, morte aussi à dix-neuf ans, qui vénérait avec tant d'amour la savante princesse du quatrième siècle. Pauvre petite bergère, je te vois allumant un cierge devant ta sainte chérie, la priant pour la France, lui demandant conseil et répondant toujours à son appel : « Je ne suis rien qu'une pauvre fille, comment pourrai-je faire? Mais est-ce que Judith, Débora, Geneviève et moi-même nous n'étions pas des femmes? et, guidées et soutenues par Dieu, nous avons accompli notre mission! »

Et Jeanne d'Arc a marché! Maintenant elle est au ciel avec ces admirables femmes!

Jeudi 1er décembre.

J'ai lu un panégyrique de Jeanne d'Arc dans mon almanach. Son souvenir est une fleur jetée sur le courant de mon esprit, il la traîne partout et s'en parfume. Je prie mieux, je pense plus ferme quand je regarde cette grande, simple et radieuse figure française. J'ai presque du chagrin en songeant que je vivrai peut-être plus de temps qu'elle sur cette terre de Lorraine. J'ai dix-neuf ans depuis quinze jours; et elle est morte à dix-neuf ans, cinq mois et demi.

Je pense que je voudrais bien mourir comme elle, non pas dans son martyre et sa gloire, je n'en suis pas digne, mais dans sa jeunesse, son enthousiasme et son espérance!

Mardi 6 décembre.

Encore une âme qui tombe, et à laquelle je viens d'écrire... sermons, exhortations au courage, moi!... J'ai honte, j'ai peur en faisant un retour sur moi-même, sur ma propre misère; je crains d'être du nombre de ceux qui disent : Seigneur! Seigneur! . . .

J'ouvre l'*Imitation*.

« Conservez-vous premièrement dans la paix, et alors » vous pourrez la donner aux autres. Le pacifique est » plus utile que le savant. »

Alors demain, je déchirerai ma lettre.

Dimanche 11 décembre.

Ce n'est pas l'ennui qui s'est posé sur moi, mais bien le découragement. Il y reste comme un hibou sur une branche, attristant les moindres coins de mon esprit par son cri lugubre. J'en ai peur, et j'appelle Dieu à mon aide pour en sortir.

Heureusement que j'avais hier soir essayé de comprendre la justice de Dieu malgré l'inégalité apparente, non-seulement des positions et des avantages temporels, mais aussi des dons de l'esprit et du cœur. Une pauvre femme sort de chez nous, sinon consolée, du moins soulagée par mille confidences d'une vie de quarante-huit ans, vie douloureuse s'il en fut.

Ah! Joseph de Maistre aura beau dire, le Psalmiste seul a raison, quand, pour consoler la douleur, il lui montre le ciel, l'autre monde.....

Samedi 17 décembre.

Dans la journée, j'ai eu un grand plaisir. C'était au milieu du cours. Mon professeur y avait introduit un de ses anciens élèves portant sous le bras un petit carton plein de certains dessins d'imagination, dont j'avais entendu dire merveille. Après avoir admiré, M. Leborne m'apporta lesdits dessins que je trouvai charmants. C'est fin, spirituel, suave et poétique. Je

levai les yeux sur l'auteur de ces délicieux petits poëmes à la plume. C'est un fort beau jeune homme, tout à fait aristocratique de manières. Il est souffrant, dit-on, ce qui motive son extrême pâleur; artiste, ce qu'explique son air de mélancolie. Il semble un oublié de la génération des René, un reflet de Maurice de Guérin avec ses grands yeux noirs.

C'est, je crois, un croyant et un pratiquant.

Mon hibou de dimanche dernier a peuplé mon esprit d'animaux de son espèce. J'ai eu des désagréments avec l'artiste en faïence et en porcelaine. Il me semble que je ne réussis à rien. Et pourtant le four seul a causé l'accident arrivé à ma sensitive.....

Je marche, et mon ombre grandit démesurément. Elle assombrissait d'abord les petites fleurs, les belles prairies; puis elle a gagné les arbres, et fait taire tous les oiseaux; maintenant elle gagne les points les plus reculés de l'horizon.

C'est la tristesse qui, devinant le malheur, va à sa rencontre. Le jour où ils se donneront la main, le ciel se voilera comme le reste, et je laisserai toute espérance, hormis l'éternelle.

Dimanche 18 décembre.

Le soir, chez tante Pauline où j'ai vu, par je ne sais quel miracle de son affection pour moi, deux livraisons de la *Vie des peintres*. C'était le numéro du Tintoret,

qui possède une fort belle niche dans ma mémoire, à cause de Marietta, sa fille.

Or, selon le principe (égoïste ou naturel) qui fait que dans les autres nous nous cherchons toujours, j'ai beaucoup réfléchi sur cette particularité que Marietta Robusta s'habilla une bonne moitié de sa vie en homme.

La Tintorella italienne ne pouvait être que catholique et aimée, et parfaite autant que bonne catholique, si elle a fait cela.....

Ce n'est pas que je veuille en tirer le parti de l'imiter un jour. Non, mais je l'avoue, s'il se trouvait pour moi l'obligation de me revêtir de semblable costume, pour me dévouer à quelque cause honnête et juste ou pour sauvegarder mon honneur, ma conscience serait tout aussi à l'aise sous un habit que sous mon veston de femme.

En attendant, j'aime mon rôle de petite providence et de jeune fille. J'ai monté joyeusement aujourd'hui deux escaliers bien noirs, l'un chez Juliette, l'autre pour atteindre la pauvre Eugénie.

Samedi 31 décembre.

Petit Paul est mort. C'est une lettre désolée de mon oncle qui vient de nous annoncer la triste nouvelle... Je viens de pleurer. Pourquoi? sur quoi? C'est l'affreuse mort qui m'effraye. Aussitôt, j'ai vu le berceau

vide, puis la mère, le père, le petit corps froid et pâle dans son cercueil. Pourtant qu'est-ce que cela?

Le vrai spectacle à contempler, c'est une âme pure, éblouissante du baptême, et qui remonte vers Dieu, comme la rosée vers le soleil; c'est un être de plus enlevé à la douleur et sauvé de l'enfer. Enfin, j'y vois un bonheur, et j'en bénis Dieu, car j'étais sa marraine, et il me précède là-haut.

Reçu et fait des visites une partie du jour... Des souhaits et encore des souhaits qui tombent des lèvres, sans espoir, sans croyance. Le bien et le mal, en tant que bonheur ou souffrance, ne sont-ils pas mystère? D'un côté, l'humanité tout entière se révolte contre la douleur; de l'autre, Jésus-Christ nous ordonne de porter notre croix et de le suivre. Le royaume de Dieu souffre violence. Bienheureux ceux qui pleurent!

Tout ce qui est souhaitable en ce monde, c'est d'adorer Dieu *en esprit et en vérité.*

Ce soir, tout en marchant la tête basse le long de la Grand'Rue, ville vieille, j'ai trouvé sous mes pieds la date mémorable de 1477. Le corps de Charles le Téméraire fut déposé là.

Maintenant, que lui sert d'avoir été duc de Bourgogne et téméraire jusqu'à s'en être fait donner le surnom? Vanité que les grandeurs! vanité que nous-mêmes surtout! En voyant la poussière de ces hommes, considérons encore ces pauvretés!

J'ai sommeil. Où dormirai-je l'an prochain? Ce soir, petit Paul est couché dans le dernier berceau, dans ce cimetière où, l'an dernier, je priais... S'il neige là-bas comme ici, sa petite tombe doit être toute blanche.

Mon Dieu, sur ce livre à moitié plein, j'ai pu compter la vie d'une âme. Sur le reste qu'écrirai-je, et même sera-t-il achevé? . . . . .

ANNÉE 1865

Lundi 2 janvier.

Un oiseau traverse l'air à tire-d'aile; d'une branche morte il s'élance bien haut, si haut que je ne sais si mon regard pourrait le suivre, et je m'arrête à contempler *mon jardin* éblouissant de neige et de soleil.

Comme l'oiseau qui vient de passer devant ma fenêtre, je me réjouis de ces premiers rayons de l'année. Je crains pourtant qu'ils ne fondent le royal manteau, si blanc, si doux, si fier, si aimable qu'il semble réchauffer mon cœur aussi bien que la terre.

Une sonnerie d'enterrement fait contraste avec l'or du soleil, le bleu tendre de l'horizon et la blancheur des toits. Cela me rappelle toutes les jeunes filles mortes que j'ai vu descendre dans la fosse, à pareille époque, et que l'on couvrait de neige autant que de terre.

Mardi 3 janvier.

..... J'écrivais ce qui précède hier matin, et voici presque mot à mot, ou du moins le résumé de ma conversation d'aujourd'hui avec madame Élise Voïard, que nous avons visitée vers quatre heures :

« — Ma chère enfant, je pensais à vous ce matin (j'y pense souvent). » Je m'incline avec reconnaissance. « Et voici pourquoi », reprend l'aimable femme, « j'étais à la cathédrale, assistant à la messe de onze heures et demie. On achevait l'absoute d'un enterrement de jeune fille. Autour de ce catafalque blanc, une multitude de cierges brûlaient, et, comme l'absoute allait finir, les petites orphelines s'avancèrent pour dépouiller le cercueil de sa couronne de lumières. Alors je vis descendre les cierges un à un. Ils s'éparpillèrent, comme des feux follets, dans les mains de ces enfants insouciantes. C'était comme l'image des biens promis à cette jeune vie : plaisirs, espérances, douceurs de la terre, qui s'éloignaient de la pauvre morte et retournaient dans le monde faire battre d'autres jeunes cœurs. Je suis certaine que vous auriez compris et aimé cette idée..... Quelle charmante et poétique composition pour votre crayon si gracieux, si chaste, si pur ! »

Les larmes me montaient aux yeux. J'étais heureuse de voir que, devant ce cercueil de vierge, on avait pensé à moi, et que cette comparaison qui m'était venue bien souvent, en pareille circonstance, avait été faite par cette femme d'élite que j'aime tant.

Visite aussi, avec ma mère, à l'autre grande artiste, madame Rouchier-Jaser (1). Elle m'a souhaité avec un

(1) Miniaturiste, élève d'Isabey. *(Note de l'éditeur.)*

tendre serrement de main, un sourire de confiance, un regard bien affectueux, « le plus de bonheur possible; vous êtes jeune, vous en aurez, et de la gloire aussi, croyez-moi! » Pauvre femme, mes dix-neuf ans me sont aussi inutiles à moi qu'à elle sa richesse et son bien-être avec ses quatre-vingt-six ans!

Un mot de nouvelle année à Céline C***, que j'ai trouvée délicieuse et bonne comme toujours; et puis nous rentrons; je me déshabille, et la nuit vient. En attendant notre chocolat et l'heure d'allumer, je songe à cet *espoir effacé*, à ce *pieu* qui me manque pour dresser ma tente ici-bas. J'essaye de remplir ce vide par un nouveau projet, impossible à mon imagination pourtant si téméraire. J'en étais là de mes tristesses, oserais-je dire de mes désespérances? lorsqu'on sonne et l'on me remet un petit paquet, de la part de mademoiselle de M***. — Qu'est-ce que cela? Je déroule le paquet. Ce sont deux romances polonaises qui me sont adressées, puis une lettre de mademoiselle Pauline qui m'explique cet envoi.

Elle a offert à un Polonais, réfugié à Paris de 1830, une de mes Ponstowoïta. Cet exilé, âgé et infirme, s'est entièrement dévoué au soulagement et à l'éducation de pauvres enfants et des jeunes gens ses compatriotes. Ce Polonais lui a écrit, et voici le passage de sa lettre qui a rapport à ma pauvre petite œuvre :

« Je suis malade, mais il faut se résigner aux dé-

» crets de la Providence. Elle assigne à chacun son
» lot de souffrance. Au moment de cette abominable
» persécution de Pologne, où des victimes sans nombre
» tombent sous le fer de la tyrannie, le malheur pèse
» encore individuellement sur chacun de nous, ainsi
» que le disent ces paroles, d'une effrayante vérité,
» transcrites au-dessous de la photographie de made-
» moiselle Marie-Edmée. Dites-lui, je vous prie, que
» cette tête d'enfant de dix-neuf ans me servira de
» consolation dans mon isolement. Merci, merci à
» vous de me l'avoir envoyée.

» Je vous envoie avec ma lettre deux de mes der-
» nières compositions, que je vous prie de remettre de
» ma part à mademoiselle Marie-Edmée, avec tous
» mes remercîments pour son œuvre.

» Albert SOWINSKI. »

Oh! que ces lignes me font de bien! Moi, pauvre petite, sans talent, sans fortune, sans nom, sans rien qui donne du prix à mes actes, j'ai pu de si loin consoler un exilé, animer un peu son isolement. Je revis à cette idée. Mon Dieu, que vous êtes bon! car c'est vous tout le premier qui avez consolé cette âme. Je reprends courage et je remercie la Providence, qui m'a fait ainsi la plus grande grâce que je désire, celle de laisser quelque bien sur le passage de mes crayons.

Jeudi 5 janvier.

J'ai encore les yeux gonflés par mon découragement d'hier soir, ce qui enlaidit ma conscience autant que ma figure.

Sur un morceau de papier indépendant de mon album, je dessinais une Jeanne d'Arc à douze ans. Entre moi et cette feuille, je voyais une créature indicible que mon crayon défigurait, en essayant de la reproduire. L'histoire de ma sainte et bien-aimée bergère se chantait en moi, comme un son sur une lyre. J'étais éblouie, entraînée vers Domremy par bien des souvenirs. Avec tout cela et peut-être même à cause de tout cela, mon dessin n'avançait que fort mal. Mère me fait une observation, et voilà ma sensitive pleurant de six heures à dix heures. Je me tenais à moi-même un langage de ce genre :

— Pourquoi défigurer ainsi l'image de celle que tu préfères?... Est-ce que l'essai que tu fis dimanche ne t'a pas corrigée du désir de reproduire tes idées, d'animer tes amours? Regarde cette croix de fer où tu essayais de pencher ta belle et noble captive polonaise. C'est dur et mou, pas de dessin, peu ou point d'expression. L'ensemble de cette composition n'est ni flatteur, ni triste, ni poétique. Ne cherche plus à créer, petite sotte; copie Mars, Jupiter, des bras, des jambes en

quantité, mais ne reprends tes albums que lorsque tu connaîtras le métier.

Avant *d'être* artiste, je vois qu'il faut le devenir, et pour cela étudier les maîtres, les os, les muscles, la perspective, l'ombre et la lumière, le corps enfin, et surtout. M. C*** ajoute : et avant tout! Il a de plus la bonté de m'en fournir les moyens par ses conseils et par ses photographies d'après les cartons-études de Raphaël.

M. C*** est ferré sur la matière. C'est un classique qui trouve l'idéal chez les Italiens, comme moi je l'admire chez les Allemands et Fra Angelico. L'art est pour lui une copie aussi fidèle que possible du beau matériel animé par une pensée qui satisfasse en même temps l'intelligence et le regard.

Pour moi, l'art est principalement et surtout la manifestation d'une pensée sous une forme aussi pure que possible, pensée qui ait un but moral, religieux, surnaturel enfin; qui, d'en bas, attire nos cœurs vers l'autre monde, sur les ailes de la prière et de la poésie. L'accessoire de ma théorie de l'art est le principal dans celle de M. C***, me trompé-je, et *vice versa*.

Dimanche 15 janvier.

Fête du Sacré-Cœur. O Jésus, doux et humble, sauvez nos âmes; donnez-nous l'humilité et l'ardente charité les uns envers les autres.

Dans une lettre d'Hippolyte Flandrin, que mère vient de me lire, je vois des exclamations de cœur semblables aux nôtres, les mêmes sympathies pour l'Église et les nations persécutées, pour la Pologne de 1830. Qu'il fait bon se voir dans le rang des braves, des grands hommes et des saints!

Jeudi 19.

Oh! la musique! la musique! la revoilà qui me berce, m'enlève, me ramène à ces jours où la vie a des ailes. C'est Marie-Émile qui joue le bouquet de notre bonne journée. La prière en commun, aux pieds de notre douce et belle vierge, et nous allons passer le reste de la soirée chez tante Pauline. Finalement, nous revenons au pas de course, par un temps humide et brumeux, rencontrant des ivrognes, des équipages pleins de danseuses et les spectateurs du théâtre en train de prendre le frais. Quelle différence entre ces chrétiens-là et les habitants de Pompéi! Et si peu, si peu me sépare d'eux; un pas à gauche, un pas à droite, une robe de gaze et la porte d'un salon ouverte, mieux m'habiller, plus dormir, plus manger, plus boire ou plus désirer tout cela, ou même simplement l'admirer plus, et je ne suis pas d'une autre religion que les fidèles sujets de Néron et de ses prédécesseurs.

Lundi 23 janvier.

Dimanche dernier, assisté à la grand'messe, à Saint-Sébastien dont c'était la fête. Chère église où j'ai prié si petite, statues et reliquaires, grand crucifix du fond où mon regard s'attachait autrefois avec une religieuse ferveur, triangle lumineux qui le surmonte, autel de la Vierge, confessionnaux, tombeau de Girardet; chaque pierre, chaque coin semblait me sourire, me demander d'où je revenais et me rendre par parcelles toutes mes jeunes années. Cela me remplissait le cœur de tristesse et de joie. Tant de citoyens manquaient à cette chère petite patrie!

Où était le bon et saint prêtre à cheveux gris, si majestueux sous son ornement d'or? où le petit enfant de chœur que suivait du regard le vieillard noble et pieux, fier et grand comme un prince dans sa stalle? où cette grande jeune fille, ma compagne, ardente comme une sainte Thérèse, dont les yeux noirs lançaient une flamme si tendre? Élise, où êtes-vous?

Lundi 29 janvier.

Dans le traité du Saint-Esprit que nous lisons en ce moment, je cherche la lumière et je la trouve. J'y gagne des trésors de certitude qui me font monter plus haut chaque jour.

Connaître plus Dieu et moi-même, voilà mon unique, mon éternel désir.

Mais de soi-même on ne tire que des débris, on s'enfonce dans un brouillard. Que de fois n'ai-je pas lu cette triste confession de notre impuissance !....

Je croyais le croire, l'expérience me manquait; un jour viendra où j'en serai encore plus pénétrée, j'en suis sûre; aussi je m'humilie dans mon humilité future. Oui, j'apprends tous les jours que je ne suis rien. Je monte, et l'horizon s'étend, et l'air devient pur, et le ciel s'ouvre pour me laisser entrevoir d'immenses profondeurs... Mais tout ce travail ne peut se définir; je ne sais pas me servir des mots. Ce sont des écailles qui me tombent des yeux une à une et devant tout. Ce sont des éblouissements auxquels succède une petite lueur qui éclaire un coin noir, là où je ne soupçonnais rien. Voilà où j'en suis !.....

Dimanche 12 février.

Mardi soir, Henriette m'a étrenné son piano neuf par une sonate de Mozart et la *Marseillaise,* et... le chœur des *Girondins,* et l'opéra de *Charles VI.*

Oh ! la bonne soirée passée seules, toutes deux dans son étroit et haut cabinet de travail ! J'écoutais tout à mon aise et je saluais, parmi la procession historique, tous ces martyrs du patriotisme, depuis les

sujets du roi fou jusqu'aux soldats de Bonaparte, et entre tous, certaines figures bien-aimées.

Une mignonne et délicate jeune fille, l'ange de la compassion et de l'humble dévouement, Odette de Champdivers.... Que je la voyais jolie, blonde, blanche, souriante et pleurante à la fois!... puis éclatait comme le tocsin ce cri : Jamais en France!... C'était une chevauchée magnifique dont chaque héros me souriait en connaissance: la Hire, Xaintrailles, Dunois, le duc d'Alençon, Louis de Contes, et enfin celle qui chantait plus fort qu'eux tous en mon cœur, et qui me reconnaissait mieux encore, Jeanne d'Arc! .....

Ailleurs, je voyais un parent (1), puis une jeune fille, encore une de mes étoiles, Charlotte Corday!

Dimanche 19.

Au retour des vêpres, nous trouvons une lettre venant de l'évêché, dans laquelle Monseigneur nous fait savoir que mes dessins de Reboul n'ont pas été achetés par un éditeur, mais qu'un amateur m'en offre la somme de deux cents francs! Bonne affaire pour les Polonais, car l'argent de cette série (la première qui

(1) Chauveau-Lagarde, défenseur de Marie-Antoinette et de Charlotte Corday, cousin germain de la bisaïeule maternelle de Marie-Edmée. *(Note de l'éditeur.)*

me soit payée) leur a toujours été destiné. C'est ma dîme d'artiste, offerte à Jésus-Christ dans la personne des exilés. Ma bonne mère y tient autant que moi.

Samedi 11 mars.

J'achève aujourd'hui la traduction du *Rêve d'une femme*, par madame Desbordes-Valmore. Je me plaisais à dessiner cette série de dix-huit compositions, où je suivais ma pauvre héroïne du berceau à la tombe, dans laquelle je vais jeter la guirlande fleurie de ses beaux jours.

Puisque Dieu ne m'a pas douée de cette voix divine qui s'appelle poésie, je me fais illusion en écoutant, puis en répétant aux yeux ce que mon cœur entend. C'est l'*Imitation* qui dit que le langage des livres n'est pas le même pour tous. Je m'aperçois qu'il varie même suivant nos âges.....

On vient enfin de placer quelques-unes de mes Ponstowoïta. Avant-hier, en passant devant la devanture du libraire-marchand, et voyant toujours en montre ma pauvre photographie, l'idée de la retirer (véritable tentation diabolique) se saisit encore plus de ma pensée, en y glissant tous ces beaux raisonnements :

— Comment oses-tu laisser un pareil dessin en montre? il n'est plus digne de toi et ne l'a jamais été

de la noble cause qu'il représente. C'est une présomption monstrueuse que d'espérer même en vendre un seul exemplaire... Heureusement je me suis répondu que l'intention était bonne, que j'avais fait ce que j'avais pu, et qu'il n'y avait pas de mal, si je gagnais un peu d'humilité dans cette affaire. En conséquence, je poussai un soupir vers mon pauvre dessin, je dis une courte prière pour la Pologne, et je passai. Comme je revenais de la messe, le lendemain matin, je vis la femme du libraire sortir de son magasin, venir à moi m'annoncer d'un air joyeux la nouvelle de la vente et m'en demander un nouveau dépôt. J'ai remercié aussitôt mon ange gardien et ces autres esprits généreux et puissants qui nous soufflent les pensées envoyées par Dieu.

Même jour, huit heures du soir.

Mon pauvre bon maître!... Je viens de vous voir étendu, pâle, immobile, à la lueur du cierge qui garde les morts. Je pleure, voilà tout ce dont je suis capable, tandis que toute ma vie d'élève se réveille dans ma mémoire, ajoutant une bonté nouvelle à celles dont je vous suis reconnaissante. Avant-hier, nous causions ensemble de vos vieux souvenirs et de mes jeunes espoirs. Ce matin, vous vous êtes levé comme toujours, vaillant jusqu'à la fin, avec votre fidélité scrupuleuse au devoir, malgré votre état de souffrance.

Une attaque! dit-on, et quand on vous a relevé, vous étiez mort! Mort! et mort sans un prêtre pour entendre votre dernier mot à la terre et votre premier soupir vers le ciel!

Oh! qu'en ces tristes heures la pensée de la miséricorde infinie de Dieu est consolante! Oui, un seul soupir, une seule pensée, mon Dieu, vous pouvez tout! C'était bien un vrai père pour moi, le père de mon talent... Il y a une parenté d'âmes qui m'attache doublement à celles qui n'ont plus de patrie, pas de famille et qui ont vieilli sans affection.

Pauvre bon maître, comme je vais prier pour vous!

Samedi 18.

On m'offre de concourir, ou à peu près, pour l'illustration du journal de Marguerite. Je suis toute joyeuse, non que j'espère beaucoup ni que j'appréhende bien des ennuis derrière cette perspective, mais parce que je pense que s'il faut savoir se soumettre aux peines, il faut aussi accueillir joyeusement la joie qui vient de Dieu.

Lundi 10 avril.

La station de Carême va finir sans que j'en aie laissé trace ici. Heureusement qu'elle reste gravée ailleurs...

J'ai soif de vérité et faim de justice à en devenir

folle, car rien ne me satisfait hors de l'Église catholique. De là seulement on peut entrevoir, comme Moïse, la Terre Sainte, la Patrie! Mais de cette place même, que d'incertitudes!... Ce sont des nuages, des tempêtes, des mirages qui attirent ailleurs le regard. Nous avons de rudes combats à soutenir contre le doute qui nous harcèle; mais je m'accroche à Dieu et à la croix de Jésus-Christ.

Samedi saint 15 avril, sept heures et demie du soir.

Les joyeuses cloches me soulagent et me préparent au bonheur de demain. Je n'y vois que tout juste pour dire ici que je suis dans une belle heure; un air frais entre librement par ma fenêtre ouverte, le pêcher se balance dans un coin comme un bouquet de fiançailles, le jet d'eau coule, mais pas avec la tristesse ordinaire du soir.

Regardant tout cela, je vois bien d'autres choses!... Je pèlerine vers l'ancienne terre promise, où ce mystérieux tombeau de Jésus-Christ attire toujours mon âme, pleine de la pensée de la mort.

Lundi 8 mai.

Oh! quand dans le passé Dieu se retrouve, il n'y a pas de néant! Je le sens bien aujourd'hui, je suis aussi heureuse, aussi reconnaissante du grand acte qui, en

nous conservant une patrie, nous a gardé la foi catholique par l'entremise de Jeanne d'Arc, que si cet acte se fût passé hier et qu'il m'eût arrachée, ainsi que tous ceux que j'aime, aux horreurs de 1429!

Lundi 10 mai.

Une belle touffe de marguerites s'épanouit sous ma fenêtre; presque tous les boutons sont fleuris. J'aime beaucoup les fleurs blanches au cœur d'or : lis, pâquerettes ou narcisses ont ma sympathie. Je m'intéresse à mon pot de marguerites; elles sont si légères sur leur tige d'un vert pâle d'où elles dessinent leur feuillage dentelé. Une brise que je ne sens pas les fait trembler. Il y a des âmes marguerites qui ont tous les charmes délicats, purs et timides de ces fleurs-là. Quand j'en rencontre une par hasard, je voudrais bien lui dire que je l'aime, mais je n'ose jamais. J'espère que dans l'autre monde je la retrouverai.

PARIS

Lundi 30 mai.

Je commence ma journée par un salut à Jeanne et un autre à mon journal sur la cheminée, où j'ai respiré *son* souvenir dans un bouquet de roses, rapporté ce matin même de Rouen... Sur le quai, un coup de vent a

tourné les pages d'un vieux livre jusqu'au portrait de Charles VII, ce roi auquel Jeanne a dû penser si douloureusement, à l'heure de son martyre. Par-dessus les murs et les remparts j'ai envoyé un souvenir à Casimir Delavigne, qui dort au Père-Lachaise, parce qu'il a chanté ma sainte d'une voix française et d'un grand cœur.

J'aurais à causer lontemps, si je voulais dire tout ce que j'ai vu, entendu et étudié au cours de M. Léon Cognet, de midi à cinq heures; devant un jeune mulâtre vivant, pour modèle, au milieu d'une dizaine de jeunes filles spirituelles, gaies, un peu légères, confiantes en leur talent qui est réel, et en leurs charmes qui sont éblouissants et séduisants pour tout le monde, excepté pour moi. Ce *brio* parisien, cette abondance d'*aimableries* ne m'effarouche pas, mais m'isole. Ces *ma chère*, ces mines tour à tour friponnes, aristocratiques, pédantes et naïves, coquettes, naturelles, ces coups d'évantail, ces tours de tête, ces glissements de prunelles à droite et à gauche me produisent quelque chose du fameux effet de la tête de Méduse : je deviens pierre et statue. Je rentre en moi-même pour y chercher une figure amie assez grande et assez belle pour me reposer de ces jolies petitesses.

Aujourd'hui j'ai retrouvé Jeanne d'Arc. J'y pensais encore, à la fin du cours. J'avais terminé un petit profil, essai du mulâtre, et je regardais les plâtres et les

tableaux de l'atelier de l'impasse Sainte-Opportune, quand j'ai rencontré la tête du bel archange et le bas-relief des amazones; cela m'a fait réfléchir! .....

Mercredi 14 juin.

J'aurais tant à écrire pour me remettre ici au courant de ma vie parisienne, que j'ai préféré ne pas revenir sur mes pas, et causer du jour présent. M. Léon Cognet, mon professeur, est venu au cours pour la quatrième fois depuis mon arrivée. A propos de mon étude d'après nature, il m'a donné encore une de ces leçons profitables à mes illustrations, comme j'en ai déjà reçu de lui. Il est si bon, M. Cognet ! On tremble tant soit peu, lorsque la première porte de l'atelier s'ouvre, et quand il s'arrête sur le seuil de la seconde, on entendrait voler une mouche. Alors je me retourne, et je vois près de moi un homme de taille moyenne, à cheveux gris, des traits fins, le regard et le front d'un homme supérieur. Il examine le modèle, puis vient s'asseoir devant chaque étude tour à tour. ....

Ayant vu mes albums, il les a trouvés remarquables, a ajouté qu'il suivrait toujours avec intérêt mes travaux d'artiste et mes succès, a-t-il ajouté, car mes idées lui plaisent. Il m'autorise à me dire son élève, et ses bons conseils, je l'espère, m'aideront dans la poursuite du talent que je cherche. Tout cela

ranime ma confiance sinon en l'avenir, du moins en Dieu.

Vendredi 23 juin.

Pauvre mademoiselle M***, vous êtes morte le 31 mai! Je ne vous oublierai certainement jamais... A ma dernière visite, je vous examinai de la fenêtre, avant d'entrer. Je vous vis toute blanche dans un grand fauteuil, au milieu de cette chambre qui n'était autrefois qu'un passage après nos longues causeries. Votre adieu fut :

« — Que Dieu te bénisse, mon enfant! » Il me remplit les yeux de larmes... et je partis.

..... Encore une porte qui se ferme, une page tournée, un pas fait en avant, une âme de moins prête à nous soutenir, à nous pleurer, à se réjouir de nos biens, à s'attrister de nos douleurs, mais aussi bon et reconnaissant souvenir à garder au fond du cœur.

Dimanche 2 juillet, neuf heures du soir, hôtel Watel, boulevard Saint-Germain.

Pauvre Élisa Mercœur! J'ai vu ta tombe aujourd'hui, et bien d'autres encore d'hommes célèbres ou obscurs, plus ou moins oubliés; mais c'est la tienne, pauvre jeune fille, qui m'a le plus profondément touchée. Je lisais dans ta vie à livre ouvert, en déchiffrant

sur la pierre noircie ces fragments de tes poésies, écrites de seize à dix-sept ans.....

Alors, étais-tu déjà dans ce Paris dont l'air a dû te faire mourir? Là, où ta pauvre mère a pleuré si longtemps sa fille? Où votre existence a été si précaire et si triste, que Dieu t'a fait grâce du reste?

Quelle impression différente j'éprouvai devant cette autre tombe de poëte, celle d'Alfred de Musset, que mon œil découvrit une des premières, sur le chemin qui conduisait à la tienne!

Oui, cette belle tête de marbre attira mon regard et fixa mon attention; cinq ou six lignes, gracieusement et mélancoliquement rimées, apprenaient au passant que le poëte aimait la pâle verdure du saule, et qu'il en demandait un pour sa tombe. En conséquence, un ami en avait apporté un de la Plata, celui-là même si frêle, qui s'élançait contre le buste pour l'ombrager de ses feuilles naissantes. Deux maigres rosiers, brûlés par le soleil, tenaient compagnie à ce pauvre saule. Cette parure qui me semblait un symbole me serrait bien aussi le cœur.

Pauvre Musset, je prie pour toi!

J'ai dit aussi une prière sur la tombe du chantre de Jeanne d'Arc. J'ai découvert celles d'Eugène Delacroix, de Pradier, de Frédéric Soulié, de Scribe, de Géricault, toutes marquées au même signe : pas de croix, des torches renversées... mais la flamme remontant en-

core, quoi qu'on ait fait pour l'éteindre. J'ai remarqué aussi le nom du maréchal de Grouchy, sur lequel *pèse* le souvenir de Waterloo. Mère prétendait que le sol la brûlait à cette place, et nous avons passé vite... Et ce formidable monument de la princesse Demidoff, qu'en sortira-t-il au jour du jugement?

Il me semble aussi revoir cette tombe de marbre blanc, sur laquelle était étendue une jeune fille, les mains croisées sur la poitrine et sa belle tête rejetée en arrière et posée sur un coussin où se déroulaient de longues boucles, statue de marbre que le soleil illuminait en plein. On eût dit une martyre, au moment où elle va être transportée dans les catacombes. Cela me semble un véritable chef-d'œuvre. Je me disais qu'Héléna avait été bien belle, et qu'elle avait dû beaucoup souffrir. Ce nom russe ou polonais ajouté à celui d'Héléna ne me confiait-il pas que l'exil s'était ajouté pour elle à d'autres souffrances? Mais le reste était pour moi tout un mystère, ainsi que ces autres vies renfermées là-dessous, et c'est ce qui faisait ma grande peine, en parcourant ce vaste champ des morts.

Je n'aurais voulu passer indifférente devant la tombe d'aucun être malheureux ou bon.

Il ne faudra rien moins que la trompette de l'Ange pour ranimer ces cendres et ces ossements. En attendant, *tout cela* se tait et dort... mais les âmes!... Peut-

être bien sont-elles dans l'air, tout près de nous, y souffrant, y pleurant, y regrettant et désirant la vie pour en faire un tout autre usage que celui qu'elles en ont fait et que nous en faisons.....

Oh! ce matin, le grand bonheur que j'eus d'entendre M. Delsarte, en parlant des sources de l'art (à la Sorbonne), ramener tout à Dieu, et soulever par là les applaudissements d'une jeunesse ouvrière, intelligente! J'en dirais encore long, si je ne tombais de sommeil.....

Dimanche 9 juillet, Paris. Fête du Sacré-Cœur.

J'ai communié, et je suis heureuse, au delà de tout.

. . . .

Sur le pont Saint-Michel, tous les passants, vers quatre heures du soir, s'arrêtaient, les yeux fixés en l'air. Nous, nous avons fait de même, et vu là-bas, là-bas, bien haut, bien loin, une masse énorme, après laquelle pendait, au bout de deux ficelles, un rien du tout, vrai jouet d'araignée... Nadar est là-dedans avec quelques excentriques de son espèce, nous fut-il expliqué.

Qu'y a-t-il donc en nous qui puisse dominer ainsi l'amour de la vie? Je le demandais à mon cœur qui battait un peu plus vite. — Qui sait? c'est peut-être une forme de la recherche de Dieu... Que de savants,

d'esprits singuliers ne se rendent pas compte de leur folie, qui coule d'une source si pure!

> Je disais : un mystère encore!
> Voici son ombre, son aurore;
> Mon âme! Il va paraître enfin!

C'est égal, il vaut mieux risquer sa vie plus utilement. Et qu'est-ce que je ferais pendue dans cette nacelle? Comme j'arriverais honteusement dans l'autre monde, n'ayant.....

Voici que l'on a interrompu notre solitude et rompu le fil de ma réflexion philosophique.

Puisque je raconte ma journée à rebours, j'en viens à l'église Saint-Vincent de Paul où nous avons assisté aux vêpres et entendu un beau sermon sur l'amour de Dieu. Après la bénédiction, nous avons fait le tour de l'église, suivant la procession des saints qui s'en vont à Dieu, comme les fleuves, les rivières, les ruisseaux à l'Océan.

Quel admirable symbolisme de la vie humaine, qui est une marche calme dans le progrès, tout en conservant à chaque individu sa personnalité frappante! Chacune de ces belles têtes est un poëme, une action, un exemple. La couleur semble empruntée à l'arc-en-ciel. Il y a dans ces regards levés ou baissés, dans ce mouvement *unique*, qui tend au jugement de Notre-Seigneur, quelque chose de surnaturel et d'entraînant.

On s'émeut et l'on se sent meilleure. On remercie Dieu de ce qu'il n'a pas laissé mourir l'art chrétien. Au contraire, il le réveille et le ressuscite plus beau que jamais.

Hippolyte Flandrin, que vous êtes bien le véritable artiste selon le cœur de Dieu, et que je vous remercie !

Et ce matin ! Comment dirai-je qui nous voulions visiter, à qui nous voulions confier la conduite de notre âme, sans nous douter qu'il fût malade à ce point, lors de notre arrivée à Paris ?

C'était un grand cœur que Henri Perreyve ! .....

Hier, nous achetâmes la brochure de ses derniers moments ; nous voulions savoir tout ce qui se rattachait à cette mort si précieuse devant Dieu. Nous n'avions pu assister à son enterrement, puisque nous avions ignoré le jour de sa mort, mais il nous fallait voir sa tombe, y prier pour cette âme à laquelle nous devons tant de nobles émotions, tant de confirmations dans l'enthousiasme et la charité. Nous avons été au cimetière Montparnasse. On nous a conduites à cette tombe qu'il nous eût été impossible de trouver sans indication, car le nom de Henri Perreyve n'y est pas encore gravé, et la pierre du monument de famille y a été immédiatement replacée, sans laisser aucune trace de récente inhumation.

Ce que je savais de cette belle vie me revenait à la mémoire, et je priai là de bon cœur. Un monsieur en

deuil vint prier quelque temps derrière nous, et s'agenouilla sur la pierre, après notre départ. Sans doute l'esprit du mort pouvait le reconnaître pour un parent, pour un ami. Nous, nous étions des étrangères, venues de bien loin, pour visiter aussi les tombes de sœur Rosalie et du P. de Ravignan.

Jeudi 13, le soir, perchée au sixième étage de l'hôtel Watel, à Paris.

Je sors d'un admirable spectacle, plus beau, je suis sûre, que les opéras des plus grands maîtres. La scène était au ciel. Sur un fond gris violet, une masse de nuages glissaient lentement de l'ouest au midi, s'éparpillant avec une légèreté et des nuances de plus en plus claires, jusqu'à ce qu'au-dessus de ma tête il n'y eût qu'une mousse argentée, sur un fond gris-perle ravissant. Une étoile brillait à l'est, comme un beau diamant. Tout cela m'absorbait, m'attirait; vraiment c'était une extase, car je ne pourrais dire ce qui me montrait Attila et sainte Geneviève là-dedans. Le mouvement des nuages me chantait ce beau poëme de la victoire qui fut remportée sous ce même ciel.

Nous dévorons (c'est le mot) les lettres d'Hippolyte Flandrin, louées hier à prix d'or, ce qui te prouve, ô grand peintre, que pour augmenter notre admiration pour les amis de nos âmes, notre petite bourse n'est pas encore vide.

..... Le va-et-vient de Paris, le mouvement affairé de la foule, tant de mystères à deviner sur tant de visages inconnus, qu'on ne fait qu'entrevoir, tout cela m'épuise et me fait mal. Il me semble que je suis dans un courant qui bouillonne, court et ne se hâte ainsi que pour se briser avec plus de violence contre des rochers énormes que rien ne pourra jamais ébranler.

C'est la presse des désirs ; moi je ne cours déjà plus. Cette indifférence qui est triste pourrait devenir salutaire, si la logique s'en mêlait.

Qu'est-ce qui a ouvert les couvents et peuplé le désert, sinon une vue distincte du but de la vie et de sa brièveté? Je sais bien qu'à Saint-Sulpice j'entendais, la semaine dernière, un beau et bon sermon sur la volonté de Dieu, qu'il faut reconnaître, surtout dans les devoirs de notre état. Mais cet état, on le choisit après la grâce de la vocation.

Ici, les églises sont édifiantes. On y rencontre en semaine des hommes, des femmes pauvres, de petits enfants qui semblent de premiers chrétiens ressuscités. Il y a dans leur regard une expression sublime. J'éprouve un bonheur indicible à rencontrer ces yeux tristes, doux, naïfs, profonds, joyeux, mais toujours calmes, comme si l'éternité s'y mirait déjà.

Mon Dieu, que la sainteté est belle! Ici, on en a soif plus que partout ailleurs; sa divine splendeur me fascine et m'éblouit de plus en plus.

Versailles, lundi 31 juillet, avenue de Paris, nº 1.

Le temps est d'une beauté italienne qui nous enchante, lorsque, après le dîner, mère et moi nous partons pour visiter les splendeurs du palais. J'ai parcouru ainsi une partie des salons, puis rencontré la statue de Jeanne d'Arc, si pure, si blanche, si aimable, et que j'ai saluée de cœur, ainsi que son auteur, la belle et douce princesse Marie... Au milieu de portraits de rois et de reines, j'ai distingué celui de Philis de la Tour du Pin, héroïne morte à l'âge de vingt ans. J'aurais voulu bien connaître son histoire, car elle m'a saisie par sa beauté simple et son air courageux.

On est alors venu nous chercher en voiture, à la porte du château, pour nous conduire au petit Trianon.

Pauvre Marie-Antoinette! gracieuse Lamballe! angélique Élisabeth! où est votre dernier jour de plaisir et de liberté enfantine dans les fraîches allées de cette oasis?

Le souvenir de ces belles jeunes femmes, si nobles, si délicates, enlevées à cette vie de nymphes ou de bergères de Florian pour être jetées en prison, et de là sur les charrettes et les échafauds, m'a poursuivie tout le long de ma promenade.

Derrière moi ou devant, selon les caprices de sa course, une jolie fillette admirait aussi avec nous les charmantes allées, en compagnie de sa mère, de sa tante

et de sa cousine. Son père est un commandant, ancien ami de mon oncle. Il se promenait et causait avec lui. Je vois encore la délicieuse figure de cette jeune fille, sa démarche tour à tour leste ou nonchalante, le doux regard de ses yeux bruns, qui brillèrent de jeunesse et de plaisir, lorsqu'elle répondit à la question de mon oncle :

« Quel âge avez-vous, mademoiselle Yvonne? — Je vais avoir quinze ans, monsieur..... » Et son visage devint rosé, comme éclairé par un reflet de soleil couchant. Tout l'avenir brillait devant moi, sous les traits d'Yvonne. Elle a doublé le charme de notre promenade, que nous avons terminée par une visite aux voitures de gala, du sacre, etc.....

NANCY

Mercredi 23 août.

On m'a remis ce matin, à notre retour en Lorraine, une lettre arrivée pendant notre longue absence, lettre inespérée, belle et bonne, à propos de la Pologne, écrite par un de ses plus illustres défenseurs, lettre adressée à moi, Marie-Edmée, par M. de Montalembert. Je n'ose en croire mes yeux. Dans cette disposition de bonheur, je me suis fait jouer ce soir quelques morceaux de musique par Henriette; ses

jolies mains, en courant sur les touches, les caressaient avec une tendresse d'artiste, et la mélodie d'Émile Prudent, *les Champs,* nous a captivées l'une et l'autre, et a interrompu distractions et exclamations.

Oh! le beau poëme qui s'est composé alors dans ma tête!

Tout ce que j'ai vu, éprouvé, admiré par un beau matin de printemps, un beau midi de pleine fenaison, une douce soirée d'automne dans les champs de Romémont ou de Domremy, ou dans les vallées des Vosges, m'entourait, me pénétrait et me conduisait de la terre au ciel.

Qui croirait que même là-haut je retrouvais des prairies? et quelle bergère me recevait!

O Jeanne d'Arc! cette fois vous étiez avec Émilie Plater, Débora et mille autres de nos sœurs, braves et vaillantes comme elle. Je n'osais m'avancer au milieu de semblable compagnie, et je restais bien loin, écoutant l'histoire de votre vie contée par vous-même, et je pensais... Il y aurait là de quoi tenter un grand poëte, un grand peintre, un grand musicien.

Dimanche 3 septembre, jour du couronnement de Notre-Dame de Bon-Secours.

J'ouvre mon esprit et mon cœur à la fête de ce jour, parce qu'il me semble qu'une douce joie est un devoir chrétien en pareille circonstance.

Le cardinal Mathieu est venu pour la cérémonie, et je l'ai vu ce matin à la grand'messe.

Le bon Dieu nous envoie un magnifique soleil, doux et brillant, une brise caressante qui fera merveille dans les banderoles et les étendards. Nous suivons la procession, mais je ne m'inquiète guère de ce que je verrai ou non. Je coopère autant que possible au triomphe de la sainte Vierge. C'est là pour moi le principal.

Hier, en revenant du Sacré-Cœur, j'ai vu la couronne envoyée par le Pape. Elle est surmontée de notre croix de Lorraine, et garnie d'émaux et de pierres précieuses admirablement, enchâssés.

Je n'ai pas encore inscrit dans mon journal une seule de mes contemplations du *Couronnement de la sainte Vierge,* par Fra Angelico. Lui seul a bien absorbé la moitié de mes visites au Louvre; aussi voilà que je le retrouve aujourd'hui entre la cérémonie terrestre et l'idéal mystique qui m'attire au plus haut des cieux... Et je regarde si attentivement, que bientôt je me sens plongée dans cet air vivifiant, inondée par cette lumière suavement brillante, au sein desquels respire et vit la multitude sainte rangée autour du trône. Au sommet de ce trône, la sainte Vierge s'agenouille, et penche la tête sous la couronne que Jésus-Christ tend vers elle. Il est impossible de peindre la grâce, l'humilité, la grandeur de cette figure voilée par un tissu céleste. En voyant

les plis de son manteau bleu border la marche de marbre, on s'imagine avoir vu la sainte Vierge gravir ces degrés mystiques d'un pas incomparablement plus léger que le vol des anges. Que n'y a-t-il pas encore de beautés mystérieuses dans chacune de ces têtes, dans chacun de ces sourires à la gloire de Marie!

Ce tableau est le plus éloquent des discours sur le bonheur éternel.

Dimanche 8 octobre.

..... Est-ce que vraiment cette félicité intérieure, aussi indéfinissable que le printemps, la beauté, la tendresse, l'espérance qui colorait, parfumait pour ainsi dire toute la vie à mes yeux, aurait fait son temps comme toute chose? Les dieux s'en vont-ils déjà de mon âme?

Cette pensée m'attriste, mais ne me désespère pas. Il semble qu'entre ces morts et moi bien des années soient passées qui m'aient habituée à me passer d'eux et à organiser ma vie avec tant d'autres choses! Mais quelles choses? Hélas! rien. Des vides, et voilà tout. Donc, en résumé, je me désespère de ne pas me désespérer.

Faut-il attribuer cette indifférence aux inquiétudes positives, matérielles de la vie, qui me harcèlent depuis quelque temps, ou bien à ce je ne sais quel vague que la tolérance qu'il faut bon gré mal gré subir dans l'at-

mosphère des idées hégéliennes contemporaines fait flotter entre la vérité et moi?

Pourtant Dieu sait si je résiste à l'épidémie!

Je m'attache aux principes avec l'énergie d'un noyé à une planche. Je ne lis que ce qui les défend. Les justes causes et les grands caractères me font toujours battre le cœur, et, Dieu merci, l'enthousiasme ne faiblit pas encore en moi. Mais quand il n'aboutit qu'à faire rougir ou pâlir, désirer et ne rien voir paraître; quand il écrase notre infirmité par la force qu'il réclame et nos moyens par la grandeur de son but, il n'est guère utile que pour l'autre monde. Oui, mais c'est le seul à gagner, celui-là. Marie-Edmée, ne l'oublie pas.

18 novembre.

« Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? »

Le sujet de ma tristesse est assez élevé pour que j'ose m'interroger ainsi.

Je viens de lire qu'il se prépare un complot infernal contre Jeanne d'Arc.

On forge ouvertement, dans des banquets institués dans ce but, les pièces, soi-disant authentiques, destinées à prouver : 1° qu'elle n'a pas été brûlée; 2° qu'elle s'est mariée au sieur Robert des Armoises.

Depuis longtemps je connais cette fable, autorisée

sans doute par les manœuvres de quelque aventurière. Mais la voir servir au découronnement systématique de ma sainte la plus chère me cause une douleur immense. Quelle rage de tout rabaisser! et quelle contagion d'incrédulité se trouve dans l'esprit du temps!

Oh! que n'ai-je un génie quelconque! Je vengerais notre admirable libératrice par un chef-d'œuvre en son honneur!.....

Samedi 25 novembre.

Sainte Catherine d'Alexandrie, je ne pense célébrer dignement votre fête qu'en vous priant de hâter par votre intercession la régénération intellectuelle des femmes, et surtout des Françaises.

Aidez-nous, avant toutes choses, à élever nos cœurs! Le reste nous sera donné par surcroît.

Entre mes rideaux je regarde dans le jardin, et me repose l'âme, à la vue de la tête pensive de Jeanne d'Arc. Elle paraît encore prier sa sainte, ou l'écouter avec cette obéissance humble et forte qui a produit de si grandes merveilles de puissance et de gloire. Je les salue toutes deux avec un amour et une admiration sans bornes.

Samedi 23 décembre.

Je viens de me confesser. En y allant, comme je traversais la place de Grève, à six heures du soir, par un

froid piquant, il m'a semblé que le vent glacial qui me frappait les joues et pénétrait dans mes yeux se changeait en baiser de la mort. Quelle énergique tendresse!... De là à Dante, et du poëte à la réalité, à ce jour qui sera le dernier pour moi sur la terre, enfin à cette vie nouvelle près de laquelle celle-ci ne sera plus qu'un rêve de félicité ou un triste souvenir, il y avait comme une route que j'ai suivie, tout en regardant les étoiles. Comme elles sont lumineuses, ce soir! Que les anges sont donc heureux de connaître toutes ces merveilles! A quoi servent-elles là-haut? Sont-elles peuplées d'intelligences qui pensent, de cœurs qui aiment, de vivants ou de morts?

Dimanche 24 décembre.

Je viens d'entendre un sermon prêché par un Père de l'Oratoire, à la chapelle des Cordeliers. Son sujet était la sainteté. Sa logique était serrée, sa forme d'une grande pureté, et le tout d'une clarté semblable à celle des étoiles.

La sainteté! grand et admirable thème, un peu laissé dans l'ombre, et qui suffirait pour rendre une famille, une cité, un pays aussi heureux, aussi grand, aussi glorieux que possible, s'il était bien compris.

Oui vraiment, la seule gloire est dans la sainteté. Sur la terre, aussi bien que dans l'autre monde, elle seule est grande, noble et vraie. Pourquoi tous nos

efforts ne tendent-ils pas à devenir des saints? Il y a longtemps que je me répète la même chose. Ai-je avancé?

En esprit, oui, mais, Seigneur, c'est à vous qu'il faut rendre grâce de ce progrès, car il est tout de lumière, et je ne suis que de l'ombre éclairée.....

En vérité, non; mes actes, mes paroles, mes désirs, pour avoir changé d'horizon, n'ont pas quitté ce monde.

Mercredi 27 décembre.

Aujourd'hui, leçon de psychologie, sur la perception et la sensation définies, expliquées avec une clarté et un esprit charmant par M. Amédée de Margerie. Nous étions en tout six femmes, y compris mère, Marie-Émile et moi. Mais cet isolement ne m'intimide plus. Je pratique ma théorie sur la liberté, dans l'instruction des femmes, autant que je le puis, et agissant en toute simplicité : cela me fait grand bien à l'*esprit* par la leçon même qui m'instruit; à la *volonté* que j'exerce à faire ce que j'estime être le *mieux* quand même, et par-dessus les obstacles de société qui s'y opposent; à toute mon *âme* enfin, qui, distinguant de plus en plus ses facultés diverses, saura les appliquer, les régir et les élever avec plus de certitude vers l'infini.

Dimanche 31 décembre.

Deux visites accomplies en personne, ce qui signifie que nous avons été reçues.

Deux intérieurs à la mode, non pas seulement par le confortable des meubles, mais par les idées, qui ne tournent guère que dans le cercle matériel; hors de là point d'horizon.

Ah! Dieu rompra un jour cette barrière, comme en Amérique, à la Guadeloupe et ailleurs. Je lisais hier soir dans les *Annales de la Propagation de la Foi* le récit des souffrances des missionnaires et de l'état misérable des sauvages, puis les horreurs des guerres américaines.

Je frissonnais d'admiration et d'envie pour les uns, de pitié pour les autres, de reconnaissance pour tous; car en essayant de percer le mystère de tant d'infortunes, je ne pouvais y voir qu'une expiation de nos excès de luxe et de bien-être. Et j'avais honte de ce que nous appelons notre civilisation. Dieu, certainement, n'a pas créé le mal. Il le permet, il le laisse faire sans doute, mais il nous ordonne le bien, c'est-à-dire l'aumône qui, en nous enlevant tout le superflu, rendrait aux misérables le nécessaire.

Ah! qu'une immense société de pauvres, qu'un état de pauvres, un empire de pauvres serait une admirable et bonne terre pour le Christianisme! Par cette

pauvreté, j'entends la grande simplicité de l'âge d'or, le travail de tous selon les forces physiques ou les facultés morales et intellectuelles, mais non l'exploitation de la paresse des masses.... Je.... Comme je me laisse entraîner hors de mon cadre! Est-ce qu'il s'agit ici d'économie politique? Pourtant j'y courais au grand galop.

C'est que si j'ai soif de vérité, j'ai non moins soif et faim de justice.

Hélas! j'oublie toujours que la terre ne peut en rassasier.

ANNÉE 1866

Nouvelle année! Salut, ici comme partout ailleurs! Pourtant que n'apportes-tu pas? De qui seras-tu l'amie ou l'ennemie?

Il me semble te voir descendre du ciel et monter de l'enfer, sous la double figure des esprits bons et mauvais qui présideront à tes œuvres.

Jamais tes épées n'ont été si bien cachées et tes boucliers si solides. Mais si les armes du bon ange sont trempées par Dieu lui-même, les mains qui les reçoivent sont-elles aussi fermes que celles des autres soldats?

A défaut de leur audace, avons-nous leur dévouement absolu? Vienne ce mois d'avril chanté par Victor Hugo, ne verrons-nous que des fleurs sortir de terre et de la rosée tomber dessus?

Dimanche 21 janvier.

Ce matin à deux heures, madame Voïard est morte. Nous avions passé la journée, la soirée d'hier et une partie de la nuit entre son lit et le fauteuil de sa pauvre fille. Que pouvais-je faire, si ce n'est prier et réfléchir, durant ces longues heures d'agonie, douce comme

les derniers moments d'une lampe? Elle avait déjà la beauté sculpturale et sévère de notre Philippe de Gheldres qui dort à la chapelle ronde. Son seul cri d'angoisse était : Mon Dieu! Nous lui récitâmes les prières de la dernière heure, traduites par elle-même si admirablement dans son livre du *Calice*. Elle pressait avec force son crucifix, et semblait s'en servir comme d'un bouclier contre des obstacles invisibles. Mais ces quelques signes d'agonie étaient calmes, comme l'avait été la vie de celle qui mourait. Sur son front, si digne de révéler sa belle intelligence, on voyait passer comme des ombres, sans doute les souvenirs.

Oh! oui, que se passait-il là, sous nos yeux, et qu'apercevions-nous, pauvres aveugles humains? L'âme de ce corps inerte se débarrassait peut-être du voile si lourd des sens et des jugements si ténébreux de la terre. Elle voyait clairement le passé et sans doute aussi l'avenir; elle préparait l'éternel voyage, le suprême examen; le pèlerin de quatre-vingts ans atteignait le but, ce but pour lequel l'âme a été uniquement créée

. . . .

— Connais-tu le chemin de ce monde invisible?
Dit Cébès; à ton œil est-il donc accessible?
— Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir...
— Que faut-il?... dit Phédon. — Être pur et mourir.

Mourir est donc encore plus un bien qu'un mal, quand on meurt de la mort du juste? Ah! je comprends

qu'elle soit précieuse aux yeux du Seigneur, et surtout qu'elle est salutaire aux vivants! . . . . .

Aujourd'hui, à ma petite classe, j'ai continué mon histoire de sainte Geneviève à une douzaine d'esprits tout neufs.

Mon enseignement est encyclopédique et libre, s'il en fut. C'est une vraie promenade à travers champs, et champs de tout : histoire, géographie, catéchisme, arithmétique, astronomie même. Si je faisais trois leçons par semaine, je pourrais mener cela à fin.

Le seul résultat est un éveil de la pensée, et du cœur peut-être, car ces enfants s'attachent autant à moi que moi à elles. Elles désertent les autres bancs pour venir s'entasser en grappes autour de moi, et rien ne m'entraîne à causer comme leurs yeux brillants fixés sur les miens, ou leurs questions originales, ou leurs réponses tantôt incertaines, tantôt assurées et tumultueuses comme celles d'un peuple souverain.

Pauvres chères petites, que je voudrais pouvoir leur être utile, les *élever* réellement! mais une heure par semaine à leur donner, c'est bien peu!

Jeudi 8 février.

Je viens de lire une intéressante vie d'artiste dans le magnifique ouvrage entrepris par Charles Blanc.

Pauvre et sublime Blake! est-ce que moi aussi je te traiterais de fou? Je suis un peu ta fille, sans avoir

jamais entendu parler de toi. A ton génie près, je vis comme toi, peut-être mourrai-je de même. Le but de tes efforts, cette propagation des grandes idées, n'a-t-il pas toujours été le mien? Je sais bien qu'on l'accueille par un ridicule amer, qu'on sourit à cette prétention titanesque de *fourmi*, d'*insecte pensant*. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le peuple de la plaine peut nier qu'il voie derrière la montagne ce que le hardi pèlerin lui montre du plus haut sommet?

Heureusement que la destinée humaine est d'escalader les collines, de monter toujours, pour voir mieux et plus loin. Cela raffermit dans le culte des grandes idées, et donne l'espoir d'une justice même terrestre, qui nous rendra compréhensibles et utiles à nos frères, aussi bien que nous sommes certains de la justice divine, qui récompensera l'intention avant tout.

J'ai rencontré aussi, dans une de ces livraisons, la douce figure d'Angelica Kauffmann, qui n'a aucune de mes sympathies. Cependant son article est très-bénin. On voit que le charme de l'insignifiance du caractère attendrit le critique, et c'est à quoi j'attribue son indulgence plus qu'à l'espèce de politesse française dont il essaye de s'attifer.

Samedi 10 février.

Cette page blanche me fait peur; je ne sais de quoi la remplir, et pourtant je m'y décide à tout hasard,

parce que la date de ce jour me rappelle que je suis catholique depuis vingt ans.

Ah! pourquoi ne m'a-t-on pas traitée sous ce rapport comme les fils de Constantin, qui, si j'ai bonne mémoire, se réservaient la grâce du baptême pour le jour de leur mort, afin d'entrer sûrement au ciel? Voilà un regret bien lâche, bien déraisonnable, et dont je me repens déjà. C'est la crainte qui me le souffle, aujourd'hui que je compte mes années de voyage et que je regarde le peu de chemin parcouru.

M. C*** est venu, et nous l'avons reçu par un hasard de curiosité, car nous avions fermé notre porte. Je peignais, et nous causions très à l'aise, au fond de notre cher petit ermitage... Dès que M. C*** fut assis, je lui présentai mon régiment d'études et d'inventions. En fait de bons conseils, je repris une leçon de plans, de valeurs, avec des encouragements à étudier *sérieusement*. Je ne demande pas mieux, à la condition qu'on ne m'enfermera dans aucun atelier. J'y ai vécu tout un mois, dans un atelier; et je ne sais si les jeunes gens y travaillent de même que les femmes, mais je sais bien par expérience qu'au milieu de ces dernières je n'ai rien fait de bon, et que je gagnais le spleen au contact de leur gaieté.

M. C*** ne me paraît guère comprendre cela. Tous les peintres qu'il voit et qui lui parlent de moi s'accordent, à ce qu'il paraît, pour me recommander les

fortes études. Certes, je suis de leur avis, mais j'aurais beau disséquer mille cadavres et mesurer tous les antiques, je n'acquerrais jamais la science qu'il faudrait avoir pour satisfaire tous ces amateurs; aussi je marche *piano*, continuant à chérir l'Art pour l'Idée, l'Idée pour la Justice, et la Justice comme mon amour le plus ferme, que je veux propager autant que et comme je le puis.

Aujourd'hui cependant, pour la première fois, M. C*** m'a montré qu'il distinguait ma façon de comprendre l'Art.

« — Vous cherchez avant tout l'idée, me dit-il, et vous ne voyez dans la forme qu'un moyen et non un but. »

MOI.—« Certainement, monsieur; aussi je ne me crois pas ce qu'on appelle un tempérament d'artiste. Mon crayon me sert faute de langue ou de plume, voilà tout. Mais cela ne peut m'empêcher de chercher la perfection de mon instrument, au contraire. »

Mardi 13 février.

Le cours m'a déplu aujourd'hui. Tant que certains catholiques s'obstineront à présenter toute liberté comme intimement unie à l'anarchie et à l'hérésie, ils n'auront aucune raison de condamner ceux qui représentent le catholicisme uni à la tyrannie et à l'ignorance, et les haines ne s'éteindront jamais.

Quand donc nous revêtirons-nous de justice *à droite et à gauche,* selon la libérale parole de saint Paul?

Mardi 20, le soir.

Il y aurait de curieux classements à faire parmi les événements de notre vie. Les uns appartiennent à l'ensemble des faits généraux : nous souffrons, nous gémissons, nous jouissons, nous agissons avec la masse, pour nous-mêmes ou en dehors d'elle, pour elle seule. Les autres événements sont le résultat d'actes journaliers qui tiennent plus ou moins à nos relations avec les amis et les parents qui circonscrivent notre sphère de mouvement.

Cette sorte d'événements est la seule dont certaine classe d'esprits compose sa vie. Il n'est donc pas étonnant que ces esprits-là soient bornés et pleins d'illusions sur eux-mêmes.

Enfin, nous vivons *de notre âme,* dans un monde supérieur, où s'arrête tout regard humain. Là, nous sommes libres; là, nous devenons saints ou impies; là, nous sommes nous, en face du seul juge infaillible; là, s'entasse le grain retenu par le van de notre affection, et quand la plus simple circonstance nous fait examiner ce réduit intime, nous apprenons à nous connaître, par ce que nous y avons conservé ou apporté du dehors.

C'est l'atelier de notre vie, où se prépare dans l'ombre tout ce que le jugement dernier révélera.

Ah! que les saints ont raison de vivre toujours là, et de changer en sanctuaire ce qui n'est quelquefois qu'un taudis! Combien de tristesses nous nous éviterions, si nos autres vies ressemblaient à celle du dedans!... Pourquoi, même au seuil des âmes qui veulent être libres, les préjugés, et ce qu'on appelle faussement les convenances, montent-ils une garde si opiniâtre que le meilleur, le plus délicat de nos pensées n'en peut sortir en actes?

Défiance des autres, méfiance de nous-mêmes, que tu es opposée à la charité de l'Évangile, et comme tu nous trompes parfois sous le masque de la prudence! N'est-ce pas, comme je sais me prêcher moi-même! et voilà onze heures qui vont sonner..... Bonsoir, pauvre mélancolie!

Dimanche 25 février.

Enfin! je viens d'entendre parler la langue de l'Évangile dignement, saintement, simplement et efficacement. Je sors éblouie par le génie et pénétrée de la divine morale; tout cela par une admirable définition de la conscience. Je n'ose tenter la moindre analyse de ce sermon, ni du bien qu'il a fait à mon intelligence et à ma volonté.

Samedi 3 mars.

.....J'ai senti aujourd'hui le germe d'une vérité, d'un droit dont l'épanouissement est réservé à l'avenir.

J'ai hâte de parler ici du véritable drame qui se jouait en moi et comme autour de cette chaire de la faculté, devenue pour un instant la tribune des droits de l'homme.

D'abord je vis (oui, j'ai vu des yeux de l'âme) celle que je voudrais réhabiliter au prix de tout ce que je pourrais donner : Charlotte Corday!

Et tandis que je suivais anxieusement les déductions du principe du droit de sauvegarde de la société, je croyais les entendre de sa bouche même qui ajoutait :

Eh bien, ne comprends-tu pas que ce principe de défense, jusqu'à la mort de cet adversaire, est légitimé, lorsque non pas une vie, mais des milliers de vies dépendent d'un seul homme, et qu'en regardant autour de soi, on ne voit que larmes, sang et désespoir? Quand on entend les sourdes imprécations d'un peuple tellement atterré par la peur qu'il ne sait plus que marcher à la boucherie; quand on aime ce peuple d'un amour immense comme celui du Christ, et qu'on ne voit qu'un moyen de salut pour lui (moyen que la justice humaine emploie en définitive), et qu'il n'y a plus de justice, est-ce vraiment un assassinat?

Le jury n'est-il pas cette multitude qui a mille fois

prononcé son jugement, et l'aurait exécuté sans le péril à courir? Car ici, le bourreau ne sera pas un *infâme suppôt* salarié de la justice humaine, mais un vaillant champion de haute lice, qui jouera sa noble vie pour celle de ses frères.

Je m'arrête ici de ma longue défense que mon héroïne bien-aimée déroulait, en commentaire des paroles du professeur. Je manque de temps et aussi de calme pour cette étude de la justice humaine. Tout ce que je puis affirmer, en écoutant le cri de ma conscience, c'est que le droit de mort n'appartient pas à la société, qui ne peut donner la vie. Je SENS cela, comme il y a un siècle ou deux peut-être des âmes silencieuses et perdues dans la foule protestaient contre de faux droits dont on a fait justice. Donc... à l'avenir.....

Dimanche 25 mars.

Les Rameaux ! Quel souvenir! je pourrais dire : quels souvenirs !

Triomphe et persécution, si proches l'un de l'autre. Au-dessus de tout, voici la grande et sublime scène qui se passa, un matin, aux portes de Jérusalem :

Un homme qui depuis trois ans guérit, console et ressuscite. Ceux qui furent malades, affligés ou morts s'avancent au-devant de lui, portant des palmes et criant : *Hosanna!* Les enfants qu'il laissait venir à lui

courent à sa rencontre par bandes joyeuses et confiantes, et sèment son passage de fleurs; puis viennent ceux qu'il a nourris, enseignés au désert.

Seigneur, y eut-il beaucoup de riches et de princes qui jetèrent leurs vêtements sur votre passage?

Mais les enfants prodigues, la veuve à l'obole, Madeleine, peut-on douter de leur empressement? Tous vous aimaient ou croyaient vous aimer en ce moment, et cinq jours après avoir salué en vous le Fils de David, combien parmi eux vous ont préféré Barrabas!

Je quitte des yeux les Juifs et Jérusalem pour rentrer en moi-même, et me demande ce que je vous préfère si souvent, et combien de fois je vous ai accueilli avec autant d'amour que les enfants d'Israël.....

Mardi 3 avril.

Je suis toujours en avance d'espoir sur le printemps, et trop confiante en son premier soleil. Je me suis gelée en ouvrant ma fenêtre dès ce matin.

Est-ce un enseignement autre que celui de l'hygiène? Peut-être sommes-nous aussi dans le mois d'avril de l'humanité... En tout cas, il y a des violettes; l'abricotier ressemble à un bouquet de fiançailles, et le ciel s'éclaircit, comme pour servir de fond à un triomphe de la sainte Vierge. Je ne fermerai donc pas les yeux, par prudence. Dieu est confiance, amour et charité. Il

nous veut semblables au petit enfant de l'Évangile, et nous ne pouvons imiter ce modèle que dans sa confiance et son amour.

J'apprécie maintenant la douce beauté de la confiance en Dieu, et je ne saurais exprimer ma joie d'être éclairée par cette nouvelle étoile.

17 mai.

J'ai commencé le 23 avril et je viens de terminer le portrait, au pastel, d'une belle et grande jeune fille, aux traits fins et à l'expression angélique. Ses yeux noirs, où l'on croirait voir briller la flamme créole, pénètrent plutôt de la beauté virginalement austère de sainte Catherine.

Je voudrais être Sellier, pour la retracer dignement, et donner ainsi une influence immortelle au rayonnement de cette belle âme qui me fait du bien.

J'ai découvert en elle tout l'amour que j'ai pour Jeanne d'Arc. Nos meilleures causeries ont eu pour sujet ma légende et un petit poëme qu'elle entreprend.

Elle m'a lu deux pages, très-correctes de style, très-pures et très-douces d'inspiration, sur l'ensemble de la mission de Jeanne.

Le jour où nous avons parlé de tout cela, j'ai eu le cœur bien heureux.

Pourquoi les femmes, surtout les jeunes filles, plus libres de leur temps, n'auraient-elles pas entre elles des

conférences littéraires et artistiques comme en ont les hommes, où les lectures et les œuvres d'art seraient critiquées et surtout louées, admirées en commun, où les progrès intellectuels de la femme, son éducation morale, son développement physique, son vrai rôle enfin dans la société, seraient patiemment étudiés; conférences où l'esprit religieux vivifierait et illuminerait le tout, où l'espérance, la foi, la charité, l'amitié, la tendresse s'épanouiraient dans une pure et ardente liberté?

Lundi 2 juin.

Sous ma fenêtre, une rose blanche vient de s'effeuiller, à la pluie; il en reste deux ou trois pétales autour des étamines, et, sur le terreau noir, la masse des autres pétales se déroule comme une boucle de cheveux fraîchement coupée. Cela me fait penser à la douce biographie de Rosa Ferrucci, que je lisais tout à l'heure : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre! »

Cette parole se réalise tous les jours sous nos yeux. Ils possèdent la terre, tous ces cœurs droits, naïfs et purs, ces esprits souples et humbles, à la volonté instinctivement tournée vers le bien, comme l'aimant vers le nord. Ils la possèdent, c'est-à-dire qu'ils sont aimés comme ils aiment. Ils ne connaissent la douleur que par ouï-dire, ou s'ils la pressentent pourtant, tout leur sourit, tout les soutient, ce sont des oasis vivantes dans l'humanité.

Leur raison d'être est de rafraîchir les yeux brûlés par les larmes et de fortifier l'espérance en un bonheur parfait par la vue d'une âme heureuse même ici-bas.

Un autre grand charme de ce livre est d'avoir été écrit par Henri Perreyve. De temps à autre, l'aigle nous entraîne vers le *divin soleil*, et je me livre à cette ascension avec bonheur.

Jeudi 14.

Hier, lendemain d'orage, le temps était magnifique, plein d'air et ruisselant de soleil. Comme nous allions à Malzéville, mère et moi, en longeant de beaux prés verts à demi fauchés, le parfum qui s'en exhalait me pénétra jusqu'au cœur par le souvenir des paroles que Ponsard prête à Charlotte Corday en semblable saison et à la même heure.

Que la soirée est belle, et comme on se sent vivre!
L'herbe coupée exhale un parfum qui m'enivre;
Ces dernières lueurs qui flottent au couchant
Donnent à la campagne un aspect plus touchant,
Et mon esprit ému suit le jour qui s'achève,
Par delà l'horizon, dans le pays du rêve.....

Oh! quand donc aurez-vous votre accomplissement,
Rêves qui m'agitez, rêves de dévoûment?
Dois-je perdre en soupirs cette force de vie,
Qui par des actions voudrait être assouvie?
Ne puis-je concentrer, dans un noble dessein,
Ces stériles désirs qui me gonflent le sein?

Voilà certes de beaux vers qui m'ont frappé l'esprit et

touché le cœur, en souvenir du temps où ils m'auraient bouleversée; car j'ai volé souvent sur les ailes d'Icare, croyant que les nobles desseins étaient les plus hardis, le dévouement un héroïsme grec ou romain.

Grâce à Dieu, maintenant je connais mieux mes forces, et je me résigne de bon cœur à n'être pas héroïque, puisque je *dois* tendre à la sainteté, qui vaut encore mieux.

Puisque nous avons des renseignements moins vagues, je dois parler ici de la demande qu'on me fait d'aller à Paris chez une dame riche et bonne qui s'intéresse à moi. Au premier instant l'interprète de ce désir s'était fort mal expliquée. Nous avons ri de cette idée, venue à une étrangère, de me prendre pour demoiselle de compagnie. Puis, ne pouvant nous arrêter à cette supposition, nous avons pensé que la personne était dans l'erreur, et avons demandé d'autres explications, car la raison m'a dit que peut-être c'était là une bonté de la Providence, que mon talent gagnerait sans doute au séjour de Paris, séjour au moins temporaire, car je ne suppose pas qu'il s'agisse ici de vœux perpétuels..... Puisqu'on nous avait dit que la fameuse dame habitait Versailles, tante Nanine, en y retournant, m'avait promis de se renseigner elle-même, et voici que ce matin elle nous écrit qu'il lui est absolument interdit de nous dire ce qu'elle a découvert, mais qu'étant à même, comme je le serai dans cette *nouvelle* et *brillante* posi-

tion tout exceptionnelle, de voir les premiers artistes de notre époque, elle espère beaucoup de bien pour moi de cette affaire. De là le conseil de ne pas refuser.

Nous trouvons cette demande, entourée de mystère, une chose bien singulière; mais je ne m'arrête pas du tout à cette pensée. Bien certainement, si j'étais sûre de vivre toujours comme aujourd'hui; s'il n'y avait pas un demain très-noir à l'horizon, je ne regarderais même pas ce feu follet étrange. Je suis si parfaitement heureuse avec ma bonne mère, dans notre cher ermitage! pourrais-je abandonner ce véritable paradis, au moment où je l'apprécie toujours plus? Tout est beau près de moi et pour moi. Ce que la vie a de meilleur se révèle chaque jour davantage à mon esprit et à mon cœur; il y a même des instants où je me trouve trop heureuse. L'épine de tout cela est le pain quotidien de l'avenir et les douleurs inséparables d'une existence que l'on voudrait pouvoir adoucir.

Je livre ce fardeau à la volonté de Dieu; qu'il le lie ou le délie, je suis prête; seulement, je n'ose regarder encore en face la séparation.....

Mercredi 27 juin

De Versailles, pas un mot sur la fée aux mystères, qui serait, d'après la version dernière, la princesse de B*** ou quelqu'un des siens.

Samedi 30 juin.

Ah bien oui! je n'en suis plus seulement à rêver de princesses, mais bien de PLUS HAUT ENCORE! C'est une lettre de tante qui nous éclaire un peu (autant que ses serments le lui permettent) de : Peut-être! et de : Il se peut!

Si nous plaçons bien l'*i* sous le point, je suis obligée de me pincer pour être sûre que je ne dors pas.

A ce propos, voilà ma fière humeur qui se redresse, et me fait dire que *je refuse*. Mais est-il permis de repousser ce qu'on est convenu d'appeler un tel honneur et un tel bienfait?

Je m'en veux presque d'être en présence d'une si étrange proposition que, dans aucun jour de mes rêveries, je n'aurais supposée. Du reste, j'ai un bon moyen d'éprouver cette jolie féerie, et si elle résiste..... à la grâce de Dieu.

Pourtant, je sens déjà mon cœur qui se gonfle de me séparer de mère. Il y aurait dans cet éloignement d'une ville où je dois vivre en anachorète bien des trésors que je n'apprécierais tout à fait qu'en les perdant.

Dimanche 1er juillet.

Tante Pauline m'a remis un mot de Marie-Émile, en ce moment à Versailles. Elle me dit, à propos du

fameux mystère, qu'elle a voulu plusieurs fois me l'expliquer en quatre mots, et ne l'a pu, à cause du secret. Elle ajoute ces deux lignes : « Je t'engage seulement à méditer sur les *Odettes* qui charmaient les rois; avec cela je pense que l'application est frappante. »

Certes, je suis de son avis; mais cela ne m'explique encore rien (1).

Lundi 2 juillet, fête du Magnificat.

Une belle fête aujourd'hui! Le chant du *Magnificat* est un *Te Deum* bien autrement enthousiaste et profond que celui de saint Ambroise et de saint Augustin. Il monte plus rapidement à Dieu, et descend plus riche de gloire sur l'humanité. Quand on se représente la Vierge de quinze ans, pauvre femme du charpentier, fille de cette race dure et grossière qui traitait le sexe d'Ève en esclave; quand on la voit sur le seuil de la porte d'Élisabeth dans sa simplicité sublime; quand on croit entendre sa voix d'enfant lancer vers le ciel le cantique de sa reconnaissance, puis annoncer à la terre des prodiges dont notre époque peut admirer déjà le prélude, on tressaille de joie comme le Précurseur, et l'on espère que le *Magnificat* s'épanouira un jour dans

(1) V. sur tout ce passage mystérieux notre Introduction. *(Note de l'éditeur.)*

toute sa splendeur sur une terre vraiment digne de l'Évangile.

Samedi 7.

Ici je n'ai pas dit un mot de ce cher voyage à Domremy, tant je redoute les projets. Avais-je tort en y pensant de pressentir un obstable invincible? Nous devions partir mardi. Sœur Gertrude avait répondu à notre demande (de nous trouver une chambre au village, que nous puissions habiter une semaine), en nous offrant l'hospitalité dans la petite chambre de 1864.

J'attendais cet heureux exil qui, tout en nous faisant échapper aux fêtes nancéennes préparées pour la venue de l'Impératrice, m'aiderait à poursuivre mon œuvre commencée, cet ouvrage privilégié de mon imagination, de mes rêves sur Jeanne d'Arc..... Et puis, voici la lettre de Versailles qui nous oblige à rester à Nancy pour y attendre la solution de l'affaire en question. Si elle tient à la moindre avance de ma part pour être *présentée à Sa Majesté,* mère et moi déclarons d'avance que tout ce que nous pouvons faire est de ne pas accomplir notre si doux, si cher pèlerinage, et de rester ici.

Lundi 16.

Comme il s'agit d'une fête nationale, et que j'ai tant fait que de renoncer à mon voyage à Domremy, je

sors de ma coque sans le moindre ennui. Ainsi nous étions hier à la Pépinière, avec Violette, Renée, Marguerite et autres..... Feux de Bengale et lanternes de Venise placées dans les arbres par milliers donnaient à la promenade un air féerique. Nous revînmes à onze heures et demie avec une provision de merveilles dont je ne puis décrire la plus petite partie, car, pour toute beauté artificielle, mon esprit n'est que miroir.

A six heures.

Rien n'est venu, et je n'ai pas bougé de ma chambrette, où l'attente et l'orage, deux tyrans s'il en fut, m'ont distraite de la lecture à laquelle ils me condamnaient. J'ai fouillé ma bibliothèque, et je me suis tour à tour promenée en compagnie de Marie Gjertz, du Père Gratry et de Maurice de Guérin, un peu aussi avec Raoul de Navery, à cause d'une étude que je faisais hier sur le roman catholique.

Dans l'enthousiasme, j'ai retrouvé avec plaisir la joûte en apparence courtoise du spiritualisme et du matérialisme. De part et d'autre au moins, ce sont des âmes vivantes qui combattent, tandis qu'ailleurs ce sont de ces esprits mutilés par la vogue, des fantômes idéals sans couleur et sans liberté. Mais combien y a-t-il de romans catholiques qui vaillent *Fabiola* ou l'*Enthousiasme* (qui même n'est pas catholique)? Pour

moi, je ne connais qu'eux comme type, ce qui n'ôte en rien le mérite que je reconnais aux autres.

Il y a certaines pages du livre de Marie Gjertz tellement sincères et enthousiastes, qu'on sent frémir son cœur en les lisant. Les projets grandioses de cette femme de vingt ans me rappellent trop une époque de rêves semblables (seulement je n'ai jamais eu ni foi, ni espérance en mes chimères), pour que je n'éprouve pas un charme exceptionnel à les retrouver.

L'amitié qui m'épanouit le cœur me rend le sentiment de ce livre plus intelligible; les délicatesses en sont fines, sans afféterie et toujours aussi vraies que les mouvements les plus violents, comme dans le caractère d'Einar, par exemple. L'intention religieuse, le but philosophique soutiennent et conduisent chaque personnalité, chaque événement avec une discrétion tout aristocratique. Le style est d'une souplesse incroyable à supposer chez une étrangère.

Les caractères, en un mot, me sont extraordinairement sympathiques.

Lundi 6 août.

Hier fut plein de rayons et de nuages, à savoir lequel, du soleil ou de la pluie, l'emporterait et régnerait sur la semaine qui commence. Malgré cela j'aime à passer en revue mon dimanche.

Retrouvé mes petites filles de la classe, qui se sont

échappées de leurs bancs, malgré l'air sévère de leur nouvelle maîtresse, pour m'étouffer de tendresse et m'assourdir de bonjours. Les chères petites! nous nous aimons vraiment beaucoup, et il m'a fallu du courage pour les renvoyer à leur dictée cérémonieuse, que j'eusse tant voulu leur achever.

Je me suis assise devant une demi-douzaine de délaissées, qu'une de mes *anciennes* avait déjà rendues sociables, en se faisant leur monitrice. Nous avons lu et commenté un peu l'Évangile du jour, celui de la guérison du sourd-muet qui fit soupirer le Christ.

L'une de mes petites élèves était bien intéressante. Comme artiste, elle serait pour moi un modèle ravissant, et je voudrais être riche pour avoir le droit d'épanouir par l'étude et la contemplation du beau cette âme de sensitive.

Jeudi 9, le matin.

..... On parle d'ambition, on parle des âmes fortes qui aiment le pouvoir. Eh bien! moi, je viens te dire, à toi, mon cher confident, mon ambition; elle est immense.

Mon espérance, et presque ma certitude, c'est d'exercer sur la marche du monde une influence, quelque imperceptible qu'elle soit; de ne pas mourir sans avoir imprimé, pour ma part, à force de désirs, de prières et de convictions, et aussi par quelques paroles

ou actes, une impulsion qui dure et qui concoure à ce prochain triomphe de la justice, de la lumière et de l'Évangile du royaume.

Voilà ce qui me console de la mort et de tout.

Oui, j'ai cette espérance, mon Dieu, et je sais qu'elle ne sera pas trompée.

Cela résume ma plus chère pensée; cela dégage le ressort de ma vie, tel que les événements et la grâce de Dieu ont fini par la perfectionner. Je viens de lire cela dans les *Commentaires sur l'Évangile*, du Père Gratry, où je lis, pour ainsi dire, page à page, mes *illuminations* personnelles.

Mercredi 14 août.

Je viens de recevoir, sans doute comme souhait de fête, le modèle en plâtre de la tour où fut prisonnière Jeanne d'Arc, à Rouen, accompagné d'un charmant album que j'ouvre avec la curiosité fiévreuse d'apprendre à qui je dois cette attention si délicate et si ravissante. Je trouve une enveloppe renfermant une photographie de mon héroïne bien-aimée, et une carte sur laquelle il n'y avait que ces mots : A MADEMOISELLE PAU SES AMIES DE CŒUR.

Il m'est impossible de supposer à qui je dois cette marque d'une inappréciable bonté. Je suis stupéfaite et si émue que je renonce à l'exprimer.

Quel abîme de faiblesse que notre cœur! C'est lors-

qu'il déborde de bonheur qu'il sent le mieux l'infirmité de toutes choses humaines pour le contenter. Au ciel, tout cela se transfigurera dans l'inaltérable paix.

J'ai placé *sa tour* sous ma chapelle; une belle tige de lis la caresse de ses fleurs blanches perlées de taches rouges. C'est une enfant qui vient de m'apporter cette fleur étrange, et la coïncidence m'a saisie.

Deux heures et demie.

C'est la journée aux surprises, et celle que j'ai de plus à noter ici m'enchante, me délivre, et pourtant!

Louise de G*** vient, dit-on, d'être nommée lectrice de l'Impératrice, cette place qui m'était offerte et destinée! .....

J'ai failli être élevée plus haut que je n'avais souhaité l'être dans mes rêves présomptueux et fantastiques d'enfant de huit ans! Je pouvais cependant tirer de cette position des résultats en rapport avec ces rêves; revenir, je ne dis plus à la gloire, mais à l'utilité par la faveur; rencontrer des obstacles et des œuvres faits, à ce qu'il semble, pour raviver en moi cette audace de caractère que j'avais à quinze ans, et qui s'anéantit tous les jours dans la tranquillité de ma vie et la perfection de mon bonheur. Le grand et fatigant problème de notre position était résolu. Il est vrai que j'achetais tout cela de *ma liberté,* mais était-

ce pour toujours? — Et d'ailleurs, à quoi me sert-elle, cette liberté?... Et si je puis me rendre utile à d'autres; si enfin je puis réaliser le bien sous n'importe quelle forme, en ne sacrifiant que mes goûts indépendants et ma chère vie d'ermite, n'est-ce pas ici un devoir pour moi de faire ce sacrifice?

Voilà comment je m'étais posé cette question importante. Était-ce faillir à mes idées que de m'être répondu *oui*?

Ma pensée devance ma plume à tel point que cette dernière ne saurait rejoindre sa maîtresse, en passant par le même chemin. Elle va donc faire un saut pour terminer cette page par un acte de confiance absolue en la providence de Celui qui donne le surcroît à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice.

Oui, ce griffonnage m'a rendu la paix et l'espoir. Je suis heureuse de sortir de cette épreuve, sans avoir éprouvé un battement de cœur ambitieux, de plaisir ou de regret.

Mercredi 29 août, à Romémont.

..... Il me semble que je dois paraître moralement, aux personnes qui s'occupent de moi ou qui m'aiment, telle que cette statue d'Agrippine voilée, qui est au Luxembourg, et qui s'avance portant l'urne funèbre.

En réalité, ce que je garde de plus précieux peut bien se prendre pour des cendres. Il n'est guère au

monde que les morts qui aient su tirer de mon cœur ses plus grands mouvements et soulevé ces orages qu'on a coutume d'attribuer aux passions les plus violentes. Pourtant, je crois aimer aussi parmi les vivants. Il ne faut pas toujours prendre au sérieux les médisances que je fais sur moi-même ; quand je me trouve froide, c'est lorsque je me regarde avec les yeux des autres, et vraiment, j'en ai si fort l'apparence, que je finis par croire à une cause intérieure. Mais, pour me prouver le contraire, j'ai d'aussi bonnes preuves que celle du philosophe qui marcha pour démontrer le mouvement.

Nancy, 8 septembre, au retour de Romémont.

Notre petite maison était humide au retour, humide comme un tombeau. J'ai tout ouvert, secoué, frotté; mais ce jour est si triste que, retrouvant mon calme et ma solitude, l'*atoumia* me saisit au cœur..... La confiance et la prière parviendront seules à le chasser..... Aussi j'espère!

Mercredi 12 septembre, à Saint-Dié.

Je suis dans la grande salle et j'écris au son du piano de Marguerite. Il y a grand contraste entre les fleurs, les sourires, la beauté de ce qui m'entoure, et l'inconcevable tristesse que j'éprouve en le voyant. Je vis tout entière en ma journée d'hier, et je comprends

qu'il peut y avoir de l'héroïsme à se mettre au diapason de ce qui nous entoure, parce que c'est un devoir, quoique la peine soit de vivre en nous.

Oh ! Justice, Liberté, et toi l'incarnation de ces deux mobiles de la société qui se régénère, toi, Jeanne d'Arc, mon seul rêve, donne-moi aussi un *geste* à accomplir! C'est à la musique que, certainement, je dois cette folle exclamation. Je me la pardonne, parce que je ne crois pas à la possibilité pour moi d'être jamais utile dans le sens héroïque du mot, avec l'accompagnement de ces douleurs, de ces triomphes, qui vaudraient mieux pour moi que la douceur d'une affection mêlée à la vie ordinaire. Je crains toujours l'amollissement, l'anéantissement de ma pauvre énergie!

Rien ne vaut un instant de solitude, devant le calme de la nature, pour vaincre la tristesse amère de l'incertitude. Je l'ai éprouvé hier soir. .

J'étais montée la première pour me coucher, et notre chambre n'étant pas préparée, j'ouvris la fenêtre pour fermer les persiennes. La lune éclairait les allées, la pelouse et les branchettes de sapin, d'une lumière blanche et vaporeuse. Les étoiles scintillaient doucement; elles m'attirèrent, et je restai saisie par le charme qu'elles ont toujours exercé sur moi.

Alors, sans paroles, sans que ma volonté y fût pour rien, j'entrai en causerie avec le divin Consolateur.

Mon Dieu, je suis malade et je me plains à vous, parce que je ne puis même tenter de me guérir sans vous qui avez dit : Je suis la voie, la vérité, la vie.

Mercredi 19 septembre 1866.

Bien qu'aujourd'hui j'aie raison d'être triste et de souffrir, vous savez que le trouble ne vient pas de là. Mais la vérité, mon Dieu! la foi et la charité semblent se livrer une grande bataille... Seigneur, que croire? à qui se dévouer?...

La réponse a été entendue; calme, simple, tendre comme celle d'une mère.

Je me suis retrouvée heureuse, confiante, décidée à mourir pour mon Credo et pour la liberté, le cœur plein d'amour pour l'humanité en général, et pour chacun de mes frères en particulier.

Nancy, 16 septembre, midi et quart.

L'*Angelus* vient de sonner. J'avais ouvert la fenêtre et les volets du côté du soleil. Je travaillais, quand le premier coup de la cloche fit s'envoler, du coin de la nature qui m'entourait, toutes sortes de fraîcheurs et de tendres impressions qui gazouillèrent à mon cœur un langage de confiance oublié depuis longtemps. Je me mis à genoux, et à mesure que je prononçais la

douce et sublime prière, mon âme s'élevait naturellement, sans le moindre effort, jusqu'à Celui qui s'est fait chair et a habité parmi nous; Celui qui, pendant trente ans, a vécu du métier de son père adoptif, le charpentier; Celui qui nous a révélé le seul bonheur présent et à venir, la justice; Celui qui nous ordonne l'amour et nous conseille la pauvreté; Celui qui est l'unique sagesse, la suprême beauté, la voie, la vérité, la vie.

O Jésus de Nazareth, annoncé par un ange, ayez pitié de nous, et rendez-moi douce et humble de cœur.....

Je viens de lire dans trois auteurs différents l'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon. Que d'obstacles, mon Dieu! La seule histoire de ma sainte bien-aimée me convaincrait de l'action du monde surnaturel sur le nôtre, si je n'y croyais pas. Ce nom seul est pour moi le cordial du courage et de la piété.

Cet amour est au-dessus de toutes mes affections, comme une étoile fixe et brûlante qui m'envoie lumière et chaleur, selon qu'il fait nuit ou froid dans mon âme. C'est la *seule* beauté qu'aucun souffle n'a jamais ternie, que je ne me suis jamais repentie d'avoir aimée; la *seule* grandeur dont je n'ai pas douté.

Entre le ciel et la terre je la retrouve toujours prête à m'attirer de l'une à l'autre, à me soulever si je suis trop lourde, à m'entraîner si j'ai peur!...

Jeudi 30.

Depuis ce matin je pense à la possibilité pour moi de vieillir, et cela sérieusement, quand je vois que bientôt je serai majeure.

Toute rhétorique à part, je comprends que je perds la fleur, l'espace, le mirage de la vie; le cercle de l'action va se rétrécir, sans que j'y aie vu paraître ces fées de mes premiers rêves, qui s'appelaient gloire folle ou folie de gloire, alors que je ne comprenais pas ces noms.

Samedi.

Voilà que tous approuvent mon projet de partir pour Paris, afin d'essayer d'éclairer notre avenir. La raison, qui est la trouvaille d'un éditeur qui me procure de l'ouvrage, est cependant bien incertaine. Je suis bien gauche et bien peu civilisée pour oser tenter une démarche près d'une omnipotence quelconque! J'ai peur aussi de voir se fondre à ces tentatives le peu d'espoir qui me reste.

Mais qu'importe! je ne veux avoir rien à me reprocher. Je veux tenter encore cette chance, avant de m'abandonner à la dérive du fleuve qui m'emporte, et je me raccroche à l'idée de partir jeudi avec ma tante.

PARIS

Mardi le 30, au soir, boulevard des Martyrs, n° 12.

Me voilà seule! et quoique entourée des meilleurs soins, comblée par les plus excellents amis, je me sens isolée.

Bonne mère, je suis encore petite, va! puisque j'éprouve ainsi le vertige qui doit saisir l'enfant, au premier pas qu'il fait librement. Voilà l'histoire de l'*intime*. Mon être, considéré comme voyageur, a été privilégié de tout le confortable qui échoit aux millionnaires de notre époque.

VERSAILLES

Versailles, vendredi 16 novembre, avenue de Paris, n° 1.

J'ai vingt et un ans depuis sept heures du soir. Il en est dix; j'écris au lit, dans une chambre immense, après une journée commencée par entendre une messe à Notre-Dame de Lorette, après quoi mes adieux et remercîements très-émus au bon couple qui m'a si bien reçue. Je m'embarque pour Versailles, avec le panégyrique de Jeanne d'Arc par Henri Perreyre, et j'arrive sans avoir fait autre chose que pleurer d'admiration et d'amour en lisant cette sublime histoire.

Vingt et un ans! Mon Dieu, je vous remercie, et je vous demande la grâce de bien vivre et de bien mourir!

NANCY

Nancy, 10 décembre 1866

Je suis revenue depuis huit jours, rapportant une commande de douze dessins lithographiques pour l'éditeur Bédelet, plus un petit ouvrage de Régis à illustrer (1), des souvenirs et de l'expérience surtout.

Il est certain que ce dernier voyage, où j'ai été presque entièrement livrée à moi-même, m'a fait prendre pied dans la vie réelle d'une manière saisissante, et par conséquent m'a persuadée qu'il est des partis extrêmes à tenter en certaines occasions, quoiqu'on éprouve bien des répugnances et bien des difficultés..... Puis, je *vieillis* et je sens la beauté de la vie qui se fane à mes yeux; je passe de longs jours à peser en moi-même chacune de mes pensées, avec la vérité absolue, ou tout au moins relative, et la poésie de toutes choses commence à m'échapper.

Je ne gagne rien à cela. Les dieux s'en vont et laissent les autels vides dépouillés des moindres fleurs.

(1) *Mina l'Incorrigible,* de mademoiselle Monniot.

Je sens qu'un véritable désir me sauverait, et l'indifférence attiédit les facultés les plus ardentes de mon âme. Est-ce une punition de ma lutte persévérante contre mes brillantes chimères?... Heureusement que mon cœur est fort contre la logique; j'aime toujours plus, malgré les *pourquoi* que je m'adresse à moi-même.

Mon Dieu, tirez-moi de ces ténèbres! Oui, je vous aime, vous, la source et le but de mon être; je vous aime plus que la vie! mais cette vie est le seul moyen de vous connaître, de vous gagner. D'ailleurs, pourquoi m'effrayer et m'asseoir paresseusement dans ma tristesse? Combien d'hommes, de femmes, combien d'intelligences ont souffert, comme moi, ce que je souffre! J'appelle héros et sages ceux qui ont cru en la beauté suprême et qui ont vécu sous ses lois. Je méprise comme des misérables ceux qui ont douté pour mal agir, ou ceux qui ont mal agi pour avoir trop douté.

Courage donc, mon âme, debout et marche, appelle à toi tes frères du ciel, tes amis les livres, et cherche dans la force, au lieu de t'affaiblir ainsi!

ANNÉE 1867

1er janvier 1867, minuit.

Pluvieuse et triste journée! Je me décide à écrire, par un reste de superstition envers les fêtes et les souvenirs... Quant à dire ce que je pense, impossible! ce que je sens, encore moins, car le raisonnement détruit en moi les sensations aussi bien que les sentiments.

Et pourtant... oh! pourtant, revenez, mes beaux rêves, mes anciennes amours, gloire, beauté de l'âme, vagues désirs d'une influence pratique d'abord, puis active, pure, réelle... Pourquoi vous ai-je méprisés? vous m'auriez peut-être conduite à un but quelconque sur la terre, et sûrement ailleurs!...

Je me vois de plus en plus infirme d'âme et de corps, à mesure que je comprends l'importance des actes. L'exemple des saints et des grands caractères me rend seul un peu de goût pour la vie. Il me soulèverait parfois jusqu'à leur hauteur, mais certainement il me faudrait agir pour un intérêt général, afin de persévérer.

Ma satisfaction personnelle est un mythe; je la perds sitôt que je l'entrevois et ne voudrais pas la retrouver...

Tout ce qui est mal, mauvais ou seulement petit dans le monde vient de là.

Bonsoir, pauvre 1866! cache bien tout ce que tu m'as donné, emporte ma jeunesse, emporte la poésie de ma plus belle heure de vie! Et toi qui viens, année de mystère, peut-être de révolution, que feras-tu de moi?

Dimanche 13 janvier.

Mon esprit se rétablit peu à peu, comme un gouvernement prudent après une révolution. J'essaye d'y établir l'ordre et non l'*ancien ordre*. Mon imagination seule est le grand vaincu de ce bouleversement. Était-elle donc le despote?

Il faut convenir aussi qu'on l'avait soumise à de terribles épreuves.

Lundi 14 janvier.

Je vais commencer à vivre... Grâce à Dieu, je me réveille. Il ne me faut plus que du courage pour le défrichement. Je respire; je vois, à la lueur d'une nouvelle aurore, des faces nouvelles et plus complètes à toutes choses. Ma petitesse est plus misérable que jamais, mon espérance et mon audace plus vives qu'elles ne le furent, à l'époque de mon enthousiasme d'instinct. Vive labeur! vive ma liberté, et gloire à Dieu!... Un jour, les pages énigmatiques de ce journal

me serviront à définir l'état d'esprit duquel je sors en ce moment.

Vendredi 18.

Il fait un froid terrible... Ceux qui souffrent m'occupent à un point que je ne puis exprimer. Je me fais une telle idée du froid, de la faim, de l'inquiétude du pauvre, que je souffre d'être exempte de sa misère.

Samedi.

Midi! La cloche sonne en mort; le soleil brille sur la neige, et ce n'est qu'à force de surveiller trois feux dans notre bonbonnière d'appartement que nous ne mourons pas de froid... Bienheureux ceux qui sont morts!

Ah! si tout finissait là! Mais non. L'éternelle question de la vie se dresse plus terrible encore sur le bord de la tombe. Le par-delà y commence: vie d'expiation, qui n'est peut-être qu'une seconde vie. Dans quel monde? Ah! du moins la vérité sera conquise en Purgatoire; nous y souffrirons pour nous purifier et nous développer en beauté, mais avec la certitude, n'est-ce pas, mon Dieu?

L'âme ne sera plus comme un pauvre oiseau inquiet de trouver sa nourriture et son nid. Elle volera, n'ayant plus que la peine du vol..

Dimanche 3 février.

Merci, mon Dieu! Vous me dirigez dans la voie du sublime, vous rallumez ma lampe. Ah! pour achever cette œuvre de salut, rendez-moi la force de la porter, cette lampe, sans vacillement, sans incertitude!

Oh! oui, beauté ancienne, toujours nouvelle, c'est vous que j'aime, que je désire, que je commence à entrevoir, vous à qui je veux m'attacher pour toujours!

Mon Dieu! quelle sérénité sur les hauteurs de cette beauté surhumaine qui m'attire à vous! Je le sens maintenant avec une force, une sûreté incomparables. Je ne veux plus essayer de raisonner contre le sublime; je veux l'aimer simplement, y courir sans effort, le regarder toujours... De temps à autre, une lumière indéfinissable jaillit à mes yeux d'un mot, d'un sentiment. Je comprends le nouveau commandement que Jésus-Christ apportait à la terre.

Vendredi 15 février.

Les heures, les semaines, les mois, vingt et une années de ma vie passent, ont passé, et qu'ai-je fait?

Oh! ce n'est pas la vaine et naïve ambition de mon enfance qui me fait pousser ce gémissement de regret; ce n'est pas un nom que j'aurais voulu laisser au

monde. C'est une œuvre que je voudrais emporter là-haut!.....

Nos affaires ne vont guère mieux que celles de l'Europe, et de la France en particulier. C'est, du petit au grand, une filiation malheureuse. Je n'en détourne les yeux que pour lire cette page de l'Évangile qui nous défend l'inquiétude au sujet des biens temporels. J'espère, ou du moins je veux espérer toujours.

Jeudi 21 février.

Peut-être qu'un résumé bien calme et bien naïf de mes actions fait régulièrement chaque jour fixera mon caractère à quelque vérité de l'ordre matériel. Il faut absolument que je guérisse du mal de l'incertain appliqué à *tout,* oui, *tout.*

Je crois avoir passé le moment dangereux de cette crise morale, puisque je cherche le moyen d'en sortir, et que je constate en moi la trouvaille de quelque bon grain.

Oui, je deviens glaneuse, état de pauvreté par excellence, mais que je préfère à celui de Booz. Le doute, cette misère morale, est un état affreux, mais je ne regrette pas de l'avoir expérimenté *jusqu'au fond.* Il m'a fait apprécier le don si précieux de la foi, et m'a fait comprendre ce que je croyais savoir en religion et même en histoire, en tout, enfin! car la vie, pour

moi, n'est pas un composé d'actes et de pensées indépendants les uns des autres. Il me faut une source et un océan; or, je ne suis peut-être pas un ruisselet... si je n'étais qu'une mare?.....

Vendredi 22.

Tandis que je pensais aujourd'hui dans ma cellule d'artiste, et que je me sentais heureuse, ah! bien heureuse de vivre, on tinta une agonie... La mort est venue comme autrefois me parler, mais elle m'a ouvert un horizon plus immense que jamais : le ciel! et j'ai compris que depuis longtemps je n'avais pas pensé sérieusement à la mort. Il faut que j'y revienne... J'étais une voyageuse bien inconséquente de ne pas songer à ce moment d'extrême lassitude, de compte à rendre, de pont-levis à passer.....

Mes élans de foi deviennent plus nombreux, plus forts, mais il faut convenir que je souffre encore. Les tremblements de l'intelligence bouleversent souvent encore toute mon âme. Je donnerais ma vie pour quelques années d'action ferme et courageuse vers un but que pas un doute n'obscurcisse.

Croire, aimer, espérer, ô vertus du christianisme! il faut toujours revenir à vous pour trouver un peu de bonheur ici-bas.

Mardi 5 mars.

L'inquiétude me dévore. Certainement je ne pourrai supporter jusqu'à la fin de l'année cette incertitude; car aujourd'hui j'ai saisi, tourné, retourné, torturé ce terrible point d'avenir que rien n'éclaircit, sans faire autre chose que nous attrister encore plus l'une et l'autre.

Je ne me sens capable de rien; je donnerais ma vie pour ma pauvre bonne mère; et je la vois changer, dépérir, en songeant que notre ruine tient peut-être à la faiblesse de mon caractère. Mon talent ne me sert de rien. Je m'ennuie de découragement... est-il possible que je sois tombée si bas!

Cette semaine, j'ai compris pourquoi l'espérance était une vertu. Maintenant il s'agit de l'acquérir. Oh! que le ciel me semble de plus en plus désirable et la vie courte! Que Dieu me fasse comprendre que je voyage, et non que je me repose!

Vendredi 8 mars.

C'était hier le premier jour de Carême. Je l'ai saluée avec joie, cette époque de rénovation. Je sens que toute mon âme, aidée par l'esprit du christianisme, a vaincu les sophismes de la raison qui me représentait cette austérité idéale (que j'adore presque) comme un excès, comme un mal déguisé sous une vertu.

Je souffrais alors d'autant plus que mon doute était désintéressé, puisque ma conscience, toutes les préférences de mon cœur étaient pour l'austérité de la pénitence. Mais pourquoi mon cœur était-il aussi passionné pour ce qui répugne et ce que l'on déteste généralement? Ah! parce que je trouvais cela beau, sublime, et que je voulais suivre les traces du divin Maître, l'aimer d'amour, l'aimer jusqu'au sacrifice.

Encore des papillons noirs, des chauves-souris, de l'inquiétude! mais le cœur est tranquille. Je veux revivre décidément.

Hier 7 mars, à la chapelle Dominicaine, fête du docteur angélique. Je voyais un office de ce genre pour la première fois, et sa beauté austère, éblouissante, m'a mordue au cœur. Oh! la vie monastique! mais nous autres femmes, nous sommes exclues de là, comme de partout où l'on vit héroïquement. Il fallut être hardie d'habitudes comme Pélagie pour mourir au désert sous un froc d'anachorète.....

J'ai l'âme tranquille, bien tranquille, ce soir, ainsi que l'esprit. C'est l'absolution qui a fait cela. Je suis très-décidée à repousser le maudit rationalisme qui, à mon insu, m'a fait douter de la beauté du sacrifice, uniquement destiné à nous dégager l'âme. Dieu est bon; je l'aime, et pourtant je sens bien que je dois encore plus l'aimer. Du moins la certitude qu'il n'y a que Lui dont mon âme puisse vivre m'a saisie de nou-

veau. Je voudrais que toutes mes affections fussent perfectionnées en Lui.

Samedi 23 mars.

Oh! le soleil!... Mon Dieu! pénétrez les âmes inquiètes et désolées de l'ineffable douceur dont votre grâce et la nature m'enveloppent! La belle poésie de Lamartine me revient en ce moment. Oui, cette lumière éblouissante dans sa pureté, suave à l'œil dans ses anéantissements avec l'ombre, cette chaleur à qui tout doit la vie est la plus saisissante image de la Charité. Amour immense, qui a son centre en Dieu, et dont la circonférence atteint les moindres êtres de la création.

Lundi 25, fête de l'Annonciation, dix heures du matin.

J'ai communié hier, et aujourd'hui je suis heureuse.....

Neuf heures du soir.

Et ce soir je suis triste; mais, grâce à Dieu, pas de découragement, pas le moindre... oh! non! je veux être courageuse, forte; je comprends que l'héroïsme m'est offert par la Providence dans des conditions tout autres que ce que j'ai rêvé et admiré dans mon enfance, mais non moins dignes de ce que j'ai de plus noble dans le cœur.

Jeudi 28 mars.

Mon Dieu! quelle terrible phase nous passons!.....

Ma fenêtre est ouverte... Trouée de ma cellule sur la nature, oh! que tu m'as fait de bien dans ma vie! Par toi, je respire l'air vivifiant de cette matinée de printemps. Je vois les rayons du soleil se glisser de branche en branche, du vieux sapin qui se ternit et se dépouille aux arbustes frêles qui s'émaillent de verdure et de boutons. Le ciel est bleu, tout semé de nuages blancs qui se déroulent voluptueusement entre nous et lui, comme si la neige de l'hiver s'était transformée pour adoucir l'âpreté des premiers rayons.....

Que se disent les oiseaux? Ils bâtissent leurs nids qui dureront six mois.

Bienheureux ceux qui meurent au printemps de la vie! mais plutôt bienheureux, selon l'Évangile, ceux qui souffrent, ceux qui sont doux, ceux qui sont pauvres, et les affamés de justice! Bienheureux ceux qui ne tiennent pas plus aux biens de la terre que l'hirondelle à son toit, le passereau à sa branche, le voyageur au ruisseau qui le désaltère, le rayon aux fleurs qu'il épanouit!

Dieu m'a fait une grâce immense, que j'apprécie plus encore instinctivement que par l'esprit, car je suis tout entière sous son influence régénératrice.

Je *veux* maintenant. Mon Dieu, bénissez-moi,

aidez-moi, car sans vous, je le reconnais aujourd'hui avec une sincère conviction, sans vous je ne puis rien, rien pour atteindre le moindre bien.

Seigneur Jésus, rendez-moi douce et humble de cœur.

Musique qui s'unit au gazouillement d'un petit oiseau, que c'est doux! Il faut que je m'arrache à ce charme; car j'ai bien des choses à faire, étant artiste, fille et sœur, et surtout quand voilà mon feu qui s'éteint et que l'heure du dîner approche... Courage! à l'œuvre, ménagère!

Mardi 2 avril.

Je suis fatiguée! et de quoi? — De vivre, peut-être... Après quelques jours d'activité et de courage quasi surhumain, je tombe dans l'abattement; la faiblesse morale paraît être passée, ainsi que la faiblesse physique, dans la moelle de mes os, dans les plus petites fibres de mon organisme. Il est vrai de dire pourtant que l'esprit et le cœur ne sont pas malades.

La nature est là, souriante; elle me convie à la joie. Mon devoir, devoir de reconnaissance envers le Créateur, notre Père, serait d'y puiser ma part d'allégresse Peut-être vais-je m'appliquer aujourd'hui à être joyeuse.....

Le soir.

Grâces soient rendues à Dieu pour le soleil d'aujourd'hui! pour ce doux rayon d'affection de famille et cette splendide journée commencée vaillamment et finie de même dans la foi en Dieu, l'espérance du ciel et l'amour de mes frères!

Samedi 13 avril.

Sortons de nous-mêmes, et ne donnons pas à la vie plus d'importance qu'elle ne doit en avoir dans la balance de l'éternité... ceci à propos d'une fâcheuse nouvelle, reçue aujourd'hui.

Samedi 4 mai, six heures et demie du matin.

Le soleil! le soleil! Il me dilate, en même temps que l'air âpre du matin me fortifie et me dispose à la lutte; je vais travailler courageusement. Je suis presque heureuse... Mon Dieu! bénissez, consolez ceux qui souffrent et ceux que j'aime!

Vendredi 16 mai, minuit.

La *volonté de Dieu!* Ce mot du *Pater* s'est éclairci incomparablement pour moi aujourd'hui. J'y ai trouvé en effet cette douceur dont parlent les mystiques, et bien des mystères se sont épanouis, à cette lumière que j'appelle une grâce.

Je voudrais pouvoir exprimer cette étrange vision de la vérité par une parabole.

Si je le puis, je le tenterai demain. Gloire à Dieu !

Mercredi 23 mai.

Amour, Dieu, résumé de l'Incarnation du Christ, comme de la création du monde, je vous concentre dans mon cœur et vous répands sur ma vie. Soyez mon étincelle, mon pôle, mon abri suprême et ma consolation !

30 mai.

Hier, jour de l'Ascension, et anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc.

Ce jour fera époque dans ma vie. J'ai vu clairement à quelle idée je devais consacrer toute mon âme. Je l'ai vu devant Dieu, à la lueur des flammes de ce bûcher, où fut offert en sacrifice le sang le plus pur de la France, et cette vue calme qui parcourait librement la série de mes désirs, de mes convictions, de mes moyens d'action, comme elle eût parcouru les anneaux d'une chaîne conduisant au but et marquant les étapes, cette vue, suivie de la plus ardente prière que j'aie faite en ma vie, vaut plus qu'un serment.

Mardi 4 juin.

Beaucoup d'activité aujourd'hui. Cela me prend comme une *fièvre de sagesse*, si l'on peut associer ces deux mots pour exprimer une agitation qui n'est pas naturelle, et qui fasse plaisir. Je vais au Musée, où je découvre de grandes beautés, ce qui me révèle en moi une sottise extraordinaire et inconnue. Il est certain que la nature a déjà subi pour moi des transformations singulières, tout comme un beau corps enveloppé de plusieurs voiles, et s'en dépouillant, à mesure que l'été approche. L'écueil de ce bienfait de la grâce, que nous appelons l'expérience, pourrait bien être pour moi la morale de la fable *le Lièvre et la Tortue :* « A quoi sert de courir, » etc.....

Oui certes, mais j'ai plus haute idée de moi que du lièvre. Il me semble que je pourrais bien voler au lieu de courir... Et alors!... Alors, aidez-moi, Seigneur, pour que mes ailes ne fondent pas comme celles d'Icare; et pour cela donnez-moi, je vous en supplie, au nom des ouvriers de la dernière heure, donnez-moi les ailes des saints : l'espérance et l'amour.

Je sais maintenant que l'amour est le dernier mot de la perfection, et je m'y jette comme j'ai enfoui mes vingt premières années dans le stoïcisme; mais il y a deux manières d'aimer de cet amour pur et divin.

S'attacher à la famille ou à un cercle restreint d'âmes

choisies, se dévouer à elles et jouir passivement en ces affections pures; ou bien admettre, après Dieu, un grand, un ardent amour, fort comme la passion, pur comme celui des anges, dont on se serve comme d'un levier pour détacher son cœur des autres biens de ce monde, et qui nous précède ou nous suive dans la voie d'un amour immense, universel, qui nous donne pour chaque être rencontré sur la route de l'exil un cœur d'ami.

C'est le dernier qui fut celui des saints. *Je le veux*, ou je n'aimerai plus rien.

Il est grand, beau, fécond; il se développera dans mon cœur, où je le sens déjà brûler, dussé-je souffrir et lutter ainsi jusqu'à la mort.

Rien en moi n'est plus irrévocablement décidé, et je me sens la force de le vouloir, de l'accomplir jusqu'au bout. Encore une fois, je ne veux pas plus être dominée par un amour humain que par rien au monde. Je me briserais plutôt le cœur que d'y sentir peser une chaîne, fût-elle légère comme un brin de soie... J'ai le souvenir pour appuyer ma résolution.

Ah! plaise à Dieu de me donner autant de force pour agir que pour résister!

Jeudi 18 juillet, fête de saint Vincent de Paul.

Pourquoi, Seigneur, avez-vous choisi la plupart de vos grands élus parmi les bergers ?

Qu'est-ce qu'un berger? C'est un homme pauvre, qui part le matin avec un morceau de pain noir et quelques pommes de terre pour se nourrir ; un large et vieux manteau, d'étoffe la plus grossière, pour se couvrir; un bâton pour se défendre. Voilà pour ses intérêts terrestres : le strict nécessaire.

Il a quarante, cinquante moutons à conduire; il faut soigner chacun en particulier; avoir toujours l'œil ouvert, l'oreille au guet; être prêt à quitter le troupeau pour chercher la brebis perdue. Voilà pour ses devoirs : dévouement et gouvernement.

Il est toujours seul, mais non pas sans ami ni sans amour; il a un chien, et outre son troupeau, une grande famille qui vit à l'ombre de sa prudence; il aime la nature.

Le berger du village (ce n'est pas moi, c'est l'expérience de tout temps qui le prouve), le berger du village, au milieu de ces pauvres paysans enfoncés dans la matière, qui vivent de la plus libérale et de la plus noble existence sans l'apprécier, le berger est l'élu de Dieu. Il est le poëte, l'artiste, le médecin, l'astronome. Il grandit si fort dans la solitude, que lorsqu'il faut frapper un grand coup, écraser les rois,

les forts, relever les faibles, Dieu fait surgir un de ces hommes. Et ceux qui trembleront devant Moïse, ceux qui écouteront chanter David, ceux qui fuiront devant Jeanne d'Arc, ceux qui jetteront leur bourse aux pieds de saint Vincent de Paul, croiront que le miracle se fait sur l'heure, à leurs yeux. Ils oublieront que cette flamme qui brille sur un si grand théâtre s'est alimentée de tout ce qu'ils dédaignent chaque jour en voyant passer l'humilité, la douceur, le dévouement, sous le grossier manteau du berger.

Samedi 21 juillet.

Encore une sainte entourée de moutons, blanche Marguerite, vierge qui fut déléguée du ciel pour instruire celle qui sauva la France. Merci, oh merci! Priez encore pour nous.

Mercredi 24.

Je lisais mon journal de 1864 tout à l'heure... J'a vieilli, mon Dieu! Je me fais l'effet, à cette époque, de n'avoir jamais posé le pied à terre... Avais-je des illusions? Non certes! Ce que je croyais alors, je le crois toujours, et pour de meilleures raisons; l'expérience a greffé sur ma nature fièrement idéale des fruits de réalité qui n'épuisent pas ma séve; ils l'utilisent, au contraire, et l'arbre n'en grandit pas moins. Une seule

chose a tellement changé de nature en moi, que je lui voudrais trouver un autre nom, c'est la tristesse. J'en suis à douter si j'avais souffert jusqu'à l'an dernier. Mais quittons cette analyse de ma forteresse.

PARIS

Août.

Je dois mentionner ici la trouvaille de la Jeanne d'Arc d'Ingres, au musée du Luxembourg que je visitai en sortant de chez Hetzel.

Ce n'est pas le type sous lequel je me représente la vierge d'Orléans. Mais quelle force! Elle est debout, au coin de l'autel du sacre. Sa main gauche, appuyée sur l'autel, exprime la tranquillité de la force ayant accompli son œuvre. Sa main droite tient énergiquement la hampe de l'étendard. Le dessin en est vraiment sublime. La tête, à demi tournée vers le ciel, respire la foi, l'action de grâce et l'amour. Elle avait été la première à la peine, il était bien juste qu'elle fût à l'honneur. Elle y est, et dans quel rayonnement de beauté!

La couleur de ce tableau le fait ressembler à un vitrail d'église, vu par un jour terne et sombre.

Cela porte sa date avec soi : Moyen âge... mystère...

VOYAGE A ORLÉANS (1)

Jeudi 22 août.

Le matin au Louvre; à cinq heures du soir, départ pour Orléans.

..... Après avoir constaté l'insignifiance de mes voisins, j'essayai, mais vainement, de me dégager de ma vie des deux derniers jours, afin de retrouver dans mon cœur assez d'élan, de force, pour tenter efficacement ma démarche à Tours. Je fermai les yeux et je passai ainsi deux heures à faire du calme dans mon âme, pour la rendre digne d'entendre la voix d'en haut. L'air frais de la nuit me tira de ce demi-sommeil apparent. Je me penchai à la portière et j'écoutai... le ciel.

A l'est, c'est-à-dire en face de moi, s'étendait, sur la moitié du firmament, un gigantesque nuage noir à franges bizarres, qui dévorait le bleu foncé du ciel comme des têtes de chimères. A l'horizon, des éclairs le déchiraient de temps à autre par une bande rouge comme une barre de fer sur l'enclume; le terrain était plat, nu et terne. Au-dessus de cette scène de dévastation brillait une étoile, une seule, mais si

(1) V. l'Introduction, sur ce voyage d'Orléans. *(Note de l'éd.)*

radieuse qu'elle me semblait être celle des mages, et mon imagination la remarqua bientôt dans le ciel, au point qui devait correspondre à Domremy. Dès lors, à quoi pensai-je?... Quoique je t'en dise plus qu'il n'en faut pour me perdre, ô mon journal, tu ne sauras pas tout ce que je rêvai entre Paris et Orléans.

A six heures et demie j'arrivai... J'avais divorcé avec toute affection humaine; Jeanne d'Arc, je t'avais retrouvée.

« Où madame veut-elle que je la conduise?

— Chez M. Saran, aubergiste, rue de la Gare. »

Je répondis cela devant les omnibus déjà remplis de voyageurs, lesquels ouvrirent de grands yeux pour se rendre compte de mes paroles... Le fait est que *moi* chez l'aubergiste où descendent les marchands de bœufs de l'Orléanais, c'était assez piquant pour des yeux non philosophes. Le facteur qui s'apprêtait à porter mon bagage sur une voiture s'arrêta court et me regarda aussi curieusement que les autres. Je l'examinai à mon tour et remarquai qu'il était jeune, beau et avait l'air intelligent. Il me le prouva bientôt en me tirant de la position critique de bête curieuse où m'avait placée ma franchise, en me disant :

« Madame connaît peut-être Éléonore Saran ?

— Oui, répondis-je, elle a servi chez une de mes tantes.

— Alors, madame est la nièce de la baronne A***

et du général sous les ordres duquel Saran a servi autrefois ?

— Précisément. »

Les yeux des voyageurs se remplirent de confiance. Mon facteur redressa la tête avec fierté, et, jetant ma caisse sur son épaule, il me fit traverser la rue. Saran était sur sa porte. Éléonore avait la migraine et dormait. Bientôt elle sut qui arrivait, et, sautant à bas du lit, elle me fit les honneurs d'une jolie chambre où je passai la meilleure nuit possible, après avoir bu un peu de vin et mangé un morceau de pain en souvenir de ce repas de Jeanne d'Arc !

Vendredi 23.

« Ma chère Éléonore, lui dis-je en prenant le chocolat qu'elle m'avait fait élégamment servir, je viens ici voir Monseigneur, et dès ce matin je voudrais entendre la messe à la cathédrale. Où est-elle située ?

— Je vous ferai conduire par une voisine, mademoiselle. »

Dès que la cathédrale m'apparut, je congédiai la voisine et je restai en contemplation durant un quart d'heure devant cet admirable monument historique, à méditer tout ce qu'il me rappelait. Il y avait longtemps que mon âme n'avait éprouvé un bonheur si calme. Je n'appartenais plus au dix-neuvième siècle. J'étais au delà du temps, dans ce monde supérieur où

Jeanne d'Arc avait puisé sa vocation sublime, où les artistes du moyen âge avaient cherché l'idéal du temple chrétien... J'entrai, j'entendis la messe à l'autel de saint François d'Assise, cet amant sublime de la douce pauvreté. Puis, me recueillant, je dressai mon plan de campagne.

Pour obtenir l'audience, il faut s'adresser au grand vicaire, l'abbé Lagrange.

Est-il à la campagne avec Monseigneur, ou bien à l'évêché? A la sacristie, je trouve un obligeant vieillard qui me dit d'aller à la Chapelle.

« Quelle chapelle?

— On nomme ainsi le village auprès duquel sont situés le château et le petit séminaire. Vous trouverez sur la place du Martroy un omnibus qui vous y conduira en une heure; il part à onze. »

Je rentre à mon domicile, je déjeune comme une princesse, j'écris à ma mère. J'étais mal renseignée, mais on me rend quelque espoir de trouver encore un véhicule pour partir ce jour-là, et à deux heures j'arrive en face de la statue équestre de Jeanne d'Arc.

Ce n'est pas encore digne d'elle, et pourtant la tête est magnifique; l'intention est bonne, mais grossièrement rendue. C'est un *Deo gratias* intelligible pour tous, mais qui n'exprime que cela et pas du tout le caractère idéal de l'héroïne. Toute femme de guerre chevaucherait ainsi. Les bas-reliefs, contraires à toutes les

règles de l'art, me plaisent beaucoup néanmoins; leur naïveté s'accorde avec la bonhomie bourgeoise du peuple sauvé.

Je ne les enlèverais pas, si je donnais à la statue le style qui lui manque, parce que le monument de cette fille du peuple, ange et soldat, vierge et patriote, demande un contraste. Les bas-reliefs seraient chargés de donner une date historique à la figure presque symbolique de notre nationalité... Je dis cela bien mal, mais je me comprends... A trois heures je grimpe en omnibus, tenant mon album sous le bras, et me sentant aussi faible que courageuse.

Mon cahier de notes dit ceci:

Mes voisines sont trois femmes intelligentes et pieuses. Deux sont sœurs, et ne doivent être mariées ni l'une ni l'autre; l'une, bien qu'ayant de vingt-cinq à trente ans, serait d'une beauté parfaite, si ses grands yeux *raphaëlesques* se tournaient avec une langueur moins vague vers le ciel... L'aînée, moins régulièrement belle, a plus de vie, plus de souffrance; elles doivent appartenir à une très-honorable famille, mais peu de fortune et une vie de travail.

L'autre voisine revient de Rome. Elle parle vite et de tout. L'omnibus roule toujours entre des maisonnettes du faubourg, jusqu'à une certaine auberge devant laquelle on crie : La Chapelle! Je descends, et mes trois voisines s'offrant à me servir de guide, je les

suis dans une avenue d'où j'entrevois une grille, qui est celle du château. C'est un bâtiment à un seul étage, et qui paraît se reposer sur un gazon vert sombre, comme ces vieillards vigoureux qui représentent les fleuves dans les tableaux du Poussin. Seulement, mon château est moins classique; ses petites briques rouges (car il me semble qu'il y a des briques), ou les pierres dont les jointures se distinguent, lui donnent un air tout paternel.

Nous nous asseyons quelques minutes sur le parapet du fossé. Enfin l'heure des audiences sonne. Je remets ma carte pour l'abbé Lagrange, et l'on m'introduit dans un salon du rez-de-chaussée.

Je rouvre mon cahier de notes.

M. le grand vicaire ne se fait pas attendre, il m'écoute avec bienveillance. Je lui parlais comme je parle d'ordinaire à tout le monde (car personne n'a moins que moi le tact des circonstances, et ne professe autant la liberté et l'égalité), ce qui ne m'empêchait pas d'être émue. Comme toujours, dans les heures sérieuses de ma vie, je fus sincère autant qu'au jugement dernier, sans oser néanmoins exprimer le fond du saint des saints de mon cœur.....

Compliments à l'artiste; restriction mentale sur l'arbre des fées. J'ai beau lui répéter que mon histoire est faite uniquement pour l'enfance, je vois qu'il ne comprend pas l'intention générale de mon œuvre. Il

me quitte, me prévenant que je pourrai voir Monseigneur dès que les autres jeunes femmes se seront confessées, et qu'il va m'annoncer à lui.

Je rentre dans le grand salon... Je m'assieds dans le fauteuil près de la cheminée et je regarde ce qui m'entoure. La pièce est assez grande. En face de la porte qui m'a donné entrée par le vestibule, s'ouvre une large fenêtre dont les volets, fermés à cause de la chaleur, ne laissent entrer qu'un demi-jour, tamisé encore par deux rideaux de mousseline blanche. A travers cela je devine un vaste et calme horizon. Les oiseaux gazouillent, je les entends, ainsi que deux voix humaines, l'une brève et forte, l'autre voilée, qui murmurent dans la chambre à droite. Il sort, de ce côté, ma belle voisine d'omnibus, et sa sœur va prendre sa place. La jolie pénitente s'agenouille devant son fauteuil, et je la regarde prier, soupirer et même pleurer. Quelle pensée anime cette femme? La voyageuse de Rome, avec sa fraiche toilette et son air heureux et content d'elle-même, m'intéresse moins, bien moins que cette jeune femme de vingt-six ou vingt-huit ans, si simple, si belle et si pieuse. Il y a là une âme, peut-être un peu à l'étroit, mais enfin une âme qui se connaît.....

J'attends longtemps encore, le jour baisse. Enfin quelqu'un traverse le vestibule, ouvre la porte du petit salon, et sur le seuil un évêque s'arrête. C'était lui,

Mgr Dupanloup! Je l'ai trouvé plus âgé que je ne m'y attendais... Il a grand air, une tête fière et fine. Il est naturel, comme tout homme qui ne peut paraître plus admirable qu'il ne l'est. Des sourcils énergiques, un sourire malin, un regard pénétrant, mais qui s'adoucit, et d'ailleurs brillant de franchise : voilà ce qu'il me parut tout d'abord.

Il me fait entrer dans le salon, et pendant qu'il lit la lettre de M. de Lacombe, j'invoque l'Esprit-Saint... Mon cœur bat outre mesure.

« Voyons d'abord cet album, n'est-ce pas, mademoiselle? »

Je l'ouvre, et j'essaye d'expliquer aussi clairement que possible le but et les moyens artistiques de mon œuvre; pourquoi, bien qu'elle soit à peine arrivée au quart, je viens déjà tenter une démarche qui m'aide à sa publication; comment j'espère en la protection de l'évêque d'Orléans, etc.....

Sa Grandeur lève la tête après le sixième dessin. L'œil du grand homme fixe les miens; je me tais, car j'y vois une idée.....

« Voulez-vous me permettre de vous dire au plus vite ce que je pense, mademoiselle? car je n'estime rien tant que ce qui va droit au but.

— J'écoute, Monseigneur.

— Eh bien, n'allez pas à Tours, ne faites pas paraître cet ouvrage, car vous êtes dans une voie fausse. »

— Que voulez-vous dire, Monseigneur? Est-ce que mon idée n'a pas chance de réussite?

— Au contraire. Vos dessins ont beaucoup de charme, mais, croyez-moi, ne brodez pas de légendes une histoire sublime comme celle de Jeanne d'Arc. Pour la gloire de votre héroïne, en son nom, je vous demande le sacrifice de cette œuvre... Je vais vous donner de bonnes raisons. »

Je m'étais levée comme pour lutter à l'aise contre le grand homme; son regard m'illumina. Je me résignai après avoir envisagé mon intention et m'être dit que je devais à la pureté de mon but le sacrifice des moyens. Je n'étais pas digne certainement de l'œuvre que j'avais entreprise. La soumission me coûta, mais je n'hésitai pas une minute.

« Monseigneur, j'y renonce. Je n'irai pas à Tours. Maintenant, permettez-moi de vous expliquer mieux toutes mes raisons... »

Mais, à ce moment, l'émotion fut la plus forte; je sentis deux larmes rouler dans mes yeux, et n'ayant pu les retenir, puisque je parlais de mon vieil amour pour Jeanne d'Arc, je pleurai ainsi, au moins pendant une heure, plaidant la cause du roman historique dans les lettres, puis du symbolisme dans les arts, le tout pitoyablement, mais en écoutant ma conscience. Je ne reçus, en définitive, aucun éclaircissement de Mgr Dupanloup. Il me fit causer sur ma famille, et je

lui dis comment et pourquoi j'étais artiste... Le temps passa vite ainsi.

« Il est tard, me dit le bon évêque, qui déjà m'appelait son enfant; vous êtes émue, fatiguée, et je ne veux pas vous laisser partir sans avoir causé avec vous de nouveau. Restez ici, je vais vous faire recevoir dans ma maison des Sœurs. Demain, vous communierez à ma messe de six heures.

— Monseigneur, je vous remercie, mais je ne puis malheureusement pas accepter votre invitation. J'ai prévenu mon hôtesse, qui est une ancienne domestique de ma famille, brave aubergiste d'Orléans, que je rentrerais le soir; je regrette vivement de ne pouvoir assister à votre messe... Mais que dis-je? si, je puis très-bien revenir ici demain à six heures.

— Non; vous seriez obligée de vous lever trop tôt, mon enfant; restez. Vous enverrez un mot à votre hôtesse, qui la tranquillisera.

— Mais, Monseigneur, avant de communier demain, à qui puis-je m'adresser en confession?

— Il y a plusieurs ecclésiastiques ici, mon enfant. Et puis, moi, je vous offre mon ministère avec bonheur.

— Quelle bonté, Monseigneur! »

Nous quittons la chambre; je suis l'évêque dans le vestibule, puis dans le jardin. Il appelle un domestique auquel il donne l'ordre de me conduire chez les

Sœurs, où je trouverai gîte et repos, et tout ce qu'il faut pour écrire.

Le domestique s'acquitte de son message auprès d'une bonne petite sœur converse, dont les yeux noirs interrogent ma mine désolée avec sollicitude. Elle m'ouvre la porte d'une jolie cellule, dont j'ouvre la fenêtre. On fait mon lit; j'écris à Éléonore. Je descends boire une tasse de café au lait que j'ai demandée pour mon souper, et je dis mes prières devant un ciel éblouissant d'étoiles; j'écris un mot à Monseigneur pour lui dire que j'accepte avec reconnaissance ce qu'il m'a offert au sujet de ma confession du lendemain, et je me couche, en pensant à cette confession, dans laquelle je voulais éclaircir un peu ma vocation et bien d'autres détails intimes et nouveaux pour moi.

Jamais je ne me scrutai plus profondément; jamais l'esprit de sacrifice ne me déchira le cœur plus hardiment; jamais je ne vis moins d'espoir à l'horizon de ma vie... Et pourtant, le sommeil se jeta à travers tout cela. Je m'éveillai avant le jour, et je m'habillai à la lumière. Il faisait froid, j'avais bien plus froid à l'âme... Je priai et j'attendis longtemps, et je pensai bien des choses, et je pris de bien vaillantes résolutions! On frappa à ma porte :

« Monseigneur fait prier mademoiselle d'arriver au château avant cinq heures et demie. »

Le soleil se levait, un doux soleil d'automne. Je

descendis, et j'empruntai à la petite religieuse un livre de prières. A travers la grille du château, je vis un ecclésiastique; il s'avança, m'ouvrit la porte, et je reconnus l'abbé La Grange. Nous causâmes longtemps sous les arbres de la grande allée. La vie de Jeanne d'Arc nous intéressait pour différentes causes : M. le grand vicaire avait fait le panégyrique de la vierge d'Orléans en 1866, et moi je reconnaissais en la vierge de Domremy non-seulement la libératrice de la France, mais celle des femmes et la fondatrice de notre nationalité; en un mot, la plus idéale figure de sainte et de martyre.

Au son de la cloche, nous nous séparâmes, et je fus introduite dans une petite chapelle boisée en chêne, meublée de six prie-Dieu, sur l'un desquels une jeune femme priait déjà. Monseigneur, en simple soutane noire, entre; il me confesse, et je communie à sa messe.....

J'étais émue plus encore que la veille, mais je ne pleurai pas; le grand évêque que je venais d'appeler mon père m'apparaissait sous un jour plus religieux que jamais; la fraternité de mon admirable religion m'élargissait le cœur. Je priai pour mon pays, pour la liberté sainte, pour le royaume de Dieu sur la terre, pour la canonisation de Jeanne d'Arc et pour la connaissance de ma vocation; ma famille vint après.

A midi, je revins au château, Monseigneur m'ayant

dit qu'il voulait me parler plus longuement une dernière fois, et pour ce, il avait été décidé que je quitterais la Chapelle, en prenant l'omnibus de quatre heures du soir.

Au salon, M. le grand vicaire causait avec deux messieurs de grande mine et un fort intelligent ecclésiastique (sans doute l'auteur de *Sainte Monique*), lorsqu'on m'introduisit. J'attendis quelques instants, puis Monseigneur me fit entrer dans la chapelle, car il avait, me dit-il, des conseils à me donner pour la direction de mon âme par mon intelligence.

En deux mots, je vis que le grand homme avait percé le mystère de ma vie morale : grands désirs, grande faiblesse.

« Fortifiez votre esprit par l'étude, et surtout par l'étude de la religion; lisez tels et tels livres.

— Pour aboutir à quoi, Monseigneur? car je veux faire quelque chose... Mon talent d'artiste... oui, je le sais, et plus que personne dans cette position je dois m'instruire, fortifier ma volonté, me créer un appui en moi-même; car je ne me marierai jamais. »

L'évêque eut un sourire, ce sourire qui vient à tout le monde en entendant une jeune fille trancher aussi nettement sa destinée. Mais en quelques mots je le convainquis.

« Vous êtes étrange, me dit-il. Vous vous mettez

dans une position exceptionnelle, où il faut devenir sainte pour être d'accord avec ses principes.

— Que faire pourtant, Monseigneur? J'aime encore mieux devenir sainte; mais puisque j'en suis là, qu'est-ce que la sainteté, Monseigneur?

— La perfection par amour pour Dieu, mon enfant.

— Et qu'est-ce que l'amour de Dieu, Monseigneur?»

L'évêque se recueillit... Je levai les yeux; il me regardait.

« Est-ce un sentiment ou un acte? »

L'évêque me regardait encore.

« C'est un acte, n'est-ce pas, Monseigneur? C'est une vie juste, n'ayant qu'un terme, Dieu... C'est beau .. cela fut possible... c'est difficile!

— Oui, mon enfant. »

Bientôt notre conversation redevint artistique... Le bon sens du grand évêque français traita bien cavalièrement le symbolisme. Là, certes, il ne me convertit pas. Il fut décidé que je n'abandonnerais pas ma *Jeanne d'Arc*, mais que je broderais l'historique en calquant Goerres.

Monseigneur daigna lire et approuver, avec une vivacité qui m'étonna autant qu'elle me fit de bien, le style et le genre de mes petits textes. Il regarda encore à deux reprises le contenu de mon album; puis il se leva, me dit : Adieu (à Dieu), comme un père à son enfant, et je sortis.

A quatre heures et demie, je roulais vers Orléans. J'y arrivai à cinq heures et demie, et, après avoir fait mes préparatifs, je me décidai à partir le soir même pour Paris, sans avoir vu la Loire, ni la campagne où Jeanne d'Arc avait vaincu et chassé l'Anglais. Je fis ce sacrifice à l'amitié, car je désirais encore revoir une jeune fille que j'avais laissée à Paris, et surtout revenir le plus tôt possible à Nancy.

Nancy, dimanche 3 novembre.

Depuis deux jours, ma passion pour l'autre monde s'est réveillée plus ardente que jamais. Je voudrais devenir sainte, c'est-à-dire n'avoir qu'une seule intention, et agir sans relâche ni crainte. Faire du bien et moins de mal, aimer sans faiblesse, connaître et aimer toujours plus l'unique Vérité, le Dieu de mon salut, le Christ! Puis, je voudrais mourir, échapper à cette loi terrible de misère et d'incertitude, m'élever au-dessus de tant de petitesses, respirer à l'aise dans l'Infini; voir et posséder cet inconnu qui laisse un vide insondable dans mon cœur... Oui, je voudrais mourir!

Samedi 9.

..... Ah! le genre humain me dégoûte!... Où donc se cachent les grands cœurs, fous de liberté, et qui

choisiraient cent morts plutôt que d'obéir aux caprices d'un autre homme?

Être grand, c'est être bon, libre et fort. C'est vouloir le bien, c'est aimer la justice avec passion; c'est lutter contre l'injustice au prix de la paix et de sa vie.

..... Ah! c'est que la vie est terne, plate et mortellement ennuyeuse, et qu'il faut voir au delà pour songer à l'illuminer par une œuvre quelconque.....

Mon Dieu, rendez-moi la foi, l'espérance et l'amour! Plus j'avance, et plus cette terre me devient un combat. Oh! le ciel, la paix, la délivrance, Seigneur! Tournez mes yeux et mon cœur vers vous!

Dimanche 10.

« Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme. » Qui donc a dit cela? Peu m'importe; si je me le rappelle, c'est en relisant ma prière d'hier soir et me sentant plus près de Dieu. Oh! qu'il m'est doux, ce pays! En revenant à lui, je me demande comment je suis remontée dans cette sphère; comment je respire de nouveau l'air subtil et merveilleusement pur du royaume de Dieu... Oh! qu'il est doux, ce pays surnaturel, où nulle pensée de lutte ne trouble l'imagination! qu'il est bien fait pour moi! que je le désire! C'est là tout ce qui m'est resté de ma très-ardente indignation d'hier soir : le désir du ciel!... et pour me récompenser de l'effort que j'avais fait pour maîtriser en mon cœur la

haine du mal, soulevée au point où elle peut altérer la paix de l'âme, par une miséricorde toute paternelle, Dieu m'a fait voir quelques rayons de sa beauté; et ce soir, me *sentant bonne,* je me rappelle que j'ai admiré et beaucoup aimé tout le long de ce jour.

A trois heures, j'ai entendu le Père Félix. Son sujet, — la séparation de la société moderne et du Christianisme, cause des nouvelles souffrances intellectuelles, morales et sociales de cette société, — son sujet, pris en lui-même et dégagé de toute application accidentelle (et c'est, je crois, le point de vue chrétien), m'a ravie. Je n'en excepte pas l'apothéose de l'autorité, qu'il nous a montrée, par un coup de génie oratoire, au plus haut des cieux, immuable et féconde comme la Providence même.

Autorité, je te salue! car là, tu ne sers de masque ni à Néron, ni à Pierre le Grand, ni au conseil des Dix, ni à tant d'autres. Oui, là, tu es belle, et là, je te reconnais; ma chère Égérie, la Liberté, te rend humblement hommage, comme une fille à sa mère.

Romémont, lundi 25 novembre.

« Il est la résurrection et la vie. » Que Dieu soit béni!

Par combien d'émotions je viens de passer! ma

pauvre mère vient d'être bien malade. La voilà sauvée; elle se rétablira peu à peu. Merci, oh! merci, mon Dieu!

Mercredi 27.

« Lavez-moi avec l'hysope, et je serai purifiée, et je » deviendrai plus blanche que la neige. »

Et mes yeux se reposeront encore avec délices sur la virginale nature qui s'enveloppe depuis ce matin dans le voile immaculé de l'hiver.

O toi, qui donnes à ce coin du monde embrassé par mon regard une vie nouvelle; toi qui sur les débris inertes étends une douce parure, qui sur les traces de la dévastation jettes le plus éblouissant symbole de l'innocence; toi, Seigneur, Dieu des Anges et des Vierges, et des Pénitents sublimes, fais à mon cœur, à toute mon âme et à toutes les âmes que j'aime la même grâce qu'aux douces plaines où je vis en ce moment.

Jeudi 28.

J'ai savonné tout à l'heure : l'air froid, l'eau savonneuse, mes mouchoirs, cols et bonnets passant du gris à la propreté m'ont vraiment fait du bien à la conscience; je ne suis jamais si fière qu'après avoir fait œuvre de pauvres gens. C'est une espèce de communion avec l'humanité souffrante et, du même coup,

avec la nature bienfaisante; c'est un moyen de comprendre la volonté de Dieu, qui donne la vie aux méditations de l'esprit. Les saints fondateurs des règles religieuses ont admirablement compris cela, en ménageant sa part au travail manuel dans les ordres savants.

Vendredi 29.

Hier, la petite sœur Ursule est venue tricoter durant deux heures avec nous. Il y a douze ans qu'elle instruit et élève les fillettes de Buissoncourt. Ainsi les premières communiantes qu'elle prépare en ce moment ont été bercées par elle. Ce n'est pas une femme remarquable que sœur Ursule; mais la religion, qui a greffé ce faible rameau sur le grand arbre du sacrifice divin, lui a donné un charme à la fois calme et tendre, et assez d'énergie pour la tâche qu'elle accomplit avec tant d'amour.

Et quelle tâche! Ah! sans doute, si les devoirs de la mère de famille, de la sœur, de la fille, sont quelquefois pénibles, du moins la récompense est intimement unie au devoir; l'âme y puise sans effort une force naturelle, et s'adoucit dans la tendresse qu'elle donne et qu'elle reçoit. Mais accomplir sans relâche les mêmes devoirs, sans que l'on obtienne, dans un baiser, un regard ou seulement un sourire, la preuve qu'on est appréciée! repousser même le désir de cette

récompense, et marcher ainsi, les yeux au ciel, dans une voie hérissée d'épines !...

Divin Platon, aurais-tu rêvé que des milliers d'êtres humains passionnés, et faibles comme ceux que tu dédaignais pour disciples, s'offriraient à toutes les misères et suivraient avec persévérance un tel chemin pour les soulager?

O Christ! ô Jésus, Fils de Marie, soyez béni, soyez aimé, soyez admiré par toute mon âme pour le bien que vous avez révélé! Que ma prière la plus ardente soit de vous demander ma part dans ce grand travail du dévouement chrétien! Que votre grâce éclaire mon intelligence pour lui montrer la voie, qu'elle me fortifie pour la suivre! Mais que vous soyez en tout mon centre et ma fin suprême, ô Christ, ô Jésus doux et humble de cœur!

Lundi 2 décembre.

Seigneur, je suis lasse d'errer dans les plaines sans fin de la contemplation, et de remettre sans cesse au lendemain le choix d'une route. Faites-moi la grâce de vouloir agir, car maintenant j'ai vu. N'est-ce pas plus mal encore de reculer devant l'œuvre que de me croire capable (avec votre appui) de la tenter? Envoyez-moi votre Ange, et je partirai. Oui, Seigneur, donnez-moi ce grain de confiance en vous qui doit, selon votre parole, soulever les montagnes. Détachez mon cœur

de son but même. Attachez-le fortement à vous seul et aux moyens qui pourront m'élever à vous.

Plus que jamais je comprends mes devoirs de pauvre petite fille qui doit gagner son pain de chaque jour. Je me rends compte des difficultés, des misères de cette humble position, à mesure que j'essaye de les surmonter moi-même, et que le désir de les diminuer pour ceux que j'aime y tourne mon attention. Mais je me sens au fond du cœur un feu singulier qui grandit et demande, comme dès ma toute petite enfance, un aliment autre que l'amour de la famille. Ce désir fut longtemps inintelligible; maintenant voici l'heure de le nommer, car j'ai vingt-deux ans. Je ne désire plus, et je redoute, au contraire, la gloire et la domination. Je veux vouer ma vie à aimer, à soulager, à élever; et rien ne me dit que l'ordre même de Saint-Vincent de Paul répondrait à mon désir. Il me revient de tous les âges de ma vie des souvenirs, des passions, des précédents, qui se groupent et me crient d'une seule voix : Dieu le veut!... En avant! Mais il faudrait être une sainte, un génie de science, ou seulement une reine, pour tenter cela!

Mon Dieu, vous m'avez donné une âme, rien de plus, mais une âme qui valut votre sang, et qui doit tendre vers ce qu'elle croit être le plus saint, le plus beau.

Jeudi 12 décembre, Romémont.

Voici le soir, le dernier soir de notre séjour à Romémont. Je me recueille pour remercier Dieu de l'immense grâce qu'il nous a faite ici, et des bonnes résolutions qu'il m'y a inspirées. *Sursum corda,* pauvre Marie-Edmée!... Oh! la neige!... pureté divine!

A Nancy.

Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses, et mon cœur se rouvre à cet amour comme une fleur au soleil. Si je me suis trompée aussi complétement, Seigneur, c'est que je craignais de manquer à votre loi. O Jésus, c'est vous que j'ai toujours aimé; c'est pour vous seul que mon cœur bat. Vous seul êtes l'Idéal! Gardez-moi comme votre fiancée, quoique rien ne me distingue religieusement au dehors. Voyez mon âme. Elle est faite pour *vous.*

Dimanche 22.

Je viens de communier, et j'écoute le carillon neuf de Saint-Epvre avec soulagement; je m'unis à la joie de la grande famille chrétienne, et j'accepte l'épreuve sans murmurer... C'est l'heure du courage que Dieu seul peut donner; je le lui demande, et je le remercie de m'avoir *délivrée du bonheur de la terre,* où je m'énervais sans m'en douter.

Dimanche 29.

J'ai appris hier que Mgr Dupanloup avait écrit à M. de Margerie pour lui parler de moi. Ne pouvant venir me voir lui-même, M. de Margerie me fait prévenir qu'il me recevra demain à midi et demi, pour m'entretenir au sujet de ma *Jeanne d'Arc*.

Lundi 30.

A midi vingt-cinq minutes, j'étais à genoux devant notre vieille Notre-Dame de Pitié, à la chapelle ronde, priant la sainte Vierge de m'obtenir du Saint-Esprit ce don de la parole que je n'ai jamais à propos, ou bien de disposer à la bienveillance l'intelligent et spirituel professeur. J'ai lieu de croire que cette seconde partie de ma prière a été exaucée, mais je suis certaine que jamais de ma vie je ne fus aussi sotte... Mon habitude d'observation ne m'a servi de rien. Je tremblerais que M. de M. Margerie ne m'ait trouvée presque idiote ou un peu folle, si j'avais encore le désir de compter pour quelque chose, un jour ou l'autre.

Il m'a reçue avec la courtoisie que j'attendais de lui; il a commencé par me dire qu'après un dîner chez le curé de Saint-Thomas d'Aquin, Mgr Dupanloup lui avait longuement et presque exclusivement parlé de moi, etc.....

Mes dessins furent alors examinés, et jugés dans le sens des idées du grand évêque, mais avec cette indulgence temporisatrice qui me faisait espérer en M. de Margerie un médiateur. Mon album est resté chez lui. Après l'avoir revu, M. de Margerie écrira à l'évêque de Jeanne d'Arc, et pour peu qu'on me *relève* de mon vœu d'obéissance, je reprends mon vol, avec l'expérience des filets du chasseur, — et je te donne à l'enfance lorraine, ô chère légende qui dois lui montrer sur notre sol la trace des pas de ma sainte héroïne, afin qu'on l'aime, qu'on l'admire dans l'ombre de la pauvreté comme dans la splendeur du sacre, après l'enivrement de la victoire.

Mardi 31 décembre.

..... Qu'ai-je fait durant les trois cent soixante-cinq jours qui m'ont vieillie d'une de ces années dont nous comptons si peu de la naissance à la mort? Aucune dans ma vie ne fut à la fois si vide et si encombrée; elle n'a laissé dans mon esprit que de la poussière, et dans mon cœur que des ruines. Il me semble avoir échappé à un cataclysme. Tout me semble plus beau, plus riche de bonheur, plus aimable que jamais, et je désire encore moins ce que j'aimais et ce que j'admire le plus, si ce n'est la *pauvreté,* la *lutte* et le *sacrifice.*

Je comprends mieux la vraie vie de la terre, telle que la comprennent les gens positifs, et pourtant j'aime

encore mieux l'autre, l'idéale, la vie chrétienne, qui conduit à l'unique *vie*.

Est-ce donc une année de perdue?

A vous, mon Dieu, de juger; à vous de bénir mes efforts; à vous de me conserver la paix que malgré tout je sens régner au fond de mon âme, car vous l'avez promise non à ceux qui feraient le bien, mais à ceux qui auraient la *bonne volonté*.

Adieu pour toujours, année mourante; emporte avec toi fleurs, épines, racines de tout ce que tu as produit... Le sol labouré attend le grain du divin Semeur!

ANNÉE 1868

Vendredi 3 janvier.

Sainte Geneviève, priez pour la France, et protégez-moi!... Je suis fatiguée, et pourtant j'écrirais longtemps le récit des trois premiers jours de l'année, s'il ne fallait pas obéir à mère, qui désire que je me couche en même temps qu'elle... A toi donc les prémices de cette année de *ma pensée,* ô sainte bergère, patronne de mon bien-aimé pays!

Lundi 6.

Aujourd'hui, à une heure, ma petite chambre, bien chauffée, bien organisée, s'ouvrait à mes trois premières élèves. Le rôle de professeur me plaît. J'aime cette communication des intelligences. Comme il m'eût été doux autrefois de me livrer à ce devoir, avec les encouragements de ma bonne mère!

Mercredi 8.

Je suis enfin dans mon élément d'utilité obligatoire. Il y a des instants où je suis presque heureuse de vivre. Je prends goût à ce que je fais, parce que souvent je le

trouve pénible; j'aime à me fatiguer. Il me semble qu'il est bon d'user ainsi la vie... Oh! la mort! la mort! terme heureux quand il est accompli, qui nous dévoile la Vérité, qui nous montre le Beau, qui nous jette dans le sein du Père. Qui me donnera des ailes pour l'atteindre plus vite?

Vendredi 10.

Il faut que je te confie, mon cher journal, la singulière position où je suis d'enseigner ce que je ne sais guère, et même ce que j'ignore complétement. J'ai fait à peu près comme Jean-Jacques Rousseau donnant un concert sans connaître la musique. Or, il fut bafoué, et obligé de quitter le théâtre de son *fiasco*, et pourtant il était Jean-Jacques.

Que n'ai-je pas à redouter, moi qui ne suis rien moins que le séduisant vagabond!

Voici le double fait :

Je dessine, n'est-ce pas? Donc, j'ai pu sans mensonge faire insérer dans un journal de la localité que mademoiselle Pau ouvrirait un cours de dessin. J'ai ajouté de peinture, parce que je fais des portraits au pastel depuis six ans, ce qui me permettra bien d'en enseigner les principes à n'importe qui. Enfin, j'ai vidé pas mal de tubes huileux, et usé passablement de couleurs d'aquarelle, voire même de porcelaine et de faïence.

Mais voilà que, sur la foi du journal et de ces deux mots *peinture* et *dessin*, madame de C*** m'annonce qu'elle désire apprendre l'aquarelle, et Louise B*** que je lui apprendrai la perspective dont elle connaît déjà les principes élémentaires. En sais-je plus qu'elle sur ce chapitre? Je l'ignore.

A l'une comme à l'autre le plus simple eût été de dire : J'ignore cela. Non, je ne l'ai pas fait, plutôt par timidité que par vanité. Je me suis dit : J'apprendrai la perspective, et dans un mois je *devrai* en faire un cours à mes élèves; quant à l'aquarelle, ce que j'en sais se perfectionnera par la pratique. Dès hier, je me suis donc *réabsorbée* dans un livre de géométrie, laquelle, ô miracle! m'est devenue plus intelligible cette fois, et, ce matin, je lavais hardiment l'esquisse de mon élève. J'ai pensé au fameux mot du triumvir : « Osons! » Ma main tremblait, et pourtant ce ne fut pas trop mal...

Ma confession est terminée.

Dimanche 19.

Hier soir, visite de M. de Margerie, qui m'apportait déjà la réponse de Mgr Dupanloup. Moyennant le sacrifice de ma Sibylle, texte et dessin, de ma sainte Catherine et de détails assez insignifiants, je *peux marcher* dans mon programme avec la bénédiction de l'évêque d'Orléans, et arriver au but avec l'aide

de M. de Margerie. Donc, je sacrifie... J'en demande pardon aux druidesses que je saurai bien retrouver (1).

Lundi 27.

La plainte est une faiblesse; pourtant Jésus-Christ, sur le mont des Olives, a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », et sur le Calvaire : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?... » Il y a donc plainte et plainte. Et celle qui me fait ouvrir ce livre pour s'exhaler en une prière écrite est légitime. Ce n'est que dans cette croyance que je me permets de soulager mon cœur; si je pouvais céder ainsi à la lâcheté, je garderais le silence, dût mon âme subir une douleur plus accablante...

Triste journée... Pour comble, mère a eu la migraine. Nous nous sommes promenées quelques instants sur la pépinière. Le temps était beau; le ciel net et pur comme un regard d'ange; les rayons du soleil fondaient la

(1) Ceci fait allusion à une circonstance de la visite de Marie Edmée à l'évêque d'Orléans : Mgr Dupanloup s'était un peu scandalisé de ce nom païen de Sibylle donné à Jeanne d'Arc; mais Sa Grandeur oubliait que c'était bien le nom d'une des marraines de Jeanne, comme Jeanne le confirme elle-même dans son interrogatoire du 21 février 1430. Le grand évêque se rendit, je crois, car le prénom de Sibylle se retrouve dans le livre de Marie-Edmée.

(Note de l'éditeur.)

neige du matin. Je regardais cette éclaircie de la nature dans mon âme, miroir de bronze, où tout prenait une teinte lugubre. Je sentais en moi une lutte où quelqu'un s'inclinait, puis se redressait sous le poids écrasant de l'épreuve... Pauvre reste de jeunesse, à quoi bon ressusciter?

Oui, mon Dieu, je suis bien lasse!... Voici venir l'heure où je comprends que ma tête lourde et brûlante ne se reposerait que sur un cœur ayant battu pour moi, où des yeux brillants de tendresse sécheraient mes larmes en se fixant sur les miens, où le baiser, en rafraîchissant mon front, en dissiperait les nuages.

Je le comprends, et néanmoins il serait là, cet amour permis à tout être humain, que je la repousserais, cette consolation suprême, comme je m'en interdis le désir, et que, soulevant mon cœur de toutes les forces de ma volonté, je vous le confierais, mon Dieu, et ne l'abandonnerais qu'à vous!

Oui, prenez-le, Seigneur! Trop longtemps j'ai gardé pour moi ce trésor; ce talent, je l'ai enfoui en terre, de peur de le perdre ou de le profaner. Je veux ne m'attacher qu'à vous; je veux vous aimer. Mon âme tombe en défaillance, hâtez-vous de la secourir.

O Marie, étoile de la mer, suprême beauté humaine, attire mon regard, illumine mon esprit et donne-moi quelque peu de cet amour que tu inspiras à tant de saints! Dépouille-moi de l'orgueil qui dessèche le cœur.

Lundi 2 mars.

Résolution : Faire hardiment et nettement ce qui me semble le plus opportun. Haïr et fuir l'indécision dans les actes les plus insignifiants. C'est le germe d'un grand courage.

Donc, vendredi dernier, après avoir assisté au cours de M. de Margerie, je prends mon grand courage et je pénètre dans l'allée de la maison neuve, voisine de la nôtre, habitée par un artiste distingué, qui doit m'aider de ses conseils. Arrivée au premier étage, je m'arrête à regarder le jardin qui touche au nôtre, notre chère oasis, et l'ermitage, où je vois mère qui travaille, sans se douter de ma situation présente. Cette vue, qui m'intéresse au premier étage, me ravit au second et m'exalte au troisième. Il faut pourtant m'arracher à ma prière à Jeanne d'Arc dont la charmante statue est là sous mes yeux. Je me retourne vers la porte et je me dis avant de sonner :

— Qu'est-ce que je viens lui dire, à ce monsieur? — Ah! c'est vrai. Je suis... Entends-tu, Marie-Edmée? tu es une jeune fille qui va peindre un éventail pour gagner ce que tu ne peux gagner en cousant ou en brodant. Et je sonne! J'attends! J'écoute... rien. S'il n'y était pas? Je sonne un peu plus doucement... Il n'y est pas. Voilà ma carte, et je me mets à regretter l'absence de l'artiste.

Huit jours passèrent là-dessus, et hier, enfin, j'ai pu recommencer ma visite.

Cette fois je fus reçue et introduite dans un atelier-salon, d'une simplicité artistique, dont l'élégance me frappa au premier coup d'œil.

Les premières paroles, cordiales et simples, eurent un à-propos qui me donna très-bonne opinion du tact de cet artiste, pour lequel j'étais une sorte de solliciteuse. C'était une vraie profession de fraternité artistique, non de celle qui unit les intelligences (hélas! où la trouver?), mais les intérêts. Faute de mieux, il est juste d'apprécier cela, car la rivalité est mauvaise conseillère, et il est professeur comme moi. Puis, vinrent les conseils.

« Mademoiselle, votre genre ne peut réussir, et pourtant il contient tout ce qu'il faut pour cela. Changez de sujet. Il faut amuser, égayer le public; soyez gaie.

— Impossible, monsieur, je ne le puis.

— Comment! vous qui avez une imagination unique, étonnante de fécondité; vous à qui l'on donne une poésie dont vous illustrez chaque vers et, au besoin, chaque mot, vous ne sauriez trouver un sujet agréable, banal, au goût du jour, enfin!

— Encore une fois, monsieur, je ne le puis pas, et je ne le veux pas. »

L'artiste recula tout surpris.

« Comment, mademoiselle! Mais alors M. X*** ne s'est donc pas bien exprimé? Je croyais que... vous vouliez... gagner de l'argent, et pour cela, il faut abandonner l'art. Ainsi voyez moi (et ici voilà son histoire qui se place, puis la montre de ses œuvres)! Ceci, qui est mon aquarelle préférée, mon chef-d'œuvre, ne trouvera pas d'amateurs, et cela, ce rouge, ce bleu, ce jaune, ce vert, m'est payé ce que je veux. Faites cela, et je vous en assure le placement.

— Impossible, monsieur! »... Et la plus éloquente, la plus noble profession de foi artistique me vint sur les lèvres. Pourtant je n'en dis rien, non-seulement parce qu'en définitive je suis obligée de gagner ma vie, mais surtout parce que j'avais affaire à un artiste pauvre aussi, à un père de famille qui, malgré sa théorie mercantile, avait encore plus de délicatesse d'âme qu'il n'en fallait pour voir une espèce de reproche dans l'exposé de mes *principes*. Et je le quittai, sachant que je pouvais commencer ma peinture aussi bien sur parchemin que sur papier.

Mais quel sujet faire là-dessus? Certes, ni du Boucher ni du Watteau, même pour un éventail. Je ne sacrifierai pas au plaisir frivole! Il s'agit pourtant d'utiliser mon talent avec intelligence... Et j'allais, je venais dans mon atelier, regardant ma peau de chagrin avec une inquiétude inouïe... Aussitôt l'*idée* me saisit... puis m'échappe, et alors je la poursuis par-ci par-là. Enfin,

je la tiens! C'est une phrase poétique, assez banale pour être comprise, même d'une coquette.

Il n'y a pas de roses sans épines, ni d'épines sans roses!

Or, j'aurai la hardiesse d'écrire cela sur une banderole; puis, à l'aide de belles roses, d'épines et d'une couronne royale de France, je séparerai mon sujet; je l'encadrerai; enfin, je l'exprimerai d'un côté par les visages de la Vallière, de Marie Stuart; de l'autre, par ceux d'Odette et de madame Élisabeth. *Eureka!*

Vendredi 13 mars.

Ce soir, chemin de la croix, admirable office où la forme est presque à la hauteur de l'idée. Ce douloureux pèlerinage aux flambeaux, la forme variée de ces prières qui, de la méditation à la belle prose du *Stabat,* épuisent toutes les impressions de la supplication la plus ardente; ces enfants, ces pauvres, ces riches, suivant pêle-mêle et dans un respectueux silence la croix et les prêtres devant chaque station, qui devient à son tour le centre de la masse des fidèles acculés dans la nef... Tout cela, c'est une œuvre d'art religieuse, morale, philosophique, qui donne à la grande pensée du drame de Jérusalem une vie singulièrement forte et durable.

Samedi 14.

Oh ! oui, mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur.

Ma journée fut éblouissante de joie intime, et je ne saurais assez en remercier Dieu.

Lever à six heures. Avec mère à la messe, où nous avons communié. Retour par un doux soleil que nous retrouvons dans notre maisonnette. Ce même soleil nous attire dehors et nous décide à faire un tour de promenade sur la Pépinière. Quelle différence entre nos dernières promenades en cet endroit et celle d'aujourd'hui ! Mère causait... plus de silence, de froid, de givre ni de bise... Des gazouillements encore un peu âpres, mais vifs et joyeux. Une herbe déjà tendre et des ondulations de branches d'arbres et d'arbrisseaux, à faire croire que le zéphyr les caressait de son amoureuse haleine. Quelques enfants jouaient dans la grande allée. Un troupeau paissait dans un coin, tout en suivant son berger et son chien .. Nous regardions tout cela, et comme autrefois nous partagions nos impressions.....

Dimanche 15 mars.

Il y a des taches dans le soleil, Marie-Edmée !.....

Donc !.....

C'est égal, je continuerai à chercher le courage,

l'héroïsme et la beauté morale à leur source. Bénissons Dieu de l'envahissante tristesse qui t'inonde, ô mon âme, quand tu vois le rayon divin de l'enthousiasme pâlir sur un front admiré. Bénis Dieu, car il te détache ainsi d'un lien terrestre, il te fait gravir un échelon de l'escalier céleste entrevu par Jacob. Ne sens-tu pas que tu respires plus à l'aise, à mesure que tu montes au-dessus de l'horizon héroïque de tes rêves d'enfant? Et pourtant, prends-y garde. L'ombre de ce progrès pourrait bien être la défiance et la froideur. Continue à chercher le bien dans tous ceux qui te déplaisent instinctivement, et à aimer Dieu en ceux que tu aimes. Pas de mouvement rétrograde, ô mon âme! En avant! au contraire, pénètre-toi du seul véritable amour. Repousse autant les tentations du stoïcisme que celles de la tendresse humaine. Sois douce et humble, et laisse faire à Dieu.

Dimanche 22 mars.

..... Il y a des instants où la vie prend en moi une étrange force, une force insatiable. Je ne sais alors au juste ce qui me manque, car je ne désire rien, et pourtant! Cela m'arrive surtout quand je viens de jouir d'un bien qui m'est plus cher qu'aucun autre. Deux fois aujourd'hui j'ai éprouvé ce sentiment, qui est pour moi la preuve certaine de l'immortalité de mon âme...

Que te faut-il donc, ô mon cœur?

Un autre monde, rien que cela!

Le fameux germe de mon enfance grandit et m'envahit l'âme, à certaines heures, d'une terrible manière. Est-ce faiblesse d'une volonté qui plie sous le fardeau du devoir, ou bien capacité d'être ou de faire plus que les circonstances ne me permettent d'accomplir ?

Poser la question, c'est la résoudre. Mon Dieu, rendez-moi forte. Oh! la force, la sublime et douce force chrétienne! qu'elle me pénètre jusqu'à la moelle des os! qu'elle me garde et me rende capable de surmonter les obstacles qui barrent mon chemin! qu'elle me permette d'atteindre vaillamment le but que j'ai choisi!

Mercredi 25 mars.

Fête de l'Annonciation. Je vous salue, Marie, pleine de grâce! Voilà ce que je crois, en adhérant d'esprit à la fête de ce jour. Je crois à la Vierge Mère, c'est-à-dire à l'accomplissement de l'œuvre suprême de la vie en dehors de la loi commune.

O mystère sublime, droit éternel de beauté à la virginité chrétienne, je te salue, je te bénis!... J'ai communié aujourd'hui. J'aime Dieu; mais cet amour n'est pas flamme, il est lumière. Il doit être doux, pourtant, d'éprouver pour le seul saint, le seul bon, cet inexprimable sentiment que toute perfection relative excite en nous. — Que faire pour cela? — Le demander, sans

doute; mais est-il désirable d'aimer ainsi Dieu sur la terre? Pour moi, je craindrais de douter tout d'un coup de la réalité de ce sentiment, s'il devenait ordinaire en moi. Je l'attribuerais à mon imagination, et je craindrais de tomber dans la prison affreuse du scepticisme. Et pourtant je vous aime, ô mon Dieu, je *n'adore* et ne veux aimer que vous.

Samedi 28.

M. de Margerie a eu la bonté de venir me voir aujourd'hui, pour me transmettre une nouvelle preuve de la sollicitude de Mgr Dupanloup. L'illustre évêque doit prêcher le panégyrique de ma sainte bien-aimée. Cette cérémonie attirera nécessairement beaucoup de personnes par lesquelles Monseigneur me proposait de faire la réputation de mon Histoire de notre Petite Sœur, au cas où elle serait terminée, chose non pas seulement, mais matériellement impossible. J'exprime mon regret et ma reconnaissance à M. de Margerie.

Jeudi 9 avril.

Je suis accablée de tristesse, et celle-ci est bien forte, puisqu'elle a complétement étouffé la joie que me causait l'arrivée de mon bien-aimé frère.

Mais je suis entrée dans une église. C'était la chapelle de l'hôpital Saint-Charles. Là, tout a pris

une voix pour me consoler, depuis les lauriers qui ornaient le tombeau divin jusqu'à la pieuse immobilité des Sœurs de Charité, en adoration devant Celui qui leur donne le courage le plus héroïque de tous ceux dont le cœur humain puisse être capable.

Et moi, je me désolerais, je m'anéantirais dans cette peine que j'ai tant méritée! car que de témérités j'ai à me reprocher à propos de ce que j'appelle mon talent! Il est bien vrai que je ne sais rien, comme vient de le dire Hetzel à mon frère; que mon talent n'a *aucune originalité;* que j'ai la pleine conviction de mon inhabileté, et que peut-être je ne suis qu'une sotte. Mais qu'est-ce que cela?

Lundi 27 avril.

Je termine la troisième eau-forte de mon spécimen; puis j'organise mon cours, durant lequel mère s'en va seule à la messe. Elle en revient me rapportant l'épreuve de l'eau-forte : *Autour du Berceau.* Je la regarde, cette gravure, et du coup me voilà décidée à interrompre ma publication. Pauvre chère petite histoire! que de vicissitudes déjà! Je fus téméraire, comme toujours, en acceptant cette idée de faire paraître en eaux-fortes un ouvrage dont le mérite est si problématique. J'en serai bien punie par la honte d'abandonner aux yeux de tant d'obligeantes personnes une œuvre qu'elles devaient soutenir.

J'ai vendu la peau de l'ours et je l'ai payée du même coup.

Mais je crains de me rendre coupable d'une nouvelle lâcheté, si je m'engourdis dans cette sotte désolation. D'où me viendra la force? Je te vois, lumière divine! je te comprends, admirable sagesse! je t'ai souvent éprouvée, force surhumaine, et j'en suis là.....

Donc, j'irai demain chez mon imprimeur, lui dire de terminer lentement ce tirage tant accéléré de la première page et de la couverture de mon album. Ce fonds, cette première pierre, m'obligera donc à poursuivre l'idée de l'œuvre telle que, mais je la remets à quand je saurai ce que je ferai.

Et tout un mois perdu! car ces épreuves ont dévoré mon temps que j'eusse pu employer en études... Des visites, des correspondances, des écritures négligées, une habitude de fièvre contractée, etc. Voilà pour les pertes.

Et la peine!... Je vais écrire à Mgr Dupanloup, pour le remercier et lui avouer ma défaite; à Lemercier, le lithographe, qui attend les cuivres, pour qu'il n'y compte plus; à M. de Margerie, pour lui dire que son dévouement s'est exercé au profit d'une imbécile... Quelle agréable tâche!

Mais voici pour le gain, après la peine et les pertes:

Une élève de plus à mes leçons gratuites!

Une vérité, dite par Hetzel : Je n'ai pas d'originalité.

Idem, par une autre personne : J'ai la poésie, et non le sentiment réel de la religion.

En somme, cela revient à cette autre vérité, que je ne vaux pas la place que je tiens au soleil, et que, si je n'étais vraiment persuadée du devoir de toute existence, je... Mais ce qu'on ne doit pas penser doit encore moins s'écrire. Allons, courage, pauvre fourmi !

Jeudi 14 mai.

Je me relève, comme le lilas blanc qui a fleuri sous ma fenêtre, et que l'orage a presque brisé. Il n'a plus ni parfum, ni fraîcheur. En suis-je là, mon Dieu? Non, grâce à vous, Seigneur !

Je me suis confessée, et je me sens ranimée d'une façon vraiment miraculeuse. C'est ainsi que la greffe doit reprendre force et vie. O divin Cep, gardez-moi forcément !

Oserai-je avouer ici toute ma faiblesse, en disant que je reconnais devoir faire ce que je ne tente même pas? Marie, quand donc secoueras-tu la lâcheté qui te paralyse? Quand ouvriras-tu bien au large ce cœur torturé par le vide, et plus encore par le peu d'aliment que tu lui abandonnes à regret?.....

Lundi 18 mai, cinq heures du matin.

Bénissez la semaine qui commence, ô vous qui avez créé les jours et qui connaissez le nombre de ceux de ma vie.

Je suis une ouvrière de la dernière heure, mais vous ètes le généreux père de famille. Je ne puis rien de moi-même; je puis tout en Celui qui me fortifie.

« La vie est un voyage. » Voilà ce que saint Jean Chrysostôme me disait tout à l'heure. Je faisais ma lecture devant ma fenêtre au large ouverte; l'air frais du matin me caressait le front, et la douce lumière du premier soleil, en baignant tout le sommet des arbres du jardin, semblait à mes yeux l'aurore d'un jour éternel, tant elle était pure et brillante; et pourtant les paroles du Père de l'Église m'émurent délicieusement.

Il m'est permis d'espérer, de désirer mieux que tout ce qui est déjà si bon, si beau, si pur.

Un voyage! Il part de bon matin, le voyageur courageux, et il marche en pensant au but.

Est-ce que je marche, moi? Est-ce que j'avance? Est-ce que le but excite mes efforts autant que mes désirs?

Il ne s'embarrasse de rien. Il ne demande à chacun des passants autre chose qu'une indication, un morceau de pain, un abri pour passer la nuit. Aucun ne lui doit de l'amour, puisqu'il ne doit plus le revoir;

mais lui, le voyageur, il leur doit la reconnaissance, et le secours au besoin, car il est leur hôte.....

Voyage donc, mon pauvre cœur!

« Je me lèverai, et j'irai vers mon Père. »

Dimanche 31 mai.

A force de m'entendre dire que je n'ai pas le cœur fait comme celui des autres, je doute quelquefois de ma sensibilité. Hier, à l'heure anniversaire où l'on approcha la torche du bûcher de Rouen, j'ai relu tout le martyre de Jeanne d'Arc. Parvenue à son dernier cri : « Jésus! » je me suis sentie tellement ébranlée, que j'ai donné un libre cours aux sanglots qui me gonflaient la poitrine et aux larmes qui baignaient mes yeux.

Vendredi 12.

..... Quelle anomalie que le cœur humain!

Nos premiers parents ont dû mêler beaucoup d'amour à leur chute, car rien ne porte plus de traces d'un détraquement primitif que notre cœur.

Bon gré, mal gré, il faut qu'il souffre, ce pauvre cœur, et que ses moindres joies soient expiées par d'atroces douleurs.

Mon Dieu! c'est que *vraiment* vous l'avez fait *uniquement* pour vous. Pénétrez-moi de cette vérité qui

m'effleure sans cesse; elle m'obsède, et je la chéris. Plantez-la de force autour de mon cœur, comme une enceinte salutaire.

Mercredi 17.

Le *Journal de la Meurthe et des Vosges* m'apporte l'article de M. Paillart sur le commencement de mon ouvrage de *Jeanne d'Arc*. Il est impossible d'être plus délicat et plus perspicace que cet obligeant protecteur. Depuis sa poétique interprétation de l'idée de mon œuvre, jusqu'à ce sentiment reconnu de l'indépendance qui est l'âme de mon talent, comme il est le fond de mon âme, tout est ravissamment exprimé.

Lundi 22.

Mes épreuves me sont apportées ce matin par la fille du lithographe... Ce fut le signal de l'assaut des idées noires. Je crus une bonne fois de plus que jamais je ne pourrais graver; et puis, effrayée de ma faiblesse, je me remis au travail plus courageuse que jamais. Il s'agissait de terminer deux cuivres que mère se chargea de faire mordre à l'acide; puis d'aller porter mon spécimen aux Dames de la Retraite; puis de tenter auprès de mon imprimeur une démarche qui me permît de faire tirer l'encadrement rouge par le lithographe et l'impression noire par l'imprimeur lui-même.

Hier, fête de Dieu... les fêtes attendrissent; elles dilatent le cœur. Hier, j'ai senti que j'aimais beaucoup et partout, au ciel et sur la terre.

J'ai vu M. de Haldat du Lis et sa collection sur Jeanne d'Arc, et, grâce à lui, je possède en ce moment un carton plein des portraits de ma sainte bien-aimée. Quelle joie pour mon orgueil, lorsque je découvre dans une gravure quelconque un trait de ressemblance entre Elle et moi! J'aime à me figurer qu'entre la vigoureuse paysanne et la naïve bergerette un juste milieu pourrait bien être sinon ma longue et fluette personne, du moins mon visage.

Oh! pourquoi ne suis-je pas née de son temps? Je l'aurais approchée, Elle! Cette idée seule me bouleverse, au point que j'en pleure.

Je lis son procès, par M. O'Reilly.

Mon Dieu! quand inspirerez-vous à votre Église la canonisation de votre fille de France?

Que je voie ce jour, et que je meure!.....

Vendredi 3 juillet.

Du calme! du calme! Seigneur! Et pourtant, je ne veux à aucun prix d'oisiveté, ni d'insensibilité. Aussi, je vois bien que je ne m'arrêterai plus en ce monde. Je cours vers le repos suprême; mais je sais où il est, du moins.

Aujourd'hui, on m'a offert de peindre à fresque le Saint-Rosaire dans la chapelle dominicaine, et pour ce, j'ai parlé au Père supérieur. Évidemment, je suis encore plus incapable de tenter ce travail que mon petit ouvrage, et néanmoins j'ose... Hélas! ma vie ne sera donc qu'un tissu d'audaces! je laisserai la trace d'une présomptueuse, moi qui sais si bien ce que je vaux! Il faut bien ajouter aussi que je compte sur un miracle... Mais oui! la chose en vaut la peine.

Vendredi 17 juillet.

Je voudrais organiser une œuvre en rapport avec les besoins du temps et avec mes idées les plus chères sur la régénération de la femme : l'élévation de l'âme, le fortifiement des caractères et la marche en commun vers le but suprême.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Charlotte Corday. Un grand et noble cœur, la Judith française, mais plus pure, plus loyale que l'autre... et pourtant!... Ah! c'est qu'un monde les sépare.

Lundi 20 juillet.

Il y a au Louvre un tableau devant lequel j'ai senti la douleur poignante de l'extase. C'est la *Sainte Marguerite* de Raphaël.

Aujourd'hui, fête de cette jeune fille, princesse et bergère, qui fut en ce monde une beauté chrétienne, et qui descendit de l'autre pour inspirer à ma sainte bien-aimée la délivrance de mon pays.

Aujourd'hui, l'extase du Louvre m'étreint le cœur. Je n'ose pleurer pourtant! car j'ai plus de bonheur que la plupart des femmes et que je n'en mérite. Or, précisément ce bonheur me dégoûte de la vie, car il me rassasie sans me satisfaire.

Non, encore une fois, je n'ai pas un désir, sinon « toi, bienheureuse demeure de la cité éternelle! »

Là seulement je respirerai. Ici-bas, l'ignorance et la faiblesse me lient, le dégoût me lasse, l'amour m'effraye, l'indifférence me glace.

O sainte Marguerite, venez à mon secours!

Vendredi 31 juillet.

..... Donc, je rencontre des cailloux, des épines, des ennuis. Tant mieux! Cela m'inocule une audace quasi passionnée. J'agis pour agir, d'abord. Je trempe ma volonté, j'aiguise ma pénétration, j'éprouve la franchise, et je mesure dans l'histoire des projets analogues au mien.

. . . .

Je vais ici même me passer la fantaisie de célébrer noblement, comme il convient, une compagne que

j'ai choisie entre mille, qui me console de la mauvaise fortune, et devra m'exhorter à utiliser la bonne pour le bien de mes frères et pour mon salut; une compagne que j'ai formée du plus pur de mon amour, que j'ai désirée longtemps, que je possède enfin! et que je ne donnerais pas pour un trône, ni pour l'anneau de sainte Catherine elle-même.

A MA BAGUE

L'or est pur, éblouissant, unique; il est roi comme le soleil, et pourtant ma bague n'est pas en or.

Elle est grise comme l'armure du chevalier qui connaît la bataille. Son argent terni par l'oxyde voile son éclat doux et pur comme la lueur de la lune sous un nuage du soir; elle est terne comme l'anneau que l'antiquaire exhume de la tombe, car ma bague ne doit pas orner la main qu'elle enchaîne au devoir.

O main de l'homme, sais-tu bien quelle est ta noblesse?

Ouvrière de l'âme, c'est toi qui sèmeras le grain recueilli par la prudente fermière;

Soldat, c'est toi qui porteras le drapeau de ton général;

Artiste, c'est toi qui donneras sa forme au rêve du poëte et le rendras visible aux yeux;

Ambassadrice auguste, c'est toi qui signeras les traités de ta reine avec le monde des vivants.

O main de l'homme! seras-tu le jouet des quatre vents du ciel, ou, fidèle à ta mission, serviras-tu l'âme qui *doit* te commander?

Oui, tu la serviras, et si bien, que dans tous les pays, à tous les âges, on te confiera l'espérance, l'amour et la foi des cœurs par un symbole d'esclavage; et chacun de tes gestes fera briller un souvenir à l'œil de l'homme.

Ce sera pour Joseph le signe du pouvoir, l'anneau des Pharaons, qui le fait plus grand et plus puissant qu'un roi;

Pour les Rebecca, c'est le bijou reçu dans l'ignorance et l'illusion des fiançailles, qui fait plus tard sourire... et regretter;

Pour les Marguerite, c'est le gage d'un saint Louis, qui attache deux vies l'une à l'autre sans séparation humaine possible, même au cas où l'un des deux époux deviendrait pour l'autre plus odieux qu'un cadavre;

Pour les fiancés séparés, c'est comme le bouquet de myosotis qui murmure à toute heure : « Ne m'oubliez pas!.... »

Pour l'évêque, c'est le signe du pouvoir paternel, patriarcal et sacré : nous le baisons avec respect.

Oui, la bague est un lien fort comme l'amour, sacré comme un serment. Elle attache pour l'éternité les

grandes et fortes âmes; et même au doigt de l'être vaniteux et mobile qui ne croit en faire qu'un jouet, elle nous révèle une âme, et nous crie sa devise.

Un lien! lien d'amour ou de vanité, es-tu fait pour moi?

Longtemps ma main droite n'a servi que ma fière volonté, et ma main gauche n'a frémi d'aucun tressaillement du cœur. Enfin, j'ai connu la vie; j'ai pleuré... j'ai peut-être aimé, et sentant qu'il n'est pas bon d'être seul, j'ai cherché dans l'univers un roc pour y sceller mon cœur.

Je l'ai trouvé.

L'anneau qui m'attache à mon amour sera de l'argent le plus pur. J'y graverai les noms sublimes de Jésus et de sa Mère, et le nom de Celle qui sauva mon pays.

Dans la langue immortelle de mon Église, j'inscrirai sur mon anneau le mot d'ordre du combat chrétien: SURSUM!

En haut, mon cœur! en haut, mon esprit! en haut, toujours en haut! Toujours plus haut, mon but et mon désir!

Mon cri terrestre sera celui de *Vive Labeur!*... Le travail, et rien que lui. Pas d'autre but ici-bas que celui du devoir accompli.

Enfin, celui qui te regarde, ô ma bague, ô ma compagne chérie, celui-là comprend-il les idées cachées sous les symboles que je réunis en toi?

Sois fière d'être burinée au signe triplement mystérieux de l'Étoile, qui veut dire lumière surnaturelle, inspiration, vocation divine, destinée; — de la Croix de Lorraine, qui signifie Patrie, amour, dévouement; — de la Fleur de lis, enfin, qui les unit l'une à l'autre, et qui est pour moi le radieux symbole de l'innocence et de la liberté morale.

Emblème de la pureté, de cette vertu sublime qui nous dégage du honteux asservissement à la matière, l'Église t'ouvre son admirable symbolisme; elle t'y offre la place d'honneur. L'archange Gabriel tend la main pour te saisir.

O Fleur de lis, parle-moi des Anges! Étoile, parle-moi du ciel! Croix de Lorraine, fais-moi donc agir, et donne-moi la charité!

Tu me suivras dans le cercueil, ô triste amie de mon pèlerinage, à moins qu'il ne se rencontre un cœur brûlant du même amour que le mien. Alors, reste sur la terre, et fais ce que dois. Amen! (1)

---

(1) Cette bague, qui était une réalité et non une fantaisie littéraire, n'a pas suivi Marie-Edmée dans le cercueil. Elle est au doigt de sa mère, qui ne pouvait renoncer à cette chère et précieuse relique. Dessinée par Marie-Edmée et exécutée sous ses yeux, c'était l'emblème visible de sa vie et de son âme.

(Note de l'éditeur.)

Mardi 25 août.

Le sens de la vie positive me tire de nouveau en bas, et voilà sans doute la cause de l'immense tristesse qui m'accable depuis ce matin... Je vais partir... Pourquoi? et comment?

— Pour étudier à Paris, durant un mois, d'après nature.

Comment? — Seule, en chemin de fer, pour aboutir à une maison religieuse, espèce de bercail où je mangerai et où je dormirai plus sûrement que dans un hôtel.

Seule! Oui. Mais est-ce que je n'ai pas tout arrangé pour cela? Est-ce qu'il n'est pas temps pour moi de faire l'apprentissage de l'abandon dans cette voie que je dois parcourir seule désormais?

PARIS

Mardi 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

O petite enfant, que nous aimons comme une sœur qui va partager nos luttes et nos souffrances! ô fille des hommes, que la pureté fait resplendir d'une incomparable beauté! ô femme, toi chez qui le Sauveur puisera la vie! je t'aime, je t'admire et je te bénis au-dessus de toutes les créatures.

Jeudi 10.

L'art est vraiment divin quand il crée les Anges. Aujourd'hui, pouvant entrer plus tôt et sortir plus tard que les profanes, j'ai commencé ma journée dans un grand salon du Luxembourg, devant l'archange Raphaël, et je reviens du Louvre, où, seule et bien tard, j'ai longtemps admiré, dans un dessin de Lesueur, un beau corps planant dans les airs, à l'aide de deux longues ailes. C'est une *Renommée,* puisqu'il s'agit de l'Olympe, mais elle publie les victoires du Labarum et de Tolbiac, et non celle de Pharsale.

Lundi 14.

Hier matin, à l'église de Notre-Dame, j'ai écouté avec émotion une homélie sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

Vers quatre heures, après avoir écrit au préfet et à Gérald, je m'en fus au cimetière du Mont-Parnasse.

La tombe d'Henry Perreyve était mon vrai but ; après en avoir esquissé les lignes, je me mis à parcourir les allées des pauvres et des oubliés.....

1er octobre

Je vais retrouver ma Lorraine, ma bonne mère, et bien d'autres cœurs dévoués. Merci, mon Dieu !

Cette semaine, entre autres faits mémorables, je suis entrée mardi, à onze heures du matin, dans la maison n° 34, rue Barbet de Jouy. J'y apportais mon petit cadre sur Henry Perreyve, et si j'osais tenter une pareille démarche, c'était avec l'appui et l'approbation des Dames de la Retraite de Paris, qui m'avaient obtenu un mot d'introduction du R. P. Adolphe Perraud, de l'Oratoire.....

Ma conscience me gourmandait un peu; mon cœur battait bien fort, et j'eus besoin de m'exhorter au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité chrétiennes, pour entrer dans la maison qu'habite le P. Gratry.

Le grand philosophe, le charitable savant, me reçut avec... indulgence. Je lui dis peu de paroles; il m'en répondit moins encore, assez cependant pour que je les conserve et les médite dans mon cœur, soit à titre d'inspiration, soit comme prophétie.

« Vous êtes de Nancy, mon enfant?... une ville généreuse, où je ne connais guère que M. Guerrier de Dumast, qui se dévoue tout entier au grand effort de la décentralisation. »

Puis, quelques instants après, au moment où il achevait d'écrire son nom sur le bel exemplaire de son dernier ouvrage qu'il me donnait comme souvenir, il me dit en me regardant jusqu'au fond de l'âme :

« J'écris : Courage! Mon enfant, me comprenez-vous? La vie de la femme est ordinairement passive.

Il n'en sera pas ainsi de la vôtre ; il vous faudra beaucoup de persévérance et d'énergie. »

Enfin, son dernier mot :

« Adieu, mon enfant ! Soyez jusqu'à la fin une parfaite chrétienne. »

Chrétienne ! mais, après Dieu, c'est grâce à vous que je le suis, ô lumineux et tendre génie. C'est la reconnaissance qui m'a fait accomplir cet acte audacieux que vous attribuez peut-être à la curiosité, à l'exaltation ou à la vanité.

J'emportai précieusement les deux volumes de *la Morale et la loi de l'histoire*. J'en ai commencé la lecture. Ils me font aimer la terre et la vie.

2 octobre.

Ce soir même, dit adieu à miss Jane ***..... Je verrai toujours l'aérienne silhouette de cette jeune fille, lorsqu'elle entrait au réfectoire du couvent. Jamais une grâce aussi fière et souple ne s'est unie à tant de simplicité. Pendant combien de jours ai-je cru qu'elle avait mon âge tout au plus, que les gracieuses boucles qui encadraient son visage étaient blondes, que son teint avait la transparence de l'albâtre, et enfin qu'il était impossible d'être aussi mince, aussi pareille à un esprit !

Enfin, Miss vint me voir, et trouva moyen de me

dire qu'elle avait trente ans! Le reflet de ses boucles brunes était argenté au lieu d'être doré. En y regardant de très-près, je vis qu'elle était légèrement marquée de la petite vérole, et enfin... enfin, si je ne pus la trouver moins gracieuse, — au contraire, — je constatai, à mon grand effroi, que j'étais bien moins forte, quoique aussi grande, qu'elle... Alors, alors, que suis-je?

Ces découvertes, au lieu d'être des désillusions, me confirmèrent dans mon fanatisme pour le reflet de la beauté morale sur la forme humaine. Miss fut toujours pour moi une vraie charmeresse; et dans tous mes rapports avec elle, je n'ai rien perdu de mon enthousiasme primitif... Pourtant, il me fallut bien constater qu'elle était Anglaise et non Irlandaise, comme je l'avais cru longtemps. Elle n'était pas catholique, et enfin son séjour dans les forêts d'Amérique, durant la guerre, se fit sous un toit de confédéré.

Qu'importe! Jamais parole ne fut plus élevée, plus intelligente; jamais regard plus vif et plus angélique, jamais sourire plus fin, jamais grâce plus réservée ne s'unirent à forme plus idéale.

Son portrait : Tête un peu petite, front très-élevé, cheveux partagés en bandeaux ondés et déroulés de chaque côté des tempes, relevés sur la nuque en couronne un peu aplatie, ce qui laissait deviner la forme parfaite du crâne; les yeux grands et bleu foncé, assombris encore par l'ombre d'une arcade sourcilière très-

profonde; le nez droit et long; la bouche fine, petite, peu modelée, mais des dents ravissantes, un sourire éclatant de jeunesse; l'ovale un peu anglais, c'est-à-dire allongé sans être fin, les mâchoires exprimées sous la souplesse des contours; des mouvements délicats; une main longue, mais ferme; une démarche rapide, scandée. Je la verrai toujours, cette gracieuse apparition dont je cherchais le regard comme un rayon de soleil. Je la vois s'incliner en passant sous la porte vitrée du réfectoire, ramassant d'un geste mutin sa longue robe de mousseline, et s'échappant comme une gazelle dans les allées du jardin. Puis, quand les soirées devinrent plus froides, je la vois s'encapuchonnant sous une dentelle noire dont les barbes, jointes à ses boucles, encadraient son mignon visage, et la faisaient paraître encore plus jeune. Elle était charmante, charmante!

NANCY

Mercredi 28.

Hier me fut apportée une *belle* tête de mort.....

Je l'ai reçue avec émotion et respect... En l'examinant j'ai compris pourquoi les pénitents en emportaient une dans leur Thébaïde. L'effroi mystérieux que j'éprouve pour la mort ressemble à une passion. Elle m'attire, me fascine et me soulève à une hauteur vrai-

ment divine, au-dessus de la terre. Je me sens l'âme d'une Gauloise.

Lundi 2 novembre

Qu'est-ce que la vie? Aujourd'hui elle me semble plus éphémère que jamais. Son néant me serre l'âme quand je songe que j'y tiens encore. Je reviens du cimetière... En somme, je suis mal à l'aise, et j'envie les morts... Mes yeux sont encore malades, mon travail est suspendu... je suis inquiète pour l'avenir.

Vendredi 13 novembre, neuf heures du soir.

Mon Dieu! l'année dernière, à pareil jour, quel malheur tombait sur ma vie! La tempête n'a pas laissé de traces; ma bonne mère est là, près de moi, me protégeant, me soignant comme si j'étais toujours petite, et moi je retrouve ma douce tranquillité d'autrefois... Je vous remercie, mon Dieu!

Récemment encore, j'ai failli perdre la vue; et voilà qu'il m'est permis de reprendre mon travail, ce travail qui n'est pas seulement le pain de chacun de mes jours, mais encore une affaire de conscience et d'honneur. Oui, mon Dieu, je vous bénis!

16 novembre.

Vingt-trois ans! Cela représente beaucoup de biens reçus de Dieu, de la famille et de la société, et partant beaucoup à rendre, sinon je ne serai qu'une ingrate. J'ai communié ce matin. Je voudrais sentir et penser toujours à certains moments où rien de la terre n'occupe plus mon âme. Oui, Dieu seul est grand! seul il est amour! seul il peut combler l'insatiable ardeur qui dévore en moi tout bonheur, sans être jamais rassasiée! Pourquoi donc ne suis-je pas encore fixée à Lui? Me faudra-t-il le désert, le couvent, ou n'y a-t-il que la mort?

Mardi 24 novembre.

Levée à six heures; à la messe de six heures et demie à la cathédrale. Je remarque depuis quelque temps une jeune fille charmante qui glisse comme une ombre, et qui porte un voile violet sur un chapeau rond de feutre noir. Aujourd'hui, elle a quitté l'église en même temps que moi. Elle a pris le trottoir à gauche de la rue de la Constitution, et moi l'autre. Tout en marchant ainsi, je me demandais : — Où va-t-elle? Qu'est-ce qui l'attend? Quels sont ses devoirs? — Ce n'était que de l'intérêt doux et réservé, car je ne retournai même pas les yeux quand je bifurquai à la place Royale. Voilà pourtant une simple démarche, un pli de voile, un mou-

vement de tête, qui m'ont pénétrée dès le point du jour de sympathie et de douceur chrétiennes. Merci, mon inconnue! Dieu te rendra ce bienfait de l'exemple.

Mon cours, de une heure à trois heures; puis je vais chez les Dames de la Retraite, entendre le dernier sermon du P. Félix. Il y avait, comme hier, foule élégante et pieuse.

Nos rapports avec Dieu, tel était le sujet traité aujourd'hui. Est-ce parce qu'il s'adressait à des femmes que l'orateur a tout basé sur l'amour? Je crois que, outre cette bonne raison, l'apôtre en avait une meilleure, la justice de sa cause : Aimer Dieu! — Quand donc finirai-je par sentir ce que mon intelligence conçoit si bien?

Vendredi 11 décembre.

Ma vie devient de plus en plus active. Le temps vole et m'emporte à travers une atmosphère plus orageuse que jamais, celle de la réalité. Je sens que la terre s'affermit sous mes pas, ce qui ne me la fait pas plus aimer, hélas! Notre publication nous absorbe; mes cours de dessin, ma gravure, les rares visites que je fais, les visites nombreuses que nous recevons, celles plus nombreuses encore que nous devrions faire, me tourmentent. Nous y perdons notre temps, notre bourse, et une partie de notre intime bonheur.

Vendredi 25 décembre.

Noël! naissance!... Et voilà deux mille ans que ce mot, plein de douleurs et de larmes, est devenu cri d'allégresse.

J'ai prié de grand cœur, j'étais heureuse. J'ai pleuré, j'ai médité tout le jour sur le *Deus pacis*, que M. l'abbé V*** nous a traduit ce matin avec sa fougueuse éloquence. Enfin, j'ai vu les cierges s'éteindre et le jour finir, comme s'il n'était pas un des plus vivants de ma vie.

Jeudi 31 décembre, dix heures du soir.

Je suis fatiguée... de tout!

Mais je proteste, ô mon Dieu, et je soulève mon cœur, autant que possible, vers une réalité parfaite et certaine qui possède ce que rien ne peut me donner. Je suis comblée d'attentions, et de cadeaux, et de sourires; *je ne manque présentement de rien.* Je mène la vie que j'ai toujours rêvée; je suis très-sérieusement aimée, et je sais tout ce qu'un sentiment réel et profond peut donner de vie au cœur. J'aime la vie et je l'apprécie, et pourtant mes yeux se remplissent de larmes, mon cœur bat plus vite, toute autre pensée disparaît, tout sentiment s'affadit en moi, quand je lève les yeux.

Si j'étais une sainte, je m'expliquerais cette dispo-

sition; mais j'agis encore bien souvent comme une âme éprise des faux biens de ce monde. Je m'explique la création des couvents pour s'y réfugier contre toute impression mondaine; mais je voudrais isoler mon cœur, en le laissant au milieu de tout ce qui peut le séduire. N'est-ce pas là une œuvre plus difficile et plus utile à mon état, et à mon temps, et à mon pays? Je le crois.

Adieu, ma jeunesse et mes dernières illusions, adieu! Je ne crois pas que je vous regrette, mais certainement je vous remercie. Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir!

ANNÉE 1869

Samedi 2 janvier.

Je viens de diviser mes jours et ma semaine, de numéroter mes occupations, de les planter, pour ainsi dire, et d'invoquer la grâce qui seule peut faire germer tant de grains avariés. Si je vois des pousses vertes, alors je recopierai ici mon fameux traité de libre échange avec ma bonne volonté... Je suis un peu émue, je me sens comme liée pour la première fois à une puissance irrésistible, ce qui me fait craindre de n'avoir jamais *voulu* sérieusement.

Première confession de l'année. Résolutions nouvelles, mais plus profondes que sensibles. Je me méfie de moi.....

Lundi 4.

Ce soir, j'ai appris à lire, à écrire et à penser à mes chères enfants; puis j'ai écouté la lecture d'un joli conte de notre ami Laboulaye; il fait bon avec mère!

C'est la fête de l'Étoile. Je vous adore, ô Fils de l'homme, pauvre et mortel ainsi que moi! Je vous adore, ô mon Roi, et je vous aime!

Vendredi 8.

Une visite à ma pauvre infirme et ma leçon du soir à mes élèves de Saint-Joseph ont rendu l'équilibre à mon cœur. Mieux vaut l'espoir que la réalité. Je pousse ce cri à toute heure du jour, et pourtant il est aussi de singulières impressions, qui nous rappellent que nous sommes de la race humaine, éphémère et légère, qui vole...

... Où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Jeudi 14.

J'ai communié ce matin, et j'ai demandé la sagesse. L'Esprit-Saint a résumé sa doctrine; je l'ai écouté. Il m'a dit : de mépriser ce qui passe, d'aimer ce qui dure éternellement, d'oublier le monde et de désirer le ciel, le jour et la nuit.

Mardi 26.

Ce matin, j'ai suivi l'enterrement de mademoiselle Virginie Desmaretz qui, il y a cinq jours à peine, nous entretenait avec tant de bienveillance. Elle a fait le bien dans la mesure de ses forces, en toute simplicité de cœur, et les hommes lui ont rendu à sa mort l'éloge que l'époux et les fils de la femme forte lui donnent en public, suivant les Livres saints.

Sans le Catholicisme, cette âme aurait-elle pu s'élever si haut? Je ne le crois pas. Et pourtant, grâce à son initiative, voilà des enfants de la classe pauvre patronnés et instruits; voilà des femmes de la classe aisée s'intéressant à leur sort, des jeunes filles apprenant à voir et à soulager la misère; cela depuis vingt ou trente ans. Et c'est là l'œuvre d'une vieille fille.

Que Dieu la récompense et qu'il me fasse la grâce d'être aussi humble et aussi bienfaisante qu'elle.

Ce soir, lu pour la première fois la *Jeanne d'Arc* de Michelet. J'ai pleuré de saisissement. A part la réalité des visions, je m'aperçois que l'historien est, avec M. Wallon, celui qui comprend le mieux *ma Jeanne d'Arc*. Ce qu'il met en relief est ce qui m'a toujours frappée; ce qui l'attendrit m'a fait pleurer si souvent dans ma vie! Enfin, je suis radieuse. J'en oublie mes grandes peines; je sens une paix naïve et forte m'envelopper l'âme tout entière; il semble que je me suis rapprochée un instant de mon idéal bien-aimé, que je vais l'entrevoir, que j'en suis aimée comme je l'aime, et qu'elle va m'ouvrir les portes de l'éternelle cité où se réfugient tous mes désirs.

Bien sûr, les visions ne dépendent pas de nous, car il me paraît que je devrais en avoir eu plusieurs de Jeanne d'Arc. Il est impossible qu'elle ait autant pensé à saint Michel que moi je pense à Elle.

Dimanche 7 février.

Mon étude principale en ce moment, ma grande affaire, est de me posséder.

La distraction me déflore l'âme au moins cent fois par jour. Rien ne m'afflige autant que cela.

Par distraction j'entends, ô mon Dieu, tout ce qui me détourne de vous, bien ou mal; tout ce qui fait trembler mon âme aussi légèrement qu'une aile d'abeille au souffle du vent de mai.

Le meilleur de mon être est à vous, comme la racine est à la terre, et quelquefois même au rocher; mais la surface! Un regard brillant ou sombre, un geste fier ou délicat, un mot, un pli de vêtement, un rayon de soleil sur un toit, mais surtout les yeux et les sourires m'émeuvent toujours plus que je ne le voudrais; c'est faible!

Samedi 13.

C'est la fée ravissante qui m'est apparue aujourd'hui. Elle avait un costume bleu de ciel, et des yeux brillants comme des gouttes de rosée au fond d'un calice de fleur. Je vais lui apprendre à peindre des éventails et des écrans.

Lundi 15.

J'étais fatiguée et morose comme le temps, malgré l'apparition de l'enchanteresse. En fait de peinture sur éventails, elle en sait presque autant que moi, et sur tout ce qu'elle veut apprendre, chaque professeur doit être de mon avis. Vraiment, c'est une jolie créature, du genre de Cléopâtre, naturelle et fine, douce et ardente, intelligente et folâtre; elle semble douée par toutes les fées de ce bas monde; elle me plaît comme une enfant gâtée plaît à son aïeule. Je serais homme que je n'en dirais ni plus ni moins.

Dimanche 21.

Aujourd'hui, voulant reporter son album à madame de G***, j'ai fait apparition dans son magnifique salon. C'est attrayant, le luxe des grands, et ce doit être pernicieux pour la force du cœur. Je pensais cela, et je pensais aussi mille fois sur ma démarche, que je trouvais toute naturelle, ce qui me préserva de rougir et de trembler.

Mais j'aurais pu trembler et rougir, et je m'humiliai doucement de cette faiblesse, en moi-même.

Me voilà déchargée du point noir... Mon dimanche a été bon. J'ai éprouvé quelque soulagement d'esprit; j'étais calme, et je me sentais bonne. J'ai fait ma classe avec joie. Le sourire dans un visage d'enfant

pauvre vaut pour moi le soleil du printemps, et ce n'est pas peu dire.

Lundi 22 février.

J'ai fait mon choix dans les biens de ce monde ; j'ai voué, j'ai *consacré* ma vie à ce que j'admirais le plus ; et plutôt que de me laisser détourner de mon but, je me ferais tuer. Cela est bien sûr, n'est-ce pas, Marie-Edmée ?

..... Mais cette révolution a été lente et grave en moi. Ce n'a pas été un éclair, mais bien un rayon de soleil. Aujourd'hui, je crois toucher au midi, car j'aime plus que jamais, et plus rien d'*unique*. Je préserve jalousement mon cœur de tout sentiment d'égoïsme ; je ne me garde pas pour moi-même, mais pour Celui qui se donne à tous, et cette consécration de tout mon être à l'Idéal vivant que j'aime de la plus grande force dont je sois capable, cette consécration m'incline à me faire la servante des serviteurs de Dieu. Je m'éprends toujours davantage de tout ce que je rencontre de bon, de simple et de petit. Cette disposition me donne un fonds de paix bien précieux dans l'activité de ma vie ; je me vois vieillir sans inquiétude, et mon culte pour la mort se dégage des désirs qui m'assombrissaient tant autrefois.

Enfin, mon Dieu, vous êtes bien doux pour ma pauvre âme en cet instant. Peut-être l'orage va-t-il

revenir! Que votre volonté se fasse, et que mon cœur sache supporter, comme il sait aujourd'hui louer et bénir.

9 mars.

Lamartine est mort!

Quelque chose de moi semble le suivre dans l'autre monde. Oh! que je voudrais savoir ce qui s'est passé dans cette âme à l'heure où elle se sentit

Tremblante, à chaque haleine,
Sur la nuit du tombeau!

Ce poëte, et les plus profonds sentiments de mon cœur, et les déchirements de la mort sont unis dans mon souvenir.

Lundi 12 avril.

..... Je ne suis pas bien sûre si je pense, dans la beauté nette et profonde que je donne à ce mot, mais je voudrais *penser*. Sous la cendre qui m'étouffe le cœur, je veux ranimer l'étincelle que j'y garde encore. Je veux m'élever au-dessus de ce charme printanier qui s'exhale de tous les pores de la terre, de ces brises, de ces champs, de ces parfums, de ces rayons qui m'attendrissent du matin au soir. Je sens qu'il faut dégager la vérité dont j'ai faim et soif; qu'il me faut distinguer sa voix, sa voix! Et cette voix, ô mon Dieu, c'est la

tienne, non pas seulement vague et parlant à notre instinct par une harmonie naturelle qui nous attire au bonheur; cette voix-là est grande, c'est le sens universel et mystérieux de la nature, c'est la cause de la création matérielle, c'est le chant de la Providence. Non pas seulement cela, il me faut plus; il me faut une parole intime qui réponde à l'insatiable désir de mon âme, et qui me paye des sacrifices que je veux te faire à toi, à toi seul.

Pour t'entendre ainsi, ô mon Dieu, je sais que le calme doit s'établir en mon cœur. Je dois rassembler toutes mes forces, me posséder telle que je suis, avec mes plus petites misères et mes meilleures intentions; puis jeter à tes pieds, dans une humilité profonde, cet être infirme à qui seul tu peux rendre la santé.

O Fils de David, fais que je t'entende, que je te comprenne, et que je te prouve, à toute heure et en toute occasion, la force de mon amour!

Dans l'hymne du printemps qui m'émeut et me charme aussi bien que tous les êtres animés, quelle est donc la parole de vie pour mon âme?

J'écoute et j'entends :

La terre soupire et le ciel se dévoile, et du ciel tombent des pluies et des rayons en telle abondance que la terre est rassasiée. Alors, il vient du Sud un vent tiède et rapide qui caresse le sol nu, les branches noires et dépouillées, et la terre émue se prend à frémir et

s'entr'ouvre. C'est l'heure où tout se renouvelle. Voici les bourgeons roses, les amandes vertes du lilas, les fleurdelisés des pousses de seringat, les pâquerettes à petites queues molles et pâles comme des têtes de petits enfants, écartant les tiges de l'herbe. Les violettes elles-mêmes parfument nos sentiers, et le sommet des grands arbres se vaporise sous le firmament bleu.....

Et je comprends.

La nature s'embellit pour devenir aimable; elle aime pour produire; elle produit pour servir, et elle sert pour accomplir sa destinée, qui est de prouver qu'elle aime à Celui qu'elle doit aimer.

Cette loi régit tous les êtres animés, et je ne puis m'en dégager, car je suis une créature aussi dépendante de mon principe que la fourmi ou le brin d'herbe. Et pourtant, de même que la plante la plus infime et l'arbre le plus immense ne produisent pas le même bien dans la nature que l'insecte ou le lion, de même que les animaux ne perpétuent à leur tour qu'une vie instinctive et matérielle, quoique doués de sensations plus vives et plus personnelles que celles des végétaux; de même la race humaine ne peut-elle, en répondant à l'inspiration de la nature, faire autre chose que d'aimer brutalement ou faiblement des êtres de son espèce et de rendre à l'humanité, pour prix de son amour, des créations imparfaites, misérables et éphémères comme elle?

Mardi 13, six heures et demie du matin.

O mon Seigneur! ô Rabboni! tu viens de descendre en mon cœur; il a fait silence, et toute mon âme a entendu la réponse.

« Je t'ai donné l'exemple, afin que comme j'ai fait tu fasses ainsi toi-même. » (Évang. S. Jean, chap. XIII, v. 15.)

Ainsi, je n'ai pas de loi plus sublime à suivre dans l'amour que ta vie même. Où ne l'aurais-je pas cherchée, cette loi virginale et tendre, cette loi de dévouement et de détachement suprêmes, si j'avais eu le malheur de naître avant Toi, ou loin de ton Église?

Dans quel désespoir mon cœur ne serait-il pas enseveli, si j'avais dû, pour suivre la voie de tous les êtres, sacrifier la plus pure flamme de ma vie, ou bien la conserver dans un égoïsme que ma raison aurait taxé de démence et d'orgueil? Ainsi, folie ou malheureux abaissement, voilà de quels abîmes tu m'as sauvée, et Toi seul pouvais le faire. Oh! par quels élans de cœur je te rends grâces!

Rendez-moi plus digne ou moins indigne de votre appel, Seigneur Jésus!

Dix heures et demie du soir.

Le printemps m'enivre de douceur. J'aime de plus en plus mon ermitage; et vraiment il le mérite, surtout

le matin, quand, au retour de la messe de six heures, j'ouvre portes et fenêtres afin de le pénétrer jusqu'au fond d'air et de lumière. C'est l'heure où je frotte, où je balaye, où j'essaye de donner à toutes les humbles choses qui m'entourent le plus de vertu, car je crois avec miss Mary que l'ordre est la beauté morale des choses.

De huit heures à onze heures, qui sonnent présentement, nous avons réuni les gravures et les textes de la seconde livraison, et je vais me coucher contente de moi.

Jeudi 6 mai.

« Veux-tu partir pour Orléans, Marie-Edmée?

— Oh! mère!..... »

Et je me sentis les yeux pleins de larmes, et mon cœur, envahi par un désir immense, battit à se rompre, et je vis passer devant moi tout le cortége du triomphe... Je pressais du pied le pavé de la Grand'-Rue, et je m'appuyais contre la grille de la place du Martroy; je m'inclinais sous la bénédiction du Bossuet moderne; je pleurais d'avance au nom de mon idole, retentissant dans la vieille cathédrale comme un écho de notre délivrance. Bref, je m'enivrai, d'abord à mon insu, puis volontairement, de mon enthousiasme, afin d'accroître le mérite de mon sacrifice, et ce sacrifice, je l'ai fait.

J'aime sentir ainsi battre mon cœur pour un amour digne de lui; c'est une preuve infaillible de ma force de vie, puisqu'elle éclôt en désirs fous, oui, vraiment insensés.

Aujourd'hui, je pense au ciel, l'Ascension m'attire, me soulève, et me navre le cœur en me laissant retomber dans l'exil des fils d'Ève. O mon Dieu, quand donc mon âme échappera-t-elle aux misérables conditions de la vie humaine? Quand aborderai-je au rivage où j'attendrai paisiblement ceux que j'aime?

Samedi 15 mai.

Mort de M. Paillart (1). Il m'a fait du bien. C'est grâce à son encouragement que j'ai résolu de publier ma *Jeanne d'Arc*, et à l'appui de son influence et de son talent d'écrivain que j'ai dû le succès de cette publication. Il s'est intéressé à tout ce qui remplit ma vie : à mes dessins, à mes lectures, à mes enfants pauvres. Je lui dois la connaissance de bien des chefs-d'œuvre et les plaisirs délicats et utiles d'une conversation d'élite.

---

(1) Ancien magistrat, premier président honoraire de la cour de Nancy, et beau-père de ce brave général de la Charrière qui mourut de ses blessures, pendant le siége de Paris.

(Note de l'éditeur.)

Mais ce que je ne puis dire, c'est le tact exquis avec lequel M. Paillart me protégea toujours, les attentions paternelles qu'il eut pour mon œuvre, et comme il savait bien forcer ma réserve hautaine et défiante à livrer quelques-uns des secrets de mon intraitable caractère. Alors il me raillait dans un compliment, ou me dénonçait à moi-même le défaut de la cuirasse par un sourire. C'était charmant à entendre, cette gronderie voilée sous les formes les plus élégantes et les moins familières.

Je crois y avoir gagné la connaissance de quelques-uns de mes défauts.

Donc, merci! Que Dieu vous rende tout ce que je vous dois, ô bon vieillard! Pour moi, qui ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance, je vous offre du moins celle du souvenir, et du meilleur souvenir, de celui qui prie toujours et qui regrette souvent.

Je viens de lire le panégyrique de Jeanne d'Arc par Mgr Dupanloup; j'en sors pleurant comme je ne puis pleurer qu'en face de son bûcher.

Cette guerrière, cette enfant, cet archange, cet être incomparable absorbe tout mon amour. Elle est le seul sentiment immuable de mon cœur. J'ai douté de tout, hormis de sa mission divine; j'ai ri de tous mes enthousiasmes, et plus je vis, plus j'admire, plus je tombe à genoux devant son histoire. J'ai tout méprisé, hormis

sa gloire; je me repens de tous les battements de mon cœur qui ne l'ont pas eue pour objet, et pourtant Dieu sait que les plus violents ont été pour elle.

Dimanche 30 mai.

..... Elle est morte! Elle est donc morte, Jeanne d'Arc!... Et nous croyons à la justice humaine! nous en appelons à la voix du peuple! Nous avons un mot pour exprimer la reconnaissance! Il y avait en ce temps-là des hommes qui se croyaient braves et qui l'ont laissée mourir, et ceux qui l'ont condamnée étaient prêtres de Jésus-Christ!.....

La terre me fait horreur, quand ce forfait se dresse devant moi dans toute sa vérité, au jour de son anniversaire, et j'ai peine à lutter contre le mépris des autorités qui s'empare de mon âme, car il n'y a pas à nier ce fait : les grands sacrifiés ne l'ont pas été par la fureur aveugle et bestiale du peuple, et ce n'est pas un ennemi personnel qui les a poignardés. Non, chaque fois qu'un grand accusé est mis en cause, que ce soit un Socrate, une Jeanne d'Arc, comme lorsque ce fut Jésus-Christ, il y a là un tribunal en règle : des juges, des témoins, des hommes savants et sages, lesquels jugent et condamnent au nom de la Loi et de Dieu lui-même. Au nom de Dieu! Et qui donc vous a rendu plus visible à nos yeux que ces ambassadeurs sublimes, ô Seigneur?

Est-ce l'Aréopage? est-ce Caïphe? est-ce l'évêque Cauchon? Ce sont eux pourtant qui décidèrent à votre place, et qui vont délivrer la terre de Socrate, de Jésus et de la vierge d'Orléans! Quelle infamie!

Mais à quoi sert mon indignation, ma colère? Est-ce que je veux prouver que l'autorité est mauvaise en elle-même? Non, certes, mais elle a commis les plus grands crimes, lorsqu'elle a servi les passions humaines, au lieu d'appliquer la justice impartiale, et je veux m'affermir, au cas où quelque autorité voudrait m'imposer son caprice comme une règle, ou son intérêt comme une loi.

Samedi 5 juin.

Ouvrir ce livre, c'est ouvrir mon cœur. Ce serait vrai pour un curieux, ce l'est cent fois plus pour moi. Mes livres et la nature suffisent à mon intelligence, mais il faut un confident à mon cœur. Cette humaine puissance du sentiment, que je n'ai pas le droit de tuer, m'obsède à certaines heures comme si j'étais le plus vulgaire des enfants des hommes, moi qui ne suis pas Minerve, hélas! mais qui veux du moins être, ou plutôt devenir digne d'être la fille de Dieu.

Alors, comme en cet instant, il suffit d'un nom prononcé, du parfum d'une fleur qui me rappelle une rose de l'année dernière, d'un souffle du vent de l'ouest, d'un soupir qui m'échappe sans que j'en aie conscience,

pour me faire pâlir, comme si quelque serpent m'avait mordue au cœur.

Alors, j'ouvre mon journal, et j'y répète pour la centième fois mon monologue cornélien, lequel dit que j'aime, mais que je ne veux pas aimer.

Dimanche 13.

Qui te peindra, ma fenêtre charmante?

Je viens m'incliner sur ton humble appui de vieux bois imitant le marbre, et si je penche ma tête à gauche pour mieux entrevoir les abords du jet d'eau, les grandes branches de la vigne vierge, encore d'un beau vert pâle, flexibles, mais déjà vigoureuses, me caressent les joues et se glissent dans mes boucles; et moi qui n'aime pas la tendresse humaine, je viens de me surprendre baisant l'extrémité d'une de ces guirlandes qui frôlaient mes lèvres presque amicalement.

Eh bien! oui, je t'aime, ô nature, création de mon Dieu! je t'admire! Je n'ai pas assèz de fleurs, quoiqu'on m'en apporte un tribut quotidien; je ne vois pas assez de ciel, de rayons et d'eau courante, quoique je me promène plus que jamais; non, je n'en ai pas assez pour me lasser, moi qui me lasse de tout; mais je jouis en paix et sans désir de ce que je puis embrasser de toi. Que m'importent les Alpes, l'Amérique ou l'Arabie? j'ai tout ce qu'il me faut dans mon coin du monde pour élever mon esprit vers le pays auquel je retourne.

Lundi 21.

Je suis seule; la pluie cesse, et je rouvre ma fenêtre, presque toujours fermée depuis ce dimanche où j'ai fait ma dernière déclaration à la vigne vierge. J'ai bien envie de recommencer aujourd'hui; car à cette heure où je suis lasse de penser et de me souvenir, je me laisse vivre comme l'eau se laisse couler, et mon cœur se jette sur la première beauté venue, comme un véritable enfant.

Donc, je regarde par ma fenêtre, vers laquelle il me semble que chaque arbuste tend sa branche la plus fournie; les fruits sont noués, les masses de verdure s'assombrissent, l'été vient. Oh! qu'il vienne, et qu'il m'entraîne, et qu'il fasse plus vite que le printemps, car, si la vie est courte, il est des jours trop longs.

Mardi 29.

J'ai assisté aujourd'hui à une ordination.....

J'ai vu d'abord une longue enceinte entourée par quelques familles au complet, aïeux, pères, mères, oncles et cousines, le tout plus campagnard que citadin, plus grossier que brillant, plus triste que joyeux. A l'intérieur, deux longues files de jeunes lévites à genoux sur des tapis rouges. Au fond, l'évêque et les vétérans du sacerdoce; dans l'air, un parfum d'encens et de

cire; puis les accents plaintifs et doucement victorieux des orgues, un quelque chose qui vous remplissait les yeux de larmes et le cœur d'effroi : c'était le sacrifice.

Mais pourquoi ces victimes? En me questionnant ainsi, j'ébranlai mon âme qui retentit comme un instrument oublié et heurté par hasard. Le son fut le souvenir.....

Je me souviens des offices dans l'admirable église de Saint-Nicolas de Port. J'avais quatre ou cinq ans; je ne savais pas dire correctement mon chapelet, mais je tressaillais de bonheur, à l'appel des cloches de la prière du soir. La poésie de mon enfance est là, cachée sous les piliers de cette cathédrale.

Qu'est-ce que l'église sans le prêtre? Il était l'âme invisible de ce beau corps dont la splendeur m'illuminait dès l'aurore. Jeunes victimes, vous êtes ce qu'ont été ces prêtres, vous serez à d'autres ce qu'ils étaient pour moi; grâce à vous, notre Église catholique se pare de la plus suave beauté visible. Merci, oh! merci, au nom de mon enfance, au nom de la beauté!

Puis je vis se dresser devant moi notre saint et vénérable curé de Saint-Sébastien, mort cette année, prieur d'un couvent de Chartreux.

Il y a douze ans de cela! Que de soins, que de fatigues, de leçons et de lumières j'ai reçus de lui! Je lui dois la connaissance de ma religion, c'est-à-dire le seul bien qui fasse accepter la vie en l'éclairant.

Au nom de la Vérité suprême que j'ai reçue d'un des vôtres, merci!

Enfin, de ce jour de ma première communion à celui d'hier, que n'ai-je pas reçu du prêtre! Est-ce donc un homme qui m'a fait tant de bien? — Non, le prêtre n'est plus un homme. Il s'étend là, durant un quart d'heure, sur le pavé du temple, et ce jeune homme, tout à l'heure capable de redevenir un être vaniteux, grossier, obscène ou sottement heureux dans l'oisiveté et le plaisir, ce jeune homme se relève ministre de Dieu. Et ce ministre ne meurt pas; il est partout le même, chaste, pauvre et laborieux, dévoué à tout étranger comme une mère l'est à son enfant. Voilà comment se fait le miracle : — Seigneur, je renonce!

Oh! que tu es belle, ma sainte religion!

Lundi 12, dix heures du soir.

Suivre le cercueil où dort pour toujours une jeune fille de dix-neuf ans; voir la mère, le père et la sœur conduire son deuil; se rappeler que ce cadavre était, avant cette affreuse agonie de dix-huit mois, un des corps les plus beaux que j'aie jamais vus; se souvenir d'un charmant visage animé par des yeux de flamme; se rappeler qu'on a connu cette jeune fille dès l'âge de huit ans; voir un avenir de jouissances et de beauté

enfermé ainsi pour jamais dans un caveau mortuaire; donner une prière à l'âme de la jeune trépassée, voilà ce que j'ai fait aujourd'hui.

Vendredi 23 juillet.

Hier, de sept à huit heures du soir, j'ai été prier et dessiner au cimetière. J'étais seule, tante Pauline et mère devant venir au-devant de moi.

On devrait courir auprès des morts, lorsqu'on aime trop les vivants. Ce n'était pourtant pas l'intention de me guérir qui m'avait fait désirer cette visite. L'anniversaire du 22 juillet m'attirait auprès de cette poussière d'où je suis sortie, et qui fut elle-même le souvenir vivant de mon grand-père paternel.

La mort me magnétisait, me pénétrait, et au lieu de m'anéantir, de m'attrister, de m'oppresser, elle semblait me délivrer d'un poids extrême et me soulever hors de ce monde pour m'emporter ailleurs. Ailleurs? non dans un inconnu vague, mais dans la réalité des biens dont mon cœur savourait en ce moment le charme éphémère. Là où ces ombrages, ces brises, ces chants d'oiseaux, ces fleurs, ces lumières voilées ne m'échapperont plus, à mesure qu'ils me ravissent, ou plutôt dans ce *monde à moi,* je ne les quitterai plus. Car c'est moi qui fuis le soleil, qui me fanerai avant la mort des fleurs, qui me tairai avant

l'harmonie de la terre; les habitants de ce lieu me l'attestent.

Cela est sûr, bien sûr; cela seul est la vérité. La vérité! Qu'importe, ô vérité, que tu te caches derrière un fantôme! c'est toi que je veux étreindre en me précipitant vers lui.....

Mercredi 4 août.

Dieu est admirable dans ses saints. On parle encore des hommes de génie; de temps à autre, une intelligence éclaire leur vie au fond de leur tombe; mais de cette éphémère vision, que reste-t-il? Pour moi, rien que d'avoir fixé quelques instants la figure de ce moine, à la lueur de l'anniversaire de sa mort, qui eut lieu il y a cinq siècles, je suis éclairée, fortifiée et heureuse.

Le souffle de saint Dominique a rafraîchi mon âme, sans la délivrer de ses devoirs; je me retrouve dans la sphère élevée, lumineuse, où j'ai puisé ma première force d'amour; je me sens patiente et dévouée pour ceux que j'aime.

Ce soir, je suis retournée au cimetière. Après avoir prié sur les tombes de famille et sur celle de notre grand et saint général Drouot, à qui je vais demander une bénédiction pour notre Lorraine, je me suis assise, et j'ai dessiné la nuit qui tombait sur les saules et sur les croix.

O mort! levier puissant de l'âme; toi, le dernier

effort du courage; toi, l'épreuve suprême; toi, sur qui j'appuie ma faiblesse, et dans les bras de qui j'aspire à tomber, à l'heure et au jour de Dieu! mort, c'est ici que je viens te connaître; dis-moi tes secrets, familiarise-moi avec ton effrayant visage; apprends-moi, je t'en prie, à vivre uniquement pour ne pas te redouter.

Samedi 7.

Que de confidences, que de fleurs de l'âme, belles, pures et fraîches, jetées chaque jour sur mon chemin, moi qui ne regarde jamais à mes pieds! . . . . .

Lundi 9 août.

. . . . . Je suis entrée dans la vie réelle par un court mais douloureux passage, après avoir tout examiné au dedans et au dehors, comme Dante est entré en enfer, après avoir laissé derrière moi mon idéal, ainsi que Dante avait abandonné l'espérance au bord du gouffre. Mais le fond, le vrai fond de mon âme était-il heureux? Non, il n'était pas heureux!... Je l'endormais comme un gênant prophète, et je lui disais: Tais-toi! attends encore, encore un jour, un an; recueille, écoute, médite, et ne parle que lorsque tu seras bien sûr de posséder la vérité. Son jour est venu maintenant; il se dresse dans sa force, et, comme Samson, il brise tout et s'assied sur des ruines.

Il est mon bon génie, ma voix suprême, celle qui, dès l'enfance, m'appelait au désert, celle qui me crie du fond de toutes choses : Exilé, n'oublie pas la patrie! Je ne puis rien contre lui, et pour avoir lutté avec cette force divine, j'ai subi le sort de Jacob. Le jour se lève, je suis boiteuse; mais j'ai conquis la mystérieuse possession de ma gloire future. J'ai vécu, j'ai lutté, et ma nouvelle force me donnera peut-être un nom, c'est-à-dire une place dans les rangs de l'armée du bien.

Qui est-ce qui se penche en moi, qui est-ce qui pleure, qui est-ce qui m'oppresse? C'est le vaincu.

Vendredi 13 août.

J'ai horreur du passager, de l'éphémère dans l'ordre des pensées ou des sentiments. S'il est beau de persévérer, ce n'est pas pour la persévérance seule, ni par orgueil, n'est-ce pas, mon Dieu? mais bien parce que vous êtes immuable et que vous nous appelez à votre ressemblance. Il en coûte à ma pauvre petite âme, si mobile et si inquiète, de s'élargir au point d'embrasser chaque chose que votre providence y jette tour à tour.

Oui, cela est difficile parfois. Ainsi, qu'il serait doux, un jour d'hiver, de fermer sa porte et de s'asseoir au coin du feu avec un ami! L'âme éprouve quelquefois le désir de rétrécir l'horizon autour de ce qu'elle aime le plus; de là naît tôt ou tard la jalousie.

Ainsi qu'il est triste de voir sa demeure en ruine ou de se regarder seul et abandonné, ainsi l'âme repousse tout ce qu'elle aimait vivant et qu'elle voit mort. Ainsi le veut la nature matérielle et par là même éphémère, ainsi ne le veut pas Dieu.

DOMREMY

Jeudi 2 septembre, dix heures du soir.

Ici depuis hier soir. Le sol que je foule est transfiguré pour moi. Il ne reste pourtant rien de Jeanne d'Arc, pas un atome de poussière authentique; rien, si ce n'est l'espace enfermé dans quatre murs et qui l'a contenue. Et qu'est-ce que cet espace? De l'air, de la lumière, autre que l'air aspiré par elle, que la lumière qui éclaira ses yeux. Où la trouver, où la saisir, où l'étreindre? car il me prend, à certaines heures, un désir passionné de la voir et de mourir pour ne plus la quitter.

C'est alors pourtant que je me sens ici plus près d'elle; je crois à la communion des corps comme je crois à la communion des saints. Ainsi que notre premier père, nous sommes tous pétris de la terre natale... Oh! . . . . .

Oh! que je voudrais mourir ici!

BULLETIN EXACT DE MA JOURNÉE. — Levée à six heures.

Le ciel est encore un peu froid d'aspect, mais il se teint peu à peu en rose du côté de l'église, et j'ouvre mes fenêtres pour saluer ses premiers rayons. Je prie, je fais ma chambre; je visite le Musée, qui a subi des réparations (ces fameuses réparations de 1866 que Sœur Gertrude nous signalait dans sa lettre, alors que nous lui demandions l'hospitalité). — Où est-elle, Sœur Gertrude? — Au ciel avec sa sainte bien-aimée. Ce sont elles qui me reçoivent encore aujourd'hui, je le sens... La messe tinte. Ah! quel son de cloche! Il m'entre dans le cœur par toutes les fibres, et je tremble d'émotion. A la messe, où je communie. Puis, au retour, Julie nous sert à déjeuner.

Qu'est-ce que Julie? Elle me l'a confié ce matin, tandis que j'attendais les sœurs et qu'elle pleurait, en me parlant de nos anciennes visites, car elle m'a reconnue, cette bonne Julie! Et moi, ingrate, avais-je remarqué cet atome de petite boiteuse, frêle comme une paille, sensible comme une jeune fille, tendre autant qu'une mère et plus douce qu'un mouton? Elle était la nièce de Sœur Ursule, et servait la maison de Jeanne d'Arc depuis vingt-cinq ans. Pauvre douce vie du temps passé, amère aujourd'hui, fatigue et souffrance, toute l'histoire de Julie est contenue dans le peu qu'elle m'a dit.

Sœur Amélie, la supérieure actuelle, m'a frappée dès hier soir par son accueil aimable sans empressement, et

son regard brillant, intrépide et malin sans douceur, mais sans dureté. Elle est instruite, très-instruite et bien instruite, c'est-à-dire que tout se classe à merveille dans son esprit. Elle sort toute son érudition pièce à pièce avec un tact rare; elle observe ce qui lui tombe sous la main ou sous les yeux avec attention, mais rapidement, de manière à saisir le trait saillant sans les détails inutiles. Son esprit a la hardiesse légère et bienfaisante du chirurgien.

Sœur Clémentine est très-jeune, délicate aussi, mais par nature plutôt que par culture; ses yeux bleus, un peu rouges, ses mains fines et blanches, sa démarche légère et souvent indécise me font craindre que la vie du village ne la fatigue trop; son regard, où l'éclair du sourire s'éteint si vite, est souvent un peu vague.

Les deux bonnes sœurs m'emmenèrent visiter le pierrier de la Pucelle. Après une demi-heure de marche, nous arrivons devant un tas de cailloux plus gros que les précédents; nous grimpons dessus, et nous constatons les fouilles récentes qu'on vient de faire en cet endroit. Ici, la cellule de l'ermite; là, un autel; partout les traces du feu... J'écoute Sœur Amélie faire ses réflexions, et la finesse de son esprit, le bon sens froid et positif de ce caractère m'insinuent peu à peu le sens historique. Un homme du village accourt nous prévenir de l'arrivée de trois hauts et puissants visi-

teurs; il y en a eu déjà vingt-cinq aujourd'hui. Moi je vais dire mes prières.

SAINT-DIÉ

11 septembre.

Ici depuis hier soir.

Je n'ai pu continuer à écrire, à Domremy, parce que je sentais beaucoup trop. Je vivais dans la nature, dans le ciel, et peu dans mon esprit, cette froide cellule ornée d'une tête de mort campée sur la colonne de stylite où j'apprends, entre quatre murs, à discerner le mal du pire, le bien du mal et du mieux.

En résumé, j'ai beaucoup appris durant ce voyage, et je me sens un peu meilleure. Le pittoresque ne m'a pas manqué; il eût été curieux à décrire, mais j'ai tout laissé me suivre comme une volée de papillons... Tout! je me trompe. Voici des riens que j'ai expédiés à mère, et que je vais recopier ici, pour garder souvenir de ce pèlerinage, couronné d'étoiles et couvert de la poussière des grands chemins.

— *Écrit en chemin de fer, tout en regardant le paysage, et dans les entr'actes d'un opuscule de L***.*

« 1er septembre, Frouard, onze heures et demie.

» La petite fille qui dormait à mes côtés s'éveille au nom de Jeanne, prononcé par sa mère, et je lui souris, comme bien tu penses.

» Un vis-à-vis me survient: c'est une jolie dame; elle a des yeux séduisants qui m'épouvantent, quand je songe aux victimes... Tu vois, mère chérie, que les impressions auxquelles j'échappe et celles que je vais chercher me hantent de droite et de gauche; je ne trouve pas dans la belle nature un apaisement complet. Le panthéisme de Wichnou m'a gâté l'Éden de ce côté-ci. Or sus, Marie-Edmée! plongeons dans notre élément, ouvrons la pochette rouge et le livre blanc; méditons avec le Maître jusqu'à ce que la station survienne.

» Fontenoy! — Le fait est que Louis XIV est mort, et qu'il y a toujours de l'herbe où son cheval passa. Mais, ô Wichnou, ce n'était pas tant le fils de Louis XIII que l'idée de la domination qui fit ce grand orage dont l'écho nous renvoie le tonnerre à travers l'histoire... Et que ferions-nous, bon Dieu, si nous en étions réduits à ne vivre que de pain, à ne voir le Grand Tout qu'au milieu d'une pâquerette? Nous ferions ce que fit Wichnou, et nous serions très-heureux peut-être; mais je doute fort de ce bonheur, et j'aime mieux rouvrir mon livre, non sans t'avoir embrassée mille fois, mère chérie. Pardonne-moi mon pathos, et crois bien que

je t'aime, après Dieu, mille fois plus que le Grand Tout.

» Pagny, midi et demi.

» Arrivée ici, l'affaire se complique. C'était le train de six heures qui trouvait une correspondance menant à Vaucouleurs, vers Domremy! Heureusement qu'une dame et sa fille, allant au même endroit, attendent une voiture, et m'offrent de la partager avec elles.

» Vaucouleurs, hôtel de Jeanne d'Arc, quatre heures du soir.

» Arrivée ici, moyennant deux francs, plus vingt centimes ici, vingt-cinq centimes là, des sourires à droite et à gauche, le tout pour attendre un nouveau Charybde ou un nouveau Scylla. A la poste, on me demande huit francs, et l'on m'impose un conducteur sourd comme un pot et un peu braque. La dame qui s'est érigée contre mon gré en *patronnesse de moi* se met en quête avec beaucoup d'obligeance pour me trouver ce que je demande fort énergiquement, savoir : quelque voiture à partager, ou d'honnêtes gens avec qui partager ma grosse place de huit francs et les périls que j'encours. La susdite dame, n'étant pas d'ici, ne trouve personne d'assez intelligent pour comprendre ce qu'il me faut. Enfin, voilà qu'on me procure une voiture vernissée, élégante, et le monsieur qui la conduit. Il a l'air bon, ce mon-

sieur, mais il n'est pas assez vieux et il est trop seul pour mériter ma confiance; il ne me semble bien disposé que pour mes bagages, sans doute parce que son intelligence se tourne vers l'embarras, comme l'aiguille vers le pôle. Enfin, les gens qui me sont dévoués prétendent que j'ai une chance merveilleuse; et d'ailleurs le monsieur, calculant ses places à donner, parle d'un enfant qui doit en occuper une. Je suis brave, tu le sais, et pour preuve je dis un *Ave, maris stella;* puis je fais apporter ma caisse, et j'entre dans l'hôtel. Là, je me fais servir un verre de sirop dans une chambre où je m'enferme, où je fais ma toilette, et d'où je vois harnacher *ma voiture*. Donc, ce soir je serai à Domremy, où l'on me déposera en passant.

» Comme la poste de Coussey est au delà, ce griffonnage, jeté à la boîte, te dira que mon mo nsiur pousse la complaisance au delà de mon but.

» Mille baisers de ta fille, que Dieu protége, cela est visible : 1° les dames à Pagny; 2° le marchand forain ici, car c'est à la foire que je dois cette chance; 3° la complaisance que l'on a partout pour moi malgré mon voyage à l'américaine. Qu'on m'appelle madame ou mademoiselle, je vais, je viens, et mon poignard ne dégaine pas.

• Toujours à Vaucouleurs, cinq heures du soir (même lettre).

» Mais je ne resterai pas ici, oh! certes non! Voilà qui t'édifiera sur mon esprit de conduite, sur ma chance, qui n'est autre chose que l'*incognito* de ta bénédiction maternelle, et sur les misères inséparables de la condition de voyageur, même quand on a une bourse dans sa poche et tout plein de bravoure au cœur. Écoute mon histoire, mère chérie :

» Quand j'eus paraphé le chapitre au crayon que tu viens de lire, je fermai ma lettre, et j'allai attendre la demie de quatre heures dans l'église, où, sans tirer les verrous comme ici, je me sens chez moi. J'ai bien prié pour tous ceux que j'aime et pour arriver à Domremy sans avoir dégainé; car, pour être brave comme un lion, je n'en suis pas moins douce et prudente. Donc, j'ai prié mes saintes de faire plutôt un miracle que de me laisser courir l'ombre d'un danger. Le miracle se fit, car, ayant regagné ma chambre (un taudis sans chaises, où il y a huit tapis et une toilette en marbre blanc), et ayant jeté sur ma voiture un regard de propriétaire, à l'endroit où j'avais vu ficeler mon bagage, je tressaillis, en apercevant ma susdite caisse à terre et la voiture gonflée par autre chose. Évidemment j'étais abandonnée. Alors jentendis une voix sous ma fenêtre. Cette voix disait :

» — Je ne sais pas comment il fera, mais il sera joliment gêné!

» Et je vis un grand, beau et sot garçon de l'hôtel qui m'abrite, lequel garçon parlait à une mince et pâle jeune femme qui me semblait être une ouvrière aisée, veuve et voyageuse. Alors je poussai ma persienne, et je hélai doucement l'individu :

» — Eh bien! qu'est-il arrivé à ma caisse?

» — Dame, le monsieur qui vous avait offert une place est très-embarrassé, parce qu'on lui a apporté de la marchandise, et que votre bagage est trop lourd.

» Vite je descends, et j'interpelle poliment la jeune femme et hardiment le sot Adonis :

» — Vous partez, madame?... — Avez-vous encore une voiture libre, monsieur?

» La jeune femme va à Neufchâteau avec son petit garçon. Elle voulait partir à huit heures du soir; elle devance son départ à cause de moi. Je lui donne de trente à trente-cinq ans, et elle a un enfant : quel mentor parfait! Je l'ai tirée des griffes de l'Adonis, qui lui demandait quinze francs pour son voyage. En marchandant avec ténacité, esprit, fermeté, audace, j'ai gagné... un franc! Quel triomphe!

» Mon premier monsieur est survenu pendant l'affaire; il s'est confondu en excuses, et je crois vraiment qu'il aurait pilé sa marchandise pour avoir le plaisir de faire route avec une si belle parleuse. Mais moi, j'ai redou-

blé de politesse, et je l'ai remercié d'un air d'autant plus satisfait que ce monsieur m'exhibait mes compagnons de route manqués, au nombre desquels il n'y avait pas de compagnes. Décidément, je crains bien que ce ne soit un vrai commis voyageur, y compris la chaîne d'or, et, sauf la faconde et l'aplomb, il avait donc des chances à l'honnêteté; mais ses amis, mais les haltes qu'il devait faire!.....

» O mon étoile sainte et sublime, je te bénis!... J'ai été acheter du papier, de l'encre et une enveloppe pour te conter le tout avec grand détail. Bénis Dieu avec moi, mère bien-aimée. Je payerai cinq francs; par le courrier, il m'en coûterait quatre francs cinquante, et je ne serais pas sûre de trouver une place, à cause de la foire de demain. Tout est donc pour le mieux.....

» Quelques minutes après, une jeune fille, assise au fond d'une voiture qui roulait sur le chemin de Vaucouleurs à Domremy, admirait la nature, tout en serrant son *waterproof* sur son cœur, à cause du vent du soir. Quand elle eut assez contemplé les tons chauds et vigoureux des forêts, la ligne amoureuse du fleuve qui se dessine à travers la plaine par un épanouissement de végétation, les ondulations vaporeuses des collines, les carrières béantes et les sentiers fleuris, la voyageuse regarda le fils de sa compagne. Il pouvait avoir de dix à douze ans, une petite sacoche passée en sautoir et de gros yeux vagues, et il était enfoui à la

droite de Marie-Edmée et à la gauche de sa mère. La petite veuve était en chapeau; elle ne parlait guère, et lorsque j'eus appris qu'elle était dans le commerce, lorsque j'eus compris qu'elle allait faire un grand voyage, je reportai mon attention sur les deux voyageurs du devant. L'un était une paysanne, l'autre, l'Adonis de l'hôtel. Eh bien! il était beau avec sa blouse et sa casquette en toile blanche. J'étudiai longtemps ce profil grec, cette silhouette élégante, ces gestes harmonieux et la couleur italienne de ce teint doré, de ces cheveux noirs et de ces yeux bleus, pour conclure ainsi : Qu'est-ce que le corps, sans l'âme?

» La nuit vint, et je m'assoupis jusqu'à ce qu'un vent frais, s'engouffrant dans mon voile, m'eût éveillée. Alors, je vis se dresser comme un doigt noir sur l'horizon :

» — Domremy? m'écriai-je.

» — Non, mademoiselle, c'est Greux, mais Domremy est à quelques pas.

» Et la voiture roule entre deux haies de chaumières sombres et basses. L'église est au bout. La statue de Jeanne d'Arc se détache du mur, et semble se pencher vers moi. Je la salue d'un élan d'amour passionné. La voiture s'arrête, et moins d'une demi-heure après je dors, à l'abri des grilles qui nous gardent, sous le toit où naquit, en 1411, la libératrice de notre pays. . . . . »

Voici ce que j'écrivais à mère le lendemain 2 septembre 1869, neuf heures du soir :

« Arrivée depuis hier, à huit heures du soir, ayant eu le moins froid possible, et un bon lit pour me réchauffer, et un affectueux accueil pour me donner du cœur. Levée à cinq heures, après une douce nuit, au premier rayon de soleil et au carillon d'une cloche neuve qui doit descendre du paradis. Ici, l'*Angelus* sonne comme une fête. A la messe de sept heures; au retour, déjeuner et causerie avec la sœur, qui parle beaucoup (elle doit en dire autant de moi) et très-bien, et très-savamment, et très-élégamment; bref, avec tant de perfection que je n'ose encore affronter l'énigme de l'hospitalité. Je remets à ce soir, et je vais me coucher, sans savoir si je payerai oui ou non, c'est-à-dire peu ou beaucoup, l'édifice de plume où je dois m'ensevelir. Remontée dans ma chambre, où je me mets à graver, et où je me repose. Un peu avant midi, je vais à l'église. Ici, la prière sort de l'âme comme le souffle de la poitrine. Je rentre, nous dînons en plein air; il y fait si bon, et les visiteurs sont si nombreux, que le dîner se prolonge jusqu'à une heure trois quarts. Je vais visiter M. le curé, et je trouve un simple, doux et fin vieillard, dans une humble maisonnette. Il me parle de mes études. — Car, me dit-il, vous n'êtes pas venue sans intention? — Et moi : — Non, monsieur

le curé; je viens croquer le pays. — Alors, vous resterez au moins quatre ou cinq jours? Comme je lui ai écrit que mon intention était de rester une huitaine et plus s'il était nécessaire, tu comprendras, mère, que cette question machiavélique me jeta un nuage sur les yeux. La sœur, qui est fine aussi, mais extrêmement polie, met un gros poids dans mon plateau pour me rendre l'équilibre, en disant : — J'espère bien que mademoiselle restera pour la fête? — Et quand, la fête? — De dimanche en huit. Je soupirai en disant un gros : Non, et je saluai mon vénérable pasteur. Au retour, exhibition de la moitié de mon ouvrage à la supérieure; mais un résumé tel que ce bulletin ne peut te donner, mère chérie, le compte rendu d'une séance pareille. Néanmoins, l'ouvrage plaît à sœur Amélie. Elle me parle des fillettes de Domremy, et bientôt on m'annonce que j'ai déjà quatre modèles qui m'attendent au jardin. Je joue décidément le rôle d'Assuérus. Mais, ô terreur! elles ont mis leurs habits de fête! Un grand artiste rugirait de désespoir; moi, je souris aimablement, disant qu'on est trop belles, et qu'il faudra revenir me voir demain, au saut du lit. En faisant cette leçon, je dessine deux jolis minois, qui sont affreux sur mon papier; après quoi, nous partons en campagne avec les sœurs. Nous arrivons au pierrier qu'on a fouillé récemment. A cet endroit, un peu

plus bas, fut le hêtre fatidique, la chapelle, l'ermitage. C'est ici que les *voix vibrèrent,* comme la mienne en cet instant. Vis-à-vis de nous s'étend la colline appelée le mont Julien, parce que l'empereur de ce nom y posa le pied. Le sol en est brûlé, comme si les empereurs avaient quelque privilége diabolique, et la tradition y distingue une éminence où le César faisait pendre nos aïeux récalcitrants. Ces souvenirs-là ont une douceur encourageante pour les sujets des rois. Retour, prière, souper, et je saute au lit, en pensant à toi, mère bien-aimée. »

« 3 septembre, huit heures du matin.

» ..... Je sors de la messe et du déjeuner, durant lequel j'ai déjà vu et causé beaucoup. La sœur supérieure a le génie historique, fait de la médecine, et converse d'une manière remarquable. C'est une femme essentiellement pratique, mais qui descend volontiers au niveau de ces grands enfants qu'on appelle d'ordinaire poëtes ou artistes. Elle m'infiltre le sens de la réalité d'une manière inquiétante, et néanmoins je n'ose lui offrir de payer mes dîners... Cela me chassera sous peu.

» Combien doivent coûter ici trois tentes, une pour nous, une pour Moïse, une pour Élie? car tel est décidément mon rêve. Il n'est peut-être rien autre chose

que cet instinct de maturité qui fait tomber les fruits mûrs, et qui force les rentiers à se bâtir une maison avec cave et grenier. Quoi qu'il en soit, je me sens prendre racine ici; je tourne à la métempsycose antique. Je deviendrais roseau ou peuplier avec plaisir. Décidément, mère, je suis très-passionnée, mais de la façon qu'on appelle fanatisme, n'est-ce pas? Or, qu'importe!

» J'attends mes petites filles; en les attendant, je vais graver. Le soleil est boudeur, ce matin, mais ta fille, habillée de noir sous son *waterproof*, vient d'avaler une tasse, ou plutôt une soupière de café. Ainsi, tranquillise-toi.

» Quatre heures du soir.

» Je vais monter au bois Chesnu avec sœur Clémentine. J'ai croqué une demi-douzaine de fillettes depuis ce matin.

» Le soleil resplendit au milieu du ciel, et les petits moineaux, et le zéphyr, tout embellit mon chemin!

» Je suis partie. Ici et là, je frôle des maisons basses et noires; un jet de vigne ou quelque abricotier les égaye d'aventure; portes et fenêtres s'ouvrent complaisamment pour laisser passer le chat, les poules et la ménagère, ou bien pour me montrer à quoi se réduit le strict nécessaire du confortable chrétien.

» La rue s'élargit, en montant du côté du cimetière.

A ma gauche, le talus se dresse en un mur de terre, émaillé de fleurs et de fruits des haies; de grands arbres, un peu tordus, les abritent, de distance en distance. Je partage leur ombre bienfaisante, car il fait chaud, jusqu'à ce que sœur Clémentine me fasse grimper, à travers les vignes, un petit sentier rocailleux comme un torrent. Je monte à reculons pour jouir de mon ascension par le développement du paysage; c'est ainsi que je vis pointer les uns après les autres une douzaine de clochers, les uns éblouissants comme des lances bien fourbies, les autres enfoncés dans l'ombre comme un bec d'oiseau sous une aile. Je me les fis tous désigner par leurs noms, que j'inscrivais sur mon carnet. Pourquoi?.....

» Cette précaution anglomane, que je prenais d'instinct, me fit sourire de moi-même, car je reconnus preuve de l'influence de sœur Amélie sur mon esprit.

» — Et ce plateau hérissé de pierres noires et tranchantes où rien ne pousse, et qui se perd là-bas sous le ciel, quel est son nom, sœur Clémentine?

» — Nous sommes sur le plateau du bois Chesnu, ma demoiselle, et voici le bois, me répondit-elle, en s'éloignant de quelques pas.

» Je me dressai d'un bond, et mon regard plongea dans la direction de son doigt. Il y avait là une haie basse et vaporeuse qui bordait l'immense aridité du pla-

teau, mais il n'y paraissait ni houlette ni auréole, et pourtant... mes yeux se remplirent de larmes.

» — Allons-y, ma sœur, je vous en prie!

» Et sœur Clémentine me suivit durant un quart d'heure de course, à travers les cailloux tranchants et je ne sais quelle bise d'automne qui nous glaçait le visage, en dépit du soleil couchant et du ciel radieux qui nous enveloppait d'une aile bleue.

» Vu de près, le bois Chesnu n'est pas plus élevé que de loin, mais il est plus touffu. J'y veux entrer et n'y vois pas de sentier; qu'importe! je saute le fossé et je m'y précipite à tout hasard; je tombe à genoux sur un lierre et sous un chêne qui se rejoignent et me reçoivent dans leurs bras entrelacés. Que faire dans ce nid, sinon prier et oublier le temps, l'espace, la vie et la mort?.....

» Il faisait nuit lorsque je redescendis avec sœur Clémentine; j'emportais un rêve de plus qui m'a fait comprendre le ciel; en ce pays où le passé et l'avenir s'embrassent, où l'on verra ceux dont on baise les traces ici-bas, où l'Être unique, la Source intarissable nous apparaîtra et nous désaltérera. »

« Domremy, 5 septembre.

» Ceci est pour te dire que j'arriverai mardi 7 à Saint-Dié, étant partie par le train de quatre heures. Je viens d'écrire mes dispositions à tante Pauline.

» Il est vrai que tu me manques beaucoup, mère chérie, et il est vrai aussi que, malgré l'amabilité exquise et digne de sœur Amélie, je sens bien que je pourrais abuser de l'hospitalité. Voilà mes deux épines, hormis quoi, je suis au ciel, ou peu s'en faut. Mais il faut savoir échapper au bonheur avant qu'il nous échappe. Je me prends donc, je me ramasse cœur, esprit et forces, et je vais jeter tout cela, et ces paperasses, dans le courrier qui part demain pour Commercy. J'irai jusqu'à cette ville, et mardi soir je te dirai pourquoi.

» Mes dernières minutes sont précieuses; il me reste cent courses à faire, mille coins à revoir, le cimetière à visiter à cause de sœur Gertrude et sœur Ursule, et puis les visiteurs à éviter, car il en vient quelquefois qui me reconnaissent et me font bavarder. Le ciel me gâte. Tout est lumineux, doux et parfumé autour de moi; merci, ma bonne mère, de m'avoir donné une si belle page dans ma vie. Je t'embrasse de tout mon cœur qui t'aime toujours, toujours plus! J'envoie de bons baisers à ceux qui t'entourent et que je me réjouis tant de revoir; puis, je vais terminer un dessin de la vieille statue que la sœur me demande.

» Au revoir! Salut à Gérald, s'il se souvient de sa sœur; sinon, non. Ta fille très-heureuse. »

Je sortais d'une maison ouverte sur la rue, où le frais minois d'Angèle m'avait attirée. J'avais mangé

des noisettes avec son frère qui avait mal au pied et que j'observais, pour en faire mon *Simon Musnier* (1). J'avais causé avec sa grand'mère et chauffé mes mains au grand feu qui cuisait le souper de la famille. C'était au coucher du soleil, et j'avais le cœur à l'aise. Au lieu de retourner à la maison, je montai le village. Là, je rencontre une bande de fillettes de trois à six ans. Nous nous connaissions, grâce à mes bonbons et à mes portraits.

« Bonsoir ! Où vas-tu, madame de Paris?

— Je vais au cimetière, petites. Bonsoir !

— Nous allons avec toi, veux-tu?

— Je vais prier le bon Dieu pour sœur Gertrude et pour sœur Ursule; si vous voulez être sages, je vous emmènerai.

— Emmène-nous ! »

C'était gentil de voir ces petites têtes se presser autour de moi. Toutes les fillettes que nous rencontrions se joignaient à nous; elles *marchotaient* en soufflant un peu, car nous gravissions le sentier menant au bois Chesnu. Angèle finit par demander qu'on la porte, et je la prends dans mes bras, tandis que je passe à Marie Viardin mon sac de voyage et mon album. Le petit ange tourne ses bras autour de mon cou et me

(1) Ce frère d'Angèle est aujourd'hui sergent-fourrier dans la compagnie du capitaine Gérald. *(Note de l'éditeur.)*

regarde au fond des yeux, comme si elle voulait voir mon âme, tout en me disant des câlineries. Un autre brin de fillette s'empare de mon manteau, à droite; sa sœur fait de même, à gauche; une troisième tient ma robe par devant, une quatrième est sur mes talons. On babille, on m'interroge, on baisse les yeux, à mesure que l'on approche du grand dortoir..... .

Il m'est resté de cette promenade un instinct d'amour maternel. Cette enfant dans mes bras, ces têtes blondes et brunes, à l'aile de mon manteau; le *Pater* que nous avons dit, à genoux sur l'herbe d'une tombe de religieuse, mère des intelligences de deux générations de femmes; les sourires et les caresses un peu timides de ces enfants; tout cela m'a fait éprouver quelque chose de tendre et de fort qui m'a prouvé que je ne suis pas incomplète. Ce je ne sais quoi m'est resté dans le cœur. Il éclaire l'amour de ma bonne mère pour me le faire mieux apprécier; il échauffe mon cœur, il attendrit ma voix et mon regard pour tous les petits enfants.

Le curé de Domremy vint voir l'artiste, il bénit mon intention; il paraît vraiment s'intéresser à ma légende.

Le lundi, je courus partout. Je stationnai au bord de l'eau, dans l'église, où je copiai les saintes, où je fis bénir mon chapelet et ma bague, dans la sainte maison, dans le musée, chez la mère d'Angèle, chez

M. le Curé. Enfin, voici six heures; je ficelle ma caisse, je supplie sœur Amélie de me dire ce que je lui dois : grande lutte qui n'aboutit qu'à me prouver ma sottise, et je m'élance vers le courrier. O douleur! il est rempli. Que pensera tante Pauline? que dira mère? N'y a-t-il pas une voiture de libre?

On me dit que je partirai demain; j'en prends mon parti et je dors une fois de plus à Domremy.

Le mardi 6 septembre, à six heures du matin, voici ce que j'écrivis à mère, au cas où quelque embarras nouveau surviendrait dans mon voyage :

« Hier soir, contre son ordinaire, le courrier de Neufchâteau était plein comme un œuf. Donc, j'ai remis mon départ à ce matin, en passant par Neufchâteau. De là à Toul, de là à Nancy, de là à Saint-Dié.

» Mais au cas où je serais encore déçue ce matin, je prépare ce mot qui te dira que j'existe et que je suis soumise à toutes les incertitudes qui menacent un voyageur en chemin de fer.

» Ne m'attendez plus, chères excellentes personnes; j'arriverai comme un voleur ou comme un oiseau. Je me réjouis de vous revoir, ce qui n'empêche pas que je quitte Domremy avec une très-grande peine. J'y ai pris racine, et l'on commençait à me cultiver si bien que je me croyais en terre natale. Raison de plus pour me sauver, car j'ai peur des paradis ter-

restres. Je crains de perdre celui où il n'y aura pas de serpent. »

Ledit billet cacheté, je le mis dans ma poche et, suivie des bonnes sœurs, je courus attendre le courrier au bas du pont, en face de l'église et de la maison. Le courrier vint, il était vide. Je me glissai dans un coin.

Voici un chiffon de papier où j'écrivis le même jour, à propos de cet instant du départ. Je vais le consigner ici, en compagnie d'un certain livre que j'ai lu à Saint-Dié et qui exprime cent mille fois mieux que je ne saurais le faire ce que je pensai dans ma patache, en contemplant ce cher village que je quittais avec un vrai déchirement de cœur.

Récit de mon départ de Domremy et de mon retour à Nancy, écrit dans l'auberge de Soulosse, de deux à quatre heures du soir, le 6 *septembre* 1869.

Au revoir, bonnes sœurs!... me voilà partie.

Le soleil fraîchement levé poursuit l'ombre à travers les bouquets de peupliers et de saules; il frappe le mur blanc de l'église et il y trace avec énergie la silhouette de Jeanne d'Arc. Elle me montre le ciel. Est-ce donc là seulement que nous nous reverrons, ô ma sainte bien-aimée? Ta bouche entr'ouverte me crie-t-elle encore le cri de ton départ? *Ad Deum!*

Eh bien, moi aussi, je me fie à mon Dieu, partons! toi à ta splendide carrière; moi, à l'humble et heureuse part qui m'est destinée. Je tourne le dos à la ville où l'on m'emporte, et de si loin que je peux, je regarde ton village, ma chère oasis. Les brouillards montent et dévoilent tout le fourré du bois Chesnu qui se colore par-ci par-là d'une teinte d'épi mûr; mais la vallée garde ses tapis verts, tout semés de grosses bêtes qui semblent à peine des points sur des *i*. Je cherche le pierrier du regard. Hélas! il y a tant de pierriers et pas un ange pour me montrer le sien!

Domremy s'enfonce peu à peu comme un oiseau dans son nid. Oh! que j'ai été heureuse dans ce nid-là!

« Nous n'avons pas le droit de nous arrêter plus » d'un jour au bord de notre route. Le ciel nous » condamne au travail... Moi, plus qu'un autre, je » suis condamné à accomplir un dur pèlerinage. Il » est dans le repos des délices infinies, mais nous ne » pouvons pas nous endormir dans ces voluptés, car » *elles nous donneraient la mort*... Elles nous sont » envoyées en passant comme des oasis dans le dé- » sert, comme un avant-goût du ciel. Mais notre » patrie ici-bas est une terre inculte que nous sommes » destinés à conquérir, à civiliser, à affranchir de la » servitude. Je ne l'oublie pas, et déjà je me remets » en marche, souhaitant que la paix des cieux reste » avec ceux que j'aime. » *(Fragment de L...)*

..... Je ne vois plus que la Meuse. Elle, du moins, elle coule toujours au même endroit. Je te salue, ruban limpide comme le firmament et l'étoile; tu m'offres seul une image de l'absolu. Tu es, toi qui, dans l'instant même, fuis mon regard sans laisser de place vide. Quand on te détournerait de ton lit (ce qu'on ne fera jamais), tu serais encore et longtemps de l'eau. Ta forme ne peut changer comme celle de la colline. On t'enferme, on ne te déguise pas comme la terre, et nous te retrouvons partout simple et pure, comme nous retrouvons notre âme, en frappant sur notre cœur.

Béni soit mon Seigneur, pour notre sœur l'eau qui est humble, précieuse et chaste!

..... Le château de Bourlémont est vaillamment perché sur une colline assez élevée. De là, jadis, les seigneurs pouvaient surveiller le pays, à peu près comme les magisters surveillaient leurs élèves, dans le bon temps où la férule aidait la mémoire et ouvrait l'esprit. Mais sœur Amélie m'a dit que les anciens seigneurs de Bourlémont étaient aimés de leurs vassaux et passablement honnêtes, si l'on en croit la légende :

Un des barons de cette illustre race, fait prisonnier par Saladin, revint chez lui dans l'espoir de se procurer une rançon. Son espoir fut déçu; il retourna se constituer prisonnier de nouveau en Palestine. Le Grand Turc fut ému, car il embrassa l'honnête baron,

et il lui rendit la liberté sans plus de caution. De ces bons seigneurs, il reste un beau château, et peut-être un héritier, qui est, je crois, le prince d'H***. C'est là un titre fort honorable sans doute, mais de gloire, je n'en vois point ici. La religion, l'épée, l'honneur ont cimenté ce nom de Bourlémont durant des siècles à ce sol fertile et charmant. Passé quarante kilomètres à la ronde, on n'entend plus même ce nom; on ne le comprendrait plus. Et pas loin de là, à l'ombre d'une pauvre église, la vue d'une simple masure fait pousser un grand cri : Jeanne d'Arc!..... Que ce nom traverse le temps et l'espace et qu'il tombe dans une âme, il y germe, et peut éveiller en Pologne une Émilia Plater, ailleurs des héros ou des enfants de Dieu. Qui a fait cela?

Oh! l'idée! grandeur et force de l'idée! fécondité incomparable, je te salue. Je te salue surtout, ô toi qui nous a communiqué l'idée pure, Verbe divin, lumière qui est venue en ce monde et que les hommes n'ont pas connue! O Christ, adorable fils de l'homme, c'est en face de la nature que nous comprenons seulement votre Divinité. Les cités et leur existence factice, nos modes éphémères de jouir et de sentir, nos pensées étroites, nos méprisables systèmes passent et passeront toujours. Qu'importe qu'un pygmée te renie dans leurs murs! nos campagnes subsisteront avec leurs fleuves, leurs vallées, leurs collines et leurs

habitants. La nature ne peut servir de trône qu'à un seul Dieu. O Jésus, Il doit être simple et grand plus qu'elle, et, comme elle, accessible à tous. Et qui donc sera ce Dieu, si ce n'est Vous?

..... Donc, je pensais ainsi dans ma carriole; l'air était doux, le ciel incomparablement pur, et j'arrivai à Neufchâteau.

C'était la ville où je devais payer ma voiture, aller voir un mercier en gros, jadis instituteur à Domremy et auteur d'une vie de Jeanne d'Arc; parler à un libraire quelconque afin qu'il reçoive les livraisons adressées à sœur Amélie. Je m'acquittai de ces devoirs. L'instituteur fut grave, le libraire, homme intelligent et bienveillant, m'offrit lui-même son concours pour me trouver des souscripteurs. Il avait une tête magnifique, un peu celle de mon pauvre père; son magasin était au courant de toutes les nouveautés; enfin, il me semblait être en pays de connaissance. J'achetai deux volumes d'une encyclopédie nouvelle (Histoire du moyen âge, et Philosophie), pour goûter une mie du pain que l'on donne à *mon peuple*. J'allai prier à l'église et y penser à *Elle,* mon étoile, dont l'attraction m'attire au ciel. Puis, j'arrive au bureau du courrier. J'assure et je paye ma place, je recommande ma caisse et, comme j'avais encore trois quarts d'heure d'avance, j'annonce que j'attendrai la voiture là-haut sur la côte qu'on voit d'ici.

« Oui, madame, soyez tranquille, on vous prendra au passage. »

Pour être plus tranquille, je me fais encore affirmer par deux voituriers que je suis dans le bon chemin, et j'y reste assise sur une grosse pierre, dessinant un clocher.

Mon voyage deviendrait un composé de toutes les billevesées imaginables, si je disais ce à quoi je pensais là-haut. Rien de subjectif n'y contribuait. Mais ce fut intéressant, à ce qu'il paraît, car, lorsque j'entendis les grelots du courrier, il fuyait, à mes pieds, sur une autre route que la mienne.

J'eus un instant l'espoir qu'on m'apercevrait, et qu'en montant une seconde côte, visible à l'horizon, on m'attendrait. Je pressai le pas, ce qui ne servit qu'à me précipiter plus tôt dans un régiment que j'étais bien loin de prévoir. Grâce à Dieu, j'étais à pied, et ce régiment était à cheval. Puisque le contraire n'était pas possible, mieux valait cela que l'égalité. Je me servis de mon ombrelle le plus adroitement possible, ce qui ne m'empêcha pas d'effrayer les uns et de faire sourire les autres. Le fait est que moi sur une grande route, par un soleil tropical, sans escorte et marchant contre un régiment de hussards, c'était original. Cela ne servit qu'à me faire penser à Jeanne d'Arc allant à Chinon, ou peut-être même allant, pauvrette et seulette, de Neufchâteau à Toul, faire juger son fameux procès de mariage.

Voilà qu'au milieu des soldats j'avise un gamin leste et fort :

« Cours après la voiture qui monte la côte là-bas, lui dis-je; dis au conducteur qu'il m'attende, et je te récompenserai. »

Mon page s'élance, et je le suis. Il revient rouge, essoufflé et tout joyeux, me dire qu'on ne peut m'attendre, mais qu'on s'arrêtera à Soulosse une demi-heure, et qu'en me dépêchant, j'y peux arriver. Je lui donne une pièce pour sa peine, j'ôte mon *water-proof,* je soupire et je prends mon parti de marcher sans espoir. Je ne rencontrai qu'un berger sur ma route; il me dit que je n'arriverais pas à Soulosse avant une heure et demie, ce qui fut vrai.

Pour me distraire, je me mis à chanter des cantiques à Jeanne d'Arc; cela ne m'empêcha pas de songer aux dangers qui hérissent les voyages et surtout les voyages des voyageuses. Par exemple : — Si quelque voleur sortait du bois qui est à ma droite? — S'il y avait un chien enragé dans ce fossé? — Si un fou furieux me donnait un coup de bâton? — Si quelque jeune officier m'offrait son bras pour me protéger? — Si une veine de mon cœur se rompait? — Si j'avais une extase, ou si je me donnais une entorse?.....

Eh bien, malgré toutes ces hypothèses, il me fut impossible d'avoir peur un seul instant, preuve que je suis une pécheresse endurcie.

Ce groupe de toits qui remplit un des creux de la vallée et ce joli clocher si bien perché là-haut doivent s'appeler Soulosse; et là-bas, ce point qui remue sur la côte, c'est ma voiture, elle part; je suis perdue, c'est dit, et j'en suis consolée.

J'arrivai donc en philosophe; mais comme je mourais de soif, de fatigue et de chaleur, j'avisai l'auberge qui se trouvait à l'entrée du village.

Un gros homme roux était sur la porte. Je lui contai mon histoire très-brièvement; il alla chercher sa femme pour y comprendre quelque chose, et quand il en eut obtenu la permission de parler, il me répondit. Alors je sus : 1° que pour un empire on n'attellerait aucun cheval à aucune voiture pour me conduire à Toul; 2° que le courrier venant de Toul repasserait à quatre heures du soir; 3° que celui retournant à Toul passerait à six heures; 4° que l'on consentait à me faire une omelette.

Après m'être lavée, peignée, bouclée, brossée, je mangeai mon omelette, et grignotant un morceau de pain pour mon dessert, je dressai mon plan de conduite. Mon sort se compliquait, à la pensée qui venait de m'envahir. Si le reste du régiment arrivait tout à l'heure à Soulosse et s'il y campait, on aurait bien le droit de me prendre pour une aventurière. J'appelai l'aubergiste :

« Combien y a-t-il de kilomètres d'ici à Toul?

— Trente-cinq. »

Impossible d'y atteindre à pied avant la nuit! Mais je ne pouvais supporter l'idée de coucher dans cette auberge, au cas où elle serait envahie par un régiment. Je me dis qu'il fallait me gagner quelque brave femme du village, et, dans ce but, je fouillai du regard toutes les huttes habitées par de bonnes vieilles. Quand j'eus bien causé avec une jolie petite fille, que je l'eus séduite par mes sourires et une médaille dorée, je me décidai à gravir la charmante colline, au sommet de laquelle mon aubergiste m'avait conseillé d'aller dessiner le pays, en attendant mon courrier. Il m'avait dit qu'on appelait cette église Saint-Élophe, et comme j'avais vu la statue de ce saint dans l'église de Domremy, je demandai sa légende.

« Dame! mademoiselle, c'est tout simple. Du temps de l'empereur Julien, il y avait ici un diacre appelé saint Élophe; il convertissait les idolâtres en compagnie de ses sœurs, sainte Épagnotte et sainte Manne; on les a fait mourir, en compagnie d'autres bons chrétiens comme eux. Il y avait sainte Suzanne, saint Eucher et beaucoup d'autres. Quand on eut coupé la tête à saint Élophe, il l'a prise entre ses mains, il a monté la colline, et, arrivé là-haut où vous voyez l'église, il s'est assis sur une grosse pierre qu'on y voit encore. Là, on dit qu'il a prêché et converti des païens; après quoi, il est mort et on l'a enterré. »

O saint Élophe, protégez-moi! Et j'oubliai le régiment, et mon auberge, et mon projet de logement chez la grand'mère de la jolie petite fille... Je vivais du temps de Julien. La colline était déjà campée au-dessus de la rivière. On y montait à travers des fleurs aussi fraîches et sous un soleil non moins brillant. Le diacre, ses sœurs, sainte Suzanne, leur amie, saint Eucher et les autres avaient la même foi, le même ardent amour, la même espérance qui fait tressaillir mon âme, quand je vois une croix, ou quand je prononce le nom du Christ. Ma solitude se peupla d'un seul coup; la cohorte romaine aurait remplacé le régiment de hussards, que je n'aurais pas éprouvé la moindre inquiétude, et je continuai à gravir l'étroit sentier qui m'enfonçait dans la mousse, le lierre et les liserons blancs, comme une sainte dans une niche. Je parvins au plateau sans avoir vu, ni entendu personne.

J'entrai dans l'église nouvellement restaurée, mais qui a conservé sous le badigeon un air de vieille noblesse. On a même respecté certaine légende de saint Élophe que j'ai copiée et analysée durant une heure, après avoir prié de toute mon âme, devant la traditionnelle statue couchée dans le chœur, sans doute à la place où l'on enterra le saint diacre. Ce fut là que je dis mon *Angelus,* au son joyeux de la cloche, sans que le sonneur devinât ma présence et sans que je le visse non plus. J'éprouvais un grand charme à être

agenouillée ainsi, près de la grossière statue de ce jeune Gallo-Romain, l'un des apôtres de mon pays. Ma gerbe de fleurs embaumait la pierre insensible et noire dans laquelle on avait sculpté son souvenir. Les oiseaux entraient et sortaient par les portes entr'ouvertes, après avoir voleté sans crainte autour de nos têtes. En les suivant de l'œil, je m'apercevais, au dehors, que le petit mur du cimetière qui enclavait l'église et lui servait de balcon tranchait en blanc sur le ciel, où se découpait aussi le profil tourmenté d'un grand chêne. On aurait pu croire que la mer roulait en dessous de notre fière colline. Après le carillon de l'*Angelus*, et sauf les petits cris inquiets des hirondelles, je n'entendis rien. Je m'enivrai longtemps de ce religieux silence, mais non plus dans l'église, où l'on ne doit pas rêver. J'étais passée dans le cimetière, et, après avoir visité toutes les tombes, je finis par m'asseoir dans l'herbe, au pied du marbre neuf qui recouvre la tombe du dernier curé, le restaurateur de l'église, le père des pauvres et le ministre du ciel, dans ce coin perdu de notre vieille patrie. A tous ces titres, il me semblait le connaître; mais si je m'assis près de lui, ce ne fut pourtant qu'à cause de saint Élophe. Je venais de découvrir une vieille petite statue, débris de quelque pilier de l'église, qu'on avait jeté là, avec d'autres sculptures très-mutilées. Celle-là était entière. D'un côté, un vieil évêque tenant une crosse; de l'autre, un jeune homme aux longs cheveux,

drapé à la romaine sous une saie gauloise, et tenant un livre ouvert. Évidemment c'était un saint Élophe représenté, avant son supplice, adossé contre son évêque dont il avait continué la mission. Cette jeune tête, moins lourde que la tête coupée, avait un caractère de noblesse, de grâce et d'intelligence qui m'intéressa vivement. Elle ressemblait beaucoup à une autre tête, presque enfouie dans le mur recrépi de l'église. A droite de la porte d'entrée qui s'ouvrait devant moi, deux visages de femme jeunes et doux, à l'expression triste et chaste des chrétiens de la primitive église, se penchaient, à droite et à gauche du jeune diacre.

Assise dans les herbes vigoureuses du cimetière, sous un ciel pur et brillant, ne voyant que les branches du grand chêne noir et le mur bas auquel s'adossaient pêle-mêle les croix vieilles de cent ans et plus, devant la petite crypte qui protége l'énorme pierre où saint Élophe prêcha son dernier discours, je pensai beaucoup, tout en dessinant la statuette double.

Plus tard, lorsque je lus le livre déjà cité, je fus étonnée, saisie en lisant la page que je vais transcrire ici. Il me sembla qu'un ange avait transcrit mot pour pensée tout le poëme que la compagnie de saint Élophe, de sainte Manne et de sainte Épagnotte m'avait inspiré intérieurement sur le sommet de la colline qui fut baignée de leur sang, après avoir été le témoin de leur sainte et généreuse vie. J'embrassais la colline et Dom-

remy dans une même passion, et Jeanne eut la meilleure part dans mon hymne muet.

« O mânes amies, âmes sympathiques! vierges qui avez comme moi marché dans le silence sur les tombes de vos sœurs! vous qui avez respiré ces parfums que je respire et cet astre qui me sourit! vous qui avez peut-être aussi connu les orages de la vie et le tumulte du monde! vous qui avez aspiré au repos éternel et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas!

» O vous, surtout, qui avez ceint l'auréole de la foi et qui avez passé des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux immortel, chastes amantes de l'Espoir, fortes épouses de la Volonté! me bénissez-vous, dites-moi, et priez-vous sans cesse pour celle qui se plaît avec vous plus qu'avec les vivants? Est-ce vous dont les encensoirs d'or répandent ces parfums dans la nuit? Est-ce vous qui chantez si doucement dans ces mélodies de l'air? Est-ce vous qui, par une sainte magie, rendez si beau, si attrayant, ce coin de terre et de fleurs où nous reposons, vous et moi? Par quel pouvoir l'avez-vous fait si précieux et si désirable que toutes les fibres de mon être s'y attachent, que tout le sang de mon cœur s'y élance, que ma vie me semble trop courte pour en jouir, et que j'y veuille une petite place pour mes os, quand le souffle divin les aura délaissés? »

Le courrier me prit en passant, à peine avais-je ter-

miné cette prière. Il m'emporta à travers un charmant pays et plusieurs villages, jusqu'à Toul, où je trouvai un train.

Arrivée à onze heures et demie du soir chez l'excellente tante, qui me reçoit à bras ouverts. Je dors bien, et le lendemain j'arrive à Saint-Dié où je rejoins mère et mon Gérald.

Jeudi 4 novembre, Nancy.

Semaine des morts. Cela viendra bientôt, mais j'ai peine à l'attendre.

« O bienheureuse demeure de la cité éternelle! »

Tout en s'élevant au-dessus de la terre, il faut que notre âme s'y incline encore, et là, comme un miroir fidèle, il lui faut refléter tout ce qui passe sans en rien conserver. Ah! qu'il serait plus doux et plus simple de se tourner uniquement vers vous, pays d'étoiles et de nuages! Mais être homme, et femme surtout, quelle horrible tâche d'équilibre à accomplir!

Oui, tu aimeras, ô mon cœur! mais ici et non pas là, mais plus loin qu'ici, mais seulement jusque-là!

Tu croiras, ô ma raison! mais ce sera à force de poursuivre et de fixer la lumière; mais en fermant les yeux et en garrottant tes ailes, quand la foi te mènera par ce chemin. Je suis lasse, et j'aspire... au repos éternel.

Mercredi 17.

J'ai vingt-quatre ans depuis hier. Je suis une femme par la maturité du cœur, une vieillesse par l'absence du désir, une enfant par la sincérité de la conscience. Je crois en Dieu, j'aime le Christ, et je veux agir pour leur gloire; le tout avec passion. Auprès de ce foyer qui m'anime et me soutient assez pour que je sois heureuse, au milieu des choses incomplètes de la terre, toute flamme pâlit et tout sentiment se calme. Telle est ma nature, et j'en rends grâce à Dieu. Mais, ô nature! il faut te cultiver, et tu me coûtes beaucoup de peine... Quand donc viendra la moisson?

Lundi 22.

Aujourd'hui il m'est venu à l'esprit une idée que je dois à Dieu d'abord, puis à mon bon ange, et que je ne veux pas oublier; c'est pourquoi j'écris :

« Poursuis ton chemin dans la force et la simplicité de ton cœur; bois goutte à goutte la vérité dans l'heure présente qui tombe du ciel pour alimenter ta vie. Dieu seul est ton amour; il est ton espérance, parce qu'il est seul la source où tu dois puiser le bonheur. Ce qui t'inquiète est un nuage; il passera devant le soleil dont il n'aura pas diminué la chaleur ni la lumière, et tu retrouveras cette splendeur et cette douce influence qui sont nécessaires à ton être obscur et froid.

» La *cause!* Mais ton instinct te crie son nom vivant. Les Sages de la terre et ceux qui se disent inspirés de plus haut répètent le cri de ton cœur. O mon âme! pourquoi donc es-tu triste et pourquoi te troubles-tu? Après l'Être, cause suprême, il y a le bien et le mal dont la raison d'être est la loi. Tu la connais, cette loi, tu lui as voué ta liberté et la passion de ton cœur. Fais donc ce que tu dois et laisse faire à Dieu..... »

Et je suis rétablie sur le terrain solide et dans l'air pur de la confiance et de l'amour. Merci, voix céleste et consolante, vous qui parlez à l'âme la plus infime et la plus humble le beau langage dont notre sœur Cécile avait appris le secret dans vos leçons mystérieuses! Merci, voix du silence, voix que notre sœur Jeanne entendit un jour avec l'ouïe, comme tout chrétien vous entend avec son âme!

Jeudi 9 décembre.

Être fidèle à mon journal! Deux avantages : 1° celui de devenir laconique, car j'aurai beaucoup à écrire et fort peu de temps; 2° peser ma vie et la trouver légère. Et, pour cela, être exacte à tout dire et très-attentive à m'observer. Mon intelligence a besoin de clarté; mon âme, et surtout ma volonté, a besoin d'une règle à la fois aiguillon et frein. Il me faut chercher tout cela partout, au dehors et au dedans.....

Seigneur! les enfants mangent le pain à la table du

Père; mais les petits chiens qui errent dans la salle ne peuvent-ils én lécher les miettes?.....

Seigneur, Seigneur, une miette de vérité! Pardonnez à l'orgueil de ma parole. Mon cœur se connaît et se reconnaît bien misérable.

Seigneur, répondez-moi! Le calme qui subsiste au fond de mon cœur est-il un endurcissement produit par l'orgueil?

ANNÉE 1870

Mardi 4 janvier.

Conversation avec X***. Je n'ai jamais rencontré une intelligence qui s'accordât mieux avec la mienne, et je crois bien que si cette personne comprend tout de même que moi, c'est qu'elle doit sentir à peu près comme moi. La liberté et la personnalité sont en elle une passion dévorante.

L'adoration du beau, la recherche du vrai, l'aspiration au bien parfait ne sont pas seulement en elle des manifestations supérieures de sa vie, elles sont *sa vie*. La priver de ce désir immense serait l'étouffer. Quelle grande et belle âme!

Je puis bien le dire, après avoir osé me comparer à elle, car notre ressemblance ne tient qu'au sol qui nous a nourris, à l'air dans lequel nous croissons, au ciel vers qui nous tendons. Le chêne et le roseau sont tous deux des végétaux. Voilà l'analogie. Le chêne est puissant, le roseau est faible. Voilà ce qui les empêchera toujours d'être frères et d'agir en commun.

Mercredi 12.

Il y a deux tristesses : l'une qui nous révèle ce qui nous manque, et l'autre qui nous montre ce à quoi nous manquons. L'une tient à notre nature, et l'autre à notre volonté. L'une fait notre grandeur, l'autre prouve notre bassesse.

Comment naît la première? Je l'ignore, mais je sais bien qu'elle fait souffrir sans impatience; qu'elle adoucit le regard et la voix, qu'elle trompe la volonté, qu'elle attendrit le cœur et qu'elle endort tous les désirs.

La seconde s'agite en nous comme une couvée de serpents; elle nous étreint la gorge et nous inspire un dégoût invincible pour les choses et les hommes, et même pour Dieu; et malgré cela elle nous pousse à la recherche de je ne sais quoi. Elle s'éveille en nous après un excès de n'importe quelle nature. C'est la punition immédiate de l'abus de la liberté.

La première s'appelle la mélancolie et la seconde l'ennui.

Samedi 22.

Je connais maintenant la source de la sympathie que j'éprouve pour le Père Didon. Dès l'âge de dix-sept ans, le Père Lacordaire a conquis cette âme; il lui a révélé le monde que j'ai reconnu pour ma patrie.

Nous ignorons les forces de notre âme; les circon-

stances nous révèlent à nous-même plus que l'analyse la plus subtile ou la critique la plus sincère. C'est cela qu'on appelle l'expérience. Voilà ce qui m'inspire tant d'intérêt pour tant de choses. A cela tient l'ardente curiosité de mon enfance, quand je rêvais de vivre bohémienne et princesse, soldat et religieuse, actrice et fermière. J'aurais voulu incarner mille fois mon âme.....

Mardi 1er février, le soir.

Ma tête s'alourdit et mon cœur se gonfle... Sus, Marie-Edmée! où t'en allais-tu? En Orient, n'est-ce pas?... Je voudrais, je voudrais... allons donc! Est-ce que vraiment tu veux quelque chose autre que mourir dignement?

C'est ainsi que je me relève et que je reprends courage. Je monte au-dessus de tout, et je regarde la réalité de ce qui m'attirait.

O Dieu, Dieu Sauveur, quand vous verrai-je? Quand me dégagerez-vous de ces liens qui m'empêchent de vous voir et de vous approcher? Mon âme est *altérée*, c'est bien le mot. Oui, j'ai soif, et toutes les sources humaines me dégoûtent ou s'épuisent, sans me rafraîchir les lèvres. Ne me dites pas que je les ignore, hélas! Je les connais bien, et ce n'est pas à d'autre qu'à Dieu et à mon ange que je dois de n'être pas empoisonnée .

Mardi 15.

Ma livraison est en retard; pauvres feuillets, où vous en allez-vous?... Ah! puisse un seul de vous tomber sous les yeux d'un enfant, et lui donner aussi pour idéal ma sainte bien-aimée! Que je lègue ainsi à quelque jeune cœur le feu qui dévore le mien, cette flamme de l'enthousiasme qui se ravive, au souffle de tous les grands génies; cette flamme qui me préserve de la glace du stoïcisme et de la fange des épicuriens.

Mon Dieu, que je suis encore jeune! Et pourtant je vieillis, car je commence à comprendre que je pourrais vivre sans mes passions. Il y a des instants où je m'assieds, où je compte mon trésor; pas un sou n'y manque, hélas! oui; mais le filet s'use.

Vendredi 22.

Le cours de M. de Margerie était charmant. Il s'agissait de l'amitié, à propos de Montaigne et de la Boétie. Quelle singulière sympathie que celle de ces deux âmes! On n'y comprendrait rien, on crierait à la fatalité, si l'on ne connaissait que les deux sortes d'amitié dont M. de Margerie nous fit d'abord la juste analyse : Amitié d'intérêt, amitié de sympathie pure; la première qui peut se résumer en deux mots, un

être qui vous aime; la seconde, un être que nous aimons. L'amitié vertu contient ces deux essences, l'utilité et le charme; mais elle leur donne un but élevé qui les développe dans la beauté et la bonté, et les contient dans la juste mesure, nécessaire au perfectionnement des deux amis.

Montaigne, l'épicurien et le sceptique, n'en était pas moins un esprit d'élite, doué de qualités remarquables; mais chez lui, les sens étaient les plus forts, et il est vraiment providentiel qu'un être spiritualiste l'ait approché et en ait été aimé si passionnément.

La vertu vivante et attractive de la Boétie a dû conserver dans son âme les lueurs de religion qui ont éclairé sa mort, après avoir peut-être évité de plus grandes souillures à sa vie. Étienne de la Boétie lui-même a dû gagner beaucoup à cette communication d'âme avec Montaigne. Son penchant au stoïcisme l'eût peut-être entraîné vers la dureté et la froideur, et vers la stérilité intellectuelle et morale qui résulte de ces deux tendances. A cet excès, Montaigne faisait, hélas! une fameuse digue.

Dimanche 20.

Quelle singulière machine que l'être humain! Je suis dans une phase horriblement raisonneuse, à ce que dit mère, et grâce à Dieu, je crois qu'elle a

raison. Mais comment me tirer de là? — En suivant le fil de l'eau? — Cela serait bon, si j'étais certaine d'être sur une paisible et modeste rivière; mais je sens qu'il n'y a pas de rives pour le flot qui me porte. Je puis être sur un océan ou sur un lac, et, si je m'abandonne à l'élément instinctif de ma vie, je puis me briser contre les écueils, ou m'endormir dans une stabilité mortelle.

Vivre d'instinct, moi! mais quel est mon instinct d'abord? — Celui du marbre ou celui de l'aigle? — Je me sens l'un et l'autre. Quelque chose de moi s'harmonise avec tout, excepté *avec la boue,* et encore je comprends que la satiété fasse glisser de tous les plaisirs à toutes les infamies. Je comprends cela depuis que j'ai l'âge de raison.

Pas d'excès, le juste milieu. Quelle règle facile à suivre, si l'on pouvait la définir! Mais cet idéal est relatif à tant de vérités indéfinissables qu'il me semble impossible à contempler clairement.

Oh! le *rassasiement céleste!* Le ciel! le ciel!

Il y a des instants où ce désir devient une passion plus ardente que tout ce que j'ai vu de passionné dans les autres cœurs. Ce cri part de mon âme que tout déchire aux heures de souffrance; il me soulage, et je me sens presque douce, en fermant ce livre où je l'ai exhalé.

Mercredi 2 mars.

« L'ordre est parfait, si l'on aime Dieu plus que soi-même, soi-même pour Dieu; le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même, pour l'amour de Dieu. Oh! que cela est droit, que cela est pur! Toute vertu est là dedans. » (Bossuet.)

Quel admirable commentaire du grand précepte de la loi nouvelle! Quelle règle simple à suivre pour pacifier son cœur, établir son esprit dans la justice et satisfaire toutes les aspirations légitimes de sa nature sans excès!

Dimanche 20.

J'attends, et je me réfugie dans la Providence, comme un enfant dans les bras de sa mère.

Jeudi 24.

..... Allons, courage, mon cœur! bats, palpite, fais-moi trembler, rougir, souffrir, tant que tu voudras vivre; qu'importe si tu ne jouis pas de ce qui passe, si tu palpites cent fois plus fort pour l'Éternité, le Bien suprême et la Beauté!

Samedi saint.

« Où donc avez-vous mis mon Sauveur? Je le cherche, il n'est plus dans le tombeau »... Mon âme ne le cherche

plus dans la mort, car le Christ est ressuscité. Toi aussi, passe par les douleurs, les séparations, les déchirements, puis ressuscite au troisième jour. Mais imite le modèle incomparable; ne te laisse approcher par aucune tendresse humaine : *Ne me touchez pas!*

Samedi 7 mai.

Le mois de la Vierge a perdu sept étoiles. Notre jardin est aussi frais qu'une jeune fiancée. Moi? Moi, je regarde et n'ai qu'un vrai désir au fond du cœur : celui de ne pas survivre à ma belle saison.

Mais ce désir est humain et méprisable; il n'a guère de fortes racines, ô mon Dieu, puisqu'il ne vient pas de vous! Prenez-moi vieille ou jeune, pourvu que vous me preniez à l'heure de la miséricorde; ô mon Père, j'ai confiance en vous!

Finir un livre, cela ressemble à une mort. Et néanmoins, j'ai beau faire, je me crois encore jeune. Vanité! Je ne veux pas relire une seule page de ce livre, avant de le fermer pour longtemps. De quoi l'ai-je rempli? Des débris du printemps et des pailles de la moisson. Rien de marquant, et plus même de désirs pour la terre. Mon cœur est las, non de souffrir, mais de vivre. Voilà donc où j'en suis, Seigneur! Je suis une terre stérile. Seigneur Jésus, envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face du monde.

Dimanche 8 mai.

Saint Michel, obtenez-nous de Dieu le don de Force. Soyez béni pour notre délivrance, et gardez-nous pour l'heure du péril suprême l'invincible espérance de notre sœur Jeanne d'Arc.

Sœur, ange, amie, toi que j'aime de toutes les forces de mon âme; toi qui m'as sauvée de l'esclavage dans la personne d'une de mes aïeules; toi qui croyais à la justice, à la liberté, à la victoire, obtiens-moi quelques étincelles de ta foi, de ton espérance et de ta vaillante charité.

Aujourd'hui, pèlerinage à Bon-Secours; lu en chemin un passage du panégyrique de Jeanne d'Arc par Henry Perreyve :

Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo!

Dimanche 22 mai.

J'ai communié aujourd'hui. Il ne faut rien moins que ce récent souvenir pour effacer celui qui vient de dominer toutes les impressions de ce jour. Mais qu'il y réussit bien! Alors mes yeux humides s'éclaircissent, mon cœur se soulève librement, je respire et me sens envahie par un calme doux et fort qui ne détruit rien sur son passage, mais qui fait place à Dieu.

O Christ! restez là, voyez; à cette place vide, où au-

cune idole n'a jamais pénétré, vous ne régnerez pas sur des ruines, mais sur un chaos dont votre parole seule peut tirer un monde. Jésus, vous êtes ma voie, ma vérité, ma vie! Vous m'êtes vraiment plus cher que tout ce qui m'est cher, et la mort qui me délivrera sera mon plus beau gain.

Lundi 23.

Chez madame d'H***, où j'ai esquissé la chambre mortuaire. Auparavant, tandis que nous examinions ensemble les différentes photographies de son mari, son fils est entré dans le salon. Comme il était en harmonie avec tout ce qui nous entourait!

Jeudi 9 juin.

Aujourd'hui, comme je donnais une leçon à un charmant petit garçon, il m'est venu à l'esprit que ce devait être un bonheur incomparable de chérir, d'élever, de soigner un petit être de cette sorte; cette idée ne m'était pas nouvelle; mais ce qui m'étonna, ce fut de sentir que ce frémissement tendre qui venait de m'émouvoir avait eu déjà d'autres causes. Oui, c'est ainsi que j'aime *tout ce qui m'est cher en ce monde.*

Lundi 13 juin.

Ce matin, le temps est splendide. L'étroit jardin du voisinage, où se trouve ma statue bien-aimée, s'est rempli de roses qui me parfument et s'épanouissent sous les caressants rayons de l'été, et néanmoins je suis triste.

Je m'interroge... Que te manque-t-il? car la tristesse est un vide qui réclame une plénitude. Que te faut-il donc? — En serai-je à cette heure où l'on me dit que j'arriverai comme toutes les femmes? Me faudrait-il aimer? Aimer; mais est-ce que je n'aime pas? Que manque-t-il à tout ce qui me séduit pour devenir des idoles? — Rien, si ce n'est chez moi la volonté de les adorer.

Et comme vous, ne suis-je pas attirée, émue, fascinée par les beautés humaines? Croyez-vous que je n'ai pas éprouvé leur incomparable puissance? Mais jamais, non jamais, elles ne m'ont vaincue; jamais elles ne m'ont absorbée tout entière comme cet attrait fort et doux qui me réclame avec une force dont le paroxysme doit être la mort. Quoi que j'éprouve, je sens que la passion humaine, si dévouée, si pure qu'elle soit, est une déchéance pour la femme; l'autre, la passion divine, nous élève et nous rassasie.....

Mercredi 15 juin.

Se laisser vivre! voilà ce qui me tinte aux oreilles à tout propos de conseil. Mais si j'adoptais ce principe, où en serais-je, moi qui n'ai de vie personnelle que juste ce qu'il faut pour sentir que je suis?

Dix heures du soir.

Qui m'aurait dit ce matin que je me coucherais ce soir au chant de la *Marseillaise*, entonnée sur la place royale de Nancy?... Jusqu'à deux heures, c'est un va-et-vient de nouvelles incohérentes. Survient M. M*** qui arrive de Toul, et qui parle à mère des préparatifs d'outre-Rhin. Mère s'inquiète assez pour que je tressaille à mon tour. Bientôt mon cœur se gonfle de cette marée terrible qu'on appelle un pressentiment.

La Lorraine sera vendue et Gérald peut-être tué, rien que cela! Mais Gérald peut devenir un héros, un Cincinnatus, et la Pologne ressusciter.....

Jusque-là, nous répétons à mère que ce bruit n'est peut-être qu'une ruse nouvelle, lorsque vers six heures je monte dans la chambre, où l'on m'appelle pour me montrer la dépêche télégraphique donnée par notre journal : *Déclaration de guerre à la Prusse.*

Que Dieu nous soit en aide, et qu'il nous pardonne! Oui, qu'il nous pardonne, car nous avons largement

mérité la punition qui s'avance. Plus que les autres crimes, la lâcheté ne se lave que dans le sang... O Pologne, ton abandon crie vengeance!

Le soir, dans la chapelle de Bon-Secours, tandis que mère allumait un cierge, la raison d'être des fléaux historiques, tels qu'une tyrannie, une guerre ou une peste, me tourmentait l'esprit.

L'expiation inerte et inutile est-elle un fait ou une loi du plan divin? Je crois que la douleur, pour la société comme pour l'individu, est destinée à relever la nature humaine en la purifiant, mais à la condition d'être comprise.

Si quelques caractères énergiques réussissent à nous montrer nos fautes, il est clair que le châtiment nous les rendra sensiblement odieuses; nous les fuirons mieux, et nous marcherons plus allégrement vers l'idéal. Sinon..., si la guerre est subie comme un égorgement de porcs, nous reculerons de quelques pas en arrière, et nous arrangerons notre bouge pour nous y rendormir. Plutôt mourir que voir cela!

Samedi 16.

En allant à la messe, je fais comme tout le public matinal, je lis la dépêche dernière. Cette pièce sera curieuse à étudier dans quelques siècles. Puisse-t-elle apprendre à nos arrière-neveux ce qu'il en coûte de dire : Oui, aux gens qui peuvent vous dire : Meurs!

A trois heures, lettre de Gérald. Dieu soit béni! Tendre, triste et courageux, voilà bien tout mon frère. Il clôt sa lettre, au moment où il apprend la nouvelle définitive. Maintenant, où est-il?

Lundi 25.

Trente mille hommes campent autour de nous. Ils sont allègres et beaux. On dit que la moitié de cela restera sur un champ de bataille, grâce aux machines prussiennes.

Je suis aride comme notre sol. Quelque chose est desséché en moi. J'ai soif de fraîcheur, d'ombre et de pain, autrement dit, de solitude. Ce qui m'attriste le plus, quand je redescends ainsi le courant qui nous emporte vers la mort, c'est d'avoir fait halte dans un îlot plus ou moins fleuri.

Vendredi 5 août.

Il pleut ce soir. J'allais dire : On pleure. C'est que tout est lugubre autour de nous. On bat la générale... Qu'est-ce que cela?

Dix heures du soir.

Nous venons de la gare. A peine si nous avons vu quelques braves gens isolés au coin des rues, sous les becs de gaz qui égouttaient sur leur tête; ces gens-là parlaient du départ immédiat de notre garnison.

Nous passons la porte (la porte où passent les morts que l'on conduit à Préville), nous tournons près de l'hôtel d'Angleterre, et la vaste place de la gare s'ouvre devant nous. Elle semble une grève éclairée tristement par deux cierges de femme de pêcheur. Au delà de ses grilles, un bruit sourd et vague palpite, monte, éclate, de temps à autre, dans un cri quelconque. La foule est là. Que dit-elle? que fait-elle? Le dépôt s'en va. La garde mobile seule reste pour nous garder.

Lundi 8 août.

Samedi, mon Dieu, quel réveil!

Je me levai plus tard qu'à l'ordinaire, nous avions mal dormi. Jeannette annonce à mère qu'une grande bataille a été perdue, que cela se dit sur la place où sont affichées les dépêches. Mère se hâte et court sur cette place; elle en revient bientôt tout en larmes et ne me jetant que ces mots : « Wissembourg... Massacrés, surpris, la nuit! »

Il m'a semblé alors que quelque chose se brisait dans ma poitrine. Pauvre bonne mère! Nous pleurions ensemble; mais sa douleur était plus forte et la mienne plus accablante.....

Après avoir lu les premiers détails que le journal donnait sur cette affaire, la mort du général Douai, la tuerie des turcos, l'héroïsme des vaincus par le nombre,

il m'est venu l'idée que je pourrais bien partir pour Wissembourg, le chercher blessé, le voir mort, ou même ne voir que la terre de ce lieu d'agonie de mon frère; qu'importe que ce soit peu, pourvu que ce ne soit pas rien!

Il me faut un sauf-conduit. J'irai le demander au général de Lacharrière, et j'y vais. Je rencontre sa fille Renée et sa mère. C'est la Providence qui nous rapproche, car madame de L*** venait précisément à la maison, demander si nous avions des nouvelles de Gérald. Je lui explique mon projet.

« Je vous comprends, me dit-elle; mais une femme seule... — Oh! madame, ne puis-je agir comme si j'étais le frère de mon frère? » Elle paraît me comprendre et m'approuver, et me conduit à la subdivision.

Le général est seul, en bourgeois, devant une grande table, perdue dans un immense salon démeublé. Il nous conduit dans sa chambre. Madame de L***, qui voit mon émotion, lui explique tout. Il tranche la question, en me disant que le 78e seul n'a pas donné. Il va aux informations, en revient et continue à me rassurer. Cependant il évite mon regard avec une sorte d'impatience fébrile. Néanmoins, je crois qu'il ne me trouve pas extravagante, et que j'aurais fini par obtenir un sauf-conduit si... ah! oui, si le chemin eût été libre. Voilà ce qui peut-être préoccupait tant le géné-

ral. Il savait qu'en ce moment, à l'heure même, le sol français était envahi et qu'on se battait à Wœrth.....

Journée du dimanche 7 août.

A six heures du matin, je vais à la gare, où je trouve la mère d'un officier du 74e. Elle est là depuis la veille, à une heure. Pauvre femme! Je la décide à rentrer chez elle prendre un peu de repos, après avoir demandé à l'une des demoiselles Ehrmann de la faire prévenir de l'arrivée du premier train de blessés.

A l'entrée de la place royale, je suis abordée par l'excellent M. de R***. C'est lui qui me mène lire la dépêche affichée devant le théâtre. Elle se termine par ces mots : L'ENNEMI EST SUR LE TERRITOIRE.

Ce coup m'a rendu je ne sais quelle force extraordinaire; je me suis retournée vers la place pour y trouver quelques hommes à qui jeter un cri d'espoir, je n'ai vu que des groupes abattus et disséminés.

J'arrive à la messe, où je pleure abondamment, sans remords d'être faible, car j'entends dire que le Christ a pleuré sur Jérusalem. O Lorraine, Lorraine! boulevard héroïque de la vieille Gaule, tu vas donc la livrer aux ennemis!

Lundi.

Nous revenions jeudi soir du camp de Tomblaine, où j'avais dessiné le profil d'un cheval blanc pour ma dernière gravure de Jeanne d'Arc. Mon cousin Louis nous salua d'un bon et fin sourire, en voyant mère distribuer des cigares à un artilleur. Aujourd'hui le camp est désert; plus rien. J'essayai de dire mon chapelet.

Priez pour nous, maintenant, *nunc!* O Vierge Marie! sur quelles misères j'appelle votre secours! Où est mon frère, mon Gérald? Où va l'ennemi? Que devons-nous faire?... Nous fuyons en ce moment... Pourquoi fuir? Qu'est-ce que je crains, moi? Rien. Ma pauvre mère, tout... Si j'étais utile à Nancy, je trouverais en moi de quoi persuader mère; mais puisqu'il ne m'est plus permis de soigner les blessés (1), que ferai-je? Je n'ai plus qu'à sacrifier mes goûts, mon désir de voir, d'entendre et d'agir quand même, à la satisfaction de ma bonne mère... Donc je fuis. En une demi-heure nous ficelons un paquet, fermons nos portes, et nous voilà parties. La nuit est venue, il pleut; nous sommes sept sur la voiture de Louis, cette même voiture que, jeudi nous rencontrâmes sur cette même route,

(1) Ceci fait allusion à un malentendu qui avait d'abord fait écarter les dames des ambulances. *(Note de l'éditeur.)*

en revenant du camp... Arrivée au château à onze heures; excellent accueil, mais bien triste nuit.

Journée du 8 août, à Romémont.

Quel beau soleil! Il dore *nos* chères prairies, il caresse les touffes de nos forêts, il baigne toute l'oasis d'une lumière éblouissante qui peu à peu me communique une sorte d'espoir. Fanfan nous précède avec une charrette couverte de tout l'ameublement que nous allons installer à l'Ermitage. Tandis que nous déchargeons les matelas, les lits, les tables et les chaises, les enfants du jardinier circulent entre nous... Pauvres petits, qu'ils étaient gentils à voir, à l'ombre du vieux puits et jouant dans les herbes folles qui poussent autour! Notre agitation les amusait. Pouvaient-ils imaginer le lien mystérieux et terrible qui nous attachait, nous, si tranquilles au milieu des bois, aux scènes de carnage que nous pressentions, à quelques lieues de nous! Le carnage, la mort! choses et mots inconnus à ces êtres innocents auxquels tant de poitrines fortes et pleines de vie forment un rempart. Que de soins et de souffrances pour tirer un homme de vingt ans de ce bambin qui vacille et qui sourit à chaque pas! Et sur ces couchettes que nous installons, à l'abri des vieux murs, reblanchis à neuf, on étendra ces hommes de vingt ans mutilés, épuisés, déchiquetés... Par qui?...

Journée du mardi 9 août.

Louis est allé nous chercher des nouvelles à Nancy. J'ai résisté à mon désir de le suivre. Je reçois une lettre d'Éléda qui me fait encore plus regretter d'avoir quitté ma ville, car elle me dit avoir passé la nuit à l'ambulance internationale... Tout va bien mal. Le mouvement de recul continue. On livre notre Lorraine à l'invasion, pour sauver la France. Avec nos cousines Aimée et Louise, nous allons prier à la chapelle. Il était trois heures, je disais mon chapelet, et en ce moment j'ai repris mon espoir. Espérer pour qui? Pour l'avenir de la Justice. Qu'est-ce que l'individu devant le progrès de l'Idée? Encore une moisson nouvelle! Le grenier du père de famille se remplit... *un jour* la mesure sera comble.

Un jour! oh! oui, ce jour viendra, il luira sur des *hommes vivants de notre vie!* L'humanité regagnera enfin ce plateau supérieur d'où la vue s'étend sur le monde entier; elle appellera ses enfants comme la poule attire ses poussins sous ses ailes... La croix de notre Christ, débarrassée des oripeaux de l'orgueil et de l'ambition humaine, se dévoilera aux yeux de tous, telle que nos saints l'ont vue et adorée. Sa nudité sublime sera comprise, et on l'admirera.

J'étais rentrée dans notre chambre, lorsque j'entendis des voix d'homme sous ma fenêtre. On disait que

Bazaine avait pris le commandement en chef, et que Paris nous viendrait en aide... Je me couche avec l'espoir rapporté de la chapelle.

Journée du mercredi 10 août.

..... Le facteur arrive enfin au milieu du dîner... Une lettre pour nous! La voici sans commentaire :

« Mardi, 3 heures.

« Bonne nouvelle que je suis heureuse de pouvoir vous annoncer, mes chères amies. Notre cher Gérald n'a été blessé qu'à la jambe, légèrement, dit-on, et il devra arriver demain, dans la soirée, avec d'autres blessés. Nous tenons ce renseignement de deux soldats de sa compagnie que René vient de rencontrer; il les a interrogés, et, heureux de la nouvelle, il les a conduits au café. Il nous a envoyé chercher. Je les ai interrogés moi-même, je craignais trop de te donner une fausse joie, pauvre mère; mais ils connaissent bien Gérald, et je ne puis croire qu'ils se soient trompés, d'après les détails qu'ils m'ont donnés. Ils ont ajouté une excellente chose à ce qu'ils m'ont appris, mais je veux laisser à Gérald le plaisir de vous l'apprendre. »

Immédiatement on fait atteler une voiture, et nous quittons Romémont emportant les vœux de nos excellents parents, qui nous croient si près d'être heureuses.

Un petit coin du ciel me semblait redevenu bleu; mais quel orage sur le reste! Les chemins sont tout animés par des gens qui vont et viennent. Cercueil et Velaine sont dépouillés de leurs garçons et de leurs chevaux. En approchant de Nancy, nous voyons toute cette population errante dans les rues et sur les places. Nous sautons de la voiture et courons à la gare. Quel mouvement, là surtout!.....

L'ambulance nous reste fermée, et pourtant voici des trains qui arrivent. La bonne madame Ehrmann voit notre tristesse. Elle nous fait signe d'entrer, et nous installe entre la gare et l'ambulance; puis elle va chercher un jeune officier blessé qui arrive de Reisschoffen. Aucun renseignement par lui, puisqu'il n'est pas du régiment de Gérald. Le regard de ce pauvre jeune homme est navrant. Il semble avoir *absorbé* des horreurs indescriptibles.

..... Les membres du service de nuit sont arrivés. Nous pénétrons à notre tour dans l'ambulance. Les Sœurs de Saint-Vincent sont aux fourneaux. Madame de C*** arrive; elle installe chacun et chacune à son poste. M. G***, le bon docteur, nous signale l'arrivée du premier train.

Une angoisse inexprimable me serra la gorge et m'étreignit le cœur. Arrivera-t-il, oui ou non?... Il ne vint pas... Il n'est pas venu.

Alors commença le défilé de nos héroïques soldats,

échappés à la première boucherie. Les blessés les plus malades étaient introduits dans l'ambulance; les jeunes gens de la ville soutenaient les blessés et nous aidaient à les servir. Les médecins pansaient les plaies, derrière les rideaux du fond. Le plus grand nombre de nos soldats arrivait exténué. C'étaient des cadavres ambulants. Peu de graves blessures, mais il leur avait fallu une force particulière pour arriver jusqu'à nous. Et quelle fuite! Leurs pieds étaient tellement enflés que la chair, forçant les trous des chaussures, formait des tubercules sur leurs souliers. Tous ou presque tous avaient gardé armes et bagages. L'un d'eux nous arriva porté sur la civière des mourants; il tenait son fusil entre ses jambes avec une ténacité incroyable, et ne donnait signe de vie que lorsqu'on voulait le lui enlever. Un autre que j'avais fait asseoir et qui buvait un peu de bouillon, en attendant qu'on le pansât, était courbé par tout un attirail de poudre pendu à ses épaules, et comme je voulais l'en débarrasser : « Oh! non, dit-il avec un éclair dans le regard, en me désignant le côté de Châlons, ces munitions nous serviront là-bas. »

..... Je vis tout à coup mère assise auprès d'un soldat du 78e. J'accours. Il était de la compagnie de Gérald, et comme il ignorait notre parenté avec son sous-lieutenant, il nous donna bien des détails. A l'en croire, Gérald, qui avait été blessé à la jambe, à la première affaire, aurait été fait prisonnier, après avoir reçu

une blessure très-grave au poignet. « Nous l'avons tous entouré en criant, dit ce brave garçon; mais le lieutenant Pau nous a dit : Bah! ce n'est rien. — Ah! c'est qu'il est courageux autant qu'il est bon pour le soldat, mais il ne pouvait plus se défendre..... » Mère le questionne sur la gravité de la blessure. Il parle d'amputation.

Hélas! on se croit prêt à tout supporter, quand l'imagination nous montre les douleurs possibles; mais que la réalité de ces douleurs est étonnante!.....

Les trains continuent à passer, et je me remets à servir le café, le bouillon et le vin aux blessés qu'on nous amène. Que de misères durant cette nuit! Nous attendions incessamment l'explosion qui devait détruire les ponts et entraver par là la marche de l'ennemi; mais rien ne se fit entendre. Nous supposâmes alors que les Prussiens n'étaient pas encore si proches. Vers quatre heures du matin, et malgré la pluie torrentielle, nos compagnes nous quittèrent. Le personnel était réduit à trois ou quatre femmes, un prêtre et les médecins. Les blessés dormaient. Je descendis donc seule à la buvette pour désaltérer un train qui venait d'arriver. Ce service me donnait une espèce de fièvre. A la lueur vacillante du gaz que le vent fouettait avec rage, je n'apercevais que des yeux hagards ou des regards inquiets, des mains tremblantes et tendues vers moi, des uniformes souillés, et tout cela passant et repassant

avec une activité fébrile. Tout à coup je me rappelle que je cherche encore des soldats du régiment de Gérald, et je regarde aux képis. C'est alors que je vois inscrit le numéro 68 ; ce n'était pas le 78e que je cherchais, mais (coïncidence étrange) je venais de servir de cantinière à l'ancien régiment de mon pauvre père, celui qui fit la campagne de Rome en 1849.

A cinq heures et demie, nous retournons à la maison pour y dormir deux heures. Mais quel sommeil ! Ce lit avait été préparé pour Gérald ! Peut-être reviendra-t-il aujourd'hui.

A huit heures, après avoir entendu la messe, nous retournons à l'ambulance, et jusqu'à une heure de l'après-midi nous distribuons vin et bouillon, à travers les grilles et sous une pluie qui ne laisse pas d'ajouter sa tristesse à nos angoisses. Nous sommes de retour au poste à deux heures et demie, et jusqu'à trois ou quatre heures nous continuons à servir peu de blessés et à voir que si nous étions mieux approvisionnés, nous pourrions sauver la vie à un grand nombre d'hommes. L'armée de Mac Mahon défilait en ce moment devant nous, et ce qui m'a le plus navrée dans le spectacle de cette horrible déroute, c'était le signe de la faim sur tous ces visages de Français. Où sont ceux qui devaient les nourrir ?

Mademoiselle Julie Ehrmann m'entraîne dans un coin mystérieux, où elle a fait apporter une provision

de pains. Nous en remplissons plusieurs paniers. Nous nous armons de deux couteaux et nous allons sur le quai, où s'organise un train gigantesque, distribuer quelques bouchées de pain aux troupes qui ne peuvent aborder ni la grille, ni la buvette. Dans un de nos voyages, on m'enlève ma compagne, qu'on appelle à l'ambulance. Je reste donc seule sur le quai, au milieu de ces malheureux que l'on engouffre dans les wagons. Je les regarde, me demandant ce qui me reste à faire... Les voilà tous ou presque tous en voiture. Plusieurs m'aperçoivent et me font signe qu'ils ont faim. Je me rappelle leur avoir promis du pain, lorsque ma compagne vidait son dernier panier. Je cours à la cachette; je m'empare de trois grosses miches et je m'élance sur la voie, au bout du train qui n'a pu recevoir aucun secours. Ma charge, qui n'était que lourde, devient fort embarrassante, lorsqu'il s'agit de la distribuer. J'avise un jeune homme, blond fade, vêtu en civil et qui se trouve seul, sans rien faire, sous le pont à côté de moi.

« Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de porter ces deux pains, tandis que je partagerai le troisième? lui dis-je en lui montrant la pyramide qui me soutenait le menton. Je ne puis les faire porter aux soldats qui peuvent à peine tendre la main jusqu'à moi, ni poser ces pains dans la boue. » La pluie tombait toujours.

Le jeune homme recula d'un pas, croisa ses bras et

me répondit avec un sourire insolent et un accent mélangé : « Oh ! pour cela, non, mademoiselle! »

Moi aussi, je reculai et regardai l'individu en face. Une joie bizarre éclatait sur son visage. Je compris tout, je jetai mes pains contre la borne du pont, et toisant l'espion de la tête aux pieds, je lui dis : « Je comprends votre refus, monsieur. Vous êtes Prussien ! » Mère vient à mon secours; nous débitons notre provision en grande hâte, ajoutant un mot, un serrement de main, un encouragement à notre morceau de pain.

Je puis témoigner ici en faveur de la générosité de nos pauvres soldats qui se passaient les uns aux autres la bouchée de pain que nous leur tendions; les premiers risquaient ainsi de ne rien avoir, au cas où notre provision s'épuiserait. Leur discrétion était au moins aussi touchante; ils ne réclamaient jamais pour eux-mêmes et n'acceptaient pas deux morceaux à la fois. Ils nous remerciaient avec une vivacité fière et tendre, au nom de la force que nous leur rendions pour attendre et chasser l'ennemi. Nos pains sont distribués, mère court à la buvette, à la provision. Il n'y a plus rien, et dix ou quinze wagons retardataires sont accrochés au train gigantesque. Les soldats ne peuvent en descendre; ils sont exténués et plus malades que les autres. Que faire? oh! angoisse inexprimable! Je tends mes mains vides aux mains tendues vers nous, je regarde les curieux entassés sur le pont;

aucun ne bouge. Pas un mot, pas une idée spontanée de dévouement ne leur vient en cette occasion, pas un secours. Il n'y a donc plus un Français parmi eux ! Mes yeux se remplissent de larmes, car je les invoque en vain, et les pauvres affamés, voyant mon geste désespéré, retirent leurs mains, agitent leurs képis et nous disent : « C'est bien, c'est bien, consolez-vous. On nous donnera encore du pain là-bas, là-bas ! et nous attendrons bien encore. Merci tout de même, merci, petite mère (à maman) ! » Et à moi : « Merci, mademoiselle ! Vive la France ! » Je m'enfuis avec mère. Nous ne rentrons pas dans l'intérieur de la gare. Nous restons devant le buffet, regardant apporter les derniers blessés. Nous étions à cette place, lorsque passa devant nous un général que nous venions de voir injurié par un homme abject et indigne. Je me sentis une immense compassion pour ce chef de notre pauvre armée. J'ignorais et j'ignore son nom : je lui dis avec tout le respect qu'une fille doit à son père, avec l'amour d'une Française pour l'armée : « Au revoir, général ! et que Dieu vous garde ! » Mère lui dit aussi un mot d'espoir... Il nous regarda, et je vis son œil devenir humide : « Merci, mesdames ! » nous dit-il, en nous tendant la main.

Le quai était devenu presque désert. Le train était complétement rempli. Le sffliet poussait son cri d'alarme continu et strident qui semblait un appel

infernal à l'ennemi que nous sentions à nos portes. Enfin, l'immense serpent s'ébranle; deux soldats s'élancent à la portière. Ils nous saluent, puis l'un d'eux s'écrie en nous montrant le côté de l'Orient (ce côté où les nôtres sont morts et d'où l'ennemi va sortir) : « Tous partis! tous partis! »

Pauvre soldat! il avait l'air d'un insensé; il sanglotait. L'écume du désespoir sortait de sa bouche contractée... le train défile... Voilà nos wagons d'affamés qui passent devant nous. Pas un mot de plainte, de reproche; au contraire, des képis agités en l'air, des cris de « Vive la France! » et « Merci! » Puis... plus rien!

La gare semblait un sépulcre vide; nous ne vîmes plus que deux ou trois employés qui fermaient quelques portes autour de nous. Pas un des membres du comité de secours n'était resté sur le quai. A l'ambulance, tous avaient disparu... Nous reprîmes le chemin de la maison.

C'est alors que notre malheur se dressa devant nous, comme un spectre décharné et terrible... plus un uniforme! plus un visage animé! De rares figures inquiètes ou inconnues, des êtres effrontés ou tremblants de peur. En cet instant, je ne sais si je craignis la mort : mais sûrement je n'espérai plus vivre longtemps.

Les Prussiens allaient arriver, la nuit ou le lendemain. La fuite générale de tous ceux qui avaient pu

payer leur voyage n'était-elle pas un signe des excès que nous devions redouter? Nous entrâmes à la chapelle, où je m'exhortai à la contrition dernière, en jetant un regard rapide sur les tristes pages de ma vie.

Rentrées chez nous, portes et fenêtres closes, le cœur soulagé et tranquille, je me sens très-courageuse. J'exhorte ma bonne mère, et nous nous endormons, en pensant à Gérald et en priant pour lui.

Vendredi 12 août.

Vers trois heures, Éléda et Jenny viennent nous chercher pour constater ensemble l'état de l'ambulance. Nous longeons le trottoir d'Amerval, au milieu d'une foule muette et palpitante. Qu'y a-t-il donc?

Au coin de la rue Stanislas et de la rue Saint-Dizier, voilà qu'un cheval se dresse au-dessus des têtes effarées de nos concitoyens. Mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti en ce moment. Ces quatre hommes blonds et couverts de poussière qui s'avançaient au pas, l'arme au poing, l'œil anxieux, le front haut, c'était la punition divine, c'était la vengeance de l'Allemagne contre Napoléon Ier, c'était le talion du destin qui nous envoyait le contre-coup de la mort de la Pologne. Pauvre cher Nancy, il me semble que tu es dénationalisé, depuis que ces chevaux prussiens ont

foulé tes rues; le soleil lui-même a l'air de venir d'outre-Rhin...

L'ange de la France s'en est allé... Mon cœur bat avec une violence qui me brise. Pourquoi pénètre-t-on si facilement chez nous? N'est-ce pas une honte de ne voir aucun cadavre sous les fers de ces chevaux? Mais on a tout enlevé à Nancy; troupe armée, gendarmerie, garde mobile, tout a disparu, et ceux qui restent n'ont pas d'armes !

Dimanche 14 août.

Notre charmante place Stanislas est une écurie. Des cuirassiers blancs et des hussards de la mort circulent partout. Ces derniers sont les recrues de Silésie, Polonais catholiques, timides, aussi désolés d'entrer chez nous que nous de les recevoir.

Mardi 16.

Vers trois heures, nous allions chez Éléda, quand nous voyons de loin un officier bavarois marquer à la craie toutes les portes de la rue. Un peu après, les régiments débouchent de tous côtés, se débandent et s'engouffrent partout. Nous voyons cela des fenêtres et des balcons de madame G***. Mère court à la maison et elle en revient, nous disant qu'il y a cinquante soldats campés dans le jardin et sur les marches de notre escalier.

Le chef de cette bande délivre notre pavillon, à la requête de notre propriétaire, et nous préservons ainsi nos chambres du premier, mais nous livrons notre salle à manger à l'ennemi, qui décidément ne s'y comporte pas trop mal. Je verrai toujours le noble et beau visage d'un de ces pauvres soldats. Il ne mangeait rien, ne disait mot, et après avoir brossé son harnachement, il resta seul assis dans un coin de la petite cour. Il était beau de cette beauté polonaise, tristesse, fierté, sensibilité et délicatesse féminine de formes et de mouvements. Mère leur offrit de l'encre et du papier pour écrire à leurs familles, et elle revint me dire que j'avais deviné leur nationalité. Le soldat triste avait montré à mère son pays (frontière de la Pologne), sur une des cartes pendues dans mon atelier.

Mercredi 17.

M. de R*** vint, dans la matinée, demander si nous avions des nouvelles de Gérald, hélas! Le jardin est envahi comme la veille. Par-dessus le mur du jardin voisin, je vois deux soldats bavarois qui écrivent. Ils pleurent, les pauvres garçons! La famille, la patrie est là devant eux, entre leurs larmes et cette lettre qui parviendra peut-être, quand ils seront morts. Oh! soyez maudits, vous qui séparez les enfants des mères, et les hommes de leur pays!

Samedi 20 ou mardi 30.

Impossible d'assigner une date certaine à l'incident qui me préoccupa tant cette semaine. Est-ce le lundi ou le mardi? En tout cas, c'est un de ces deux jours; les demoiselles Ehrmann nous parlèrent de ce premier train de blessés qui allaient arriver, de l'aide dont elles auraient besoin pour leur porter secours, et elles nous proposèrent de reprendre notre service à la gare.

Nous acceptâmes cette offre comme une grâce providentielle. Enfin nous soulagerions quelque douleur!

Quel singulier spectacle que celui du quai, où je revenais pour la première fois depuis le départ de nos troupes! Deux tables étaient dressées, au bout du quai, et des Johannistes (1) étaient là, distribuant le bouillon, le pain, la viande et le vin aux jeunes gens qui les portaient à leur tour dans les wagons. Les demoiselles Ehrmann, Éléda, Jenny, mesdames de C*** et mademoiselle P*** faisaient le service. Je m'approchai comme elles des tables de distribution. De là, tandis que M. de Schwerin (un Johanniste) remplissait les bols de bouillon que je devais em-

(1) Infirmiers prussiens sous l'invocation de saint Jean.
(Note de l'éditeur.)

porter, je regardai le train. Il était plein de blessés prussiens.

O ma France chérie, ô nationalité, ô patriotisme, quelle irruption tu fis alors dans mon cœur ! A cette idée que j'allais servir les ennemis de mon pays, une terreur répulsive m'étreignit la gorge. Sans doute, M. de Schwerin me vit pâlir, car il me sourit avec un air tout paternel et me rappela, dans son langage moitié français, que les femmes allemandes, chrétiennes comme moi, soignaient les nôtres. Ce jour-là, je fis mon service comme un automate, et je n'éprouvai un peu de soulagement qu'après avoir serré la main du seul soldat français qui fût dans le train.

En allant à la gare, je ne faisais pas un acte antipatriotique, mais un acte de charité chrétienne. Et chaque jour, avec mes compagnes, j'allai coopérer à la distribution du pain et des secours de la croix rouge, munie de mon brassard. Je regrettais de n'avoir rien de personnel à donner sous ce couvert, quelques petits pains, des cigares, du chocolat; tout cela s'épuise vite, quand on le puise dans une bourse telle que la nôtre, bourse de veuve et d'artiste... Heureusement que mon ange gardien vint à l'aide de ma bonne volonté; il me suggéra l'idée de prendre les noms des prisonniers et l'adresse de leurs parents afin de rassurer quelque peu les familles. Bientôt ces demoiselles et quelques jeunes gens firent de même, et nous expé-

diâmes ainsi des masses de billets dont j'espère que quelques-uns auront pu calmer des angoisses semblables aux nôtres.

Mercredi 31 août.

L'inquiétude de mère croissait toujours, et moi, je sentais mon espoir s'ébranler de plus en plus. Ce silence de mort nous semblait une tombe scellée sur un vivant.

Ce matin-là, vers dix heures, tandis que j'étais seule, on sonne et j'ouvre à une personne que je ne reconnus pas d'abord, tant son costume était simple et pâle son visage. C'était mon ancienne élève, Louise de G***.

« Madame votre mère y est-elle? — Non, madame. — Tant mieux! car je vous apporte des nouvelles de monsieur votre frère. » Je me sentis frémir jusqu'au fond de l'âme; mais elle, me rassurant au plus vite : « Ne craignez rien, je viens de recevoir un international qui a vu monsieur votre frère et qui vous apporte une lettre de lui... Mais vous savez qu'il est blessé?... — Oui, madame. — Assez grièvement? » me dit-elle, en m'interrogeant du regard. — Je fis signe que oui. Je croyais qu'elle avait la mort de Gérald à m'apprendre et je me fortifiais intérieurement contre le premier coup de cette nouvelle. Madame de G*** me parla ensuite de la perte de deux doigts de la main

droite, puis d'une autre blessure au poignet droit, qui avait nécessité l'amputation. Je compris alors les précautions et le tact exquis qu'elle venait de déployer dans sa mission; je la remerciai, et je saisis la lettre qu'elle me tendait comme une relique de martyr. Quoique l'écriture fût changée, c'était bien là notre Gérald, son incomparable modestie, sa sincérité, sa délicatesse. Tout était lui. Nous le retrouvions enfin! Oui, nous le possédions encore! et sans doute nous allions le revoir, car le porteur de cette lettre avait dit à madame de G*** que Gérald allait revenir incessamment, ce que d'ailleurs semblait confirmer la missive.

« Mettez votre chapeau et courez à la gare », me dit madame de G***. C'est ce que je fis pendant que mère allait visiter M. Carl de Reiss à l'hôtel de Paris.

Mère revint très-heureuse des détails qui lui furent donnés. Le messager lui était sympathique. Il lui fit espérer le retour de notre enfant pour le commencement de la semaine, c'est-à-dire du jour au lendemain.

C'est alors que nous nous installâmes presque complétement et journellement à la gare. Nous restions là, dans un coin, à voir passer les soldats prussiens, si différents des blessés du matin; et lorsqu'un wagon restait fermé, nous allions l'explorer du regard, croyant toujours qu'on y gardait un blessé. Rien un jour, rien le lendemain, rien un troisième jour. Rien, tou-

jours rien ! On commençait à douter autour de nous des renseignements donnés par M. de R***. Je partis pour l'hôtel de Paris où j'espérais trouver l'aimable messager, quoiqu'un noble Johanniste m'eût affirmé que le prince de R***, ayant été malade, était allé se faire soigner à Pont-à-Mousson. La nouvelle dignité de notre facteur ne m'importait guère, et je désirais si vivement le voir, qu'il me semblait le retenir à Nancy par l'intensité de mon désir. Je vais donc à l'hôtel. M. de R*** l'habite encore ; il y est malade. « Voilà ma carte », dis-je au domestique qui redescend m'annoncer que je serai reçue à deux heures.

Le prince habite au fond d'un corridor. Évidemment ce doit être un homme fort simple et méritant l'éloge que mère fait de lui. Je frappe, j'entre et je suis étonnée de le trouver sur un lit de camp. Est-il blessé? En tout cas, il est aussi beau qu'un héros. Je m'assieds dans le fauteuil qu'il a fait avancer par son ordonnance, et tandis qu'il s'excuse de m'avoir reçue étant couché, me disant qu'il croyait avoir une seconde fois la visite de ma mère, je le regarde attentivement.

Quel homme singulier, malgré sa parfaite simplicité ! Il parle un français correct et presque élégant. Ses phrases sont courtes ; il me répète ce qu'il a dit à mère, rien de plus, si ce n'est que je ne dois pas douter de sa parole et que mon frère reviendra bientôt. Mais je ne vois rien venir, et les Prussiens eux-mêmes

semblent douter de ce retour. « Prenez patience! votre frère avait encore un peu de fièvre; le voyage ne s'effectuait ni rapidement, ni sûrement; voilà pourquoi je ne l'ai pas ramené moi-même. Il attend que les communications soient plus faciles, et dans son état il fait bien. »

Est-ce un effet de l'espoir qu'il me conseille et du calme contagieux de ce fils du Nord? mais je me sens rassurée en l'écoutant. Il y avait en ce jeune homme un charme étrange qui ne m'a jamais été révélé que par lui. Je sais bien qu'il était couché, placé à contre-jour, et que sa tête fine et sévère de lignes ressortait en ombre chaude, au milieu de l'auréole ardente de sa chevelure. Ses grands yeux bleus, au regard direct, avaient une transparence océanique. La jeunesse de cette nature semblait voilée par une douleur éternelle. Était-ce regret ou remords? Certainement la mort avait passé par là.

Je le quittai, au bout de quelques minutes, emportant une provision d'espoir et de patience. Elle fut bientôt épuisée par nos déceptions continuelles à la gare et par quelques on dit de ce genre : Le typhus règne aux ambulances; les communications sont dangereuses à la bifurcation, à cause du bombardement de Strasbourg; un amputé ne saurait voyager sans danger, avant quelques mois de repos... *et cætera!*

Dimanche 4 septembre.

... J'allais et venais donc sur le quai, pensant à mon cher Gérald. Au bout de cinq minutes, mon plan fut arrêté. Je l'expose à M. D***, que je rencontre, me faisant concurrence avec un carnet plein d'adresses, non de soldats, mais d'officiers. Il me comprend et m'approuve, et me conduit immédiatement au comte commandant des étapes. Madame de C***, qui parle allemand comme M. D***, explique mon projet de départ à l'officier prussien qui se montre aussi fort sympathique à ma cause. Il me promet une recommandation. M. D*** se charge de me procurer un sauf-conduit en règle... Moi, je vais retourner à l'hôtel, demander au prince quels risques je cours en route.

Étaient-ce les officiers chamarrés qui causaient au fond du corridor contre la porte de M. de R***, ou bien un farfadet qui avait entendu ma confidence du quai de la gare, et l'avait télégraphiée à l'hôtel de Paris?

Je fus très-étonnée, quand M. de R***, ouvrant la porte, me dit pour salut :

« Est-il vrai, mademoiselle, que vous partez pour Reichshoffen ?

— Oui, monsieur, et j'ai recours à votre obligeance, pour savoir si ce projet est praticable.

— Ce ne sera pas un voyage d'agrément, made-

moiselle; néanmoins, partez! Vous trouverez votre frère dans une maison voisine de l'hôtel de l'Ange d'or. Il y est bien soigné, et je souhaite que vous reveniez bientôt.

Lundi 5 septembre.

Matinée de préparatifs, d'agitation, et pourtant le trouble n'atteint ni mon esprit qui voit le but et dispose les moyens, ni mon cœur anxieux et plein de regrets. Je vais annoncer mon départ à X***, qui l'approuve, et je suis en règle avec le ciel.

A deux heures, je me dirige vers la gare avec armes, bagages et amis.

O Providence! Providence! ta bonté me gonflait le cœur de larmes d'admiration et d'amour. Qu'avais-je fait pour être ainsi entourée des bons et charmants visages qui se pressaient autour de mon wagon ?

Je vois M. de R*** qui erre au loin, et quoiqu'il n'ait fait que me saluer froidement, quelque chose me dit qu'il s'occupe autant de mon voyage que mes amis.

« Qu'est-ce? — Bonjour, mademoiselle, je pars avec vous! — Vraiment, madame! Et vous allez...? — Jusqu'à Reichshoffen; je profite de votre départ. » Et ma compagne de voyage s'assied en face de moi. Le train s'ébranle.

« O mère, mère! aie bon courage! va, je te le ramènerai. Au revoir! merci à tous! Priez pour moi. »

La portière se rouvre encore. Un vieux Johanniste et un jeune homme français se précipitent en notre compagnie. Je regarde encore mes chers amis, ma bonne mère. Le train part. Mon Dieu, gardez-moi. Jeanne d'Arc, aide-moi.

(Ici j'ouvre mon carnet de voyage et je copie mes notes écrites au jour le jour. Je les commenterai, je les éclairerai suivant le besoin.)

Départ de Nancy à deux heures.

Compagnons de route : 1° Madame H***, allant à la recherche de son mari, M. H. de Saint-Dié. Un civil allemand qui se trouvait être un commis voyageur, et le chevalier de Saint-Jean, presque un vieillard, mais parlant français à ravir. Il exhibe une foule d'objets plus gracieux et plus riches les uns que les autres, tous blasonnés et couronnés. C'est un comte et un chevalier de Malte, ayant pour grand maître le cardinal de Borgia tout simplement; en plus, directeur général des haras de Silésie. Sa femme est d'origine française, son grand-père était quelque chose d'éminent dans le service de Marie-Antoinette. Lui, M. le comte, va heureusement la retrouver. Il a fini son service d'ambulance à Sarreguemines.

Notre chevalier n'entra dans ces détails intimes qu'après le départ de l'individu allemand, qui lui avait transmis les recommandations de M. de Schwerin à mon égard. En cet instant, il me sembla que notre

chevalier avait eu d'autres instructions, et je remerciai la vigilance de M. de R***. Si c'est une illusion, tant mieux!

Ma compagne, très-expansive, causait avec notre aristocratique protecteur. Moi, je pensais, je priais, j'attendais. A Sarrebourg, le train, qui ne marchait guère, s'arrête et ne bouge plus; on crie, on s'agite. Notre chevalier saute de wagon avec ses chevaleresques bagages et nous engage à en faire autant, puis il s'évade, sans doute à la recherche de son domestique... Nous voilà seules sur le quai, au milieu de soldats qui ont vidé leurs voitures et qui ne semblent pas comprendre plus que nous l'agitation de leurs officiers et du chef de train.

Coucherons-nous à Sarrebourg, oui ou non? Madame H*** ne parle plus; le chevalier ne revient pas. Je me fortifie à droite et à gauche par mon sac et le rouleau de la robe de chambre, puis j'attends; mais j'aperçois enfin le docteur Winkel auquel j'avais aussi été recommandée :

« Dieu soit loué! Que faisons-nous là, monsieur?

— On ne sait encore... prenez patience... on délibère... Tout à votre service, mademoiselle... » Et il passe outre. Enfin, grand cri auquel je ne comprends rien, puis grand mouvement qui m'explique tout. Le chevalier reparaît et nous entraîne. M. Winkel me dit qu'on part; nous sautons en voiture, et le train file comme

une barque sur un torrent. La nuit approche, la lune se lève, le wagon reste obscur, car on n'allume pas en temps de guerre. Nous traversons un pays ravissant. La vallée s'enfonce, les montagnes se dressent, plus noires et plus serrées autour de nous. Arrivés ici, on croirait qu'elles vont nous arrêter, et de fait, sans avoir atteint aucune gare, on ne bouge plus.

« Où sommes-nous ? — Pas loin de Lauterbourg, où nous allons chercher à souper si vous le voulez bien. — Comment donc ! on descend ici ? — Et l'on y couchera, mademoiselle, car on ne marchera plus d'ici à demain matin. »

Là-dessus, le chevalier va chercher son Caleb. Ma compagne est d'avis que, vu l'arrêt du train en pleine campagne et l'éparpillement des troupes qui bivouaquaient déjà, nous ne pouvons rester seules dans notre voiture. En conséquence, elle atteint le chevalier, qui galamment s'empare de mon sac. Cinq ou six soldats nous suivent ou nous précèdent, et nous descendons vers les petites lumières qui nous désignent un village dans le lointain. La première auberge est pleine de soldats, la seconde nous ouvre sa porte. Nous soupons d'une omelette, de mon pâté, du chocolat de madame H***, et de pain noir, en compagnie du chevalier de Malte qui veut à toute force payer l'omelette, ce qui me fait prendre en grippe ma pauvre compagne que j'avais chargée des finances. Ce souper me pèse horriblement.

Oh! cette idée de l'ennemi, combien elle corrompt le sens chrétien! Madame H*** finit par se procurer et par acheter le but de mon rêve depuis la tombée de la nuit : une chandelle dans un chandelier! Elle emporte sa conquête et me la raconte chemin faisant, tandis que je remarque combien le clair de lune donne grand air à notre escouade prussienne. On se croirait en Calabre, et notre chevalier ressemble à Fra-Diavolo. Après quoi, l'invasion première me revient en mémoire.

Où êtes-vous, montagnards? Qui que vous soyez, tirez, frappez, massacrez-nous! ces hommes sont Prussiens; ce train en est rempli. Nous, nous sommes deux égarées dont il ne faut pas tenir compte. Que je meure par vous ici, et j'en serai fière! Non, le train est immuable. Nous remontons en voiture. Je m'enfouis dans la robe de chambre, pour échapper au moins autant à la lueur crue de la chandelle qu'au froid glacial du vent qui souffle à travers la montagne, et je m'endors (1).

(1) Cette relation est interrompue par un second voyage. Marie-Edmée était en train de recueillir ses notes et de les transcrire sur son journal, lorsque de nouveau elle partit à la recherche de son frère, après les désastres de l'armée de l'Est. On sait la triste fin. *(Note de madame Pau.)*

PAGES ÉPARSES,

RETROUVÉES DANS LES PAPIERS DE MARIE-EDMÉE ET FAISANT SUITE A SON JOURNAL.

Jeudi 6 octobre.

La prière du soir ne m'a pas laissé retomber tout à fait sur la terre. J'ai le cœur soulevé dans une paix aérienne, pure comme l'astre que j'aperçois entre les rideaux de ma fenêtre. Le ciel est tout illuminé par ce beau clair de lune ; ma lampe rayonne plus chaudement de cette lumière qui fait pressentir les joies du foyer. Les portes sont closes sur mon Gérald. Au dedans, elles sont ouvertes, et dans l'ombre je sens que mon frère dort comme un petit oiseau dans le fond de son nid. Mère sommeille aussi ; elle respire doucement, au milieu de cette incomparable paix où je sens que rien ne manque à mon bonheur.

Je pense que la guerre est à nos portes, et que dans huit jours peut-être il suffira d'un obus pour réduire en poudre l'ermitage et ses bienheureux habitants.

Ah ! si la France devait se sauver en nous vengeant, notre mort serait glorieuse et j'en bénirais Dieu par avance du fond de mon cœur.

Mardi 18 octobre.

Je revenais de visiter mes élèves, afin de collectionner les débris de mon cours pour le rebâtir au mois de novembre, et je rentrais juste à l'heure du dîner.

Madame X*** venait de me donner de nouveaux détails sur mademoiselle Lix, l'héroïne des Vosges, et j'allais jeter ce bouquet de bonnes nouvelles à la table de famille, quand je trouvai Gérald appuyé contre un meuble et lisant un journal prussien; mère allant et venant autour de lui, furetant; et tristement elle se tourne vers moi et me dit : « Gérald va nous quitter! — Tu veux partir, Gérald? » Et je commençais une exclamation : « Gérald! c'est... — C'est vrai! fit-il en levant les yeux fixés toujours sur son journal. Je pars après-demain matin. — Mais c'est impossible! mais tu n'es pas guéri, mais ton bras n'est pas cicatrisé, mais ta jambe... — Je ferai mon devoir, en servant le pays d'une manière quelconque; ma plaie est fermée, et du reste je vais très-bien.

— Très-bien!... après deux mois de pareilles souffrances se trouver guéri et en mesure de recommencer une nouvelle campagne... c'est... J'allais crier à la folie, à l'ingratitude envers nous, à la témérité, à... mais je regardai le doux, calme et triste visage de mon frère bien-aimé. Je rencontrai son regard, et je gardai pour moi ce que j'allais crier, car j'étais confirmée

dans ma ferme conviction. Pour Gérald, l'héroïsme est un devoir aussi simple à remplir que la tâche de l'écolier.

« Laisse-moi te reconduire en France libre, Gérald, laisse-moi te suivre en ordonnance. Ainsi je te soignerai et je servirai la France comme un jeune volontaire, nul ne le saura. Songe donc, mère n'aura plus un seul instant de repos, si elle te sent encore loin d'elle, seul et malade, tandis que tu as encore besoin de soins.

— Non, Marie, je pars, mais toi, reste. Ta place est ici avec mère.

— Mais, mère sait bien que la France a besoin de tout le monde, et si tu ne veux pas me prêter ton appui, si tu refuses mes soins, eh bien, je finirai par me sauver dans les Vosges avec Jeanne Lix.

— Non, je ne le veux pas!

— Alors je modifierai mon plan. Voyons, laisse-moi te conduire seulement jusqu'à Besançon. Peut-être de là pourrai-je rejoindre notre tante à Vienne et la ramener à Nancy. »

Ne pouvant vaincre son refus, je reste, hélas!.....

DERNIÈRE PAGE INACHEVÉE.

J'ai vingt-cinq ans aujourd'hui... A quoi sert la vie? J'ai toujours cru et dit qu'elle servait à mourir... et à bien mourir.

Mourir! Oui; les uns tendent à l'activité, les autres au repos. Je suis du nombre de ces derniers.

La mort, qui est pour les êtres vivaces, impatients et désireux un résultat, n'est rien autre pour moi qu'un but! De ce terme, je pourrai seulement me rendre compte des mystères qui m'étouffent, et reprendre haleine pour vivre enfin!

A cette idée, qui est pour moi tout un instinct, se rattache peut-être l'attrait du danger, la curiosité de l'impossible, la sympathie pour l'extraordinaire, qui me dévorent depuis mon enfance. Mais un germe doit fleurir, puis mûrir, puis mourir.

Quelle est l'utilité de l'attrait de la mort?

Ne serait-ce pas une sorte de vocation religieuse faite pour montrer, au milieu du monde, des âmes détachées de ce qu'on appelle les biens de la vie, afin de prouver... (1).

PRIÈRE A JEANNE D'ARC

Composée et écrite dans la chambre de Jeanne, sur l'appui de la petite croisée, le 5 septembre 1869.

O Jeanne d'Arc, fille de Dieu! je t'admire et je t'aime depuis mon enfance, parce que tu as été choisie

(1) Ici la plume s'est arrêtée, et la mort elle-même a donné la conclusion de cette phrase inachevée. *(Note de madame Pau.)*

entre toutes les femmes pour retracer dans ta vie et dans ta mort la vie et la mort de Jésus-Christ.

Aujourd'hui je te prie de me venir en aide pour l'œuvre de mon salut.

Toi qui es née pauvre et faible femme, prie pour moi le Dieu qui t'a donné une grande force et une immortelle gloire.

Toi qui vécus dans le travail, la prière et la solitude, obtiens-moi de Jésus, le charpentier de Nazareth, le mépris de l'or et des honneurs, la ferveur et l'humilité.

Toi qui as quitté le bonheur, la famille et ton pays pour affronter la violence des ennemis, l'incrédulité des sages, les fatigues, la lâcheté d'un roi;

Toi qui as triomphé avec la grâce de Dieu, obtiens-moi la force de l'âme, l'intrépide initiative, l'inébranlable foi, la douce espérance, l'ardente charité.

Toi qui as épuisé toutes les tortures de l'esprit et du corps, sainte enfant condamnée par des prêtres, guerrière abandonnée par des soldats, faible jeune fille livrée à tant d'outrages, prie pour moi, car je voudrais être capable de souffrir à ton exemple, pour être digne de servir le Christ Jésus.

O Jeanne! tu es le disciple fidèle du Martyr du Calvaire, qui mourut entre deux voleurs! Toi qu'on a brûlée comme sorcière, toi dont la vie fut la rançon de ton peuple, obtiens-moi de Jésus, qui nous a aimés

jusqu'à la mort, un grand cœur, c'est-à-dire un cœur digne d'aimer Dieu et d'aimer la France autant que tu les aimas. Obtiens-moi de prouver ce grand et double amour dans toutes les circonstances, tous les jours et dans tous les actes de ma vie. Intéresse à ma cause tes amis du ciel.

Saint Michel, force de Dieu; saint Gabriel, messager de la grâce; saint Raphaël, guide et gardien durant le voyage de cette vie; sainte Catherine, savante et pure, vierge et martyre; vous tous, anges, fidèles messagers de la Providence, au nom de l'amour et de la fidélité de Jeanne d'Arc, veillez sur moi, aidez-moi.

O Jeanne, je te choisis pour ma sainte patronne; sois, après la mère de Jésus, mon exemple et mon plus grand amour. Je ne suis que faiblesse et misère; j'ai péché contre le ciel; je n'ai rien fait de bon ni de grand dans ma vie, mais je t'aime plus que jamais et je veux enfin te prouver mon amour. Élève mon âme, attire-la vers Dieu qui est la source divine du bien que j'admire en toi. Consacre-lui mon cœur par ton martyre. Que la sainte Mère de Dieu, la Vierge des vierges, m'obtienne de son fils Jésus la persévérance jusqu'à la mort.

Viens à mon aide, ô Jeanne, à cette heure terrible; car je te recommande mon âme et mon salut. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Amen.

DERNIÈRE CORRESPONDANCE

DE MARIE-EDMÉE AVEC SA MÈRE ET SON FRÈRE.

PREMIER VOYAGE A LA RECHERCHE DE SON FRÈRE.

A Reichshoffen (Alsace), jour de la Nativité, 8 septembre 1870, huit heures du matin.

Gérald dort encore; il a passé une nuit exceptionnellement bonne; je le sais, car je dors dans sa chambre... Dans une heure ou deux, je partirai pour Haguenau avec madame H*** qui retourne à Nancy et qui y retournera seule, quel que puisse être le résultat de la dernière démarche que je tente auprès de M. de Bismarck. Hier, j'ai été bien mieux accueillie par ce puissant personnage que je n'osais l'espérer... Gérald, M. de Leuss (maire et seigneur d'ici), M. de Flavigny (le directeur de l'Internationale française), quelques officiers, et tous les chevaliers de Malte, de Saint-Jean et autres, mes dévoués protecteurs, tout en me conseillant de faire ma demande, semblaient fort douter du bon résultat.

Heureusement que j'ai des amis ailleurs...

M. de Bismarck m'a reçue, écoutée, et m'a répondu

avec une sévère bienveillance, dont la gravité n'a donné que plus de valeur à l'espoir qu'il m'a laissé. Le seul motif qu'il ait donné pour retarder sa réponse était le manque d'attestation d'un médecin prussien, trouvant que l'état de Gérald était tel que M. de Leuss le dépeignait. J'ai trouvé l'objection fort juste. Je suis revenue au plus vite, et dès hier soir j'ai obtenu le certificat demandé; je l'emporte aujourd'hui.

Haguenau, à une heure.

J'arrive, et par conséquent je n'ai pas encore revu M. de Bismarck, mais mon certificat est en règle et je compte sur le ciel pour agir en ma faveur. Je ne puis croire que je serai *confondue*. Néanmoins, si Dieu permet que je n'obtienne pas ce que nous désirons si vivement, comme Gérald est déclaré transportable, il sera compris dans la prochaine évacuation et envoyé dans quatre ou cinq jours en Allemagne. Je resterai ici jusqu'à son départ. Contrairement à d'autres évacués, et grâce aux soins qu'il a reçus, Gérald est maintenant en état de supporter plus de fatigues qu'il n'en supportera probablement.

D'ailleurs, mère, nos anges gardiens le protégeront comme ils l'ont fait jusqu'ici. Du courage donc et bon espoir, mère chérie. Je t'écris dans ma chambre d'hôtel, et je te quitte en courant vers Bismarck... A la

grâce de Dieu, et que la sainte Vierge me protége, c'est son jour.

Fragments de lettres à son frère Gérald, qui a rejoint son régiment à Besançon.

On vient de nous parler de la ville que tu habites, mon Gérald. J'espère que Dieu fortifiera vos remparts. Nous le prions sans cesse pour toi et le salut de tous. Mon espoir est enraciné si avant que le dernier coup n'a pu l'ébranler. J'espère, j'espère toujours invinciblement.....

16 novembre, à Nancy.

Nous jouissons pleinement du bonheur de recevoir tes lettres, mon Gérald. Mère est très-courageuse; elle comprend tout ce qui t'attirait loin de nous; elle te suit pas à pas, heure par heure. Elle se console de voir ta place vide au coin de notre pauvre petit foyer de l'ermitage, en pensant à ce que tu peux faire. Grâce à Dieu et à tes dernières paroles si courageuses, grâce à la confiance qu'elle a dans ton caractère, l'inquiétude est maintenant dominée par l'espérance, et surtout par la résignation.....

Au revoir, mon bon Gérald; je serre ta vaillante main, cher capitaine; je t'embrasse avec toutes les

forces de mon âme; plus que jamais, s'il est possible; je suis fière et heureuse d'être ta sœur.

28 novembre 1870.

Depuis ta lettre datée du 10, nous sommes renfoncées dans l'incertitude sur ton sort, et les rares journaux que nous lisons ne nous tirent pas de là.....

.....Mon Dieu, que j'ai de peine à te quitter après cette longue causerie! Que puis-je te dire de plus? Mon esprit est guéri de sa fièvre raisonneuse et subtile. Mon cœur est plein de larmes, de désirs et d'inquiétudes; toute ma vie s'est concentrée là et m'accable, à certaines heures. Bienheureux les actifs, à cette heure du sommeil!

4 décembre 1870.

Quant à tes lettres, laisse-moi te dire que chacune d'elles me trouble jusqu'au fond du cœur; nous les désirons si vivement, sans jamais oser les attendre, qu'elles nous surprennent toujours... non pas en flagrant délit d'oubli; au contraire, il me semble que celui que j'appelle derrière tant de villes et de montagnes me frappe sur l'épaule en me disant : Je suis là! Et vraiment, je le sais, mon Gérald, tu es là, par le souvenir plus présent peut-être que si tu étais à Nancy en réalité.

Jour de Noël 1870.

Notre ville est toujours plus charitable. On fait des stations interminables, jour et nuit, sur le quai, pour jeter des vêtements et du pain aux prisonniers. On se dépouille sur place des chaussettes, des cache-nez, etc... Notre cœur national palpite toujours plus fort; chaque jour augmente notre bon droit, et partant mon espérance. Que ne suis-je à même d'ajouter : et mon courage! oui, car je suis jalouse de ceux qui meurent pour mon pays; jalouse quelquefois jusqu'à la folie! Toi seul me consoles de ne pouvoir agir comme toi. Adieu, je te suis dans mes prières et te recommande à mes amis d'en haut! Un baiser ici. MARIE-EDMÉE.

VOYAGE EN SUISSE ET EN FRANCHE-COMTÉ.

9 février 1871, quatre heures et demie, en wagon.

Partie de Nancy à quatre heures vingt.

Courage! espoir! En haut notre cœur, mère chérie. Je te suis à Bonsecours, et j'y prie avec toi. Pourtant j'ai dépassé de beaucoup nos clochers bien-aimés. Nous voilà donc en route, moi, mon paquet et mon espoir; le tout entre les mains de Dieu, de cette maternelle Providence, qui a mis en face de moi une bienveillante dame, et à ma gauche un évêque d'outre-mer. Jusqu'à

présent, je n'ai rien regardé, sinon mon sac, mis en ordre mes adresses, et invoqué mes amis. Voilà la fraîcheur du soir, dit-on. Alors je suis bien munie contre la saison.

L'évêque doit être aumônier militaire; il entre en conversation avec ma dame et se renseigne pour retourner à Paris. Décidément, il parle comme je m'y attendais; il est de ceux que je salue frères, à première vue.

Strasbourg, dix heures et demie du soir.

L'aumônier qui avait *subi* la capitulation de Metz (et cette manière de dire la chose acheva l'homme à mes yeux), l'aumônier descendit à Sarrebourg; il disparut, au milieu de la nuit qui nous envahissait. Ce fut l'instant le plus triste de mon voyage; je renfonçai ma tête dans mon capulet, et je crois bien que je m'endormis. Au moins ce fut tout comme; ni pensée, ni parole, ni action .....

Nous habitons une chambre fort jolie, à l'hôtel de la Maison-Rouge, où je souffre horriblement de ne pouvoir installer à ma place ceux qui auraient plus besoin que moi d'un lit et de la sécurité que Dieu m'accorde. Ma dame dit des prières, et je vais l'imiter. Je pense à toi, mère chérie; à toi et à celui vers qui je vais. Courage, espoir!

Vendredi 10 février 1871, midi et demi, écrit en wagon.

..... Revenons à ma station de Strasbourg... La cathédrale a eu ma première visite. Je voudrais être quelque chose de subtil et d'immortel. Je voudrais presque être matière, vitrail ou colonne, pour y demeurer jour et nuit. O moyen âge, ô douleurs de nos pères, comme vous tailliez les hommes qui nous ont laissé de pareilles traces de leurs pas!

(Changement de train.) Je ne m'y attendais guère... Si l'embarras matériel du ballot de ma compagnie Jeanne d'Arc a disparu, l'inquiétude de la commissionnaire est double. Il devient toujours davantage mon petit poussin. La voiture est maintenant presque vide; j'ai retrouvé ma dame qui avait disparu.

Revenons à Strasbourg... Mademoiselle G. de Saint-O*** habite une maison sur le seuil de laquelle j'ai lu : *Je maintiendrai!* Oui, certes, ai-je pensé, nous maintiendrons! et mon cœur s'est enhardi. Je pense à toi, bonne mère, et pourtant je ne suis pas triste. Quelque chose de toujours plus fort palpite en moi, quand je voyage, et pourtant je crois qu'il serait difficile d'être plus sensible que moi aux petits cailloux du chemin. J'ai confiance en Celui qui protégeait Tobie. Je t'en dirais long sur cette matière; j'aime mieux te renvoyer aux Macchabées, à Débora et autres; ce sera le même sens, et de plus ce sera beau!

Deux heures et demie.

Le temps est doux et brillant; si doux que, pour être à l'écart, nous avons choisi le wagon sans feu et nous ne nous en plaignons pas. Je ne saurais te dire combien ma dame me témoigne de sympathie. Elle n'est démonstrative qu'en action; mais grâce à ce genre de dévouement, mon bagage est entier et ma personne est sous protection très-sensible, aux yeux des mortels que je rencontre. C'est une sorte d'ange gardien, tout à fait approprié au sens allemand.

En arrivant à Bâle, je m'arrêterai, selon le conseil de mademoiselle G***, pour commencer mes recherches. Si ma dame ne partait que demain pour Genève, je serais charmée de continuer ce chemin avec elle; mais je ne le demande pas à la Providence, car cela dépasse ce qu'il me faut autant que le dessert dépasse le *pain quotidien*, et je m'en tiens en tout au *Pater*.

Hélas! je suis hors de France, et je le sens bien! Quoi qu'on dise, le patriotisme n'est pas plus un mot que la famille... Le lointain s'éclaire, et j'aperçois les montagnes. O Guillaume Tell!

Douce France, tu n'es plus le plaisant pays que regrettait Marie Stuart; raison de plus pour que le cœur saigne en te quittant. Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, j'entrais dans la grande patrie des âmes, dans l'église du Christ, et pour la première fois je respire

l'air d'un autre pays, et ce pays, c'est l'Allemagne! O Suisse, quand te verrai-je donc, toi?... Que ton air pur me serve de sacrement nouveau, qu'il me pénètre de cette vraie liberté, qui est là où se trouve l'esprit de Dieu.

J'essaye de relire ma lettre, et j'ai grand'peur que tu n'aies plus de peine que moi à la déchiffrer; en ce cas, j'écrirai peut-être pour... (ici le vieux proverbe). Excuse-moi, car je suis un peu secouée... Voilà des montagnes qui paraissent; elles semblent sortir curieusement des vallées pour souhaiter la bienvenue à l'artiste qui désirait tant les voir autrefois. Les plus petites ont l'air de pauvres orphelines, qui marchent par rang de taille et se pressent l'une sur l'autre, au sortir d'un enterrement; les grandes dénudées, et par-ci par-là couvertes de neige, ressemblent à de vieilles femmes assises sur le pas de leur porte et filant une toile qui les ensevelira. Je t'assure que cette impression prend corps dans mon esprit, l'art n'y est pour rien; l'art de la forme ne me touche guère en ce moment. L'idée seule me tire de mes sentiments personnels; mais elle a un bec et des serres formidables pour m'enlever.....

Bale, pays libre, 10 février 1871, huit heures du soir.

On voit d'honnêtes figures par. ici. Nous sommes descendues à l'hôtel Suisse, où nous venons de prendre une tasse de thé réconfortante, dans un vaste salon. De notre coin, nous avons entendu parler de notre chère armée. On semble s'y intéresser, en esprit et en vérité, et j'en ai une bonne preuve dans la complaisance d'un monsieur que je crois être le directeur de l'hôtel. Il m'a proposé de me conduire demain au consulat de France, afin d'obtenir des renseignements sur la direction que peut avoir prise le régiment que je cherche. Je profiterai de la circonstance pour demander des nouvelles de tous mes *inscrits*. Cette démarche faite, je partirai.

Ni rhume, ni rhumatisme, ni froid, ni inquiétude, et je vois, à deux pas, un bon lit tout drapé de ma couleur favorite. Je redeviens artiste et je crois que je vais dormir pacifiquement, sous la garde de Celui en qui je peux tout. Espoir et courage! Au revoir.

Bâle, 11 février.

.....Voyant un soldat français du 45e, je lui ai demandé si le 78e était ici. Il m'a répondu, avec notre traditionnelle politesse, que précisément ce régiment avait été le sien jusqu'à Wœrth; que là, il fut fait prisonnier, blessé, puis évadé, et dès lors aucune nouvelle

de son ancien régiment, sinon que le dépôt était à Besançon. Je fus tentée de lui parler de Gérald, mais à quoi bon? Je m'en tiens au nécessaire pour tout, afin d'avoir le droit de ma liberté aussi intact que possible.

Je ne vois pas trop d'inconvénient à ignorer la langue allemande; il est vrai que je ne suis pas disposée à converser. J'ai prié dans la seule église catholique. Elle est simple et triste comme une étrangère, comme moi peut-être. Néanmoins, ce pays me plaît, en dépit de ma chère dame qui prétend que les Suisses ne vivent que pour entasser ou vendre; je leur trouve un air honnête, qui m'inspire confiance et me fait peine de me sentir étonnée. J'étais donc peu habituée à voir cet air-là? Tout chez eux est propre, solide et fait pour être utilisé en famille. Il résulte de la vue de leurs maisons, riches ou pauvres, de leurs magasins qui attendent l'acheteur sans le réclamer, de leurs intérieurs bien clos, bien tapissés, doucement éclairés, que l'étranger se dit : je n'ai pas de place dans ce cercle intime, passons notre chemin. Tout le dévouement chrétien de cette paisible race ne saurait changer ce fait que je constate. C'est bien vraiment une race patriarcale, une seconde édition du peuple juif, dont la mission est peut-être aussi divine que celle des enfants d'Abraham. Eux aussi gardent une arche d'alliance, mais eux, du moins,

ne crucifieront pas leur Sauveur. Il est immortel. Notre génie national se révèle plus clairement à moi depuis que j'ai passé la frontière. C'est en lui que je crois, et c'est pourquoi j'espère invinciblement en Dieu. Je veille sur cet espoir, avec la jalousie anxieuse d'une vestale sur son divin brasier. A Berne, la fin de cette lettre! Je t'embrasse ici de toutes les forces de mon cœur. (En wagon.) J'expérimente les wagons suisses. Est-ce encore une illusion de la nouveauté? mais je trouve cela commode. J'ai pour voisin un tout petit officier français. Pauvre garçon, je lui en veux de ne pas m'intéresser du tout. Je l'accuse d'avoir un peu compté sur moi.

..... Tout à coup, je l'entends dire qu'il a quitté Besançon avant la bataille de Villersexel. Je me lève et vais droit à lui qui ouvre des yeux stupéfaits. Je posai ma requête aussi bien que possible, et je vis, au nom de Gérald, que le petit bonhomme savait très-bien de qui je voulais parler... mais soit jalousie de Gérald, soit rancune de mon attitude première, il feignit une ignorance complète, et je n'en tirai rien.

Berne, le matin, dimanche.

..... A l'hôtel, je demande M. de Verrières qui vient me trouver au bureau. Le billet de M. Molitor m'est favorable. M. de Verrières me dit qu'un bataillon

du 78e se trouvait effectivement, vers le milieu de janvier, au camp d'Arcey, et que ces troupes ont pris part à la bataille de Villersexel. Depuis, elles ont passé la frontière au-dessus de Sainte-Croix et sont maintenant en Suisse. Où? c'est ce qu'il ne peut encore me dire; mais dès qu'il saura quelque chose, peut-être avant quarante-huit heures, il adressera réponse à M. Molitor. Il prend le nom de Gérald. Voilà qui est déjà quelque chose, et je pense que je vais utiliser ces quarante-huit heures pour aller à Neuchâtel et au Locle.

Berne, une heure et quart.

Demain à midi, M. Molitor aura demandé au gouvernement fédératif les renseignements que je désire. Il ne me conseille pas d'aller au Locle, en attendant la réponse, et pourtant, après l'avoir quitté, je me sens le désir de partir aujourd'hui même. L'idée d'un danger pressant me persécute, et nul ne peut admettre et comprendre un tel instinct. Je me fis indiquer la situation de l'église catholique, et je m'orientai presque habilement jusqu'à un édifice neuf et lourd, surmonté d'une croix. Un curé m'en défend la porte, en me disant que l'église est pleine de soldats français, et que je revienne pour la messe de onze heures. Pendant vingt minutes, je me promenai derrière l'église, le long d'une espèce de terrasse très-pittoresque, d'où

je voyais l'eau couler sous mes pieds et la neige blanchir tout l'horizon. Le temps était doux, la terre était propre, le paysage ravissant; du reste, pas une tête humaine sur mon chemin, ni aux fenêtres. Je méditai longtemps ainsi sur bien des choses et particulièrement sur mon plan de campagne, ce qui ne modifia en rien mon projet de partir.

Tandis que je revenais par une rue d'arcades, ce qui, soit dit en passant, est aussi curieux à voir que commode aux piétons, je vis défiler nos soldats qui sortaient de l'église. Rien qu'à ce souvenir, je me reprends à pleurer et je m'arrête... Pourtant aucun d'eux n'était blessé, et certainement ils venaient de se reposer un peu. Les gens qui allaient à l'office, ou ceux qui en revenaient, s'arrêtaient, calmes et tristes, pour les regarder.

Ce n'était plus l'armée française, mais le peuple français qui passait devant moi; tous les âges, depuis quinze ans jusqu'à cinquante ans; tous les types, presque tous des mobiles, quelques zouaves et de rares fantassins. Et malgré tant de souffrance, il y avait encore plus de vie et de vaillance dans leur regard et dans leur démarche que je n'en voyais dans les bons soldats suisses qui les conduisaient.

J'ai suivi ton conseil, en télégraphiant tout de suite au Locle. J'ai payé la réponse et j'attends.

Berne, 12 février 1871, quatre heures et demie du soir.

Voici la réponse : « Sans nouvelles. Je crois capitaine dans Besançon. »

Comment peut-il croire que Gérald soit retourné à Besançon, après avoir été au camp d'Arcey, le 14? Et s'il n'a pas de nouvelles?... Je t'avoue, bonne mère, que ma raison se trouble. La solitude chaude et calme de ma petite chambre s'anime de scènes horribles. Je ne veux pas rester à attendre les listes de M. de Verrières, ou les renseignements chiffrés de la chancellerie. Je pars pour Neuchâtel, de là au Locle, de là à Besançon. Ce sera peut-être me déplacer inutilement, selon M. le secrétaire d'ambassade et mon maître d'hôtel : il s'agit bien vraiment de courses inutiles! Avant tout, je veux savoir ce que mon frère est devenu.

Campagne de madame L***, près du Locle.

Jamais je n'ai commencé un jour si tristement, mère chérie, car je craignais d'avoir eu tort de quitter Berne, puis sans doute l'impression d'une nuit en wagon, d'une matinée dans un hôtel qui me déplaisait... Enfin, j'avais lieu de craindre, non pas d'être abandonnée par la Providence, mais d'avoir mérité l'épreuve par un acte de témérité, en lui demandant un second miracle. Donc, j'ai craint cela, mais sans désespoir... j'attendais toujours.....

Ma journée est là pour prouver que j'ai raison de mettre mon espérance où David nous apprend qu'il plaçait la sienne. En attendant une réponse de notre ami M. J***, il m'est venu à l'idée d'aller visiter les ambulances. Grâce à mon brassard, j'ai passé partout, j'ai vu les registres de trois hôpitaux et jusqu'à celui du cimetière. Je cherchais au moins un soldat du régiment. Enfin, par une coïncidence (angélique), j'ai trouvé mon homme, un sergent-fourrier qui m'a affirmé avoir vu Gérald, le 1er février, entre deux docteurs. Ce soldat croit qu'il a dû se diriger sur Besançon ou Lyon. Du reste, il est le seul soldat du régiment qui soit ici, et pourtant j'ai lu dans un journal suisse que le 78e avait passé la frontière. Je rentre à l'hôtel, où je trouve la réponse de M. J*** qui, sans affirmer, confirmerait d'une certaine manière la supposition du sergent. Je retrouve madame L*** qui m'offre d'une manière si affectueuse d'attendre chez elle le résultat des recherches que veut bien faire son mari, que j'accepte simplement. Je partirai donc à quatre heures avec la famille G*** de Nancy. En attendant mon départ, je retourne encore à l'ambulance, porter des cigares à mon sergent et lui faire répéter ce qu'il m'a dit. Il me donne des détails qui ne me laissent aucun doute.

Apprends que ce soir je couche dans un vrai chalet suisse, où je viens d'arriver en traîneau. Je trouve une

chambre chaude, une table hospitalière où deux petits anges attendaient leur mère; impossible de rencontrer une plus douce hospitalité que celle-là... Je te serre sur mon cœur, je t'embrasse, je souhaite que Dieu te fasse rêver la réalité qui m'accueille. Que tu sois en paix, mère chérie. Si Dieu m'accable de ses bontés, s'il me veille comme une mère, moi qui n'ai rien fait, qui ne suis capable de rien de bon en ce monde, que ne fera-t-il pas pour lui?...

C'est ainsi que je suis arrivée, hier soir, au Locle, où j'ai trouvé, à la gare, le beau-frère de madame L***. Il m'a conduite aussitôt chez M. J*** que je voulais prévenir de mon internement au Locle, puisqu'il comptait me voir aujourd'hui à Berne.

Décidément l'accueil des Suisses est incomparable. Tu ne saurais imaginer la grâce affectueuse et simple du jeune couple J***. A peine m'ont-ils vue, qu'ils me conduisent à la chambre préparée pour Gérald; mais ne voulant pas retarder notre arrivée dans la maison de M. L***, ni prolonger une visite faite un peu tard, j'ai causé avec M. et madame J*** dans le corridor. M. J*** m'a dit alors qu'il avait écrit au *Journal de Genève*, pour obtenir des nouvelles de Gérald; il compte même sur des officiers prussiens et sur un pasteur protestant; enfin, il espère très-vivement avoir des nouvelles sous peu, et il me les enverra immédiatement ici. Après cette courte visite, dont je

garde un souvenir si rassurant et si tendre, je suis remontée sur un traîneau, où M. J. L*** m'a enveloppée de fourrures et de couvertures, en sorte que, par cette nuit d'hiver, au milieu de la neige et des sapins, j'ai fait une promenade charmante. Ici, vraie position d'ermitage, ermitage de mes rêves, où toute une famille s'abrite et jouit ensemble de la beauté vierge de la nature et des meilleurs sentiments de la vie. Tout est simple, d'une simplicité à la fois élégante et patriarcale, dans cette maison. C'est un genre d'harmonie que je rencontre pour la première fois : le goût français greffé sur le confortable allemand et sur la propreté suisse. C'est l'idéal de la vie intime du foyer. Je suis donc maîtresse de céans, puisque M. et madame L*** sont à Neuchâtel et ne reviendront que ce soir. Je vais aller rejoindre Olivier et Marthe dans la chambre du bas; nous avons déjà fait connaissance. Ils sont délicats et jolis comme des chérubins du Giotto. La petite sœur est l'aînée de son frère, comme moi de Gérald.

Pourquoi faut-il grandir! Il y a des instants et des situations que l'on voudrait éterniser. C'est erreur, mais de date et non de fond; nous sommes faits pour une vie de croissance, et non pas pour un échange perpétuel.

Je vais savoir si cette lettre peut être expédiée. Je la ferme néanmoins; je t'envoie mille baisers et bons sou-

venirs à distribuer à chacun et à chacune de ceux à qui je pense, et qui sont assez bons pour s'intéresser à moi. Espoir, courage! Que Dieu nous fasse la grâce d'être un jour dignes de la sympathie des enfants de Guillaume Tell.

P. S. J'ai vu le colonel fédéral Grandjean. Il a pris le nom de Gérald, il va en parler et le faire chercher partout. Cet homme est admirablement dévoué. J'ai causé avec lui hier, tout le long de mon voyage de Neuchâtel à la Chaux-de-Fond.

Le Locle, 14 février, deux heures.

Je venais de t'écrire, j'étais à causer avec les charmants enfants de madame L***, lorsque j'entends les grelots d'un traîneau et je vois entrer la jolie petite madame J*** qui me dit qu'elle vient m'enlever. — « Et pourquoi, chère madame? — Parce que j'ignorais que madame L*** fût absente et qu'il est plus naturel que vous veniez attendre chez moi le résultat des démarches que fait mon mari. » J'ai compris qu'effectivement, en allant au Locle, j'éviterais des messages, et que l'absence de madame L*** me laissait un peu trop maîtresse chez elle; j'ai donc accepté, et me voilà repartie. Chose singulière, j'ai eu le cœur serré, en quittant les deux petits anges qui me boudaient. Marthe

s'est mise à pleurer, et le bon M. Jules, mon cavalier d'hier, le beau-frère de madame L***, avait l'air tout étonné. Je t'avoue que cette décision m'a coûté; je me sentais également au mieux chez madame L*** et chez la charmante madame J***, qui me semblait presque une ancienne amie. La raison de facilité de nouvelles a tout tranché, et puis j'ai cru comprendre qu'il était plus convenable d'aller dans un intérieur, où les maîtres de la maison se trouvaient présents.

Le Locle, le 15 février, matin.

Le *Journal de Genève* nous a appris hier soir que Besançon était bloqué. J'ai perdu ainsi ma plus vive lueur d'espoir; car si Gérald était en Suisse ou à Lyon, il aurait déjà fait parvenir un mot à M. J***. J'étais donc désolée et anxieuse, me demandant s'il me restait quelque chose à attendre, et si je ne devais pas revenir vers toi, lorsque M. J*** m'a communiqué la lettre d'un pasteur auquel il a demandé des nouvelles, par l'entremise des Prussiens. Il espère beaucoup de ce côté, même au cas où Gérald serait à Besançon. Ce pasteur vient d'assister un officier prussien qui est mort sur la frontière; il a reçu et consolé les parents. On lui a donc beaucoup de reconnaissance, et, comme lui-même, ce pasteur est tout dévoué à M. J***. J'attends et je reprends confiance. Je ne t'ai pas encore dit ce

qu'il en est des relations de Gérald avec M. J***. Imagine-toi qu'ils ne se sont jamais vus. Un officier de Besançon, connaissant l'un et l'autre, offrit à Gérald l'entremise de M. J*** pour notre correspondance. Gérald écrivit alors une lettre de remercîment et d'acceptation qui prévint M. J*** en sa faveur. Enfin, lorsque dernièrement, en prévision des événements qui ont surpassé toutes les appréhensions, M. J*** offrit son hospitalité à Gérald, il en reçut une réponse dont il a conservé le texte vraiment par cœur, tant elle révélait tout le charme et la loyauté de ton fils. Dès lors, entre ceux qui lui avaient été recommandés, M. J*** s'intéressa à Gérald et s'inquiéta de lui, au point de quitter le Locle, le jour même où il apprit nos désastres, afin de recueillir Gérald, à la frontière même. C'est ainsi qu'il a vu, un des premiers, notre incomparable misère.....

Le Locle, 16 février.

Hier soir j'ai lu un article, dans le *Journal de Genève,* qui sera sans doute reproduit par un journal de Nancy: « Retraite de l'armée française dans l'Est. » Il s'agit d'un épisode héroïque qui nous apprend qu'une petite troupe composée de onze officiers et de soldats de différents corps d'armée, après avoir protégé la retraite, a pu se jeter dans les montagnes du Jura, sous les ordres du général Pallu de la Barrère. Le composé de

cette troupe me fait penser qu'elle a dû être formée d'hommes de bonne volonté, pris eux-mêmes dans cette réserve d'élite dont le régiment de Gérald ne faisait pas partie, mais qui se trouvait précisément, le 1er février, entre Pontarlier et les Verrières, où le soldat de Neuchâtel m'a dit avoir vu Gérald, entre dix et onze heures du matin.

Je ne puis douter de cet unique renseignement que Dieu m'a fait rencontrer sur ma route, et je crois devoir le saisir comme le fil d'Ariane. Toute mon attention se porte sur cette bifurcation de l'armée. Je crois devoir tenter des recherches sur ce chemin de croix de nos derniers héros. Madame J*** me comprend, et son mari finira par me permettre de partir, puisque je ne puis recevoir de nouvelles de mes démarches, d'ici à quatre jours. Ils admettront que j'emploie ce temps à des recherches qui ont maintenant un itinéraire historique. Le soleil se lève et vient me sourire, à travers les mousselines, les fleurs et l'harmonie du paradis terrestre où Dieu vient de me faire plier l'aile depuis trois jours. Cette bonne mère nature me semble approuver ma résolution. Je vais donc partir, laissant ici ma valise et n'emportant que mon manteau et mon petit sac, au cas où je devrais marcher.

Surtout, pas d'inquiétude, mère chérie. Le danger pour moi n'est pas dans la lutte, mais dans le repos. D'ailleurs, j'ai une foi invincible en mon étoile.

Aucun pressentiment ne me tourmente au sujet de cette tentative. Quelque chose m'attire au contraire, comme un aimant irrésistible, sur ce point où a coulé le sang de nos martyrs.

Je joins à cette lettre la copie intégrale du billet qu'un jeune soldat (celui qui a découvert le sergent connaissant Gérald) m'a écrit à Neuchâtel. Il avait connu un grand nombre de volontaires de Nancy, engagés à Lyon, et il m'a donné ces renseignements sur ceux qu'il avait présents à l'esprit, dans ce moment, et dont il craignait que les familles ne pussent de longtemps avoir des nouvelles. Ces indications sont vagues ; mais avec de la bonne volonté tu pourras les faire parvenir. M. J*** m'écrit, à ce moment, une lettre de recommandation pour un de ses amis de Pontarlier qui pourra m'indiquer la route à suivre et me recommandera à son tour. Je vais donc partir, à une heure et demie. Je préfère cela. J'ai confiance en Dieu, mère chérie, une confiance inébranlable. Je veux espérer jusqu'au bout ; je veux avoir fait tout ce que j'ai cru raisonnable et possible. Rester dans ce nid chaud et doux m'énerverait et me tourmente déjà comme un remords. Toujours un soleil admirable, ni froid, ni dégel. C'est un temps de la Providence. Je te prie de ne pas t'inquiéter, d'espérer toujours et de demander à notre Père le courage des grands et tristes jours où l'on ne doit compter que sur lui. Je te serre

fortement contre mon cœur. Mille tendres choses au nom de mes hôtes qui me témoignent une amitié touchante. Amitiés particulières à mes trois aimées élèves Estelle, Élisabeth et Lucile; à toi mon cœur.

Village de Travers, jeudi 16 février, quatre heures et demie.

Je viens de longer, en traîneau, les plus belles montagnes imaginables. Ici, j'arrive et j'apprends que je puis aller en chemin de fer jusqu'aux Verrières (Suisse). Je partirai, dit-on, à cinq heures et demie, et j'arriverai à six heures. Je compte sur la Providence pour passer de là en France sans trop d'encombre. Pour Pontarlier j'ai une excellente recommandation; je confierai mon plan de recherches à ce monsieur et j'espère obtenir de lui quelques bonnes indications et un sage conseil. Je t'écris dans un café, où j'ai obtenu une chambre particulière pour attendre le train. Je prends un morceau de pain, je t'écris un mot, parce que je ne puis me contenter de vivre pour toi, sans te répéter que je t'aime et que je conserve espoir et courage. Ici un long et bien tendre baiser.

Sous le fort de Joux, vendredi 17 février 1871,
dix heures trois quarts du matin.

Hier, j'arrivai aux Verrières suisses, lorsqu'il faisait nuit. Les deux auberges étaient pleines de troupes

féderées, les maisons particulières de même, la gare fermée. Aucun gîte. Néanmoins, je ne doutai pas de la Providence et j'abandonnai mon sort à mes amis, ce qui ne m'empêcha pas d'être seule, au milieu d'une rue toute noire, malgré l'illumination intérieure des maisons où je voyais circuler des ombres en uniforme. Je cherchai une certaine auberge de la Balance, quand j'avisai dans l'ombre une silhouette de prêtre voyageur, portant le brassard; je l'accoste, il me répond et se débarrasse avec politesse de moi... et moi, qui avais espéré un instant que l'heure de la Providence était venue! mais l'habit ne fait pas le... Le salut se présenta à moi sous la figure charmante d'un jeune international qui, malgré le froid et sans que je lui en fisse la demande, me conduisit, de l'ambulance où j'avais compulsé les registres, à un certain débit de vin, très-éloigné du village, où il comptait sur son crédit près de l'hôtesse, pour me faire obtenir non pas un lit (c'était inabordable), mais au moins une chaise sous un toit quelconque. Cet international s'appelait-il Raphaël?.. Je t'assure, mère, qu'il avait la beauté du peintre et la douceur de l'ange. Là, j'ai passé une excellente nuit, déjeuné en famille, et quand j'ai vu les montagnes s'éclaircir par un soleil de bon augure, j'ai pris le parti d'explorer les villages où flottait le drapeau de Genève... Rien, nulle part... ici, au fort de Joux, j'attends qu'un soldat ait été porter là-haut le

nom de celui que je cherche... Il est redescendu. Rien, hélas ! rien !

Pontarlier, midi, hôtel de la Gare.

Quel chemin que celui des Verrières ici ! Je te dirai plus tard ce que j'ai vu, mais rien, rien trouvé encore ! La ville est dans un désarroi qui n'est comparable qu'aux haillons sur la grande route... mais aucune fatigue pour moi ; toujours espoir et courage.

Pontarlier, 18 février, neuf heures et demie du matin.

Dieu soit loué, mère chérie ! Je t'apporte enfin la bonne nouvelle : Gérald est retrouvé sain et sauf; je le verrai peut-être ce soir, je l'embrasserai bientôt en ton nom ! Je t'assure que c'est encore là un de ces coups de la Providence qui sont de vrais miracles, et qu'une fausse honte empêche de nommer ainsi. Pour moi, qui ne crois pas du tout qu'il faille mériter ce qu'on demande au nom de Celui qui a tout mérité pour nous, je rends grâces à mes bienfaiteurs de l'autre monde.

En quelques mots voici le fait :

Hier soir, un prêtre, arrivant de Mouthe, va chez les sœurs hospitalières dont j'avais vu la supérieure dans la journée. Celle-ci lui demanda s'il n'aurait pas rencontré par hasard un jeune capitaine... elle avait retenu le nom et le signalement de Gérald. Le prêtre

lui dit que précisément il l'a vu, le jour même, qu'il lui a parlé, et le lui dépeint de telle sorte que la sœur ne doute plus. Elle me fait prévenir. L'excellent M. G*** quitte son dîner et court chercher le prêtre dans tous les hôtels. Il le trouve enfin et me donne les renseignements suivants :

Ce prêtre était à la recherche d'un officier du régiment de Gérald. Il faisait les mêmes perquisitions de villages et de montagnes que j'ai commencées hier, et que, malgré la désapprobation et les inquiétudes de M. G***, je comptais bien mener à fin jusqu'à Lyon, lorsque, dans la vallée de la Mouthe, il voit venir d'un chemin de traverse un jeune officier sur une voiture particulière. Il s'adresse à lui, à tout hasard; il tombait juste, puisque Gérald connaissait particulièrement le jeune homme que ce prêtre cherchait. Seulement, il ignorait complétement ce qu'il était devenu, ce qui me ferait croire qu'effectivement Gérald a dû être séparé de son corps d'armée et soigné dans un trou quelconque. Il promit au prêtre de faire des recherches en Suisse, dès qu'il y serait arrivé. M. G*** demanda si, partant aujourd'hui pour Mouthe, j'avais chance de retrouver plus tôt mon frère. Le prêtre dit que Gérald serait probablement aujourd'hui à destination. Cette destination ne peut être que le Locle. Je vais donc retourner sur mes pas. M. G*** ne me permit plus d'expédition pédestre. Il voulait à toute force me reconduire lui-

même en voiture, et j'avais fini par accepter, lorsque ce matin, en allant remercier la sœur, j'ai trouvé quelqu'un qui m'a offert de profiter d'une voiture vide, allant aux Verrières. La sœur m'a prié de donner asile dans *ma* voiture à deux soldats blessés qui seraient retournés à pied. Je partirai à onze heures; j'arriverai aux Verrières pour prendre le train qui me conduira au Val-de-Travers. Là, je retrouverai mon traîneau et je rentrerai, ce soir, au Locle. Je suis si heureuse qu'il me semble avoir changé une âme de vieillard contre une âme d'enfant. O mon étoile, ma chère étoile de Domremy! Je t'embrasse avec une tendresse joyeuse, inexprimable.

Le Locle, 20 février 1871, neuf heures du matin.

Je ne t'ai pas écrit hier, parce que, du matin au soir, j'ai attendu signe de vie de Gérald... Rien! J'étais presque aussi fâchée que j'avais été inquiète. Enfin, l'idée m'est venue de combiner le temps nécessaire à l'exécution et au voyage d'une lettre (Gérald ne pouvant poliment s'annoncer par un télégramme); le plus tôt que cette missive puisse arriver ici, c'est ce matin. Je suis donc patiente et pleine d'espoir, et je crois bien t'écrire ma dernière lettre datée de Suisse. Dès que j'aurai causé avec mon cher Lazare, je m'élancerai vers le nid de Lorraine, pour n'en plus sortir de l'année, s'il plaît à Dieu. Ma lettre me précédera de peu,

car je ne m'arrêterai qu'à Bâle, pour y distribuer mon ballot, et le moins de temps possible.

..... Nous causons ici bien agréablement, je t'assure, musique, poésie, littérature, politique, morale, industrie; rien n'est étranger à ce couple charmant qui m'accueille; leur petit garçon se développe à ravir, dans cette atmosphère parfumée de sentiment et vivifiée par un travail admirablement équilibré.

Les jouissances que procure une grande fortune sont ici considérées comme des moyens pour élever l'intelligence et développer le cœur non-seulement de celui qui possède cette fortune, mais de tous ceux auxquels il peut communiquer ces jouissances. C'est vraiment l'idéal réalisé de cette aumônerie chrétienne qu'on prêche et qu'on pratique si peu, dans nos États monarchiques.

Je n'aurais jamais cru que l'influence géographique pût modifier à ce point les passions humaines, car, malgré la large part que j'attribue à l'éducation nationale, religieuse et politique de la Suisse, je sens que j'ai affaire à une autre race que la mienne. La nature a bâti le chalet de ce bon peuple; la Providence y a fait couver, sous la cendre du foyer domestique, le feu sacré du bon sens. Ce bon sens, dont notre pays a fait tant de feux d'artifice, est ici le trésor, le talent évangélique exploité par le bon serviteur. Comme il en est récompensé! Quelle aisance patriarcale à tous ces

foyers! Quel solide et propre confortable!... Le soleil nous fait visite dès le point du jour; il illumine les moindres coins des deux salons où nous écrivons et lisons après le premier déjeuner. Madame J***, mince et légère comme une fillette de quinze ans, arrose le figuier, les fleurs et le lierre qui poussent ici comme dans un jardin d'hiver. Elle est si jolie, avec ses longs cheveux dorés qui flottent en tresses bouclées sur sa robe de laine noire! Elle méritait bien l'amour d'un poëte. C'est la Marguerite de Faust, épousée par un fils de Lamartine. Le bonheur de ces deux charmantes âmes repose des unions qu'on ne voit que trop souvent, et prouve en faveur des mariages d'inclination, tant réprouvés par nos bourgeois... J'attends donc dans la patience! Bonjour et tendre baiser ici.

Mardi 21.

Je n'ai reçu hier qu'une lettre du général de Besançon. Il avait télégraphié il y a trois jours à M. J***, et il me dit que Gérald, arrivé à Besançon, afin de *se rétablir,* il y a une quinzaine de jours, a quitté cette ville pour rejoindre son dépôt, en passant par Lyon. Depuis cette nouvelle, j'ai changé mon plan de campagne, et comme la nuit l'a mûri de son conseil, je crois que je vais l'accomplir. D'après mon calcul, Gérald peut être arrivé à Nice. Je vais télégraphier au commandant du dépôt, afin de m'en assurer. Dès

que j'aurai cette réponse, je partirai, en combinant mon voyage le plus rapidement possible. Si l'état de notre cher blessé réclame des soins particuliers, je t'écrirai. Dieu te fournira certainement les moyens de nous rejoindre. De Nice nous pourrons, l'une ou l'autre, visiter nos parents de M***, et nous aviserons à glaner ou planter le grain de mil que notre bien-aimée Lorraine ne pourra peut-être plus nous fournir.

Si tu n'approuves pas ce plan, tu peux écrire à M. J*** de télégraphier à Nice que tu ne peux nous rejoindre. Alors j'espère que mes finances, dont je vais être économe, au moyen des troisièmes, me permettront de revenir bientôt.

Impossible de t'exprimer le dévouement et la grâce de l'hospitalité dont je jouis ici. L'excellent M. J*** est tout désappointé de ne pas voir Gérald. Il désirait tant réunir le frère et la sœur dans son nid de poëte!...

Le Locle, 21 février.

Depuis que je ne cherche plus mon bien-aimé Gérald, je ressens plus fort l'absence de tes lettres, mère chérie. Impossible que tu n'aies pas écrit depuis la lettre que j'ai reçue de toi, il y a aujourd'hui huit jours. En est-il de mes courriers comme des tiens? Alors, quelles ne doivent pas être tes inquiétudes! Mon cœur est déchiré par cette attraction du Nord

et du Midi, par la tendresse incomparable de cette chère Helvétie. Le repos y est si doux qu'il me navre. Je suis décidément de la race des contradicteurs de l'espèce humaine!

Que Dieu te garde la douce et tendre force chrétienne qui donne droit à la paix du cœur. Je ne me sépare qu'à regret de cette page, et pourtant voici l'heure. Au revoir!... En Dieu notre perpétuel et sûr rendez-vous! Courage, espoir et tendre baiser. Un mot particulier à toutes mes élèves et à tous. Tu connais mon échelle de Jacob, n'oublie pas qu'il y a un rayon de tendresse pour tous les degrés.

P. S. Malgré mon instinct de vagabondage, l'exil est, je crois, mon plus grand mal. Sois tranquille sur ma santé. Je guéris mon rhume à force de bonbons, de frictions, de gâteries de toutes sortes.

Dernière lettre de Marie-Edmée à son frère Gérald.

Le Locle, 21 février.

Un dernier renseignement vient de me parvenir sur la route que tu as prise; je sais que tu es avec les hommes valides de ta compagnie; je comprends que le devoir t'a saisi de nouveau, et je m'arrête, et... je retourne en France, emportant le regret de ne t'avoir pas revu, mais apportant à mère la certitude que tu

as échappé au désastre de notre héroïque armée. Je serais allée en Amérique pour obtenir cette nouvelle; ainsi, cher Gérald, ne m'accuse pas de témérité, lorsque tu apprendras mon voyage. Je crains cette accusation comme je crains tout blâme de ta part; voilà ce qui me décide à te conter simplement et tout au long mon escapade suisse, avec ses pourquoi, ses comment et ses parce que.....

Il y a quinze jours seulement que nous avons reçu ta lettre du 14 janvier. Imagine-toi cette preuve certaine de ton entrée en campagne nous parvenant au milieu des angoisses causées par les détails navrants de la retraite de l'armée de l'Est. M. J*** avait joint à son billet, daté du camp d'Arcey, un mot charmant qui nous fit croire à des relations plus complètes que nous les supposions entre toi et lui. Nous voilà donc espérant que, en cas de salut et même de blessure grave, tu aurais pu trouver un asile au Locle. Du moins, si tu étais ailleurs, tu aurais écrit à ce monsieur pour nous rassurer. Mais attendre quinze jours et peut-être plus une lettre de toi!... Puis, si nous apprenions ta mort dans quelque ambulance des frontières!... Tu souris peut-être, toi qui te savais vivant à cette époque. Moque-toi si tu veux, et pourtant admets que, puisque la Providence venait de me donner le nerf nécessaire au voyage (un petit legs d'amitié que m'a laissé, en mourant, la bonne demoiselle de Cappe),

il m'était permis de lancer ma barque sur l'Océan... Mais la barque est petite et la mer est immense, diras-tu. D'autres affirmaient moins poétiquement que j'allais chercher une aiguille dans un tas de foin. En définitive, je suis partie, le jeudi 9 février, avec la bénédiction de mère pour nous deux et mon invincible espoir en mon étoile.

A Bâle, on m'a dit, au consulat, que ton régiment n'y était pas et que j'aurais des renseignements à Berne. Pour cette ville, j'avais une lettre de recommandation de Metz-Noblat pour le comte Molitor, secrétaire d'ambassade. Il me dit que la liste des blessés n'est pas encore donnée, que j'attende un peu qu'elle arrive de l'état-major suisse. En attendant, M. de Molitor m'adresse à un de ses amis (état-major Clinchant). Politesse, empressement, je trouve beaucoup d'aides de ce genre, mais rien de précis, et j'entrevois une inexprimable confusion dans le tas de foin.

Alors je télégraphie au Locle; M. J*** répond qu'il te croit à Besançon. Demander pourquoi et obtenir réponse par le télégraphe me semble difficile; je quitte Berne et je pars pour Neuchâtel où j'avais espoir d'obtenir les premiers renseignements par M. L***, adjudant-major du général Herzog, gendre de madame L***, de Nancy, qui m'avait donné une lettre et fait mille offres affectueuses, en apprenant mon départ. Là encore, réception charmante, mais tou-

jours même réponse. On ne sait où sont les corps d'armée, ni les divisions, ni les régiments, ni les officiers. On s'occupe de dresser une liste de tout cela; dès qu'elle sera prête, on me la communiquera. En attendant, toujours *patienza!* M. L*** m'offre l'hospitalité dans sa maison de campagne aux environs du Locle; madame L*** joint ses instances à celles de son mari, et j'accepte, car le Locle, la frontière surtout, m'attiraient extraordinairement. Avant de quitter Neuchâtel, je passe la revue des ambulances, du cimetière (où l'on avait exposé des morts inconnus). Je finis par trouver un soldat, sergent de ton régiment; celui-là, vivant, peut me dire ton corps d'armée, ta division, ton régiment nouveau; il ajoute qu'il t'a vu, lors de l'évacuation de Pontarlier, sortir de l'ambulance; il te croit blessé et m'affirme que tu ne saurais être qu'à Lyon ou à Besançon.

En rentrant à l'hôtel, je trouve la réponse à la seconde dépêche que M. L*** m'avait conseillé d'adresser à M. J***. Celle-ci m'apprend que de nombreux officiers du camp d'Arcey étaient retournés à Besançon, et me donne rendez-vous à Berne pour le surlendemain. Or, j'allais aux environs du Locle... Donc, en arrivant le soir dans cette ville, je vais remercier M. J*** et le prévenir qu'il ne me trouvera pas à Berne. Je n'oublierai jamais l'accueil de M. et de madame J***. Le lendemain, ils vinrent m'enlever à la solitude

charmante du chalet L***, afin de me mettre au *centre de nos opérations*. Tu ne saurais imaginer tout ce que M. J*** a mis en œuvre; amis et ennemis, Prussiens, Français, Génevois, tout fut invoqué. Néanmoins, au bout de deux jours, la douce vie que me faisaient passer ces excellents amis me donnait des remords; le *Journal de Genève* du 15 février, qui avait de nouveaux détails, parlant de petites troupes qui auraient échappé au sort de l'armée internée en Suisse, en se jetant dans le Jura, me décida à partir pour Pontarlier. J'explorai toutes les ambulances sur mon chemin. J'ai envoyé ton nom au fort de Joux, et tandis que j'attendais mes messagers au pied du fort, j'ai vu en détail ce col de la Cluse. Je t'avoue qu'alors, et de ce point à Pontarliér, j'ai cru que je ne te reverrais plus; il me semblait insensé de retrouver quelque trace d'un des héros de la tragédie qui s'était passée là. Pourtant j'ai voulu *espérer* jusqu'à la fin; je me suis cramponnée à la Providence, et le soir même de ce jour j'ai appris, par le prêtre qui t'avait vu à Mouthe, que tu étais vivant et que tu allais en Suisse. Naturellement, je voulus partir pour Mouthe, lorsque, le lendemain matin, je reçus un télégramme du Locle, qui me disait avoir de tes nouvelles et me rappelait au plus vite. J'accours, je suis reçue à bras ouverts, et je me réjouis d'avance de te voir accueilli par ces amis de quelques jours, qu'il me semble avoir con-

nus et aimés toute ma vie. Un jour et deux jours se passent, rien de toi, mais confirmation de ton existence par un télégramme, puis par une lettre de ton général de Besançon. On dit qu'après avoir passé quelques jours à B*** pour te rétablir (ta blessure s'étant rouverte), tu es allé rejoindre à Nice le dépôt de ton régiment. Or, ce matin, je voulais partir pour Nice. Ne te récrie pas! Tu sais ou tu ne sais pas qu'en cas d'annexion, mère ne veut pas rester à Nancy; elle est très-reconnaissante à Charles P*** de l'offre qu'il nous a faite, au moment de l'invasion. Elle irait à M*** avec plaisir. Au cas où tu aurais été convalescent à Nice, n'était-ce pas l'occasion d'aller t'y rejoindre, et tandis que mère serait avec toi, j'aurais été à M*** calculer sur place nos chances d'installation.

Une lettre du monsieur dont la famille m'a si bien reçue à Pontarlier, sur la recommandation de M. J***, me fait renoncer à ce projet, parce qu'on m'annonce que tu es avec ta compagnie. Dès lors, je salue le capitaine et je me retire.

Que Dieu te garde, mon vaillant et bien-aimé Gérald! qu'il te garde au pays, qu'il te ramène à ta mère, qu'il te réserve le plaisir de remercier toi-même l'ami inconnu et si dévoué que la Providence a mis sur mon chemin. Je ne trouve pas d'expressions pour te dire tout ce que j'ai reçu de M. et madame J***, eux et

leur famille m'ont accablée d'attentions, de gâteries de toutes sortes. Je ne te dis pas surtout ce que tu éprouveras de sympathie pour ce couple charmant, où l'amour du bien et du beau semble être le culte de la famille. Le jour où tu pourras leur serrer la main, où tu embrasseras leur beau petit garçon, assis à ce foyer où la poésie, la musique et les plus délicates consolations ont adouci mes anxiétés et fêté si joyeusement la nouvelle de ta découverte... ce jour où tu viendras ici, mon Gérald, tu le marqueras en blanc dans ta vie, et le rayonnement de ton étoile percera les brouillards qui t'enveloppent encore.

Ainsi soit-il bientôt. D'ici là, je t'embrasse comme je t'aime. Ta sœur,

MARIE-EDMÉE.

P. S. Je joins à cette lettre un billet de mère. Je l'ai transporté partout avec moi. Qu'il te prouve combien nous vivons de ta vie.

A Dieu encore, c'est un sûr au revoir!

FIN.

En vente à la même Librairie :

HISTOIRE DE NOTRE PETITE SŒUR JEANNE D'ARC, dédiée aux Enfants de la Lorraine, par Marie-EDMÉE; Préface de M. A. DE LATOUR, Un magnifique volume in-4°, enrichi de 53 gravures à l'eau-forte et d'un portrait de l'auteur. Prix : 20 fr.

SŒUR EUGÉNIE, ou la Vie et les Lettres d'une Sœur de charité, traduit de l'anglais par M. Abel GAVEAU, prêtre; ouvrage précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Blois. Un joli volume in-8°, imprimé en caractères elzeviriens. Prix : 3 fr.

ENTRETIENS PRATIQUES à l'usage des femmes du monde: *Religion et Monde,* par la princesse Carolyne DE SAYN-WITTGENSTEIN, née Ivanowska. Un volume in-18 jésus. Prix : 2 fr. 50.

POÉSIES COMPLÈTES, par Antoine DE LATOUR. Un beau et fort volume in-18. Prix : 4 fr.

MARIE STUART, son procès et son exécution, d'après le journal inédit de Bourgoing, son médecin, la correspondance d'Amyas Paulet, son geôlier, et autres documents nouveaux, par M. R. CHANTELAUZE. Un volume in-8°. Prix : 8 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DU ROI STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI ET DE MADAME GEOFFRIN (1764-1777), précédée d'une étude sur Stanislas-Auguste et madame Geoffrin, et accompagnée de nombreuses notes, par M. Charles DE MOUY. Un beau vol. in-8°, orné d'un portrait à l'eau-forte et de deux *fac-simile.* Prix : 8 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA COMTESSE DE SABRAN ET DU CHEVALIER DE BOUFFLERS (1778-1788), recueillie et publiée par E. DE MAGNIEU et Henri PRAT. Deuxième édition. Un beau vol. in-8°, orné d'un portrait de madame de Sabran, gravé à l'eau-forte par Rajon, d'après une peinture de madame Vigée-Lebrun. Prix : 8 fr.

LA COUR ET LA VILLE DE MADRID, vers la fin du dix-septième siècle; *Relation du Voyage d'Espagne,* par madame la comtesse D'AULNOY. Édition nouvelle, revue et annotée par madame B. CAREY. Un beau volume in-8° cavalier, enrichi d'un portrait. Prix : 8 fr.

LA COUR ET LA VILLE DE MADRID, vers la fin du dix-septième siècle. Deuxième partie : *Mémoires de la Cour d'Espagne,* par madame la comtesse D'AULNOY; édition nouvelle, revue et annotée par madame B. CAREY. Un volume in-8°. Prix : 8 fr.

LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE ET MADAME ÉLISABETH, Lettres et documents inédits publiés par F. FEUILLET DE CONCHES. Six volumes grand in-8°, ornés de portraits et d'autographes. Prix : 48 fr.

CORRESPONDANCE DE MADAME ÉLISABETH DE FRANCE, sœur de Louis XVI, publiée par F. FEUILLET DE CONCHES, sur les originaux autographes, et *précédée d'une lettre de Mgr Darboy, archevêque de Paris.* Un beau volume in-8° cavalier, enrichi d'un portrait de Madame Élisabeth, et de *fac-simile* d'autographes. Prix : 8 fr.

PENSÉES MORALES ET LITTÉRAIRES. Œuvre posthume de M. F. SAUVAGE, ancien doyen de la Faculté des lettres de Toulouse, publiées par les soins de mademoiselle Camille Sauvage, sa fille. Un volume petit in-8° anglais. Prix : 5 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 10.

